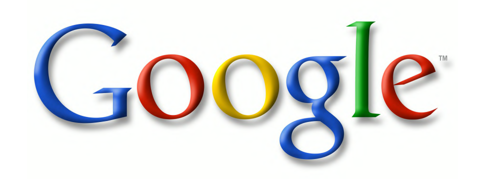
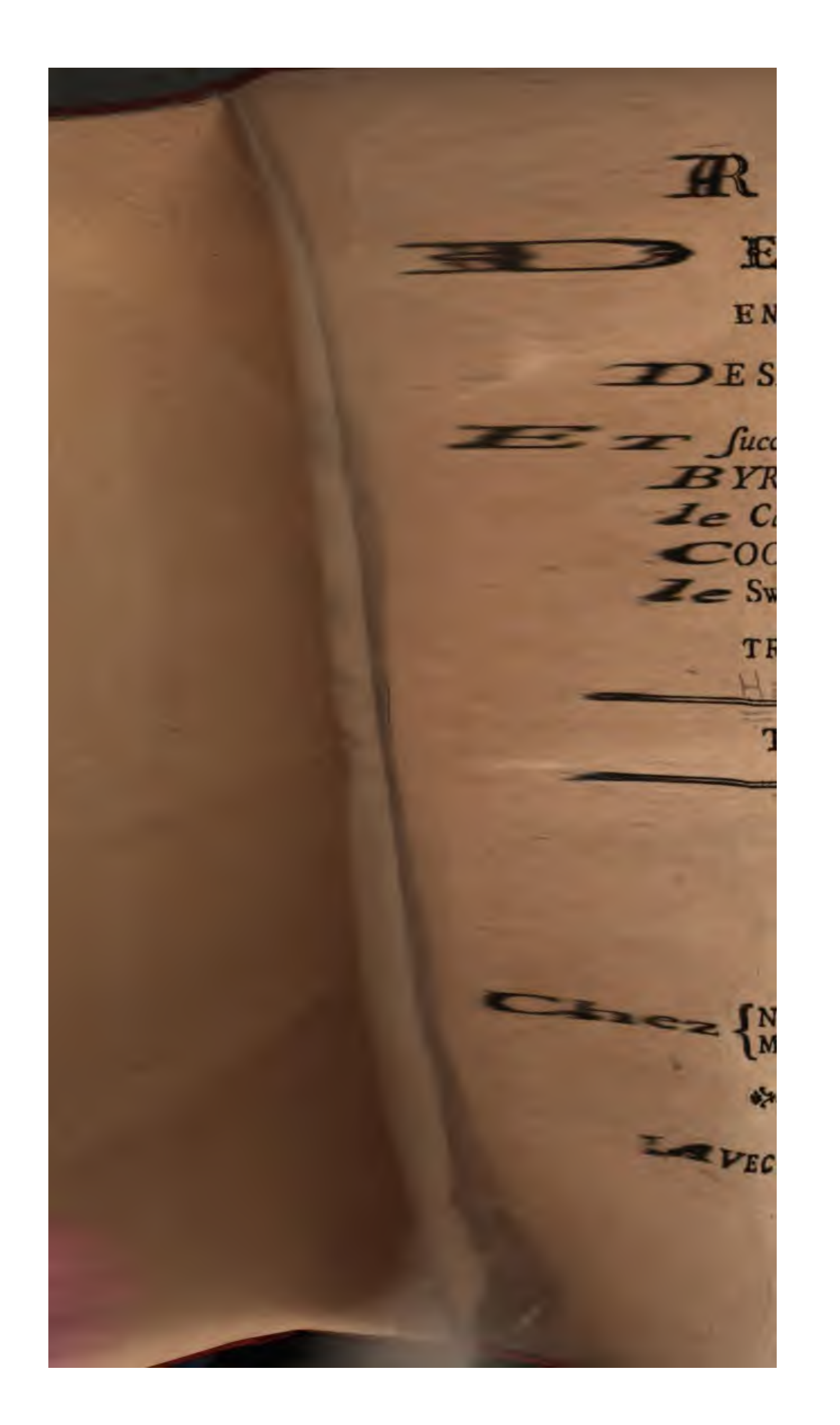





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


R

DE

EN

DES

ET *succ*

BYR

le C

COC

le Sw

TR

T

Chez {N
M

LAVEC

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, *le Capitaine* CARTERET, *le Capitaine* WALLIS *& le Capitaine* COOK, *dans les Vaisseaux le* DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

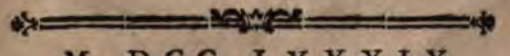
Hawkesworth, John

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez NYON, l'ainé, rue du Jardinet.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.



M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



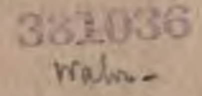
ÉPITRE DÉDICATOIRE

DE L'ÉDITEUR ANGLOIS, A SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

SIRE,

En considérant combien la navigation s'est perfectionnée depuis la découverte de l'Amérique, il peut

a iij



paroître étrange qu'une partie considérable du globe sur lequel nous vivons soit restée inconnue; qu'on n'ait pas encore pu déterminer si une grande portion de l'Hemisphère Austral est composée de terre ou d'eau, ni fixer l'étendue & la figure des terres mêmes qui ont été découvertes. La cause en est sensible: c'est que les Princes n'ont guères d'autre motif pour tenter la découverte d'un Pays nouveau que d'en faire la conquête; mais les avantages qui peuvent résulter de ces conquêtes sont également éloignés & incertains, & l'ambition a toujours plus près d'elle des objets sur lesquels elle peut s'exercer.

VOTRE MAJESTÉ a réglé sa conduite sur des principes plus

nobles, & c'eſt ce qui la diſtinguera des autres Souverains : commandant aux meilleures flottes, ainſi qu'aux plus braves & aux plus habiles Navigateurs de l'Europe, ce n'a été ni pour acquérir des tréſors, ni pour augmenter vos domaines, mais uniquement pour étendre les progrès des connoiſſances & du commerce, que vous avez formé, SIRE, des entrepriſes ſi long-tems négligées. Il s'eſt fait en moins de ſept ans, ſous les auſpices de VOTRE MAJESTÉ, des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs enſemble depuis l'expédition de Colomb.

Le choix qu'on a daigné faire de moi pour écrire l'Hiſtoire de ces découvertes & la permiſſion que j'ai

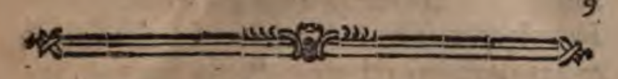
obtenue de la dédier à VOTRE MAJESTÉ, ſont une diſtinction honorable dont je conſerverai toujours le ſouvenir avec la plus vive reconnoiſſance.

Je ſuis, avec reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obligé
ſerviteur & ſujet
J. HAWKESWORTH.



PRÉFACE
DES
ÉDITEURS FRANÇOIS.

Nous ne nous étendrons point ſur l'objet & l'importance des Voyages dont nous donnons la traduction. Tous les Journaux les ont annoncés dès long-tems, & l'empreſſement que le Public a témoigné pour les voir paroître dans notre Langue, nous diſpenſe de chercher à exciter ſa curioſité ou à ſolliciter ſes ſuffrages ; nous nous bornerons donc à *quelques* obſervations.

On deſiroit depuis long-tems que quelque Puiſſance de l'Europe envoyât des Navigateurs pour examiner cette portion du globe qui eſt entre la pointe méridionale de l'Amérique, le Cap de *Bonne-Eſpérance*, & le pôle auſtral. Mais l'eſprit d'aventure & de conquête qui a dirigé les premières expéditions maritimes, s'eſt affoibli dès long-tems ; on eſt devenu aſſez éclairé pour juger qu'il y avoit peu à gagner pour le commerce par des découvertes de ce genre, & les Gouvernemens ſont rarement diſpoſés à faire

J. H.

ſervir leurs tréſors & leurs flottes à des entrepriſes dont on ne croit guères pouvoir recueillir d'autres fruits que des lumières nouvelles ſur la géographie, la phyſique & la morale.

MALGRÉ ces obſtacles, le goût des découvertes ſemble ſe ranimer en Europe. Il étoit naturel que l'Angleterre donnât l'exemple; ſa ſituation, la nature de ſon gouvernement, l'étendue de ſon commerce, lui donnent à cet égard de grands avantages ſur les autres Puiſſances maritimes. Le Souverain qui la gouverne, également vertueux & éclairé, ami de la paix, de la philoſophie & des arts, a ſu mettre à profit ſes moyens & ſes forces, pour ordonner & diriger des entrepriſes dont le ſuccès a parfaitement répondu à ſes vues.

LES quatre Voyages dont on va lire la relation ont été exécutés par ſes ordres dans l'eſpace de ſix ans; les vaiſſeaux deſtinés à ces expéditions étoient commandés par des Officiers choiſis dans un Corps de marine où le courage & les talens ſont communs. Le quatrième Voyage ſur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'eſt une expédition vraiment philoſophique. Le Capitaine Cook étoit accompagné de pluſieurs Savans & Artiſtes, qui réuniſſoient au plus grand zèle des connoiſ-

ſances de tous les genres. Jamais Voyageurs, en découvrant des terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, obſervé les hommes, avec plus d'attention, de circonſpection, de ſageſſe & de lumières.

Ce qu'il eſt ſur-tout intéreſſant de remarquer, c'eſt l'eſprit d'humanité & de juſtice avec lequel ces Navigateurs ſe ſont fait un devoir de traiter les peuples ſauvages qu'ils ont trouvés; c'eſt la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils ſupportent les inſultes & les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidélités qu'il leur eſt ſi aiſé de punir; quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers Conquérans du nouveau monde, on aime à ſentir ce qu'on doit à cet eſprit philoſophique qui diſtingue notre ſiècle, que protégent aujourd'hui tous les Souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quelque choſe à craindre des progrès de la raiſon & des lumières.

On s'étonne qu'une ſi grande partie de ce globe que nous habitons ſoit encore inconnue; mais ne feroit-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connuſſions déjà ſi bien? Quand on fait attention aux ſouffrances & aux dangers de toute

eſpèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, & quand on conſidère combien ſont éloignés & incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne ſauroit refuſer ſon admiration & ſa reconnoiſſance à des hommes qui ont aſſez de zèle & de courage pour exécuter ces pénibles & périlleuſes entrepriſes.

Nous ne préviendrons pas le Public ſur les obſervations neuves & intéreſſantes que nous devons aux Navigateurs Anglois, tant ſur la nature humaine en général & ſur l'état des premières ſociétés, que ſur les différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle; mais nous croyons devoir le mettre à portée de juger plus aiſément des découvertes géographiques qu'ils ont faites, en rappellant en peu de mots ce qu'on connoiſſoit avant eux des pays qu'ils ont examinés.

Les Navigateurs qui juſqu'à eux avoient parcouru la mer du Sud, n'avoient pas pu déterminer ſi la *Nouvelle-Guinée* & la *Nouvelle-Zélande* ne formoient qu'un ſeul pays, ou ſi c'étoient deux contrées ſéparées. On croyoit que la *Nouvelle-Bretagne* étoit une ſeule iſle. La côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* étoit abſolument inconnue. On ne connoiſſoit guère de la *Nouvelle-Zélande* que le petit canton où débarqua Taſman & qu'il appella *Baie des Aſſaſſins*;

& l'on ſuppoſoit d'ailleurs que cette région faiſoit partie du Continent méridional. Les cartes plaçoient dans l'Océan pacifique des iſles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles repréſentoient comme n'étant occupés que par la mer de grands eſpaces où l'on a découvert pluſieurs iſles. Enfin les Phyſiciens penſoient que depuis le degré de latitude Sud auquel les Navigateurs s'étoient arrêtés, il pouvoit y avoir juſqu'au pôle auſtral un Continent fort étendu.

Les Navigateurs Anglois, dans les quatre Voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, appellée aujourd'hui *Nouvelle-Galles méridionale*, étoit un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le Capitaine Cook a déterminé avec préciſion le giſement des côtes. La *Nouvelle-Bretagne eſt* compoſée de deux iſles & non pas d'une ſeule comme on l'imaginoit, & ces deux iſles ſont ſéparées par un canal, nommé *Canal Saint-Georges*. On a fait le tour de la *Nouvelle-Zélande*, & la carte qu'on en a dreſſée eſt peut-être plus exacte que celle de certaines côtes d'Europe : quelques Auteurs avoient penſé que de l'iſle de *Georges III* à la *Nouvelle-Zélande* il pouvoit y avoir un Continent ; le Capitaine Cook aſſure qu'ils ſe ſont trompés. On a découvert un grand

nombre de petites isles, & l'on a reconnu en même tems que plusieurs de celles dont on supposoit l'existence étoient imaginaires. Quant au Continent méridional, il est démontré par le dernier Voyage de cette collection qu'il n'y en a point au Nord du quarantième degré de latitude Sud; nos Navigateurs n'osent pas assurer également qu'il n'y en ait pas un au Sud du quarantième degré. Ce Voyage, sans avoir entièrement résolu la question, a réduit à un si petit espace l'unique portion de l'hémisphère méridional où pourroit se trouver un Continent, qu'il seroit fâcheux qu'on ne fît pas une nouvelle tentative pour s'assurer de la vérité.

Il nous reste à dire quelque chose sur la traduction que nous offrons au Public. M. Hawkesworth, Auteur de plusieurs Ouvrages Anglois, justement (a) estimés, avoit été

(a) Le meilleur & le plus connu est un Ouvrage périodique, dans le genre du *Spectateur*, intitulé: *The Adventurer.* M. Hawkesworth est mort quelques mois après la publication des *Voyages*. Cette dernière entreprise avoit beaucoup contribué à sa fortune. Après avoir fait imprimer cet Ouvrage, dont les Planches avoient été gravées aux frais du Gouvernement, il en a vendu l'Edition & le privilège à un Libraire pour six mille livres sterling. Un Ouvrage intéressant ou utile suffit quelquefois en Angleterre pour faire la fortune de l'Auteur.

chargé par le Gouvernement Britannique, de rédiger les Mémoires originaux que les Commandans respectifs des quatre expéditions avoient remis à l'Amirauté. Il a rendu compte dans son Discours préliminaire du plan qu'il a cru devoir suivre. Long-tems avant la publication de son Ouvrage, il avoit proposé à un Homme de Lettres François, qui se trouvoit à Londres, de le traduire, ou du moins de le faire traduire sous ses yeux, & pour cet effet il lui avoit offert de lui remettre les feuilles du Livre à mesure qu'on les imprimeroit. Mais cet Homme de Lettres n'ayant reçu un exemplaire de l'original que peu de tems avant qu'on le publiât à Londres, il ne lui a pas été possible de se charger d'un travail si considérable; d'ailleurs il étoit important de mettre la plus grande célérité dans l'exécution, afin de répondre à la confiance de M. Hawkesworth & de ne pas se laisser prévenir par des Traducteurs étrangers. Il a donc été nécessaire d'employer à la traduction plusieurs personnes habiles & exercées à ce genre de travail; quoique la traduction ait été faite & revue avec soin, on n'y trouvera pas l'uniformité de style qui devroit naturellement se trouver dans tout Ouvrage, mais qui heureusement n'est pas si nécessaire dans un Livre de la nature de celui-ci, où le fond

l'emporte de beaucoup ſur la forme, & où l'exactitude & la fidélité ſont les qualités les plus importantes.

QUANT à ce mérite, on n'a rien épargné pour le donner à la traduction. La partie la plus difficile du travail étoit de rendre clairement les détails relatifs à la navigation, que les Ecrivains Anglois ont répandus avec une profuſion peut-être inutile. On a conſulté des Anglois, ainſi que pluſieurs habiles Officiers de notre marine, verſés dans la Langue Angloiſe; on a eu recours aux Dictionnaires de marine anglois & françois, nommément au plus moderne, celui de *Falconer;* on a tâché d'éclaircir un endroit par l'autre; enfin rien n'a été négligé. On ne ſe flatte pourtant pas d'avoir évité toutes les fautes, & peut-être en a-t-on laiſſé échapper de très-groſſières, que les marins appercevront ſans doute bien vîte, mais qu'ils corrigeront avec facilité & qui ne pourront induire perſonne en erreur. Pour les éviter toutes, il auroit fallu ſavoir à fond les deux Langues, avoir même une très-grande pratique & une connoiſſance très-profonde de l'art; encore avec tout cela auroit-on pu ſe tromper ſouvent en voulant rendre une manœuvre dans les termes de l'art, ſoit à raiſon de la difficulté de bien entendre la manœuvre, décrite par des termes techniques d'une Langue

d'une Langue étrangère, souvent d'une manière abrégée & par conséquent obscure, soit à raison de l'embarras de trouver les termes techniques françois exactement correspondans. Ces difficultés, qui sont pour ainsi dire de la chose même, peuvent nous mériter l'indulgence des gens de l'art.

On auroit pu les éviter sans doute en retranchant une très-grande partie des détails nautiques, qui n'intéressent pas le plus grand nombre des Lecteurs : mais, outre qu'on a cru devoir donner une traduction fidèle & complette de l'Ouvrage Anglois, ces Voyages ayant principalement pour objet les progrès de la navigation & la sûreté même des Navigateurs, on a voulu conserver tout ce qui pouvoit être utile ou intéressant pour les Marins.

Plusieurs personnes & les Voyageurs eux-mêmes ont désapprouvé, dit-on, en Angleterre les réflexions de l'Editeur Anglois, réflexions qui interrompent la narration, & qui souvent n'étant pas celles des Navigateurs au nom desquels la relation est écrite, semblent ne devoir pas entrer dans le récit d'un Voyage qui, pour être exact & fidèle, ne devroit, ajoute-t-on, présenter que le simple récit des faits & tout au plus les réflexions que les objets mêmes ont fait naître par leur première impression sur l'es-

prit des Voyageurs. M. Hawkefworth avoit répondu à cette objection dans fon Difcours préliminaire. Si l'on faifoit la même critique de la traduction, nous répondrions que notre devoir a été d'être fidèles & de ne rien omettre de l'original. Dans un Ouvrage, qui doit fervir de guide & d'autorité, nous avons craint de changer, même ce que nous ne pouvions pas approuver, afin d'éviter jufqu'au foupçon que nous ayions rien altéré de ce qui peut être important.



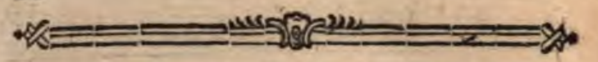
NOTA.

Nous avons employé souvent cette expreſſion *une voile balancée;* quelques Officiers de marine nous ont dit que cette expreſſion n'étoit pas connue dans la marine Françoiſe; mais nous avons ſuivi le Dictionnaire de Falconer, le meilleur de tous ceux qui exiſtent, & où l'on trouve ces mots Anglois *a ſail balanced*, traduits littéralement par *une voile balancée*. Il dit qu'on diſpoſe ainſi la voile, lorſque dans une tempête on la reſſerre en un petit eſpace, & qu'on en roule une partie par un coin. Il ajoute qu'on employe cette manœuvre par oppoſition à celle de *riſer*, qui eſt commune à toutes les principales voiles, au lieu qu'on n'en balance que quelques-unes, telles que la miſaine, &c.

Comme la traduction de ces Voyages a été faite par différens Ecrivains, il a été impoſſible, malgré tous les ſoins que les Editeurs ont pris pour y mettre de l'uniformité, d'éviter quelque différence dans la manière d'exprimer les mêmes choſes. Par exemple, dans le Voyage du Capitaine Wallis, on a traduit littéralement la manière dont les Anglois expriment certaines diviſions de la roſe du compas. Ce que nous entendons par *Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Eſt*, ils l'expriment *Nord par Eſt*, & on a traduit dans le Voyage de Wallis, Nord $\frac{1}{4}$ Eſt. Ainſi dans tous les endroits de ce Voyage où l'on trouvera N. $\frac{1}{4}$ E.—S. $\frac{1}{4}$ E.—N. $\frac{1}{4}$ O.—S. $\frac{1}{4}$ O. —E. $\frac{1}{4}$ N.—E. $\frac{1}{4}$ S.—O. $\frac{1}{4}$ N.—O. $\frac{1}{4}$ S. &c., il faut entendre N. $\frac{1}{4}$ N. E.—S. $\frac{1}{4}$ S. E.—N. $\frac{1}{4}$ N. O.—S. $\frac{1}{4}$ S. O.—E. $\frac{1}{4}$ N. E.—E. $\frac{1}{4}$ S. E.—O. $\frac{1}{4}$ N. O.—O. $\frac{1}{4}$ S. O. &c.

Dans le Voyage du Commodore Byron il y a une portion de phraſe omiſe: on lit, Tom. I, pag. 179, ligne 22: *Le Cap Upright nous reſtoit au N. E. &c.*, il faut lire: *Le Cap Upright nous reſtoit à l'E. S. E. à environ trois lieues, & nous avions en même-tems un Cap remarquable de la côte ſeptentrionale au N. E. &c.*

Dans le même Tome, pag. 201, lig. 17, au lieu de *où l'on puiſſe faire*, liſez *où l'on ne puiſſe faire, &c.*



INTRODUCTION GÉNÉRALE.

LE ROI régnant, peu de tems après ſon avènement au trône, forma le projet d'équiper des vaiſſeaux pour aller découvrir des pays inconnus, & le Royaume jouiſſant, en 1764, d'une paix profonde, Sa Majeſté s'occupa à mettre ce projet à exécution. Le *Dauphin* & la *Tamar* furent expédiés ſous le commandement du Commodore Byron. Pour faire connoître exactement les intentions & les motifs de Sa Majeſté, il ſuffira de tranſcrire ici le préambule des inſtructions qui furent données au Commodore, & qui ſont datées du 17 Juin de la même année.

« COMME rien n'eſt plus propre à contribuer à la gloire de cette Nation en » qualité de puiſſance maritime, à la dignité de la Couronne de la Grande-» Bretagne, & aux progrès de ſon commerce & de ſa navigation, que de faire » des découvertes de Régions nouvelles ; » & comme il y a lieu de croire qu'on peut » trouver dans la mer Atlantique, entre le » Cap de *Bonne-Eſpérance* & le détroit » de *Magellan*, des terres & des iſles fort » conſidérables inconnues juſqu'ici aux

» Puiſſances de l'Europe, ſituées dans des
» latitudes commodes pour la navigation &
» dans des climats propres à la production
» de différentes denrées utiles au com-
» merce; enfin comme les iſles de Sa Ma-
» jeſté, appellées *Iſles de Pepys Iſles de*
» *Falkland*, ſituées dans l'eſpace qu'on
» vient de déſigner, n'ont pas encore été
» examinées avec aſſez de ſoin pour qu'on
» puiſſe avoir une idée exacte de leurs côtes
» & de leurs productions, quoiqu'elles aient
» été découvertes & viſitées par des Navi-
» gateurs Anglois; Sa Majeſté, ayant égard
» à ces conſidérations, & n'imaginant au-
» cune conjoncture auſſi favorable à une
» entrepriſe de ce genre, que l'état de paix
» profonde dont jouiſſent heureuſement ſes
» Royaumes, a jugé à propos de la mettre
» à exécution, &c. »

LE *Dauphin* étoit un vaiſſeau de guerre du ſixième rang monté de vingt-quatre canons: ſon équipage étoit composé de cent cinquante matelots, avec trois Lieutenans & trente-ſept bas-Officiers.

LA *Tamar* étoit un *ſloup* monté de ſeize canons & commandé par le Capitaine Mouat: ſon équipage étoit composé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois Lieutenans & vingt-deux bas-Officiers.

LE *Commodore Byron* fut de retour en

Angleterre au mois de Mai 1766; & au mois d'Août ſuivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, ſous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes inſtructions générales pour faire des découvertes dans l'hémiſphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la première fois. Le *Swallow* étoit un *ſloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt-dix-matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux bas-Officiers.

CES deux vaiſſeaux marchèrent enſemble juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de Magellan; de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

VERS la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la Société Royale, qu'il ſeroit convenable d'envoyer des Aſtronomes dans quelques parties de la Mer du Sud, pour y obſerver le paſage de Vénus ſur le diſque du Soleil, qui, ſelon les calculs aſtronomiques, devoit ſe faire en 1769; on jugea en même-tems que les iſles appellées *Marqueſas de Mendoça*, ou celles de *Rotterdam* & *Amſterdam*, étoient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette obſervation.

EN conſéquence de ces délibérations;

la Société présenta au Roi un Mémoire, en date du mois de Février 1768, par lequel elle supplioit Sa Majesté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majesté y ayant égard, signifia aux Commissaires de l'Amirauté que son intention étoit de faire équiper un vaisseau pour transporter des Observateurs dans la partie des Mers du Sud, que la Société Royale jugeroit la plus convenable à son objet. Au commencement du mois d'Avril suivant, la Société reçut une lettre du Secrétaire de l'Amirauté, qui lui donnoit avis qu'on avoit choisi une barque de trois cens soixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment étoit appellé *l'Endéavour ;* le commandement en fut donné au Lieutenant de vaisseau Jacques *Cook*, Officier dont les talens pour l'Astronomie & la Navigation étoient connus, & qui fut en même tems nommé par la Société Royale pour observer le passage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, Astronome qui avoit été pendant long-tems aide du Docteur Bradley à l'Observatoire Royal de Greenwich.

TANDIS qu'on travailloit à l'équipement de ce vaisseau, le Capitaine Wallis revint en Angleterre ; comme à son départ, le Lord Morton lui avoit recommandé de dé-

terminer un lieu propre à l'obſervation du paſſage de Vénus, ce Capitaine indiqua pour cet objet le havre de *Port-Royal*, dans une iſle qu'il avoit découverte & qu'il avoit appellée *Iſle Georges*, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'*Otahiti*. En conſéquence, la Société Royale fit choix de cet endroit & en donna avis à l'Amirauté dans une lettre écrite au commencement de Juin, en réponſe à celle que ce Bureau lui avoit adreſſée pour lui demander où elle deſiroit qu'on tranſportât ſes Obſervateurs.

L'ENDEAVOUR avoit été conſtruit pour le commerce du charbon de terre : on avoit préféré un bâtiment de cette conſtruction pour pluſieurs raiſons : c'étoit ce que nos matelots appellent *a good ſea boat*, (un bon bateau marin) qui étoit plus ſpacieux, plus propre à s'approcher de terre, & qui pouvoit être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

SON équipage étoit compoſé du Lieutenant Cook, qui avoit le commandement, avec deux Lieutenans ſous lui ; d'un maître & un boſman, ayant chacun deux aides ; d'un chirurgien & un charpentier, ayant chacun un aide ; d'un canonnier, un cuiſinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois Officiers de

poupe, quarante-un bons matelots, douze ſoldats de marine & neuf domeſtiques, formant en tout quatre-vingt-quatre perſonnes, outre le Commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité ſuffiſante de munitions & d'autres choſes néceſſaires. Il fut réglé auſſi qu'après que l'obſervation du paſſage de Vénus ſeroit faite, l'*Endéavour* ſuivroit le projet général de faire des découvertes dans les Mers du Sud. On trouvera le réſultat des différentes expéditions de ces vaiſſeaux dans le cours de cet Ouvrage, dont il eſt à préſent néceſſaire de donner quelque idée.

Il a été compoſé d'après les journaux tenus par les Commandans des différens vaiſſeaux, leſquels ont été remis entre mes mains par les Commiſſaires de l'Amirauté. Quant au voyage de l'*Endéavour*, j'ai eu d'autres papiers également authentiques, & j'ai rendu compte des ſecours que j'en ai tirés dans l'Introduction qu'on trouvera à la tête de la relation de ce Voyage.

Lorsque j'entrepris la rédaction de cet Ouvrage, on mit en queſtion s'il devoit être écrit à la première ou à la troiſième perſonne; mais après y avoir réfléchi, tout le monde convint qu'une narration faite à la

première perſonne, en rapprochant davantage le Lecteur du Voyageur ſans l'intervention d'un Hiſtorien étranger, attacheroit plus fortement l'attention, & par conſéquent ſeroit plus intéreſſante & plus agréable. On objectoit cependant qu'en écrivant au nom des différens Commandans, je ſerois obligé de me borner à une narration sèche, où je ne pourrois ni joindre des réflexions, quelque naturelles qu'elles fuſſent, ni obſerver les reſſemblances & les oppoſitions qui ſe trouvent entre les opinions, les mœurs & les uſages des peuples nouvellement découverts, & ceux des peuples connus, ni me permettre enfin aucunes remarques ſur les faits & les circonſtances les plus ſingulières de ces voyages : mais on répondit à cette objection, qu'en écrivant la narration à la première perſonne, le manuſcrit ſeroit toujours ſoumis à l'examen des Officiers au nom deſquels j'écrirois ; que rien ne ſeroit publié ſans leur approbation ; que dès-lors il importeroit fort peu que les idées qui y ſeroient inſérées euſſent été conçues par eux-mêmes ou par moi, pourvu qu'ils les adoptaſſent. Tous les avis ſe réunirent pour ce dernier parti ; il fut donc arrêté que la narration ſeroit à la première perſonne, & que je pourrois y joindre les idées & les réflexions que le ſujet m'inſpireroit ; mais

je ne m'en ſuis permis que rarement, & elles ſont courtes & rapides; rien, en effet, n'auroit été plus abſurde que d'interrompre un récit intéreſſant, ou des deſcriptions d'objets nouveaux, par des diſſertations & des hypothèſes. On trouvera cependant des réflexions plus fréquentes dans la relation du voyage de l'*Endéavour;* la raiſon principale en eſt que, quoiqu'il ſoit le dernier des quatre, il y en avoit une grande partie d'imprimé avant que les autres fuſſent même rédigés; de ſorte que les différentes remarques qu'auroient fait naître naturellement les incidens & les deſcriptions des voyages précédens, ſe trouvoient déjà faites à l'occaſion d'incidens & de deſcriptions ſemblables inſérés dans celui de l'*Endéavour.*

ON obſervera peut-être que pluſieurs particularités rapportées dans un des voyages *ſe* trouvent répétées dans un autre; mais chaque Commandant ayant écrit le journal de ſon propre voyage, cet inconvénient étoit inévitable; car il n'étoit pas poſſible de fondre le tout enſemble ſans violer le droit qu'avoit chaque Navigateur à s'approprier le récit de ce qu'il avoit vu: au reſte, toutes ces répétitions priſes enſemble, n'occupent que quelques pages du livre.

COMME il étoit important de prévenir toute eſpèce de doute ſur la fidélité avec

laquelle j'ai rapporté les évènemens insérés dans les matériaux qui m'ont été fournis, la relation de chaque voyage a été lue en manuscrit devant les Commandans respectifs, au Bureau de l'Amirauté, de l'agrément de Milord Sandwich, qui a assisté à la plus grande partie de ces lectures. La relation du voyage de l'*Endéavour* a été lue aussi à M. Banks & au Docteur Solander, & le manuscrit leur en a même été confié pendant assez long-tems, ainsi qu'au Capitaine Cook. Les trois autres Commandans ont eu de même le manuscrit de leur voyage entre leurs mains, après en avoir entendu la lecture à l'Amirauté; & j'ai fait par-tout les changemens qu'ils ont demandés. C'étoit pour donner au voyage du Capitaine Cook toute l'authenticité dont il étoit susceptible, que la relation en avoit été écrite la première, parce que, lorsqu'on me remit son journal, il y avoit lieu de croire qu'un Officier partiroit avant un mois pour l'expédition qu'il a entreprise depuis.

JE ne doute pas qu'un grand nombre de Lecteurs ne me reprochent d'avoir rapporté trop minutieusement les détails nautiques; mais il faut faire attention que ces détails mêmes sont l'objet principal de l'Ouvrage. Il étoit particulièrement nécessaire de décrire la situation des vaisseaux dans

les différentes heures du jour, ainſi que les relèvemens des différentes parties de la terre, tandis qu'*ils* parcouroient des Mers & examinoient des Côtes juſqu'alors inconnues; parce qu'il falloit déterminer leur route avec plus de préciſion qu'on ne pouvoit le faire dans une carte, quelque grande que fût l'échelle; il falloit de plus décrire avec une exactitude ſcrupuleuſe les Baies, les Caps, & les autres irrégularités de la côte, l'aſpect du pays, les collines, les vallées, les montagnes & les bois, ainſi que la profondeur de l'eau, & toutes les autres particularités qui pouvoient mettre dans la ſuite les Navigateurs en état de trouver aiſément & de reconnoître avec ſûreté chaque partie indiquée. Moi-même je ne ſentois pas d'abord aſſez toute l'importance de ces détails; de ſorte qu'après avoir rédigé mon Ouvrage, j'ai été obligé d'y faire pluſieurs additions. Il y a cependant lieu d'eſpérer que ceux qui ne liſent que pour leur amuſement, trouveront à s'en dédommager dans la deſcription de pluſieurs contrées qu'aucun Européen n'avoit encore viſitées, & dans la peinture de mœurs qui préſentent la nature humaine ſous des aſpects nouveaux. A cet égard, la relation des petites circonſtances n'a pas beſoin d'apologie; car ce n'eſt que par les petites circonſtances que le récit

même des grands évènemens agit fortement ſur l'eſprit des hommes. Ecrivez ſimplement que dix mille hommes ont péri dans une bataille, que vingt mille ont été engloutis par un tremblement de terre, ou qu'une nation entière a été détruite par la peſte; ce fait, dépourvu de circonſtances, n'excitera pas la moindre émotion dans l'ame de vos Lecteurs, tandis que vous les verrez s'intéreſſer avec une vivacité extrême pour Paméla, cette Héroïne imaginaire d'un Roman, remarquable ſur-tout par l'énumération de circonſtances ſi frivoles en elles-mêmes, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu ſe préſenter à l'eſprit de l'Auteur.

L'OUVRAGE que nous donnons ici eſt enrichi d'un grand nombre de planches, où les différentes claſſes de Lecteurs, tant ceux qui cherchent à s'inſtruire que ceux qui ne veulent que s'amuſer, trouveront un égal avantage; elles conſiſtent non-ſeulement en cartes & plans dreſſés avec beaucoup d'exactitude & de ſoin, mais encore en différentes vues & figures, deſſinées & exécutées par les meilleurs Artiſtes de ce pays.

LA méthode la plus ſûre pour prévenir l'obſcurité & la confuſion dans le récit des évènemens, c'eſt de les diſpoſer par ordre de tems; on ne peut pas cependant en

former toujours une chaîne continue, lorſqu'on a des incidens divers & compliqués à rapporter; mais comme chacune des narrations qui compoſent cet Ouvrage ne préſente qu'une ſucceſſion ſimple de faits, les évènemens de chaque jour s'y trouvent rapportés dans leur ordre naturel.

On a apporté une grande attention à faire accorder exactement les cartes avec la partie nautique de la narration; mais s'il s'y trouvoit quelque différence, ce que nous ne croyons pas, il faudroit s'en rapporter de préférence aux cartes, dont l'autorité eſt inconteſtable. On verra par la narration, ainſi que par les cartes, ſur-tout par celle qui marque les routes des différens vaiſſeaux, ce qu'on peut penſer de l'exiſtence ou de la non exiſtence d'un Continent auſtral, & quelles ſont les terres nouvelles qui ont été découvertes par nos Navigateurs. A la ſimple inſpection des cartes on évitera les mépriſes qui pourroient naître de ce que le même nom a été donné à des iſles différentes, par les différens Commandans; & l'on n'aura pas la peine de comparer pour cela les latitudes & les longitudes indiquées dans la narration.

Comme il n'y a que quelques années que l'exiſtence d'une race d'hommes au-deſſus de la taille ordinaire, habitant de la côte

des Patagons, a été le ſujet d'une diſpute très-vive, j'ai cru devoir recueillir ici les différens témoignages relatifs à cette queſtion, tels que je les trouve dans un Ouvrage françois, intitulé: *Hiſtoire des Navigations aux terres auſtrales*. Voici ce qu'on y lit, *Tome II*, *pag.* 324 & *ſuiv*.

« C'EST une choſe bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, ſur un point de fait ſi facile à connoître, & en même-tems ſi ſingulier que l'eſt l'exigence de tout un peuple de géants. On a vu, dans les relations ci-deſſus, que pendant cent ans de ſuite preſque tous les Navigateurs, de quelque Nation qu'ils ſoient, s'accordent pour atteſter la vérité de ce fait; & que depuis un ſiècle auſſi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traitant de menſonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en diſent, ſoit à la frayeur que leur inſpiroit la vue de ces hommes féroces, ſoit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choſes extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'aient un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne ſoit auſſi de groſſir les objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait pu exagérer ſur cet article, & débiter pluſieurs fables; examinons cependant ſi tous ceux qui affirment le fait

le fait l'ont vu dans un moment d'effroi, & comment il feroit possible que des Nations qui se haïssent & se contrarient, se fussent accordées sur un point d'une évidente fausseté. »

« *Je* ne m'arrête pas à la vieille opinion répandue parmi les peuples d'Amérique, aussi-bien que dans notre ancien monde, qu'il y avoit eu autrefois sur la terre une race de géants fameuse par ses violences, ainsi que par ses crimes. »

« On me raconta, dit la Barbinais; » que pendant un déluge dont le Pérou » fut inondé, les Indiens se retirèrent sur » les plus hautes montagnes, pour attendre » que toutes les eaux fussent écoulées. » Lorsqu'ils descendirent dans la plaine, » ils y trouvèrent des hommes d'une taille » démesurée qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux qui échappèrent à leur bar- » barie, furent obligés de chercher un asyle » dans les cavernes des montagnes. Après » s'être tenus cachés pendant plusieurs an- » nées, ils virent paroître au milieu des airs » un jeune homme qui foudroya les géants, » & par la défaite de ces cruels ennemis, » ils se retrouvèrent maîtres de leurs an- » ciennes demeures. Mes guides me mon- » trèrent plusieurs marques de la foudre » imprimée sur un rocher, & des os d'une

» grandeur extraordinaire, qu'ils regardent
» comme les restes de leurs géants. On ne
» sait en quel tems ce déluge est arrivé. »

« L'YNCA GARCILASSO, dans son histoire du Pérou, rapporte que, selon la tradition commune, on vit arriver dans des bateaux de joncs vers *Sainte-Hélène*, une troupe de géants si hauts, que les Naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux; leurs yeux étoient larges comme le fond d'une assiette, & les autres membres à proportion; ils alloient nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêtèrent en ce canton où ils creusèrent dans le roc un puits d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes: de sorte qu'ayant bientôt épuisé les provisions que la terre pouvoit leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevoient les femmes du pays: mais comme ils les tuoient en voulant s'en servir, ils s'adonnèrent entr'eux à la sodomie, qui attira sur eux le feu du ciel, par lequel cette horrible race fut enfin détruite; mais le feu ne consuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils servissent de monument à la vengeance céleste. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuse, & des pièces de dents qui font conjecturer qu'une dent

entière devoit peser plus d'une demi-livre."

"Ceux qui seront curieux du détail des traditions de cette espèce répandues chez les Américains, de celui des édifices autrefois construits par les géants, avec des pierres énormes, le trouveront dans Torquemada, *liv. I. ch. 13 & 14.* Toutes ces fables sont à-peu-près semblables à ce que l'on raconte des géants de notre ancien monde. Les os des géants qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit, en 1550, à *Mexico* & ailleurs, ne sont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la vue même d'une telle race d'hommes qu'on doit se décider sur leur existence, ou du moins qu'à celle d'un squelette entier; ainsi, quoique Turner rapporte qu'en *1610* il a fait voir à la Cour de Londres, l'os de la cuisse d'un de ces hommes, à la vue duquel on connoissoit par les proportions, que le géant étoit d'une grandeur démesurée, je regarde encore la preuve donnée par ce Naturaliste comme insuffisante, malgré ce qu'il ajoute qu'il a lui-même vu sur les côtes du Brésil près de la rivière de *Plata*, des géants qui vont entièrement nuds: la partie de leur crâne derrière la tête est applatie & ronde. Leurs femmes ont de longs cheveux noirs, aussi rudes que le

crin d'un cheval. Ils ſont excellens archers ; & portent en outre pour armes deux boules maſſives, dont ils ſe ſervent également bien, ſoit à lancer, ſoit à frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds de haut, qui étoit à la vérité le plus grand de toute la contrée. »

« MAIS faudra-t-il nier auſſi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires : parmi les Eſpagnols, Magellan, Loiſe, Sarmiente, Nodal : parmi les Anglois, Candihs, Hawkins, Knivet : parmi les Hollandois, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg : parmi les François, nos équipages des vaiſſeaux de Marſeille & de Saint-Malo. Ceux qui les démentent ſont Winter, qui, après avoir vu de ſes propres yeux ce qui en eſt, dit ſans détour que c'eſt un menſonge inventé par les Eſpagnols ; l'Hermite, Amiral Hollandois, Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vu la *Magellanique*. On doit mettre auſſi dans la même claſſe les Voyageurs qui gardent le ſilence ſur ce point, tels que l'Amiral Drake, puiſque c'eſt une marque que la ſtature de ces peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais obſervons d'abord

que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons habitans la côte déserte à l'Est & à l'Ouest; & qu'au contraire la plupart de ceux qui soutiennent la négative parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique sur les côtes du Nord & du Sud. Les Nations de l'un & de l'autre canton ne sont pas les mêmes; que si les premiers ont été vus quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un si médiocre éloignement du port *Saint-Julien*, où il paroît qu'est leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vus plusieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires que dans leurs propres cabanes; Magellan en emmena deux prisonniers sur les vaisseaux, l'un desquels fut baptisé avant sa mort, & enseigna plusieurs mots de sa langue à *Pigafette*, dont celui-ci dressa un petit dictionnaire. Rien de plus positif que tous ces faits, & de moins sujet à l'illusion.»

« J'AFFIRME, dit Knivet, qu'étant au » port *Desiré*, j'ai mesuré des cadavres » trouvés dans des sépultures, & des traces » des habitans sur le sable, dont la taille » est de quatorze, quinze & seize empans » de hauteur. J'ai souvent vu au Brésil un » de ces Patagons qu'on avoit pris au port » *Saint-Julien*: quoique ce ne fût qu'un

» jeune-homme, il avoit déjà treize em-
» pans de haut. Nos Anglois, prisonniers
» au Brésil, m'ont assuré qu'ils en avoient
» vu de pareils sur la côte *Magellanique.*»
Sebald de Wert raconte qu'il a vû dans le détroit même de ces géants qui arrachoient des arbres d'un empan de diamètre. Il y a vu des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut au port *Desiré* des sauvages de haute stature (il ne dit pas des géants): il se battit dans le détroit contre une troupe de géants de taille médiocre. Il en fit six prisonniers, qu'il emmena à bord; l'un d'eux lui raconta dans la suite qu'il y avoit dans le pays diverses Nations, quatre desquelles étoient de la grandeur ordinaire; mais qu'au dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avoit un peuple de géants nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la guerre aux autres races. Silberg a vu dans la *Terre de Feu* un homme de très-haute stature: les sépultures qu'il y trouva n'étoient que de gens d'une moyenne taille. Aris-Clasz, commis sur la flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare qu'ayant visité les sépulcres sur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens Navigateurs avoient raconté, & que les ossemens enfermés dans ces tombeaux étoient

d'hommes de dix ou onze pieds de haut. C'eſt ici un examen fait de ſang-froid, où l'épouvante n'a pu groſſir les objets. D'autres, comme Nodal & Richard Hawkins, ſe ſont contentés de dire que ces ſauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que les gens de l'équipage les appelloient des *géants*. Tous ces témoignages ſont anciens : en voici quelques autres du ſiècle même où nous vivons, & de notre propre Nation. En 1704, les Capitaines Harington & Carman, commandans deux vaiſſeaux François, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de *Marſeille*, virent une fois ſept de ces géants dans la baie de *Poſſeſſion*; une autre fois ſix, & une troiſième fois une troupe de plus de deux cens hommes mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de M. Fréſier, Directeur des Fortifications de Bretagne, homme fort connu & fort eſtimé. Il n'a pas vu lui-même ces ſauvages ; mais il raconte qu'étant au *Chili*, Dom Pédro Molina, Gouverneur de l'iſle *Chiloë*, & pluſieurs autres témoins oculaires, lui ont dit qu'il y avoit dans l'intérieur des terres une Nation d'Indiens nommés par leurs

voiſins *Caucohues*, qui viennent quelquefois juſqu'aux habitations Eſpagnoles, & qui ont preſque juſqu'à neuf ou dix pieds de haut. Ce ſont, diſoient-ils, de ces Patagons qui habitent la côte déſerte de l'Eſt, dont les anciennes relations ont parlé. « Les Eſpagnols qui habitent l'Amérique » méridionale ſur les côtes de la mer du » Sud, dit Raveneau de Luſſan, ont » pour ennemis certains Indiens blancs » qui habitent une partie du *Chili :* ce » ſont des gens d'une grandeur & d'une » groſſeur prodigieuſes. Ils leur font tou- » jours la guerre, & quand ils en prennent » quelques-uns, ils leur lèvent l'eſtomac » comme on lève le plaſtron d'une tortue, » & ils leur arrachent le cœur. » Cependant Narborough, en même-tems qu'il convient que les montagnards ennemis & voiſins des Eſpagnols du *Chili* ſont de haute ſtature, nie formellement que leur taille ſoit giganteſque. Après avoir meſuré la piſte & les crânes de ſauvages Magellans, qui ſe trouvèrent comme ceux des autres hommes, il rencontra pluſieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port *Saint-Julien*. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'eſpèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut

douter, eſt précis à cet égard, ainſi que celui de Jacques l'Hermite ſur les Naturels de la *Terre de Feu*, qu'il dit être puiſſans, bien proportionnés, & à-peu-près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port *Famine*, aucun n'avoit ſix pieds de haut. »

« J'ai voulu raſſembler ici ſous un même coup-d'œil les principales dépoſitions pour & contre ſur un fait ſi curieux. En les voyant, on ne peut guères ſe défendre de croire que tous ont dit vrai, c'eſt-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choſes telles qu'il les a vues; d'où il faut conclure que l'exiſtence de cette eſpèce d'hommes particulière eſt un fait réel, & que ce n'eſt pas aſſez pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des Marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vu. C'eſt auſſi l'opinion de M. Fréſier, Ecrivain judicieux, qui a été à portée de raſſembler les témoignages ſur les lieux mêmes. On a lu dans mon quatrième Livre ſes réflexions ſur ce ſujet, auxquelles j'en ajouterai quelques-unes. »

Il paroît conſtant que les habitans des deux rives du détroit ſont de la taille ordinaire, & que l'eſpèce particulière faiſoit il y a deux ſiècles ſa demeure habituelle ſur les côtes déſertes, ſoit dans quelques

miférables cahutes au fond des bois, foit dans des cavernes de rochers prefque inacceffibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons par fon récit que dès ce tems, où les navires d'Europe commençoient à fréquenter ce paffage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des vaiffeaux en mer, raifon pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes de leur féjour fur une côte que l'on voyoit déferte. Probablement la trop fréquente arrivée des vaiffeaux fur ce rivage les a déterminés depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur réfidence dans l'intérieur du pays. Anfon préfume qu'ils habitent dans les *Cordelières*, vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent fur le bord oriental que par intervalles peu fréquens: tellement que fi les vaiffeaux qui depuis plus de cent ans ont touché fur la côte des *Patagons* n'en ont vu que fi rarement, la raifon, felon les apparences, eft que ce peuple farouche & timide s'eft éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir fi fréquemment des vaiffeaux d'Europe, & qu'il s'eft, à l'exemple de tant d'autres nations Indiennes, retiré dans les monta-

gnes pour ſe dérober à la vue des étrangers. Voici du moins en ce ſiècle-ci deux vaiſſeaux d'Europe qui les ont encore vus pluſieurs fois, & même en groſſe troupe: ce qui doit diſſiper les ſoupçons qu'on avoit ſur la fidélité des relations anciennes à cet égard. »

« Le meilleur moyen de mettre la choſe hors d'incertitude, auroit été d'apporter en Europe le corps ou le ſquelette entier d'un de ces Patagons. Il eſt extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait, puiſque les Commandans des vaiſſeaux en ont enlevé pluſieurs fois qui ſont morts durant la traverſée en approchant des pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cauſe à l'opinion ſuperſtitieuſe des matelots, qui, croyant que la bouſſole ne va pas bien quand il y a un corps mort ſur le vaiſſeau, ne veulent point ſouffrir de cadavre à bord; mais il eſt aiſé de ſe mettre au-deſſus de ce préjugé puérile, ſi jamais l'équipage d'un vaiſſeau trouve moyen d'avoir, un homme de cette eſpèce en ſon pouvoir, & l'occaſion mérite aſſurément d'être cherchée. »

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers Navigateurs, particulièrement du Commodore Byron, du Capitaine Wallis & du Capitaine Carteret,

Officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence.

Après avoir mis ſous les yeux des Lecteurs tous les témoignages connus, pour & contre un fait qui a été long-tems un objet de curioſité pour le peuple comme pour les Philoſophes, je ne préviendrai point les opinions qu'on peut ſe former ſur les navigations qu'on peut entreprendre dans la ſuite, en ſuivant la route décrite par les vaiſſeaux dont on raconte ici les Voyages; je dirai ſeulement que, quoique le Commodore Byron, qui a mis ſept ſemaines & deux jours à traverſer le détroit de Magellan, ſoit d'avis qu'on pourroit le paſſer en trois ſemaines, en choiſiſſant la ſaiſon convenable; cependant le Capitaine Wallis a mis près de quatre mois à ce paſſage, quoiqu'il l'eût fait préciſément dans le tems indiqué par le Commodore; car il étoit arrivé à l'entrée orientale du détroit, vers le milieu du mois de Décembre.

Je ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres Sau-

vages, qui, dans le cours des expéditions de nos Navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils vouloient repouſſer, par la force, l'invaſion des étrangers dans leur pays; je ne doute pas que mes Lecteurs ne partagent avec moi le même ſentiment; c'eſt cependant un mal qui me paroît impoſſible d'éviter toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays; il faut s'attendre à trouver toujours de la réſiſtance, & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui réſiſtent, ou abandonner l'entrepriſe. On dira peut-être qu'il n'étoit pas toujours néceſſaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur réſiſtance ſeroit impuiſſante; je conviens que cela a pu être quelquefois; mais il faut conſidérer que lorſque l'on entreprend de ſemblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne ſont point exempts des foibleſſes humaines, à des hommes qu'une injure ſoudaine provoque à la vengeance, que la préſence d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y ſouſtraire, qu'un défaut de jugement ou une paſſion extrême peut égarer, & qui ſont toujours diſpoſés à étendre l'empire des loix auxquelles ils ſont ſoumis, ſur ceux qui ne connoiſſent même pas ces loix: tous les excès commis par

quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, sont des maux inévitables.

ON dira peut-être encore que, si l'on ne peut éviter de semblables malheurs en allant découvrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que, d'après les seuls principes sur lesquels cette opinion peut être fondée, il ne pourroit être permis en aucun cas d'exposer la vie des hommes pour des avantages de même espèce que ceux qu'on se propose en découvrant des terres nouvelles. S'il n'est pas permis de s'exposer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connoissances humaines, il ne le sera pas davantage d'exposer la vie de ses concitoyens pour étendre son commerce avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci se soumettent est volontaire, au lieu que l'Indien se trouve malgré lui exposé au risque de perdre la vie, la conséquence sera encore la même; car il est universellement convenu, d'après les principes du Christianisme, que nous n'avons pas plus de droit sur notre propre vie que sur la vie des autres, & le suicide étant regardé comme une espèce de meurtre

très-criminel, tout homme ſera coupable d'expoſer ſa propre vie pour un motif qui ne lui permettroit pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, ſans crime, ſacrifier la vie des hommes dans des entrepriſes qui n'ont pour but que de ſatisfaire des beſoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connoiſſances, il n'y en aura pas non plus à employer la force pour deſcendre ſur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions; ſi ce principe n'étoit pas reçu, toute profeſſion où les hommes expoſent leur vie pour des avantages de même genre ne devroit pas être permiſe, & quelle eſt la profeſſion qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude de peuple occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de ſueur devant un fourneau ſans ceſſe embrâſé, juſqu'à l'ouvrier ſédentaire qui pâlit ſur un métier, on verra par-tout la vie des hommes ſacrifiée en partie aux beſoins factices de la ſociété. Dira-t-on que la ſociété civile, à qui on fait ce ſacrifice, eſt par-là même une combinaiſon contraire aux grands principes de la morale, qui ſont la baſe de toute eſpèce de devoir? Dira-t-on qu'il eſt contre la nature d'exercer les facultés qui ſont les marques de diſtinction de notre

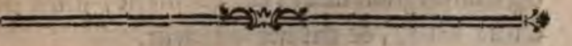
nature même? Que l'homme étant doué de pouvoirs divers que la société civile peut seule mettre en action, cette société civile est contraire à la volonté du Créateur; & qu'il lui seroit plus agréable que nous ne fussions pas sortis de l'état sauvage où ces pouvoirs resteroient engourdis dans notre sein comme la vie dans l'embrion, pendant toute la durée de notre existence? Cette conséquence paroîtra certainement extravagante & absurde: car quoique le commerce & les arts nuisent en quelques occasions à la vie des hommes, en d'autres ils servent à la conserver; ils subviennent aux besoins de la nature sans rapine & sans violence, & en présentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de se diviser en ces tribus particulières, qui, chez les peuples sauvages, se font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, partout où le gouvernement civil, les connoissances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paroît donc raisonnable de conclure que les progrès des sciences & du commerce sont en dernière analyse un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en résulter pour quelques individus, est au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1764, 1765 & 1766,*

Par le Commodore BYRON, *commandant le Vaisseau du Roi* le Dauphin.



CHAPITRE PREMIER.

Navigation des Dunes à Rio-Janéiro.

LE 21 Juin 1764, je partis des Dunes avec le vaisseau de Sa Majesté le *Dauphin*, & la frégate la *Tamar*, que j'avois eu ordre de ANN. 1764. 21 Juin.

* Dans ce Voyage la Longitude se compte du Méridien de Londres à l'Ouest jusqu'à 180 degrés, & au-delà de l'Est.

ANN. 1764. Juin.

prendre sous mon commandement. En descendant la Tamise, le *Dauphin* toucha : cet accident m'obligea de relâcher à Plymouth, où ce vaisseau fut mis en carène ; mais on ne s'apperçut pas qu'il eût été endommagé.

DURANT mon séjour à Plymouth, je fis quelque changement dans les gens de l'équipage; je leur donnai d'avance deux mois de paye ; & le 3 de Juillet, je fis voile, de cette rade, après avoir arboré la flamme de commandement.

3 Juillet.

LE 4, nous nous trouvâmes à la hauteur du Cap *Lizard.* Un vent frais favorisoit notre marche, mais nous vîmes avec chagrin que la frégate portoit mal la voile.

DANS la nuit du 6, l'Officier du premier quart vit un phénomène extraordinaire, assez ressemblant à un vaisseau en feu : ce feu, qu'il distinguoit dans l'éloignement, dura près d'une heure, & ensuite disparut.

LE soir 12, nous découvrîmes les rochers qui sont près de *Madère,* & que nos gens appellent *les Déserteurs,* du nom françois de *Déserts* ou *Désertes,* qui leur a été donné à cause de leur aspect sauvage & stérile. Le jour suivant, nous arrivâmes à la rade de *Fonchal,* où nous mouillâmes vers les trois heures après-midi.

LE 14 au matin, je me rendis chez le Gouverneur, qui me reçut avec politesse & me fit saluer d'onze coups de canon, qui furent ren-

dus de mon bord. Il vint le lendemain, 15, me faire visite dans la maison du Consul : je le fis saluer de onze coups de canon, que le Fort rendit. ANN. 1764. Juillet.

A notre arrivée à *Madère*, nous trouvâmes *la Couronne*, vaisseau du Roi, & le Sloop *le Ferret*, qui étoient à l'ancre : ces deux vaisseaux, voyant la flamme de commandement à bord du *Dauphin*, nous saluèrent de leur artillerie.

APRÈS avoir pris à bord divers rafraîchissemens, & particulièrement une grande quantité d'oignons, nous appareillâmes le 19, & poursuivîmes notre route. Le 21, nous eûmes connoissance de l'isle de *Palme*, une des Canaries.

NOUS observâmes que depuis le Cap *Lizard* aucun poisson n'avoit suivi notre vaisseau. J'en attribuai la cause à ce que sa carène étoit doublée de cuivre. Vers le 26, notre eau commença à se corrompre : nous la purifiâmes au moyen d'une machine que nous avions embarquée à ce sujet ; c'est une espèce de ventilateur, par lequel on force l'air de passer à travers l'eau dans un courant continuel & aussi long-tems qu'il est nécessaire.

LE besoin d'eau nous fit songer à mouiller à une des isles du *Cap Verd*. Le 27, nous découvrîmes l'isle de *Sel*. Nous vîmes alors

Ann. 1764 Juillet.

plusieurs tortues; je fis mettre l'iole en mer pour en prendre; mais elles s'échappèrent avant qu'on pût les atteindre.

Dans la matinée du 28, nous nous trouvâmes très-près de l'isle de *Buona-Vista;* le lendemain, à la hauteur de l'isle de *Mai*, & le 30, nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Praïa* à l'isle de *Saint-Jago.* On étoit déjà dans la saison pluvieuse qui rend ce mouillage très-dangereux: les vents soufflant alors de la partie du Sud, soulèvent la mer en d'énormes lames, qui se brisant avec furie sur le rivage, semblent annoncer à chaque instant des tempêtes, dont les suites seroient funestes aux vaisseaux qui y seroient à l'ancre. La crainte d'échouer éloigne de cette côte tous les navires dans cette terrible saison, qui dure depuis le commencement d'Août jusqu'en Novembre. Nous y fimes notre eau avec toute la diligence possible. Nous y achetâmes trois jeunes bœufs, pour donner de la viande fraîche aux équipages; mais à peine furent-ils tués que la grande chaleur les corrompit.

Le 2 d'Août, nous remîmes à la voile, ayant avec nous une ample provision de volailles, de chèvres maigres, & de singes que nos gens avoient achetés pour de vieilles chemises & de vieux habits. Les chaleurs accablantes & les pluies continuelles rendoient

l'air ſi malſain, que la plupart de nos gens tombèrent malades de la fièvre, malgré mon extrême attention à les obliger de changer de linge, avant de s'endormir, lorſqu'ils étoient mouillés. ANN. 1764. Juillet.

LE 8, la *Tamar* fit ſignal d'incommodité; nous diminuâmes de voile pour l'attendre : cette frégate avoit eu ſa vergue de hunier emportée, ſans avoir éprouvé aucun autre dommage. Nous reſtâmes les voiles carguées, pour lui faciliter l'opération d'enverguer une autre voile de hunier; ce qui, joint au vent qui étoit dans la partie du Sud, nous retarda conſidérablement dans notre route.

NOUS continuâmes d'obſerver, à notre grande mortification, que notre carène doublée de cuivre, écartoit les poiſſons de notre bord; & quoique dans ces latitudes les vaiſſeaux fourniſſent ordinairement une abondante pêche, nous ne parvîmmes à prendre que de l'eſpèce connue ſous le nom de *Goulu de mer*.

IL ne nous arriva rien qui puiſſe intéreſſer la curioſité de nos Navigateurs, juſqu'au 11 Septembre, que, ſur les trois heures après-midi, nous eûmes la vue du Cap *Frio* ſur la côte du Bréſil. Le 13, vers midi, nous vînmes mouiller dans la grande rade de *Rio-Janéiro*, par dix-huit braſſes d'eau de profon- 11 Septemb.

Ann. 1764. Septembre.

deur. Cette grande Ville, qui présente un très-beau coup-d'œil, est gouvernée par le Viceroi du Bresil, dont l'autorité est illimitée. Lorsque je vins lui faire visite, j'en fus reçu avec le plus grand appareil : environ soixante Officiers etoient rangés devant le palais : la garde etoit sous les armes ; c'étoient de très-beaux hommes, tres-bien tenus. Son Excellence, accompagnée de la première Noblesse, vint me recevoir sur l'escalier. Je fus salué par quinze coups de canon, tirés du Fort le plus voisin. Nous entrâmes ensuite dans la salle d'audience, où, apres une conversation d'un quart-d'heure, je pris congé, & fus reconduit avec les mêmes cérémonies. Le Viceroi m'offrit de me rendre visite à une maison que j'avois louée sur le rivage ; mais je le priai de s'en dispenser, & bientôt après je revins à bord.

L'équipage du *Dauphin*, à qui on avoit donné tous les jours de la viande fraiche & des herbages, jouissoit d'une parfaite santé ; mais plusieurs matelots s'étant trouvés malades à bord de la frégate, à notre arrivée, j'ordonnai qu'ils fussent mis à terre, logés & traités convenablement. Tous recouvrèrent promptement la santé. Les coutures de nos deux vaisseaux etant ouvertes en plusieurs [illegible], j'engageai un certain nombre de calfats

Portugais; &, en très-peu de jours, les vaisseaux furent recalfatés.

ANN. 1764. Septembre.

TANDIS que nous étions à *Rio-Janéiro*, le *Kent*, vaisseau de notre Compagnie des Indes, qui avoit à bord le Lord Clive, vint relâcher dans cette rade. Ce bâtiment, dont le départ d'Angleterre avoit précédé le nôtre de près d'un mois, & qui n'avoit touché nulle part, n'arriva néanmoins qu'un mois après nous; de sorte qu'il mit environ soixante jours plus que nous à faire cette route, malgré le tems que nous perdîmes à attendre la *Tamar*, sur laquelle le *Dauphin*, sans être un excellent voilier, avoit un tel avantage de marche, que nous employâmes rarement plus de la moitié de nos voiles. Plusieurs matelots de l'équipage du *Kent* étoient déja attaqués du scorbut.

LES chaleurs insupportables que nous éprouvions à *Rio-Janéiro* nous rendoient impatiens de remettre en mer. Le 16 Octobre, nous levâmes l'ancre; mais nous restâmes quatre ou cinq jours au-dessus de la barre, à attendre un vent de terre qui favorisât notre sortie; il n'y a pas moyen de tenter ce passage avec un vent de mer. L'entrée entre les deux Forts est si étroite, & la mer y brise avec tant de force, que nous ne parvînmes à sortir de la rade qu'avec une extrême difficulté; & si nous

16 Octobre.

Ann. 1764. Octobre.

eussions suivi l'avis du pilote Portugais, nous nous serions infailliblement perdus.

La Relation de ce Voyage n'étant publiée que pour l'instruction des Navigateurs, je crois devoir faire observer que les Portugais, qui font dans cette place un très-grand commerce, emploient tous les moyens possibles pour débaucher les matelots qui viennent à terre : si les voies de la persuasion ne leur réussissent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état, ils les transportent dans les terres, & prennent les précautions les plus propres à empêcher leur retour, jusqu'après le départ de leur vaisseau. Ces manœuvres firent déserter cinq hommes de mon équipage, que je ne pus recouvrer ; la *Tamar* en avoit perdu neuf; mais le Capitaine, informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les surprit & les ramena à bord.



CHAPITRE II.

Départ de Rio-Janéiro. *Navigation jusqu'au Port* Desiré. *Description de ce lieu.*

NOUS étions sous voile le 22. Je crus, avant de poursuivre notre route, devoir informer les équipages de la nature du Voyage que nous allions entreprendre. Je fis signal au Commandant de la *Tamar* de se rendre à mon bord; & je lui déclarai, en présence de tous les matelots assemblés sur le pont, que notre destination n'étoit pas, comme on avoit pu le croire, de nous rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre; que, dans cette vue, les Lords de l'Amirauté accordoient aux équipages une double paye, & d'autres gratifications, si, durant le Voyage, ils remplissoient leur devoir avec le zèle que doit naturellement inspirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie : tous protestèrent qu'ils étoient disposés à me suivre par-tout où je voudrois les conduire; qu'il n'y avoit point de difficultés, ni même de périls auxquels ils

ANN. 1764. Octobre.

Ann. 1764. Octobre.

ne s'exposassent pour donner à leur patrie des marques de leur sincère attachement, & que je pouvois compter sur leur obéissance ponctuelle & sur leur entier dévouement.

Nous continuâmes de faire voile jusqu'au 29, que les vents fraîchirent & soufflerent par grains subits & par violentes rafsales, propres à désemparer nos manœuvres. Je fis amener nos mâts de perroquet, & mettre nos bâtons d'hiver à poste; mais bientôt la mer devint affreuse, & le vent en tourmente: le vaisseau fatiguoit si prodigieusement, que craignant de sombrer sous voiles, je fis jetter pardessus bord deux canons de l'avent & deux de l'arrière du vaisseau pour le soulager. Ce tems orageux dura le reste du jour, & toute la nuit, que nous passâmes à capeyer sous la grande voile, deux ris dedans.

Dans la matinée du 30, les vents devinrent plus maniables, & varierent du N. O. au S. $\frac{1}{4}$ S. O. : nous en profitâmes pour faire de la voile, le Cap à l'Ouest. Nous étions alors par 35 d 50' de latitude S., & nous trouvions le tems tout aussi froid qu'il l'est en Angleterre dans cette même saison, quoique le mois de Novembre répondît à notre mois de Mai, & que nous fussions de 20 d plus près de la ligne. Il étoit difficile que nous ne ressentissions

pas vivement cette différence de température, nous qui, huit jours avant, éprouvions d'excessives chaleurs; & les matelots, qui, dans la persuasion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, avoient non-seulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où nous avions relâché, furent contraints, pour se garantir du froid qu'ils ne pouvoient supporter, d'acheter des vêtemens qu'on avoit embarqués par précaution. ANN. 1764. Octobre.

LE 2 de Novembre, après avoir fait prêter le serment aux Lieutenans des deux vaisseaux, je leur remis leurs brevets qu'ils ne s'attendoient à recevoir qu'à notre atterrage aux Indes Orientales, qu'on avoit d'abord regardées comme notre destination. Nous commençâmes à voir un grand nombre d'oiseaux voltiger autour de nous: il y en avoit de très-gros, dont quelques-uns avoient le plumage noir, d'autres blanc; nous distinguâmes plusieurs compagnies de pintades; ces oiseaux tachetés de blanc & de noir, paroissoient un peu plus gros que des pigeons. 2 Novembre.

LE 4, nous vîmes une quantité de ces mauvaises herbes que l'eau détache des rochers, & plusieurs veaux marins. Nous étions par les 38^{d} 53$'$ de latitude S. & 51^{d} de longitude Ouest. La déclinaison de la bouf-

ANN. 1764. Novembre.

ſole étoit de 13 degrés à l'Eſt. Les vents, qui ſe maintenoient dans la partie de l'Oueſt, nous pouſſoient continuellement vers l'Eſt, & nous commençâmes à craindre qu'il ne nous fût très-difficile de ranger la côte des *Patagons*.

LE 10, nous obſervâmes un changement de couleur dans l'eau; mais une ligne de 140 braſſes ne nous donna point de fond: nous comptions 41ᵈ 16′ de latitude S., & 55ᵈ 17′ de longitude O.; l'aiguille aimantée déclinoit de 18ᵈ 20′ vers l'Eſt. Le lendemain, nous nous rapprochâmes de la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que la ſonde rapporta 45 braſſes, fond de ſable rouge. Nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ d'O. toute la nuit, & le matin, nous eûmes 52 braſſes d'eau même fond. Notre poſition étoit par les 42ᵈ 34′ de latitude S., & les 58ᵈ 17′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille aimanté de 11ᵈ $\frac{3}{4}$ à l'Eſt.

LE 12, ſur les trois heures après-midi, étant à me promener ſur le gaillard d'arrière, je ne fus pas peu ſurpris d'entendre ceux qui étoient ſur le gaillard d'avant crier tous enſemble: *terre droit à l'avant*; les nuages obſcurciſſoient preſque tout le tour de l'horizon, & nous avions eu beaucoup de tonnerre & des éclairs. Je regardai de l'avant par-deſſous la miſaine, & ſous le vent, & je crus remarquer

que ce qui avoit d'abord paru être une isle, présentoit deux montagnes escarpées; mais, en regardant du côté du vent, il me sembla que la terre, qui se joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E.: en conséquence nous gouvernâmes S. O. Je fis monter des Officiers au haut des mâts pour observer au vent & vérifier cette découverte; tous assurèrent qu'ils voyient une grande étendue de terre. Je fis immédiatement mettre en panne, & sonder autour de nous; on trouva encore 52 brasses d'eau; mais je commençai à croire que nous étions peut-être engagés dans une baie; & je souhaitois bien plus que je ne l'espérois, que nous puissions en sortir avant la nuit.

ANN. 1764. Novembre.

Nous fimes de la voile & portames à l'E. S. E. La terre sembloit se montrer toujours sous la même apparence; les montagnes paroissoient bleues, comme cela est assez ordinaire dans un tems obscur & pluvieux, lorsqu'on n'en est pas éloigné. Bientôt quelques-uns crurent entendre & voir la mer briser sur un rivage de sable; mais ayant gouverné encore environ une heure avec toute la circonspection possible, ce que nous avions pris pour la terre s'évanouit tout d'un coup, & nous fûmes convaincus, à notre grand étonnement, que ce n'avoit été qu'une terre de brume.

ANN. 1764. Novembre

J'AI été presque continuellement en mer depuis vingt-sept ans, & je n'avois point d'idée d'une illusion si générale & si soutenue. Néanmoins d'autres Navigateurs ont été également trompés. Il n'y a pas long-tems qu'un Maître de vaisseau jura qu'il avoit vu une isle entre l'extrémité occidentale de l'Irlande & Terre-Neuve, & qu'il avoit même distingué les arbres qui y croissent. Il est cependant certain que cette isle n'existe point, ou du-moins qu'aucun vaisseau n'a pu la découvrir. Il n'est pas douteux que, si le tems ne se fût pas éclairci assez promptement pour faire disparoître à nos yeux ce que nous avions pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait serment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur. Nous nous trouvions alors par les 43^d 46′ de latitude S., & 60^d 5′ de longitude O., & la déclinaison de la boussole étoit de 19^d 30′ vers l'Est.

LE lendemain, 13, sur le quatre heures après-midi, le tems étant très-beau, les vents sautèrent tout-d'un-coup au S. O., d'où ils commencèrent à souffler avec furie; le ciel de ce côté se couvrit de nuages noirs : dans l'instant tout l'équipage, qui s'étoit assemblé sur le pont, fut alarmé d'un bruit subit & extraordinaire, semblable au mugissement des flots agités. J'ordonnai sur-le-champ qu'on

amenât les huniers; mais, avant qu'on pût le faire, je vis la mer, soulevée en d'énormes lames, près de fondre sur nous : je criai qu'on halât la misaine, & qu'on larguât aussi-tôt l'écoûte de la grande voile; car j'étois persuadé que si nous avions quelques voiles dehors au moment où ce grain menaçant alloit nous atteindre, nous coulerions bas infailliblement, ou que nous aurions tous nos mâts rompus. Il fut cependant sur nous, & coucha notre navire sur le côté, avant que nous pussions larguer la grande armure qui fut alors coupée; & en même-tems l'écoûte de la grande voile renversa le premier Lieutenant, le meurtrit, & lui cassa trois dents. La misaine, qui n'étoit pas entièrement amenée, fut mise en pièces. Si ce coup de vent, qui vint à l'improviste, & avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous avoit surpris de nuit, il auroit eu pour nous des suites funestes. Il nous fut annoncé par les cris perçans de plusieurs centaines d'oiseaux qui fuyoient en avant; il dura environ 20 minutes, & calma par degrés.

ANN. 1764. Novembre.

LA *Tamar* en fut quitte pour avoir sa grande voile déchirée; mais elle étoit sous le vent à nous, & elle avoit eu le tems de se mieux préparer. En très-peu de tems le vent rafraîchit, & nous passâmes la nuit à la cape sous la grande voile risée.

ANN. 1764.
Novembre.

LE 14 au matin, le vent devint plus modéré, mais la mer étoit houleuse. Bientôt le vent passa au S. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous gouvernâmes vers l'Ouest sous nos voiles majeures.

LES premiers rayons du jour nous montrèrent la mer aussi rouge que du sang, & couverte de coquillages de même couleur, assez ressemblants à nos écrevisses, mais plus petits. Nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

LE 15, vers les quatre heures & demie du matin, nous eûmes la vue de la terre, qui avoit l'apparence d'une isle d'environ huit ou neuf lieues de longueur. D'après les cartes, il étoit apparent que cette terre étoit le Cap *Saint Hélène*, qui s'avance dans la mer à une distance considérable de la côte, & forme deux baies, l'une au Nord & l'autre au Sud. Le tems étant très-beau, je revirai de bord vent devant, & je gouvernai sur la terre jusques vers les dix heures. Mais, sachant qu'à la distance de deux lieues environ de ce Cap, il y a plusieurs rochers à fleur d'eau, sur lesquels la mer brise avec force, & le vent paroissant devoir calmer insensiblement, je revirai de bord vent devant pour m'en écarter. La terre sembloit, n'être qu'une chaîne de rochers nuds, où l'on n'appercevoit ni arbres ni arbustes. Lorsque j'en fus plus près, je fis sonder & l'on trouva

l'on trouva 45 brasses d'eau, fond de vase noire. Dans ce même tems, j'eus le chagrin de voir mes trois Lieutenans & le Maître, malades & hors d'état de faire aucun service, quoique le reste de l'équipage jouît d'une parfaite santé. Notre latitude étoit de 45ᵈ 21′ S., la longitude de 63ᵈ 2′ O.; & la déclinaison de l'aiguille de 19ᵈ 41′ à l'Est.

ANN. 1764. Novembre.

LE jour suivant, 16, je dirigeai ma route sur le Cap *Blanc*, d'après la carte que le Lord Anson a donnée dans la Relation de son Voyage. Sur le soir, le vent fraîchit, & souffla de la partie du S. O. ¼ S. avec une telle force, que nous passâmes la nuit à capeyer sous notre grande voile. Dans la matinée, le vent plus maniable nous permit de faire route; mais la mer étoit très-grosse; &, quoique nous nous trouvassions presque au cœur de l'été dans ces parages, le tems étoit à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'est ordinairement en plein hiver dans la baie de Biscaye.

LE 17, sur les six heures du soir, ayant fait de la voile autant qu'il nous fut possible, nous découvrîmes la terre dans le S. S. O.; & comme nous avions eu hauteur à midi par un très-beau tems, nous reconnûmes que cette terre étoit le Cap *Blanc*. Mais le vent recommença alors à souffler avec plus de violence que jamais, la tempête dura toute la

Ann. 1764. Novembre.

nuit, & la mer, qui brisoit continuellement autour de nous, fatiguoit prodigieusement le vaisseau.

Le 18, à quatre heures du matin, la sonde nous rapporta 40 brasses, fond de roche: ayant couru dans la nuit une bordée au large, nous virâmes de bord pour nous rapprocher de la terre; le vent continuoit d'être en tourmente avec de la grêle & de la neige. Vers les six heures, nous revîmes la terre, qui nous restoit dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. Notre vaisseau étoit maintenant si peu calé, que sa dérive devenoit très-considérable dès qu'il ventoit bon frais. J'étois très-impatient de gagner le Port *Desiré*, pour remédier à cet inconvénient; car dans l'état où se trouvoit le navire, il étoit dans un continuel danger de s'abattre. Nous gouvernâmes sur la terre avec un vent de N. E., & sur le soir, nous mîmes à la cape; mais le vent, ayant passé dans la partie de l'Ouest, nous écarta dans la nuit. A sept heures du matin du 19, nous courûmes de nouveau sur la terre, gouvernant au S. O. $\frac{1}{4}$ S. du compas, & bientôt nous apperçûmes la mer briser de l'avant à nous; nous sondâmes immédiatement & nous trouvâmes entre 13 & 7 brasses d'eau; un moment après nous augmentâmes de fond, & la sonde rapporta de 17 à 42 brasses; de manière que

nous passâmes sur la queue d'un banc, qui, étant plus au Nord, nous eût peut-être été funeste. ANN. 1764. Novembre.

DANS ce moment le Cap *Blanc* nous restoit à l'O. S. O. 5^d 37′ au Sud, & à la distance de quatre lieues : mais comme rien n'est plus confus que la description que Sir John Narborough a donnée de ce Port, nous ne savions trop quelle direction suivre pour nous y rendre. Je cherchai d'abord une baie, qui, conformément aux instructions de ce Navigateur, doit être au Sud du Cap, mais je ne découvris rien de semblable ; & en conséquence je prolongeai le rivage, gouvernant au Sud. Nous avions un vent de terre très-frais ; nous vîmes plusieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits ; mais nous n'appercevions ni arbre ni arbuste, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de sable, assez ressemblantes aux Dunes stériles d'Angleterre. Nous observâmes encore qu'à la distance de sept à huit milles du rivage, les eaux étoient fréquemment très-basses, & quelquefois nous n'avions pas plus de 10 brasses.

NOUS continuâmes tout le jour de côtoyer le rivage en le serrant d'aussi près qu'il nous étoit possible ; & le soir, nous vîmes une isle à la distance d'environ six lieues : dans la

ANN. 1764. Novembre.

matinée du 20, nous courûmes dessus, & nous nous assurâmes que c'étoit l'isle *des Pingoins* décrite par Narborough.

LE Port *Desiré* n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le N. O. de cette isle, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir; il revint après l'avoir reconnu, & je me disposai à y entrer. Il y avoit en cet endroit des milliers de veaux marins & de pingoins autour du vaisseau. L'isle *des pingoins* nous parut bordée d'îlôts, qui ne sont que des rochers. Sur le soir, nous vîmes un rocher, qui, s'élevant au-dessus de l'eau comme une pyramide, du côté méridional de l'entrée du Port *Desiré*, est très-propre à faire connoître ce Port, qu'on ne trouveroit sans cela que très-difficilement. A l'entrée de la nuit, le vent s'étant un peu calmé, nous laissâmes tomber l'ancre à la distance de quatre ou cinq milles du rivage.

LE 21 au matin, avec une brise de terre nous parvînmes à l'entrée du Port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de sable, & le flot y formoit un courant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue. Je mouillai en-dehors du Port; l'ouverture du canal nous restoit à l'O. S. O.; l'isle *des Pingoins* au S. E., 5[d] 30' E.; & à la distance de trois lieues; la terre la plus

ſeptentrionale au N. N.O.; deux rochers qui, à mi-flot, ſe trouvent à fleur d'eau, & ſont à la pointe la plus méridionale d'un récif qui part de la même terre, au N. E. $\frac{1}{4}$ N. Tel étoit le relevement de notre mouillage, dont je ne fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être d'une grande importance pour les Navigateurs qui voudroient relâcher dans ce Port, & que les deſcriptions qu'en ont données divers marins ſont très-fautives.

ANN. 1764. Novembre.

LE vent fut impétueux durant la plus grande partie de cette journée, & la mer étoit très-houleuſe dans l'endroit où nous étions à l'ancre. Cependant je fis partir deux de nos bateaux pour ſonder le Port, & je les ſuivis dans mon canot. Nous trouvâmes ce Port très-étroit dans un eſpace de près de deux *milles* : à la marée montante la viteſſe du courant pouvoit être de huit milles par heure: nous reconnûmes auſſi pluſieurs rochers & briſans. Deſcendus à terre, nous ne découvrîmes en nous avançant dans la contrée, qu'une campagne déſerte, des collines couvertes de ſable, mais nous n'apperçûmes pas un ſeul arbre. Nous vîmes la fiente de quelques animaux, & nous en diſtinguâmes quatre dans l'éloignement; mais ils prirent la fuite à notre approche, & il ne nous fut pas poſſible d'en

ANN. 1764. Novembre.

reconnoître l'eſpèce. Nous jugeâmes que c'étoit des guanaques. Ces animaux ſont aſſez ſemblables à nos daims, mais beaucoup plus gros; quelques-uns n'ont guère moins de quatre pieds quatre pouces de haut. Ils ne ſe laiſſent pas approcher & ſont très-légers à la courſe. De retour aux bateaux, je continuai à remonter le canal, & j'abordai à une iſle qui étoit couverte de veaux marins : nous en tuâmes plus de cinquante. Dans ce nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nos bateaux, que nous avions déjà remplis d'oiſeaux de différentes eſpèces, étoient aſſez chargés pour pouvoir régaler toute une flotte.

ENTRE les différens oiſeaux que nous tirâmes, il s'en trouva un qui mérite une deſcription particulière. Sa tête ſeroit parfaitement reſſemblante à celle de l'aigle, ſi l'eſpèce de huppe dont elle eſt ornée étoit un peu moins touffu; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme autour de ſon cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté; ſur le dos ſon plumage eſt d'un noir de jais, & non moins brillant que ce minéral que l'art a ſu polir; ſes jambes ſont remarquables par leur groſſeur & leur force; mais les ſerres en ſont moins acérées que celles de l'aigle : cet oiſeau a près de douze pieds d'envergure.

ANN. 1764. Novembre.

LA TAMAR profita de la marée montante pour entrer dans le Port ; mais je gardai mon poste & je crus ne devoir risquer ce passage qu'avec un vent favorable ; il passa bientôt à l'Est. Je levai l'ancre vers les cinq heures après midi, & je me proposai d'arriver au mouillage avec la marée du soir. Mais nous avions à peine appareillé que le vent repassa au N. O. $\frac{1}{4}$ N. ; & notre vaisseau étant déjà engagé dans l'embouchure du Port avant que le flot eût commencé, nous nous vîmes forcés de laisser tomber l'ancre à très-peu de distance de la rive méridionale. Les vents étoient de terre & souffloient par raffales si violentes, que bientôt le vaisseau chassa sur son ancre & vint échouer sur une grande pointe de gravier.

LE fond où nous avions mouillé étoit en effet d'une mauvaise tenue. En pareille situation, avec un vent forcé, on aura toujours lieu de craindre que le vaisseau ne soit jetté en côte, si l'on n'a pas eu le tems de l'établir sur ses ancres. Tandis que nous étions échoués, les vents fraîchirent ; & la marée montant avec une extrême rapidité, ce ne fut qu'avec des peines infinies & après quatre heures du plus pénible travail, que nous parvînmes enfin à porter une seconde ancre pour nous relever, & que nous mîmes le vaisseau à flot. Comme il n'y avoit guère que le talon & une longueur

ANN. 1764. Novembre.

de six ou sept pieds de sa quille qui eussent touché, il étoit à présumer qu'il n'avoit reçu aucun dommage : néanmoins je me déterminai à faire démonter le gouvernail pour le visiter.

Le vent ne calma point dans la nuit; le lendemain, 22, dans la matinée, il parut se renforcer; & il ne nous avoit pas encore été possible de lever l'ancre que nous avions mouillée près de la rive méridionale, dans l'espoir qu'elle nous soutiendroit. Nous nous trouvions dans une situation fort critique; le vaisseau, n'étant plus tenu que par son ancre d'affourche, commençoit de rechef à chasser en côte. *la Tamar*, qui étoit mouillée dans le canal, se hâta de nous envoyer une hansière : aidés de ce secours, nous levames l'ancre d'affourche, nous sortîmes du péril qui nous menaçoit, & nous parvînmes à remouiller l'ancre sur un meilleur fond, dans l'attente d'un moment plus favorable pour amarrer convenablement notre vaisseau.

Le jour suivant, 23, j'envoyai sonder le Port à quelques milles plus haut; le fond ne s'en trouva pas à beaucoup près si dur qu'à l'entrée du canal, il y avoit moins d'eau. Mais le vent, qui continuoit de souffler avec furie, ne nous permit pas de chercher un autre mouillage. Nous avions découvert une

petite ſource, à un demi-mille environ de la rive ſeptentrionale du Port: mais l'eau avoit un goût ſaumâtre. J'avois fait auſſi une excurſion de pluſieurs milles dans les terres, où d'auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, je n'apperçus qu'une contrée ſtérile, nue & déſolée. Nous vîmes dans l'éloignement pluſieurs guanaques; mais nous ne pûmes jamais les approcher d'aſſez près pour les tirer. Autour d'un étang d'eau ſalée, nous diſtinguâmes ſur le ſable les traces de divers animaux, & particulièrement celles d'un gros tigre. Nous trouvâmes auſſi un nid d'œufs d'autruche, que nous mangeâmes, & qui nous parurent un excellent mets. Il eſt probable que tous les animaux dont on voit les veſtiges des pieds ſur les bords de cet étang ſalé viennent y boire, car nous n'appercûmes aucune eau douce où ils puſſent ſe déſaltérer. La ſource d'eau ſaumâtre que nous avions d'abord trouvée fut la ſeule qu'il fût poſſible de découvrir; ce qui nous obligea de creuſer des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légère humidité de la terre.

ANN. 1764. Novembre.

LE 24, la mer étant plus tranquille, nous vînmes chercher un mouillage à quelques milles plus haut dans le Port, où nous amarrâmes nos vaiſſeaux. Les pointes, qui ferment l'entrée du Port, s'étendoient par rapport à nous de

ANN. 1766. Novembre.

l'E $\frac{1}{4}$ S. E. 3[d] S. à l'Eſt, & le rocher pyramidal au S. E. $\frac{1}{4}$ E. En cet endroit nous n'avions, à mer baſſe, que 6 braſſes d'eau; mais, dans le flot, l'eau montoit de 4 braſſes & demie, ou de 27 pieds. La marée monte ici avec une rapidité ſi prodigieuſe, qu'un matelot, très-bon nageur, étant tombé du bord, le courant le porta preſque hors de vue, avant qu'on pût aller à ſon ſecours, quoique tous nos canots fuſſent dehors: nous eûmes néanmoins le bonheur de le ſauver.

CE même jour, je me fis reconduire à terre. Je m'avançai à environ ſix ou ſept milles dans la contrée. Je vis pluſieurs lièvres auſſi gros que de jeunes chevreuils; j'en tirai un qui peſoit plus de vingt-ſix livres. Il eſt certain que ſi j'euſſe eu un bon lévrier, on auroit pu donner du lièvre aux équipages deux fois la ſemaine. Nos gens à bord étoient alors occupés à rouer les cables ſur le pont, à parer la cale, pour y mettre le leſt convenable, & à y deſcendre les canons, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires de garder ſur le pont.

LE lendemain, 25, je parcourus en canot une grande partie du Port; &, étant deſcendu ſur la rive ſeptentrionale, nous trouvâmes un canot à deux rames d'une forme ſingulière, & le canon d'une arme à feu, ſur lequel étoient gravées le sarmes d'Angleterre. La rouille avoit

fait sur ce canon de tels progrès, qu'il se réduisoit en poussière entre les doigts : j'imaginai qu'il avoit été laissé sur ce rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Nous n'avions encore trouvé aucun genre de végétaux, à l'exception d'une espèce de pois sauvages; &, quoique nous n'ayons apperçu aucun habitant, nous vîmes plusieurs endroits où l'on avoit fait du feu; mais les vestiges n'en étoient pas récens.

Ann. 1764. Novembre.

Nous tirâmes quelques canards sauvages & un lievre : cet animal courut, malgré sa blessure, l'espace de deux milles; ce qui nous étonna beaucoup, lorsqu'après l'avoir pris, nous vîmes que la balle lui avoit passé à travers le corps. Nous chassâmes long-tems un guanaque qui étoit le plus gros que nous eussions vu : lorsqu'il nous avoit laissé à une grande distance derrière lui, il s'arrêtoit pour nous regarder, & poussoit des cris assez ressemblans au hennissement d'un cheval; mais sitôt que nous en approchions, il fuyoit avec une extrême légèreté; mon chien étoit si fatigué, qu'il ne pût plus le poursuivre : à la fin il nous échappa & nous le perdîmes de vue. Dans cette chasse, nous ne tuâmes qu'un lièvre, & un vilain petit animal, dont l'odeur infecte ne permit à aucun de nous d'en approcher.

ANN. 1764. Novembre.

Les lièvres ont ici la chair très-blanche & d'un goût très-agréable. Un ſergent de marine & quelques autres, qui étoient allés à terre d'un autre côté, avoient eu plus de ſuccès que nous; ils avoient tiré deux guanaques & un faon; ils furent obligés de laiſſer ces animaux où ils les avoient tués, ne pouvant ſans ſecours les tranſporter juſqu'au vaiſſeau dont ils étoient éloignés de ſix milles. Ces guanaques ne peſoient guère que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention; j'en ai cependant vu quelques-uns qui peſoient juſqu'à 37 & 38 *ſtones*, c'eſt-à-dire, environ trois cens livres.

LORSQUE ſur le ſoir nous revînmes à bord, le vent étoit très-frais; & le pont ſe trouvant trop embarraſſé pour pouvoir embarquer nos bateaux, nous les amarrâmes ſur le derrière du navire. Vers le milieu de la nuit, le vent renforça; notre canot à ſix rames ſe remplit d'eau, rompit ſes amarres, & fut jetté en mer; celui qui étoit commis à ſa garde & dont la négligence fut cauſe de cet accident, n'échappa au danger d'être noyé, qu'en ſe ſaiſiſſant de l'échelle de pouppe. Comme ce fut à la marée montante que ce canot fut chaſſé en mer, nous ne pouvions douter que le courant ne l'eût emporté au-deſſus de l'endroit où nous étions mouillés. La perte de ce canot

eût été pour nous d'une très-fâcheuse conséquence ; je passai le reste de la nuit dans de très-vives inquiétudes. Le 26, dès la pointe du jour, j'envoyai à sa recherche, & il se passa quelques heures, avant qu'on le ramenât à bord: le courant l'avoit emporté à plusieurs *milles* au loin. J'envoyai en même-tems à terre quelques personnes de l'équipage pour rapporter les guanaques qu'on avoit tués la veille ; mais ils n'en trouvèrent que les os, les tigres en avoient mangé la chair, & même ils en avoient cassé les os pour en prendre la moëlle. Plusieurs de nos gens s'étoient avancés à quinze milles dans les terres pour y chercher de l'eau douce, sans en découvrir une seule source. Nous avions creusé des puits à une profondeur considérable en différens endroits où la terre paroissoit humide ; mais ces puits, qui nous occasionnoient de très-grands travaux, pouvoient à peine nous fournir trente gallons d'eau en vingt-quatre heures. Cette circonstance étoit d'autant plus propre à nous décourager, que nos gens qui avoient épié les guanaques, les avoient vu boire dans les étangs d'eau salée. Je pris donc la résolution de quitter cette place aussitôt que le vaisseau seroit prêt à remettre en mer, & que notre canot à six rames seroit réparé.

ANN. 1764. Novembre.

LE 27, ceux que j'avois envoyés à la chasse

Ann. 1764. Novembre.

des guanaques, trouvèrent le crâne & les os d'un homme. Ils réussirent à se saisir d'un jeune guanaque qu'ils amenèrent à bord; c'étoit le plus bel animal que nous eussions jamais vu; nous parvînmes à l'apprivoiser au point qu'il venoit nous lécher les mains à-peu-près comme un veau; mais, malgré tous nos soins pour le nourrir, il mourut en peu de jours. Dans l'après-midi, le vent ayant considérablement fraîchi, j'ordonnai qu'on se tînt prêt à laisser tomber la grande ancre, dans l'appréhension où j'étois que nos cables ne rompissent, ce qui cependant n'arriva pas. Ceux de l'équipage, qui étoient à terre avec les charpentiers pour radouber notre canot qu'on avoit pour cela transporté sur la rive méridionale, trouvèrent deux sources à la distance d'environ deux milles du rivage, & dont l'eau n'étoit pas absolument saumâtre; c'étoit-là une découverte très-intéressante. Dès le matin, du 28, j'y envoyai vingt hommes avec quelques petites futailles; & ils rapportèrent bientôt à bord une tonne d'eau, dont le besoin commençoit à se faire sentir. Ce même jour, je remontai le canal dans mon bateau l'espace de près de douze milles. La mer devenant extrèmement houleuse, je me fis mettre à terre. Le canal dans cet endroit étoit d'une largeur à perte de vue; on y appercevoit un

certain nombre d'isles, dont quelques-unes étoient considérables; je ne doute pas qu'il s'avance dans les terres à une centaine de milles. Ce fut sur une de ces isles que je descendis. J'y trouvai un si grand nombre d'oiseaux, qu'au moment où ils s'envolèrent, le ciel en fut obscurci; & il est certain que nous ne pouvions faire un pas sans marcher sur leurs œufs. Dans l'instant qu'ils s'élevoient au-dessus de nous, nous en tuâmes plusieurs à coups de pierres & de bâtons. Je quittai ensuite l'isle & j'abordai le continent où nos gens firent cuire les œufs dont ils s'étoient chargés, & les mangèrent, quoique dans la plupart de ces œufs il y eût des oiseaux. Nous ne vîmes aucune trace d'homme sur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun vestige qui pût faire croire que ces côtes eussent d'autres habitans que de nombreuses compagnies d'oiseaux, des troupeaux de guanaques, & quelques bêtes féroces. Les guanaques qui marchent d'ordinaire par troupe de 60 ou 70, ne se laissoient jamais approcher; souvent ils s'arrêtoient pour nous regarder du haut des collines. Dans cette tournée, notre chirurgien tira un chat-tigre: cet animal est petit, mais fier & intrépide: quoique mortellement blessé, il résista encore long-tems aux rudes attaques de mon chien.

ANN. 1764. Novembre.

ANN. 1764. Novembre.

Le 29, nous achevâmes de lester le vaisseau; ouvrage que les vents frais qui régnèrent constamment, & la rapidité du flot nous rendirent très-pénible : nous prîmes aussi à bord une autre tonne d'eau. Dans la matinée du 30, le mauvais tems ne permettant pas d'envoyer un canot à terre, j'employai les gens de l'équipage à préparer nos agrêts, & à tout disposer pour notre prochain départ. Le vent fut plus modéré dans l'après-midi, je détachai un canot pour nous procurer une plus grande quantité d'eau. Les deux matelots qui arrivèrent les premiers au puits, y trouvèrent un gros tigre couché par terre : l'animal les regarda pendant quelque tems l'un & l'autre avec beaucoup d'indifférence : ils furent offensés de se voir traiter de cet air méprisant qu'eut le lion pour le Chevalier de la Manche; & n'ayant point d'armes à feu, ils commencèrent à lui jetter des pierres. Le tigre, sans daigner s'appercevoir de cette insulte, demeuroit tranquillement couché; mais, voyant arriver le reste de la troupe, il se leva doucement & prit la fuite.

1 Décembre.

Le premier de Décembre, notre canot à six rames se trouvant réparé, nous le prîme à bord; mais toute cette journée la m fut si houleuse, qu'il nous fut impossible

fair

faire de l'eau. Le jour suivant, nous abattîmes les tentes qu'on avoit dressées pour l'aiguade, & nous nous tînmes prêts à mettre en mer. Les deux puits, que nous creusâmes pour faire de l'eau, sont à-peu-près au S. S. E., & à la distance de deux milles & demi du rocher pyramidal. Je fis planter près de ces puits un poteau, comme une marque plus propre à les faire découvrir, que leur relèvement.

ANN. 1764. Décembre.

DURANT le séjour que nous fimes dans ce Port, nous en prîmes les sondes avec un très-grand soin, & nous trouvâmes qu'aussi loin que les vaisseaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puisse aisément découvrir, à marée basse. Ce Port, où l'on peut aujourd'hui se procurer de l'eau douce au moyen des puits que nous y avons creusés, offriroit aux vaisseaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, sans la rapidité du courant qu'occasionne le flot. La contrée abonde en guanaques & en oiseaux d'espèces différentes, & particulièrement en canards & en oies sauvages. Il s'y trouve aussi d'excellentes moules, & en si grande quantité, qu'on peut toujours, à mer basse, en charger un bateau. Le bois seulement y est rare; cependant on trouve, dans quelques endroits de la côte, des brous-

ANN. 1764. Décembre.

failles dont on peut se servir au besoin pour faire du feu.

LE 5, je démarrai dans le dessein de sortir du Port; mais notre seconde ancre se trouvant embarrassée, nous perdîmes du tems pour la lever, & avant que nous pussions virer à pic sur notre ancre d'affourche, le jusant fut dans toute sa force; car, en cet endroit, la mer n'est jamais égale plus de dix minutes de suite; nous fûmes donc obligés d'attendre la basse mer. Nous levâmes l'ancre vers les cinq ou six heures du soir, & nous gouvernâmes à l'E. N. E., avec un vent frais qui nous venoit du N. N. Ouest.



CHAPITRE III.

Départ du Port Defiré. *Recherche de l'iſle* Pepys. *Navigation juſqu'à la Côte des Patagons. Deſcription des Habitans.*

EN ſortant du Port *Deſiré*, nous dirigeâmes notre route pour reconnoître l'iſle *Pepys*, qu'on dit être par 47^d de latitude S. Nous étions alors par les 47^d 22′ de latitude S, & 55^d 49′ de longitude O. Le Port *Deſiré* nous reſtoit au Sud 66^d O., à la diſtance de vingt-trois lieues; & l'iſle *Pepys*, conformément à la carte de Halley, à l'E. $\frac{3}{4}$ de rhumb vers le Nord, à la diſtance de trente lieues. La déclinaiſon de l'aiguille étoit ici de 19^d vers l'*Eſt*. ANN. 1764. Décembre.

LE jour ſuivant, *6*, nous continuâmes notre route par un vent favorable, & nous jouîmes d'un ſi beau ciel, que nous commençâmes à croire que cette partie du globe n'eſt pas abſolument ſans été. Le 7, je me trouvai beaucoup plus au Nord que je ne m'y attendois; & je ſuppoſai que le vaiſſeau y avoit été porté par les courans. J'avois déja parcouru 80^d à l'Eſt, ce qui eſt la diſtance du continent à l'iſle *Pepys*,

Ann. 1766. Décembre.

au rapport de Halley : mais malheureusement la position de cette isle est très-incertaine : Cowley est le seul qui prétende l'avoir vue : tout ce qu'il dit de sa situation, c'est qu'elle est par les 47^{d} de latitude S. & il ne détermine point sa longitude. Il parle bien de la beauté de son Port, mais il ajoute qu'un vent contraire & violent ne lui permit pas d'y entrer, & qu'il fit route au Sud. Dans ce même tems je gouvernai aussi au Sud; car, le ciel étant sans aucun nuage, je pouvois découvrir un grand espace de mer au Nord de la position qu'on lui donne. Comme je supposai que cette isle, si elle existoit réellement, devoit nous rester à l'Est, je fis signal à *l'Etoile* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus sûrement cette terre, en laissant entre nous un espace d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au S. E. du compas, & le soir nous mîmes en panne, étant, suivant notre estime, par les 47^{d} 18' de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du N. O. ¼ N.; & je crus encore que l'isle pourroit bien être à l'Est. En conséquence, je résolus de faire trente lieues dans cette direction, & en cas que je ne découvrisse rien, de revenir à la même latitude de 47^{d}. Mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrême-

ANN. 1764. Décembre.

ment houleuſe, ſur les ſix heures du ſoir, je fus obligé de mettre à la cape ſous la grande voile. Le jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, le vent ayant paſſé à l'O. S. O., nous fîmes route au Nord ſous nos baſſes voiles. Je jugeai alors que nous étions environ à ſeize lieues & à l'Eſt du point d'où nous étions partis; le Port *Deſiré* nous reſtant au Sud 80ᵈ 53′ O., à la diſtance de quatre-vingt-quinze lieues. Nous vîmes alors une grande quantité de goëmons & pluſieurs oiſeaux. Le lendemain, 10, nous continuâmes de porter le Cap au Nord ſous nos voiles majeures, avec un vent forcé du S. O. au N. O., & la mer très-agitée. Le ſoir, étant par la latitude de 46ᵈ 50′ S., je virai de bord vent-arrière, & je repris ma route à l'Oueſt; nos vaiſſeaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il étoit poſſible ſans nous perdre de vue. Perſuadé enfin que l'iſle, mentionnée par Cowley & décrite par Halley ſous le nom d'iſle *Pepys*, n'exiſtoit pas, je me déterminai, le 11, à midi, à me rapprocher du Continent & à relâcher dans le premier Port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions un grand beſoin; la ſaiſon étant déja très-avancée, il ne nous reſtoit pas de tems à perdre. Depuis ce moment

ANN. 1764. Décembre.

nous continuâmes à porter vers le Continent, cherchant à découvrir les *Sebaldes*, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions. Chaque jour des compagnies d'oiſeaux voltigeoient autour de notre vaiſſeau, qui ſuivoient continuellement de grandes baleines. Le tems étoit généralement beau, mais froid; & nous fûmes forcés de convenir, malgré les eſpérances que nous avions conçues, que l'été de ces climats ne différoit de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

LE 15, étant par la latitude de 50^{d} 33' S., & par la longitude de 66^{d} 59' O., vers les ſix heures du ſoir les vents ſautèrent tout-d'un-coup au S. O., & ſoufflèrent avec furie: la mer devint affreuſe : les lames étoient ſi hautes & ſi terribles, que je n'avois rien vu de pareil en doublant le Cap de *Horn* avec le Lord Anſon: notre vaiſſeau étoit trop élevé dans ſes œuvres mortes pour ces ſortes de voyages, à chaque inſtant je m'attendois à le voir ſubmerger : notre plus grande ſûreté eût été de ne pas lutter contre la tempête & de nous abandonner à la violence des flots à ſec de voiles; mais notre proviſion d'eau ét[oit] trop peu conſidérable ; & nous devions crai[n]dre d'être emportés ſi loin du Continent,

qu'elle feroit entièrement confommée, avant de pouvoir nous en approcher. Nous prîmes donc le parti de capeyer fous la voile d'artimon. Nous reçûmes de terribles coups de mer, qui nous auroient bien plus incommodés fans le fecours de nos cloifons. ANN. 1764. Décembre.

CETTE furieufe tempête dura toute la nuit; mais fur les huit heures du matin du 19, le vent calma, & la mer tombant infenfiblement, à dix heures, nous remîmes le cap en route fous nos baffes voiles, & nous continuâmes de gouverner fur le Continent jufqu'au 18, que nous découvrîmes la terre de la grande hune. Nous étions alors par les 51^{d} 8' de latitude S., & 71^{d} 4' de longitude O.; & le cap *des Vierges*, qui forme au Nord l'entrée du détroit de *Magellan*, nous reftoit au Sud 19^{d} 50' O., à la diftance de dix-neuf lieues. Dans ce même jour, le vent ayant prefque entièrement calmé, il ne nous fut pas poffible de gagner terre; mais le lendemain matin, 19, il devint prefque Nord, & nous portâmes fur une large baie, au fond de laquelle parut être un Port; mais je le trouvai fermé, la mer brifoit d'un bout à l'autre fur un récif qu'on découvroit à mer baffe. On trouve très-peu d'eau à une certaine diftance de ce récif, & j'étois fur fix braffes avant de me retirer. La mer en cet endroit paroiffoit très-

ANN. 1764. Décembre.

poiſſonneuſe. Nous vîmes pluſieurs marſouins pourſuivre d'autres poiſſons; ils étoient d'un blanc de neige, tachetés de noir, ce qui préſentoit un coup-d'œil non moins agréable que rare. La terre avoit ici la même apparence qu'aux environs du Port *Deſiré*; on ne découvroit que des dunes & pas un ſeul arbre.

LE 20, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du cap *Beautems*, qui nous reſtoit vers l'Oueſt à la diſtance de quatre lieues; & en ſondant nous ne trouvâmes que treize braſſes d'eau, ce qui annonce qu'il eſt néceſſaire de ranger ce cap à une diſtance raiſonnable. Après l'avoir doublé, nous longeâmes la côte de très-près juſqu'au cap *des Vierges*. Nous obſervâmes que cette côte court S. S. E., direction bien différente de celle que lui donne Sir John Narborough. Sur le ſoir, nous rangeâmes un banc de ſable qui s'étend au Sud du cap, & à plus d'une lieue au large. Nous y laiſsâmes tomber l'ancre; mais *la Tamar* étoit ſi loin ſous le vent, qu'il lui fut impoſſible de mouiller, & elle louvoya toute la nuit. Nous vîmes, en prolongeant la côte, des guanaques paître dans les vallées &, dans toute l'après-midi, on apperçut une fumée conſidérable ſur la rive ſeptentrionale à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit.

Ann. 1764. Décembre.

J'APPAREILLAI le lendemain, 21, à la pointe du jour; nous revîmes la même fumée que nous avions déja vue la veille. Je gouvernai ſur le lieu d'où elle paroiſſoit ſortir, & je jetai l'ancre à deux milles du rivage: c'eſt dans ce même endroit que les gens du *Wager*, en paſſant le détroit dans leur chaloupe, après la perte de ce vaiſſeau, virent un certain nombre d'hommes à cheval qui arborèrent une eſpèce de pavillon blanc, en les invitant par ſignes à deſcendre à terre, ce qu'auroient fort deſiré les gens de la chaloupe; mais le vent qui ſouffloit avec force les obligea de s'éloigner de la côte & de gagner le large. Le Canonnier du *Wager*, dans une relation qu'il a publiée de ſon voyage, dit qu'à la vue de cette troupe d'hommes, ils doutèrent ſi c'étoit des Européens qui avoient peut-être fait naufrage ſur cette côte, ou des indigènes de la contrée des environs de la rivière *Gallagoes*.

A notre arrivée à l'ancre, j'obſervai avec ma lunette le même ſpectacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une eſpèce de pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage nous faiſoient ſigne d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec

ANN. 1764. Décembre.

M. Marshall, mon ſecond Lieutenant, & un détachement de ſoldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, ſuivis du canot à ſix rames, ſous les ordres de M. Comming, mon premier Lieutenant. Lorſque nous n'étions plus qu'à une petite diſtance de la grève, nous vîmes que cette troupe ſe montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied, & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diſtance aſſez conſidérable, & continuoient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geſtes & par des cris, à nous rendre auprès d'eux; mais la deſcente n'étoit pas aiſée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-groſſes pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune eſpèce d'armes; cependant je leur fis ſigne de ſe retirer en arrière, ce qu'ils firent ſur-le-champ: ils ne ceſſoient pas de nous appeller à grands cris; & bientôt nous prîmes terre, mais non ſans difficulté, la plupart de nos gens eurent de l'eau juſqu'à la ceinture. Deſcendus à terre, je fis ranger ma troupe ſur le bord du rivage, & j'ordonnai aux Officiers de garder leur poſte juſqu'à ce que je les appelaſſe, ou que je leur fiſſe ſigne de marcher.

APRÈS avoir fait cette diſpoſition, j'allai ſeul vers les Indiens; mais les voyant ſe retirer

à meſure que j'approchois, je leur fis ſigne que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce ſigne fut entendu, & auſſitôt un Patagon, que nous prîmes pour un des chefs, ſe détacha pour venir à ma rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque, & ſembloit réaliſer les contes des monſtres à forme humaine. La peau d'un animal ſauvage, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Ecoſſais, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la manière du monde la plus hideuſe ; l'un de ſes yeux étoit entouré d'un cercle noir : l'autre d'un cercle blanc : le reſte du viſage étoit bizarrement ſillonné par des lignes de diverſes couleurs. Je ne le meſurai point, mais ſi je puis juger de ſa hauteur par comparaiſon de ſa taille à la mienne, elle n'étoit guère au-deſſous de ſept pieds. A l'inſtant où ce coloſſe effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques paroles en forme de ſalut ; & j'allai avec lui trouver ſes compagnons, à qui je fis ſigne de s'aſſeoir au moment de les aborder, & tous eurent cette complaiſance. Il y avoit parmi eux pluſieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoit preſque tous d'une ſtature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de moi. Le ſon de pluſieurs voix réunies avoit frappé mes oreilles dans l'éloignement ; & lorſque j'approchai, je vis

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantoient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébroient quelque acte de religion : ils étoient tous peints & vêtus à-peu-près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur ; les uns les avoient blancs & rouges, les autres rouges & noirs : leurs dents, qui ont la blancheur de l'yvoire, sont unies & bien rangées ; la plupart étoient nuds, à l'exception d'une peau jettée sur les épaules, le poil en dedans : quelques - uns portoient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérois avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entr'eux, & je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvoient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de

l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, je le coupai par portion à-peu-près égale, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge; je la leur nouai ensuite autour de la tête, & ils la gardèrent, sans y toucher, aussi long-tems que je fus avec eux. ANN. 1764. Décembre.

UNE conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que mes présens ne pouvoient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avois assignée.

IL seroit naturel à ceux qui ont lu les *Fables* de *Gay*, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nud, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeler *le Singe qui avoit vu le monde*; cependant, avant de mépriser leur penchant pour les morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; & qu'aux

ANN. 1764. Décembre.

yeux de ceux qui vivent preſque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant eſt, pour ainſi dire, nulle; d'où il ſuit que la valeur que nous attachons au diamant eſt plus arbitraire que celle que les ſauvages mettent au verre.

L'AMOUR de la parure eſt ſi général, qu'on ſeroit tenté de croire que ce penchant eſt inné dans l'homme; mais la brillante tranſparence du verre, la forme élégante & régulière des grains de collier, ſont du nombre des choſes qui, d'après notre organiſation, ſont les plus propres à exciter en nous des idées agréables; & quoiqu'en cela le diamant l'emporte encore ſur le verre, le prix qu'on y attache n'eſt point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaiſir que la poſſeſſion du diamant nous fait éprouver eſt bien moins fondé ſur l'éclat de ce minéral, que ſur une eſpèce de diſtinction flatteuſe pour notre vanité; ce qui eſt abſolument indépendant du goût naturel, qu'affectent d'une manière agréable certaines couleurs & certaines formes, auxquelles nous donnons, par cette raiſon, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un ſauvage eſt plus diſtingué par un bouton de verre, ou un grain de collier, qu'on ne peut eſpérer

de l'être au milieu d'une nation policée par un diamant, quoiqu'on ne faſſe peut-être pas à ſa vanité le même ſacrifice; car la propriété de ſon ornement eſt bien plus une marque de ſa bonne fortune, que de ſon influence & de ſon pouvoir; & les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné, le ſigne repréſentatif des autres biens terreſtres, mais ſimplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune eſpèce de ſupériorité.

ANN. 1764. Décembre.

NÉANMOINS les Indiens que je venois de décorer, n'étoient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les conſidérant avec un peu plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés ſur deux longues treſſes de cheveux qui lui pendoient ſur les épaules; elle avoit une taille énorme, & ſon viſage étoit peint d'une manière plus effroyable encore que le reſte du corps. J'étois curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de raſſade; je fis, pour m'en inſtruire, tous les ſignes dont je pus m'aviſer; mais je ne réuſſis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui étoit de terre rouge : je compris

Ann. 1764. Décembre.

bientôt que la troupe manquoit de tabac; & qu'il souhaitoit que je puisse en procurer; je fis un signe à mes gens qui étoient sur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avois laissés; & aussi-tôt trois ou quatre d'entr'eux accoururent, dans la persuasion que j'avois besoin de leur secours. Les Indiens, qui, comme je l'avois observé, avoient presque toujours eu les yeux fixés sur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils se levèrent tous en poussant un grand cri, & furent sur le point de quitter la place pour aller sans doute prendre leurs armes, que vraisemblablement ils avoient laissées à très-peu de distance. Pour prévenir tout accident & dissiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, &, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi, pour me chanter une longue chanson: je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avoit pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de sourire de sa surprise; cet Officier, qui avoit six pieds, se voyoit, pour

ainsi

ainsi dire, transformé en pigmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils sont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont six pieds de haut, il en est peu qui aient une carrure & une épaisseur de membres proportionnées à leur taille: ils ressemblent à des hommes d'une stature ordinaire, dont le corps se trouveroit tout-à-coup élevé par hasard à cette hauteur extraordinaire : un homme de six pieds deux pouces seulement qui surpasseroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuste & bien proportionnée, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aisément s'imaginer l'impression que dut faire sur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étoient au moins de six pieds six pouces, & dont la carrure & la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque.

ANN. 1764. Décembre.

APRÈS leur avoir distribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi, & autant que je pus interpréter leurs signes, ils me pressoient de monter à cheval & de les suivre à leurs habitations; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs instances:

ANN. 1764. Décembre.

je leur fis ſigne qu'il étoit néceſſaire que je retournaſſe au vaiſſeau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

DURANT cette conférence muette, un vieillard poſoit ſouvent ſa tête ſur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit enſuite la main à ſa bouche, & montroit le rivage. Je ſoupçonnai qu'il vouloit me faire entendre que ſi je paſſois la nuit avec eux, ils me fourniroient quelques proviſions ; mais je crus devoir me refuſer à ces offres obligeantes.

LORSQUE je les quittai aucun d'eux ne ſe préſenta pour nous ſuivre, tous reſtèrent tranquillement aſſis. J'obſervai qu'ils avoient avec eux un grand nombre de chiens dont ils ſe ſervent, je penſe, pour la chaſſe des bêtes fauves, qui font une grande partie de leur ſubſiſtance ; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la courſe ; les brides ſont des courroies de cuir avec un petit bâton pour ſervir de mors ; leurs ſelles reſſemblent beaucoup aux couſſinets dont nos payſans ſe ſervent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & ſans étriers, & tous alloient au galop ſur la pointe de terre où nous deſcendîmes, quoiquelle fût couverte d'une infinité de groſſes pierres gliſſantes,

CHAPITRE IV.

Entrée dans le Détroit de Magellan. *Navigation jusqu'au Port* Famine. *Description de ce Havre & de la Côte adjacente.*

Ann. 1764. Décembre.

EN ARRIVANT à bord, je fis servir. Nous entrâmes dans le détroit avec le flot; sa largeur est d'environ neuf lieues, mon dessein n'étoit pas de le traverser, mais d'arriver à un mouillage commode pour y faire de l'eau & du bois: je préférai ce parti à celui de faire une route incertaine pour découvrir les isles *Falkland*, que je me proposois ensuite de chercher. La marée commençant à nous être contraire, vers les huit heures du soir je laissai tomber l'ancre sur vingt-cinq brasses d'eau: le Cap *de poisson* nous restoit au N. N. E., à environ trois milles de distance; & quelques mondrains remarquables sur la côte Septentrionale, que Bulkeley, d'après l'apparence qu'ils présentent, a nommé les *Oreilles d'Anes*, à l'O. ½ rumb au Nord.

NOUS levâmes l'ancre avec un vent d'Est, le 22 à trois heures du matin, & nous gouvernâmes au S. O. ¼ O., l'espace d'environ douze milles. Dans cette route nous passâmes

ANN. 1764. Décembre.

ſur un banc, dont juſqu'à préſent on n'a pas encore pris connoiſſance ; la ſonde ne rapporta une fois que ſix braſſes & demie d'eau, & bientôt après elle en marqua treize. A l'endroit où le fond s'étoit élevé, nous avions les *Oreilles d'Ane* au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O., à trois lieues; & la pointe ſeptentrionale du premier goulet à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., dans un éloignement de cinq à ſix milles; nous portâmes alors au S. O. $\frac{1}{4}$ S., l'eſpace de ſix milles, vers l'entrée du premier goulet & enſuite au S. S. O. ſix autres milles; nous donnâmes ainſi dans le premier goulet avec la marée montante qui en rendoit le paſſage très-rapide. Durant cette courſe, nous ne vîmes, ſur la rive méridionale du détroit, qu'un ſeul Indien : il ne ceſſa de nous faire des ſignes tant que nous fûmes à portée d'en être découverts. Nous apperçûmes quelques guanaques ſur les collines, quoique Wood, dans la relation de ſon voyage, prétende qu'on n'en trouve point ſur la *Terre de Feu*. Au ſortir du premier goulet, le canal s'élargit conſidérablement ; & nous ne découvrîmes l'entrée du ſecond qu'après avoir couru deux lieues. La diſtance du premier goulet au ſecond eſt d'environ huit lieues, & la route eſt S. O. $\frac{1}{4}$ O. La côte ſeptentrionale s'élève à une grande hauteur dans le ſecond goulet, dont

la longueur eſt de cinq lieues. Dans ce paſſage, nous gouvernâmes S. O. ½ rumb à l'O.; & les ſondes nous rapportèrent de 20 à 25 braſſes. Nous parvînmes à l'extrémité occidentale du ſecond goulet vers midi, & nous fîmes près de trois lieues le cap au Sud, pour gagner l'iſle *Sainte-Eliſabeth*; mais le vent nous étant devenu contraire, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur les 7 braſſes d'eau, à un mille environ de cette iſle qui nous reſtoit au S. S. E., & l'iſle *Saint-Barthélemi* à l'E. S. Eſt. ANN. 1764. Décembre.

LE ſoir, ſix Indiens, de l'iſle *Ste-Eliſabeth*, deſcendirent ſur le rivage, & nous firent des ſignes en nous appelant à grands cris; mais les matelots avoient beſoin de repos, & je ne voulus point les employer à mettre un canot dehors : les ſauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournèrent.

JE dois faire obſerver que, lorſque nous fîmes voile du Cap de *Poſſeſſion* au premier goulet, le flot portoit au Sud; mais auſſi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta avec force ſur la rive ſeptentrionale. Dans les *Syzigies*, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le ſecond goulet, le flot porte au S. O., & le juſant au N. Eſt. Mais après avoir paſſé le ſecond goulet, la route, ſi le vent eſt favorable, eſt

ANN. 1764. Décembre.

S. $\frac{1}{4}$ S. E., l'espace de trois lieues. Entre les isles *Sainte-Elisabeth* & *Saint-Barthélemi*, où le canal a un demi-mille de largeur & où l'eau est très-profonde, le flot court impétueusement au Sud; mais autour des isles, on voit varier les directions de la marée.

Le 23, nous levâmes l'ancre avec un vent de S. O., & nous gouvernâmes entre les isles *Sainte-Elisabeth* & *Saint-Barthélemi*; avant la fin du flot, nous parvînmes à ranger la côte septentrionale, & nous mouillâmes sur 10 brasses. L'isle *Saint-Georges* nous restoit alors au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la distance de trois lieues; une pointe de terre que j'ai nommée *Porpois-Point*, au N. $\frac{1}{4}$ N. O., & à près de cinq lieues. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ S. E. l'espace d'environ cinq milles, en prolongeant la côte septentrionale; à près d'un mille de distance, les sondes régulières nous donnèrent de 7 à 13 brasses, & par-tout un bon fond. A dix heures du soir, nous laissâmes tomber l'ancre par 13 brasses: la pointe *Sandy* « sablonneuse » nous restoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à la distance de quatre milles; la pointe *Porpois* à O. N. O. & à trois lieues, & l'isle *Saint-Georges* au N. E., à quatre lieues de distance. Tout le long de cette côte, le flot porte au Sud: dans les *Syzygies* la marée commence à monter vers

les onze heures, & l'eau s'élève à quinze pieds environ. ANN. 1764. Décembre.

Le lendemain, 24, je m'embarquai dans mon canot pour tâcher de reconnoître la baie d'*Eau-Douce*. J'avois avec moi mon Lieutenant, nous defcendîmes fur la pointe *Sandy*, j'ordonnai aux matelots de prolonger la côte avec le canot, que nous fuivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe eft couverte de bois; nous y trouvâmes des fources d'eau douce, & les arbres & la verdure y offrent un coup-d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-deffus de la pointe, la contrée préfente une plaine unie dont le fol eft en apparence fertile; la terre y étoit couverte de fleurs qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. On diftinguoit une prodigieufe quantité de graines d'efpèces différentes, dans les endroits où les fleurs étoient tombées, & nous y vîmes des pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paroiffoient plufieurs centaines d'oifeaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, à caufe de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Nous fîmes près de douze milles fur les bords de cette belle contrée coupée par plufieurs ruiffeaux, dont l'eau étoit douce & tranfparente; mais nous

Ann. 1764. Décembre.

ne découvrîmes point la baie qui faisoit l'objet de nos recherches; car dans toute notre promenade, depuis la pointe *Sandy*, nous ne vîmes aucun endroit du rivage où un canot pût aborder sans courir le plus grand hasard; l'eau y étoit par-tout très-basse, & la mer y brisoit avec force. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes qui paroissoient récemment abandonnées, car, en quelques-unes, les feux qu'avoient allumés les Sauvages, étoient à peine éteints; elles étoient toutes dans le voisinage de quelques ruisseaux ou de quelques sources. En plusieurs endroits, on voit croître du céleri sauvage en abondance & une variété de plantes, qui probablement seroient d'un grand secours à des marins après un long voyage. Dans la soirée, nous revînmes sur nos pas jusqu'à la pointe *Sandy*, où nous trouvâmes nos vaisseaux à l'ancre dans la baie, & à la distance d'environ un demi-mille du rivage. L'air vif qu'on y respire donnoit à nos gens un si violent appétit, qu'ils auroient mangé trois fois leur ration en un jour. Je fus fort aise d'en trouver quelques-uns occupés à jetter la seine, & d'autres sur le rivage avec leurs fusils. A mon arrivée, j'eus le plaisir de voir prendre dans la seine soixante gros surmulets; & les chasseurs firent une excellente chasse: cet endroit abonde en oies,

sarcelles, bécassines & beaucoup d'autres oiseaux d'un très-bon goût.

ANN. 1764. Décembre.

LE 25, jour de Noël, après deux observations de la hauteur du soleil, nous trouvâmes que la pointe *Sandy* étoit située au 53^d 10′ de latitude Sud. A huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, & ayant couru cinq lieues dans la direction du S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ rumb à l'Est, nous laissâmes tomber l'ancre par 32 brasses, environ à un mille du rivage : la pointe méridionale de la baie d'*Eau-Douce* nous restoit alors N. N. O. à la distance d'environ quatre milles ; & la terre la plus méridionale au S. E. $\frac{1}{4}$ S. En côtoyant le rivage, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 60 brasses, à deux milles environ de la côte ; mais à la distance d'un mille, nous eûmes depuis 20 jusqu'à 30 brasses. Dans les *Syzygies*, à la hauteur de la baie d'*Eau-Douce*, le flot commence à midi ; le courant est peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

LE 26, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre avec un vent E. N. E., & nous gouvernâmes au S. S. E. pour arriver au Port *Famine*. A midi, la pointe *Sainte-Anne*, qui est la pointe la plus septentrionale de ce Port, nous restoit S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ rumb à l'Est, à la distance de trois lieues. En prolongeant cette

Ann. 1764. Décembre.

côte à deux ou trois milles de diſtance, nous eûmes une mer très-profonde, juſqu'à un mille près du rivage où la ſonde nous donna 25 ou 30 braſſes. De la pointe *Sainte-Anne* part une chaîne de rochers qui s'étend dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E. l'eſpace d'environ deux milles; & à la diſtance de deux encablures de ce récif, on paſſe ſubitement de 65 braſſes à 35 & à 20. La pointe *Sainte-Anne* eſt très-eſcarpée; la ſonde ne trouve point de fond, que lorſqu'on en eſt très-près. Il convient d'uſer d'une grande circonſpection en s'approchant du Port *Famine*, ſur-tout ſi l'on s'avance vers le Sud juſqu'à la hauteur de la rivière de *Sedger*; parce que le fond s'élève ſubitement de 30 braſſes à 20, à 15 & juſqu'à 12: & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guère que neuf pieds d'eau à mer baſſe. Si, en prolongeant la pointe *Sainte-Anne*, on la ſerre de près, on trouve d'abord un fond ſuffiſant; mais, comme il s'élève ſubitement, il ſeroit dangereux, lorſqu'on n'a plus que 7 braſſes, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

Le lendemain, 27, à midi, n'ayant eu que très-peu de vent & des calmes, nous vînmes jetter l'ancre dans la baie *Famine*, près du rivage, où nous nous trouvâmes dans

une ſituation très-favorable & très-conforme à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de S. E. qui ſouffle rarement, & ſi un vaiſſeau venoit à chaſſer en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevroit aucun dommage, parce qu'il y règne un fond doux. Il flotte le long des côtes une quantité de bois aſſez conſidérable pour en charger aiſément mille vaiſſeaux; de ſorte que nous n'étions point dans le cas d'en aller couper dans la forêt.

L'EAU de la *Sedger*, qui ſe décharge dans la baie, eſt excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guère la remonter que deux heures après le commencement du flot; parce qu'à marée baſſe, on trouve très-peu d'eau dans une étendue d'environ $\frac{3}{4}$ de mille. Je remontai cette rivière dans mon canot juſqu'à quatre milles au-deſſus de ſon embouchure; mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne me permirent pas de paſſer plus haut: il ne ſeroit pas ſeulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter. Le flot occaſionne dans cette rivière un courant très-rapide, & pluſieurs troncs d'arbres reſtent cachés ſous l'eau. Mon canot ayant donné dans un de ces troncs, fut percé du coup qu'il reçut, & en un inſtant il ſe remplit d'eau: nous nous hâtâmes de gagner le rivage, où nous eûmes bien de la peine à l'échouer; là nous réuſsîmes

Ann. 1764. Décembre.

à boucher sa voie d'eau suffisamment pour le mettre en état de regagner l'embouchure de la rivière, où il fut réparé par le charpentier.

Les bords de la *Sedger* sont plantés de grands & superbes arbres : je ne pense pas qu'on en puisse jamais voir d'une plus belle élévation ; & il est certain qu'ils seroient très-propres à fournir nos plus gros vaisseaux d'excellens mâts. Dans le nombre de ces arbres, il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de manière que quatre hommes, en se joignant les mains, ne pourroient pas les embrasser. Le poivrier & l'écorce de Winter sont ici très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, sont encore embellis par la présence d'une foule innombrable de perroquets & d'autres oiseaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour que je ne tuasse plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour servir ma table. Chacun à bord pouvoit en faire de même : nous avions de toutes les espèces de poissons en abondance ; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qu'il étoit nécessaire pour nourrir les deux équipages.

Pendant notre séjour dans le Port *Famine*, étant presque toujours à terre, j'ai souvent suivi les traces que les bêtes féroces

avoient laissées sur le sable; mais il ne m'est jamais arrivé d'en appercevoir : j'ai trouvé aussi plusieurs cabanes, & pas un seul Indien. Le pays entre ce Port & le cap *Forward*, qui en est éloigné d'environ quatre lieues, est on ne peut pas plus agréable. La terre semble propre à produire toutes les plantes utiles; elle est arrosée par trois belles rivières & plusieurs ruisseaux. ANN. 1764. Décembre.

JE vins un jour atterrir au cap *Forward* : j'avois d'abord eu dessein d'aller plus loin; mais le tems devint si mauvais & la pluie si violente, que nous nous tînmes très-heureux d'avoir gagné ce cap, où nous fîmes un grand feu pour sécher nos habits qui étoient trempés. Les Indiens étoient partis si récemment de l'endroit où nous nous arrêtâmes, que le bois, qu'ils avoient laissé à demi-brûlé où ils avoient fait leur feu, étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu que nous en vîmes briller un autre sur la rive opposée de la *Terre de Feu.* C'étoit probablement un signal que nous aurions dû entendre si nous eussions été Américains. Après avoir séché nos habits & pris quelques rafraîchissemens, je traversai le cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai qu'elle étoit à-peu-près O. N. O. Les montagnes me parurent dans l'éloignement

ANN. 1764. Décembre.

d'une hauteur immenſe, taillées à pic, & couvertes de neige, depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe.

JE fis auſſi quelques incurſions le long de la côte du Nord; & pendant pluſieurs milles le pays ſe préſentoit ſous un aſpect bien propre à intéreſſer la curioſité d'un Voyageur: la terre, en quelques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. Je ne puis m'empêcher de croire que, ſans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendroit, par la culture, une des plus belles contrées du monde. Lorſque nous vînmes mouiller dans cette baie, j'avois fait dreſſer à l'entrée d'un bois une petite tente ſur le bord d'un ruiſſeau où trois lavandiers étoient occupés. Ils s'endormirent ſur les bords de ce ruiſſeau; mais bientôt après le coucher du ſoleil, ils furent réveillés en ſurſaut par les rugiſſemens de quelques bêtes féroces, dont les ténèbres de la nuit & l'eſpèce d'abandon où ils ſe trouvoient dans ce lieu ſolitaire augmentoient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenoient à chaque inſtant plus aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus, & que quelle

qu'en fût l'eſpèce, elles devoient être d'une force bien capable d'inſpirer la terreur. Ils ſe levèrent tout tremblans, allumèrent un feu, qu'ils eurent grand ſoin d'entretenir. Cet expédient empêcha les terribles animaux de pénétrer juſqu'à la tente; mais ils rodèrent tout autour tant que la nuit fut longue, & continuèrent du rugir d'une manière horrible juſqu'au point du jour qu'ils diſparurent à la grande ſatisfaction de nos pauvres matelots tranſis de peur.

ANN. 1764. Décembre.

DANS ce Port, non loin de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés; & nous crûmes que c'étoit dans ces environs que les Eſpagnols avoient autrefois un établiſſement (*a*). Quelqu'un de l'équipage, en paſſant ſur cette montagne, s'apperçut que la terre raiſonnoit ſous ſes pieds, comme ſi, en cet endroit, il y eût eu un ſouterrein : il repaſſa à différentes fois, & trouvant que l'effet étoit toujours le même, il ſoupçonna qu'il pourroit y avoir là quelque choſe d'enterré. A ſon retour à bord, il m'informa de ce qu'il venoit d'obſerver. Je me rendis ſur le lieu, avec quelques gens de l'équipage, munis de bêches & de pioches. Je fis ouvrir la terre à une profondeur conſidéra-

(*a*) Voyez la Relation de cet établiſſement dans le Voyage du Capitaine Wallis, Chap. III.

Ann. 1764. Décembre.

ble; mais nous ne trouvâmes rien, & il ne parut pas qu'il y eût jamais eu ni voûte ni ſouterrein, ni même qu'on y eût encore fouillé la terre. Comme nous retournions à travers les bois, nous trouvâmes deux crânes d'une prodigieuſe groſſeur, qui, à l'inſpection des dents, paroiſſoient être de quelques bêtes de proie, mais nous ne pûmes en deviner l'eſpèce.

RIEN ne nous retenant plus dans le Port *Famine*, où nous avions ſéjourné juſqu'au 4 Janvier, & fait très-commodément le bois & l'eau pour les deux vaiſſeaux, ſeul objet qui nous avoit fait entrer dans le détroit, je me déterminai à rentrer dans l'Océan pour reconnoître les iſles *Falkland*.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Navigation depuis le Port Famine *juſqu'aux Iſles* Falkland. *Deſcription de ces Iſles.*

NOUS APPAREILLAMES à quatre heures du matin du 5 Janvier; & nous ſortîmes de la baie avec un vent de N. N. E., qui nous étoit contraire : ce vent continua à ſouffler juſqu'à une heure après minuit, qu'il paſſa à l'E. S. O. & fraîchit conſidérablement. Nous gouvernâmes N. O $\frac{1}{4}$ N. l'eſpace de quatre lieues, & fîmes enſuite trois lieues, au Nord, entre les iſles *Sainte-Eliſabeth* & *Saint-Barthélemi* : alors nous portâmes le cap au N. $\frac{1}{4}$ N. E., trois lieues juſqu'au ſecond goulet, que nous paſsâmes en gouvernant N. E. $\frac{1}{2}$ *Rumb* E., & nous ſuivîmes cette même direction depuis le ſecond goulet juſqu'au premier, diſtance d'environ huit lieues. Le vent ſe maintenant toujours très-frais, nous donnâmes dans le premier goulet en refoulant la marée dans la direction N. N E. Mais ſur les dix heures du ſoir, le vent calma, & alors la rapidité du flot nous fit culer juſqu'à l'entrée du premier goulet, où nous laiſsâmes tomber l'ancre par 40 braſ-

ANN. 1765. Janvier.

Ann. 1765. Janvier.

& à un demi-mille du méridional de l'écueil. Les *Oreilles-d'Ane*, nous restoient alors au N. O. ¼ O., à la distance de quatre lieues; & la pointe septentrionale de l'entrée du premier goulet O. S. O. & à environ trois lieues. Nous nous trouvions alors au-delà de l'ouverture du goulet; & nos chaloupes, envoyées pour sonder, découvrirent un chenal entre le banc & le rivage méridional du détroit. Cependant la *Tamar*, qui faisoit tous ses efforts pour se mettre dans nos eaux, étoit prête à s'affaler sur la côte, n'ayant eu une fois que trois brasses; mais bientôt après elle vint mouiller dans le chenal entre le banc & le rivage septentrional.

Le lendemain, 7, sur les huit heures, nous mîmes à la voile avec un léger vent d'O. S. O., & nous gouvernâmes l'espace d'un demi-mille S. ¼ S. E.: mais, ayant passé à 13 brasses d'eau, nous portâmes le cap entre E. & E. N. E., en prolongeant le bord méridional du banc & à la distance d'environ sept milles de la côte méridionale; nos canots étoient en avant pour sonder. Les sondes étoient très-irrégulières & varioient continuellement entre 9 & 15 brasses; & comme nous serrâmes d'un peu plus près la bâture, nous n'eûmes bientôt plus que 7 brasses. Les canots passèrent sur un banc où ils ne trou-

vèrent que 6 $\frac{1}{2}$ brasses, la marée étant alors basse; mais en-deçà du banc ils eurent 13 brasses. A midi, nous étions à l'Est du banc, & comme nous nous rapprochions de la côte septentrionale, notre fond augmenta bientôt jusqu'à 20 brasses. Alors le cap de *Possession* nous restoit au N. N. O., & à la distance d'environ quatre à cinq lieues; les *Oreilles-d'Ane* O. N. O. à six lieues; & le cap des *Vierges* au N. E. un demi-rumb à l'Est, environ sept lieues de distance. De ce point, nous gouvernâmes au N. E. $\frac{1}{4}$ E., pour éviter la pointe méridionale d'une bâture qui s'étend au Sud du cap des *Vierges*, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 25 brasses. A quatre heures après midi, le cap des *Vierges* nous restoit au N. E. & la pointe septentrionale de la bâture au N. E. $\frac{1}{4}$ E., à la distance de trois lieues. A huit heures du matin du 8, le cap nous restoit au N. $\frac{1}{4}$ N. O., à la distance de deux lieues. Nous étions par le 51^{d} 50′ de latitude S., & nos sondes étoient de 11 & de 12 brasses. Nous mîmes alors en travers pour attendre la *Tamar* qui avoit suivi la direction du chenal, & se trouvoit à quelques lieues derrière nous. Tandis que nous attendions son arrivée, l'Officier de quart vint me dire que notre grand mât étoit fendu par le haut. J'y montai sur-le-champ

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

pour voir par moi-même ce qui étoit arrivé; je le trouvai fendu dans un longueur considérable; mais je ne pus découvrir exactement jusqu'où alloit cette fente, à cause des jumelles. Nous soupçonnâmes qu'un violent coup de vent, que nous avions essuyé quelques jours auparavant, avoit occasionné ce dommage; mais comme il étoit d'une plus grande importance de le réparer, que d'en connoître au juste la cause, nous le fortifiâmes d'une jumelle, & les rostures que nous y fîmes nous donnèrent lieu d'espérer qu'il feroit le même service, que s'il n'eût pas été endommagé. Le cap des *Vierges* nous restoit alors au S. 62^d O., dans un éloignement de vingt-deux lieues; notre latitude étoit à 51^d 50′ S; & la longitude à 69^d 56′ O. la déclinaison de l'aiguille de 20^d Est.

LE 9, ayant fait voile au S. 67^d E., nous nous trouvâmes par les 52^d 8′ de latitude S., & 68^d 31′ de longitude O.; le cap des *Vierges* nous restant au S. 83^d O., à la distance de trente-trois lieues.

LE 10, après avoir eu très-peu de vent entre le Nord & l'Est pendant les dernières vingt-quatre heures, & un ciel très-embrumé, nous gouvernâmes au N. 18^d O. l'espace de vingt-neuf milles. Notre latitude étoit de 51^d 31′ Sud, la longitude de 68^d 44′ O.; la varia-

tion de la bouſſole de 20ᵈ à l'Eſt, & le cap des *Vierges* nous reſtoit au S. 60ᵈ à l'O. éloigné de trente-trois lieues.

Ann. 1765. Janvier.

Le 11, nous eûmes des vents très-frais de la partie du S. O., & une mer très-groſſe. Nous portâmes au N. 87ᵈ à l'Eſt l'eſpace de dix-neuf milles. Notre latitude S. fut de 51ᵈ 24', la longitude de 66ᵈ 10' O.; le cap des *Vierges* nous reſta au S. 73ᵈ 8' O., à la diſtance de ſoixante-cinq lieues, & le cap *Fair-Wheater* (*Beautems*) à l'O. 2ᵈ S., à ſoixante-dix lieues de diſtance; la déclinaiſon de l'aiguille ſe trouva alors de 19ᵈ à l'Eſt. Sur les ſept heures du ſoir, je crus appercevoir la terre de l'avant à nous, la *Tamar* étant à quelques lieues derrière nous, je revirai de bord & m'éloignai à petites voiles.

Le lendemain, 12, à la pointe du jour, je *remis le cap* en route, le vent ayant paſſé dans la nuit au N. O.; & vers les quatre heures, je revis la terre de l'avant à nous; elle préſentoit l'apparence de trois Iſles. J'imaginai que c'étoit celle qu'avoit découverte Sebald de Wert; mais en approchant je trouvai que les terres qui nous avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une terre plus baſſe dont la courbure formoit une profonde baie. Dès que j'eus fait cette découverte, je revirai de bord, & gouvernai ſur la terre; je la vis en même-tems s'étendre au

Ann. 1765. Janvier.

loin dans le Sud: je ne doutai plus que ce ne fût la même que celle qui est marquée dans les cartes sous le nom de *Nouvelles Isles* (*New-Islands*.) En gouvernant sur cette baie, je découvris une longue chaîne de rochers presqu'à fleur d'eau, qui s'étendoit à plus d'une lieue au Nord de nous, & bientôt une autre qui se prolongeoit entre celle-ci, & ce que j'avois d'abord pris pour la terre la plus septentrionale des isles de *Wert*. Cette terre, si l'on en excepte la partie basse qu'on ne découvre que lorsqu'on est dans son voisinage, est composée de rochers escarpés, dont les cimes pelées s'élèvent à une prodigieuse hauteur, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la *Terre des Etats*. Quand j'en fus assez près pour avoir une vue bien nette de la terre basse, je me trouvai engagé dans une baie, & & si un vent de S. O. eût soufflé avec quelque violence, la mer y seroit devenue si houleuse, qu'il eût été impossible de s'approcher du rivage. Tous les vaisseaux qui dans la suite navigueront dans ces parages, doivent bien prendre garde de donner dans cette baie. Les loups marins & les oiseaux y sont innombrables; nous vîmes aussi plusieurs baleines nager autour de nous, il y en avoit plusieurs d'une grandeur énorme. Nous étions par la latitude de 51^{d} 27′ S.; & la longitude de 63^{d} 54′ O.;

la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 23^d 30 vers l'Eſt. Nous paſſâmes la nuit en panne. ANN. 1765. Janvier.

LE lendemain, 13, à la pointe du jour, nous vînmes attaquer la partie ſeptentrionale de l'iſle par la côte qui forme la baie où nous avions été engagés. Après avoir fait environ quatre milles à l'Eſt le calme ſurvint, & la pluie tomba avec une extrême violence : quelques inſtans après, il s'éleva des lames telles que je n'en avois jamais vues ; elles venoient de l'Oueſt, & couroient en s'élevant avec une ſi grande vîteſſe, qu'à chaque moment je m'attendois à de violens coups de mer ; elles nous portèrent rapidement ſur le rivage & nous mirent dans une ſituation critique : heureuſement pour nous un vent frais du S. E. vint à notre ſecours pour nous aider à nous élever de la côte. Lorſque nous en fûmes à quelque diſtance, le ciel étant chargé d'épais nuages & la pluie continuant avec la même force, nous mîmes en travers. Nous nous trouvions alors par les 51^d de latitude S., & 63^d 22′ de longitude Oueſt.

LE lundi 14, le tems s'étant éclairci & le vent ayant paſſé au S. S. O., nous gouvernâmes au S. E. $\frac{1}{4}$ E., & fîmes quatre milles en côtoyant le rivage ; nous découvrîmes une petite iſle baſſe & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avoient l'apparence

Ann. 1765. Janvier.

de buiſſons, elle nous reſtoit au Sud, diſtante de deux ou trois lieues; & la terre la plus ſeptentrionale à l'Oueſt, à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous avions ici 38 braſſes d'eau, fond de roche; nous prolongeâmes encore la côte ſix lieues plus loin; alors nous apperçumes une Iſle baſſe, pierreuſe dans le S. E. ¼ E., diſtance d'environ cinq milles: je fis mettre en panne, & la ſonde nous donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable blanc; cette Iſle, éloignée d'environ trois lieues de la terre que nous prolongions, & qui en cet endroit forme une baie très-profonde, eſt à l'E. ¼ N. E. de l'autre Iſle ſur laquelle nous avions vu ces longues touffes d'herbes. La mer briſoit à une grande diſtance du rivage, & nous paſsâmes la nuit à louvoyer. Le lendemain matin, 15, à trois heures, nous fîmes de la voile, & nous gouvernâmes ſur la terre pour reconnoître la baie. A ſix heures, la pointe orientale de l'iſle Pierreuſe nous reſtoit à l'O. S. O., éloignée d'environ trois milles. Nous eûmes alors 16 braſſes d'eau, fond de roche; mais arrivées à la hauteur de cette iſle nous en eûmes 20 braſſes, fond d'un beau ſable blanc. La côte depuis cette iſle gît E. ¼ S. E. dans un éloignement d'environ ſept ou huit lieues, où ſont deux Iſles baſſes qui forment la terre la plus orientale qu'on apperçoive. A huit

heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'une baie, dans l'E. S. E. à la distance de deux ou trois lieues. D'après cette découverte, nous mîmes en travers & nous envoyâmes un canot de chaque vaisseau pour reconnoître cet enfoncement; mais le vent ayant fraîchi, le ciel embrumé & une très-forte pluie nous obligèrent de mettre le cap au large; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous réussîmes à éviter les deux isles basses que nous avions à l'Est. La mer étoit très-houleuse, & j'avois les plus vives appréhensions que cette tempête ne nous devînt funeste, ainsi qu'à nos canots qui se trouvoient à la merci des vagues. Cependant sur les trois heures après-midi, le ciel s'éclaircit; je revirai de bord vent devant, & je gouvernai de rechef sur l'ouverture dont nous nous étions forcément éloignés. Bientôt j'apperçus un des bateaux, quoiqu'il fût à une très-grande distance & sous le vent à nous. Je dérivai immédiatement vers lui; c'étoit le canot de la *Tamar*, commandé par M. Grudman, second Lieutenant, qui, après avoir reconnu l'ouverture & y avoir pris terre, s'étoit exposé au mauvais tems & à l'impétuosité des lames, pour venir m'informer que cette ouverture étoit une baie très-commode. Aussi-tôt nous portâmes le cap sur

ANN. 1765. Janvier.

Ann. 1765. Janvier.

cette baie, & nous trouvâmes qu'elle ſurpaſſoit ce qu'il nous e avoit dit & même nos eſpérances ; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur; par-tout l'ancrage y eſt ſûr, & l'on a près du rivage depuis 10 juſqu'à 7 braſſes d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas-bord, où les vaiſſeaux peuvent mouiller dans une plus parfaite ſécurité : chacune de ces baies eſt embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre, & dont les eaux ſont très-fraîches. Bientôt après nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes Port *Egmont* en honneur du Comte d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Je ne penſe pas qu'on puiſſe voir dans le monde un plus beau port: l'entrée eſt au S. E., diſtante de ſept lieues de l'iſle baſſe pierreuſe, qui peut ſervir de reconnoiſſance à ce port. En dedans de l'iſle, à la diſtance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 braſſes d'eau, & environ à trois lieues à l'Oueſt de la baie, il y a une pointe de terre remarquable par le ſable blanc dont elle eſt couverte ; un vaiſſeau peut ſe tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie. En s'approchant de cette pointe ſablonneuſe, les deux iſles baſſes où le roc ſe montre à nud, & qu'il nous fut ſi difficile d'éviter quand la tempête

nous obligea de gagner le large, paroiſſent à l'Eſt le Port *Egmont* eſt éloigné de près de ſeize lieues de la pointe ſeptentrionale de ces deux iſles. ANN. 1765. Janvier.

NOUS mouillâmes par 10 braſſes d'eau, avec un excellent fond. La pointe la plus ſeptentrionale du rivage occidental étoit éloignée de 2 ½ milles, l'aiguade ſur ce rivage nous reſtoit à l'O. N. O. ½ rhumb à l'O., à la diſtance d'un demi-mille; & les iſles, qui ſont ſur le rivage oriental, à l'E. ¼ S. E., diſtantes de quatre milles.

AUSSITÔT que nous fûmes à l'ancre, l'autre canot qui étoit reſté ſur le rivage, lorſque M. Hindman en étoit parti, revint à bord. Tous les vaiſſeaux d'Angleterre pourroient être mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents; dans ſa partie la plus ſeptentrionale il y a pluſieurs iſles mais il ne s'y trouve point de paſſage pour un vaiſſeau. J'allai néanmoins les reconnoître avec mon canot, juſqu'à ſept lieues de l'ancrage du vaiſſeau; & j'entrai dans un large paſſage, mais trop expoſé aux vents d'Oueſt pour qu'on puiſſe y mouiller avec ſûreté. Le Maître de la *Tamar* qui en avoit fait le tour en canot, me rapporta que ce paſſage étoit parſemé d'écueils; & que, dans la ſuppoſition qu'on pût y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'im-

ANN. 1765. Janvier.

prudence à s'y expoſer. Nombre de ruiſſeaux qui ſe déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les ſarcelles & d'autres oiſeaux s'y trouvent en ſi grande quantité que nos gens étoient las d'en manger : il étoit aſſez ordinaire de voir un canot rapporter ſoixante ou ſoixante-dix belles oies, ſans avoir tiré un coup de fuſil; pour les tuer, il ſuffiſoit de ſe ſervir de pierres. Le défaut de bois eſt ici général, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes, & qui y ſont portés vraiſemblablement du détroit de Magellan. Entr'autres rafraîchiſſemens efficaces contre le ſcorbut, on a ici en abondance le céleri & l'oſeille ſauvages; & on y trouve des coquillages de toute eſpèce. Les loups marins & les pingoins y ſont ſi nombreux, qu'on ne ſauroit marcher ſans les voir fuir par troupe : on rencontre encore le long des côtes beaucoup de lions marins, dont pluſieurs ſont d'une taille énorme; cet animal nous parut très-formidable. Je fus une fois attaqué inopinément par un de ces lions marins, & j'eus bien de la peine à pouvoir m'en dégager; nous leur donnâmes ſouvent la chaſſe, & un ſeul de ces terribles animaux ſe défendoit quelquefois plus d'une heure contre douze chaſſeurs, avant qu'ils vinſſent à bout

de le tuer: j'avois avec moi un excellent chien très-vigoureux, mais une morſure d'un de ces lions le mit preſque en pièces; ce ne ſont pas les ſeuls animaux redoutables ſur ces côtes. Le Maître que j'avois un jour envoyé pour ſonder le long de la côte méridionale, me dit à ſon retour que quatre animaux aſſez reſſemblans à des loups, & de la plus grande férocité, s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, & qu'étant ſans armes à feu, ils avoient été obligés de gagner le large. J'allai moi-même le jour ſuivant deſcendre ſur la rive méridionale, où nous apperçûmes en y arrivant un lion de mer d'une groſſeur ſurprenante. Etant bien armés, nous ne balançâmes pas à l'attaquer; durant le combat, un de ces animaux qu'on avoit vus la veille accourut ſur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont je fus fâché; j'aurois mieux aimé qu'on l'eût pris vivant: j'oſe dire que ce n'eût pas été une choſe difficile, ſi nous euſſions été prévenus de ſon attaque. A quelque diſtance que ces animaux apperçuſſent nos gens, ils couroient immédiatement ſur eux; & dans ce même jour on en tua juſqu'à cinq. Ce quadrupède, auquel nos équipages donnèrent le nom de loup, a beaucoup plus de reſſemblance avec le renard, excepté dans ſa

ANN. 1765. Janvier.

taille & dans la forme de ſa queue ; il eſt de la groſſeur d'un chien ordinaire, ſes dents ſont longues & tranchantes : on en trouve un grand nombre ſur cette côte ; il ne ſeroit peut-être pas aiſé de dire comment ils y ſont venus, car ces iſles ſont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils ſe creuſent des terriers comme font les renards. Autour de ces trous, nous avons ſouvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Nos gens, pour ſe défaire de ces animaux, mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embraſée pendant pluſieurs jours : on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En pluſieurs endroits je fis creuſer la terre à deux pieds de profondeur, pour en examiner le ſol : je trouvai une terre noire, friable, & ſous cette première couche un lit de terre-glaiſe légère.

PENDANT le ſéjour que nous fîmes ici, nous établîmes ſur le rivage la forge de l'armurier, & nous y fîmes quantité d'ouvrages de fer qui nous devenoient néceſſaires. On donnoit tous les jours aux gens de l'équipage un excellent déjeûner ; c'étoit une ſoupe de gruau & de céleri ſauvage. Nous ne bornâmes pas notre attention à nos ſeuls beſoins : le Chirurgien de la *Tamar* choiſit un terrein près de l'aiguade,

de l'aiguade, l'environna d'une berge, & y planta divers légumes, qui pourront être utiles à ceux qui viendront relâcher dans ce port. Je pris possession de ce Port & des isles adjacentes, appelées isles *Falkland*, au nom du Roi de la Grande-Bretagne. On ne peut presque pas douter que ces isles ne soient la même terre à laquelle Cowley a donné le nom d'isle *Pepys*.

ANN. 1765. Janvier.

DANS la relation qu'on a publiée de son voyage, il dit : « Nous dirigeâmes notre » route au S. O. jusqu'à ce que nous par» vînmes à la latitude de 47 d, où nous » vîmes la terre dans l'Est. Cette terre, » jusqu'alors inconnue, est une isle ; elle » étoit inhabitée, & je lui donnai le nom » d'isle *Pepys*. Je la trouvai très-commode » pour servir de relâche aux vaisseaux qui » voudroient faire de l'eau & du bois; elle » a une très-belle baie, où mille vaisseaux » peuvent être à l'ancre en sûreté. On y voit » un nombre prodigieux d'oiseaux, & nous » jugeâmes que la côte devoit être très» poissonneuse, à l'inspection du fond qui » est de roche & de sable. »

A cette relation est jointe une carte de l'isle *Pepys*, où l'on a donné des noms aux pointes & caps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a vu cette terre

ANN. 1765. Janvier.

que dans l'éloignement ; car il ajoute : « La violence du vent étoit telle, qu'il fut » impossible d'y aborder pour y faire de » l'eau ; nous nous élevâmes dans le Sud, » dirigeant notre route au S. S. O. jusqu'à » la latitude de 53 d. » Il est bien certain qu'il ne croît point de bois sur les isles *Falkland* ; néanmoins l'isle *Pepys* & les isles *Falkland* peuvent fort bien être la même terre : car, sur les isles *Falkland*, il croît une immense quantité de glaieuls & de joncs, dont les tiges élevées & rapprochées présentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les François qui y descendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

On a soupçonné que dans le manuscrit, d'après lequel on a imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pu être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-sept ou cinquante-un ; mais, dans ces parages, il n'y a point d'isle à la latitude de 47 d, & les isles *Falkland* se trouvant presque au 51 d, il sembloit naturel de conclure que cinquante-un est le nombre qu'on a voulu représenter dans le manuscrit. On

a eu recours au *Musœum*, & l'on y a trouvé un Journal manuscrit de Cowley. Dans ce manuscrit, il n'est fait aucune mention d'une isle qui fût encore inconnue, à laquelle il ait donné le nom d'isle *Pepys*; mais il y est parlé d'une terre qui est à la latitude de 47ᵈ 40′ exprimés en toutes lettres; ce qui répond exactement à la description de ce qui est appelé isle *Pepys* dans la relation imprimée, & que Cowley supposa être les isles de *Sebald de Wert*. Cette partie est conçue en ces termes : « Janvier 1683.
« Dans ce mois nous parvînmes à la latitude » de 47ᵈ 40′, & nous apperçumes une » isle qui nous restoit à l'O.; ayant le vent » à l'E. N. E., nous portâmes dessus; mais » comme il étoit trop tard pour nous ap- » procher du rivage, nous passâmes la » nuit en panne. L'isle se montroit sous » un aspect agréable, on y appercevoit des » bois; je pourrois même dire que toute » l'isle étoit couverte de bois. A l'Est de » l'isle est un rocher qui s'élève au-dessus » de l'eau : sur ce rocher étoient des com- » pagnies innombrables d'oiseaux de la gros- » seur de petites oies. Nos gens tirèrent sur » ces oiseaux au moment où ils passèrent » au-dessus du vaisseau; nous en tuâmes » plusieurs qu'on servit sur ma table : c'étoit

Ann. 1765. Janvier.

» un aſſez bon mêts, auquel ſeulement nous » trouvâmes un goût de poiſſon. Je fis voile » au Sud, en prolongeant l'iſle, & je crus » appercevoir ſur la côte du S. O. un port » commode pour le mouillage. J'aurois ſou- » haité pouvoir mettre un canot pour re- » connoître ce port, mais le vent ſouffloit » avec une telle violence, que ç'eût été s'ex- » poſer à un danger évident : continuant » de faire voile le long de la côte, la ſonde » à la main, nous eûmes 26 & 27 braſſes » d'eau, juſqu'à ce que nous arrivâmes à » un endroit où nous vîmes flotter de ces » mauvaiſes herbes que l'eau détache des » rochers, & la ſonde alors ne rapporta » que 7 braſſes. Nous craignîmes le danger » de toucher ſi nous reſtions plus long-tems » dans un lieu où il y avoit ſi peu d'eau » & un fond de roche : mais le port me » parut d'une vaſte étendue, & capable de » contenir cinq cents vaiſſeaux. L'ouverture » en eſt étroite, &, autant que je pus le » remarquer, il y a peu de fond le long » de la rive ſeptentrionale ; mais je ne doute » pas que les vaiſſeaux ne puiſſent côtoyer » ſûrement la rive du Sud, car il eſt à pré- » ſumer que le fond augmente dans cette » partie ; mais il eſt néceſſaire de chercher » un canal aſſez profond, pour que les

» vaisseaux puissent entrer à la mer basse. Ann. 1765. Janvier.
» J'aurois bien voulu rester sous le vent de
» cette isle toute la nuit, mais on me re-
» présenta que l'objet de notre navigation
» ne nous permettoit pas de nous amuser
» à faire des découvertes. Près de cette
» isle, nous en vîmes une autre dans la
» même nuit; & c'est ce qui me fit croire
» que ces isles étoient peut-être les *Sebaldes*.

» NOUS reprîmes notre route à l'O. S.
» O., qui n'étoit que le S. O. corrigé; l'ai-
» guille aimantée déclinant vers l'Est de
» 22^{d}, nous fîmes voile dans la même
» direction, jusqu'à ce que nous arrivâmes
» par la latitude de 53^{d}. »

DANS le manuscrit, comme dans la relation imprimée, il est dit que cette isle est par la latitude de 47^{d}, qu'elle parut d'abord à l'O. du vaisseau; qu'elle sembloit être couverte de bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaisseaux pourroient être à l'ancre en sûreté, & qu'elle étoit fréquentée par une quantité prodigieuse d'oiseaux. Il paroît encore, par les deux relations, que le mauvais tems ne permit point à Cowley de descendre à terre, & qu'il gouverna 'O. S. O., jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la latitude de 53^{d}. Il est donc certain que Cowley, de retour en Angleterre,

ANN. 1765. Janvier.

donna le nom d'isle *Pepys* à ce qu'il avoit d'abord pris pour l'isle de *Sebald de Vert*, & il seroit facile d'en assigner plusieurs raisons : quoique la supposition d'une erreur de chiffres ne paroisse pas être fondée, cependant, comme il ne se trouve point de terre au 47ᵈ, on ne sauroit s'empêcher de croire que la terre, vue par Cowley, n'est autre que les isles *Falkland*. La description du pays s'accorde avec presque toutes les particularités; & la carte, jointe à la relation, présente exactement la figure de ces isles, avec un détroit qui les divise dans le milieu. La carte des isles *Falkland*, que nous joignons ici, a été copiée sur les Journaux & les dessins du Capitaine Macbrid, qui y fut envoyé après mon retour en Angleterre, & qui a pris les relèvemens de toute la côte. Les deux principales isles furent appelées isles *Falkland* par Stroug, vers l'année 1689; puisqu'il est connu pour avoir donné le nom de *Falkland Sound* à la partie du détroit qui les divise. On trouve encore dans le *Musœum* le manuscrit de ce Navigateur.

On croit que le premier qui découvrit ces isles est le Capitaine Davies, associé de Cavendish, en 1592. Sir Richard Hawkins vit, en 1594, une terre, qu'on suppose être la même, & en honneur de sa Souveraine, la

Reine Elisabeth, il lui donna le nom de *Virginie d'Hawkins*. Long-tems après elles furent apperçues par quelques vaisseaux François qui étoient de *Saint-Malo*; & c'est probablement par cette raison que Frézier les appela *les Malouines*; & ce nom leur a été depuis conservé par les Espagnols. ANN. 1765. Janvier.

APRÈS avoir séjourné dans la baie que j'avois nommée le *Port Egmont*, jusqu'au dimanche, 27 Janvier, le vent étant à l'O. S. O., nous appareillâmes à huit heures du matin; mais nous étions à peine hors du Port que le vent fraîchit considérablement, & il se forma une brume si épaisse, que nous ne pouvions appercevoir les isles pierreuses dont j'ai parlé. J'aurois souhaité d'être encore à l'ancre dans le Port que je venois de quitter; mais, à ma grande satisfaction, je vis en un moment le tems s'éclaircir; le vent resta très-frais tout le jour. A neuf heures, l'entrée de la baie du *Port Egmont* nous restoit à l'E. S. E., à la distance de deux lieues; les deux isles basses au N. E. $\frac{1}{4}$ N., distantes de trois à quatre milles; & l'isle pierreuse à l'Ouest 5^{d} 30′ N., éloignée de trois lieues. A dix heures, nous avions les deux isles basses au S. S. E., distantes de quatre ou cinq milles, & alors nous prolongeâmes la côte orientale: après avoir couru près de cinq lieues, nous eûmes la vue

Ann. 1765. Janvier.

d'un cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voisin dans l'E. S. E. 3^d E., & à la distance de trois lieues. Je donnai à ce cap le nom de *Cap Tamar*. Après avoir encore couru cinq lieues du même rhumb, nous découvrîmes un rocher, éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le N. E., à la distance de quatre à cinq lieues. Je le nommai *Edistone*; alors je gouvernai entre ce rocher & un cap qui reçut le nom de *Cap Dauphin*, & nous fîmes cinq lieues dans la direction de l'E. N. E. Depuis le cap *Tamar* jusqu'au cap *Dauphin*, distance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il me parut, un grand enfoncement, que j'appelai *Canal de Carlisle*; mais nous apperçûmes bientôt que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui sépare les deux principales isles. Depuis le cap *Dauphin* nous prolongeâmes la côte en gouvernant à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. l'espace de six lieues, jusqu'à une pointe de terre, basse & plate, & alors nous mîmes à la cape. Pendant toute cette navigation, la terre, en grande partie, ressembloit au rivage oriental de la côte *des Patagons*. Elle n'offre à l'œil que des dunes, sans un seul arbre, & çà & là de hautes touffes de joncs & de glaieuls que nous avions déja vues au Port *Egmont*. J'ose répondre de l'exactitude de ce relèvement; car j'ai presque toujours prolongé le rivage

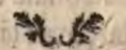
à la distance de deux milles, & s'il y avoit eu un arbrisseau seulement de la grosseur d'un groseillier, il ne m'auroit pas échappé. Cette nuit nous eûmes 40 brasses d'eau, fond de roche. ANN. 1765. Janvier.

LE lundi, 28, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; la pointe de terre basse nous restoit au S. E. ¼ E. distante de cinq lieues, & à cinq heures & demie au S. S. E., éloignée de deux lieues; nous portâmes alors à l'E. S. E. l'espace de cinq lieues jusqu'à trois isles basses, distantes de la terre d'environ deux milles. De ces isles, nous gouvernâmes S. S. E. l'espace de quatre lieues, jusqu'à deux autres isles basses, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces isles la terre forme un grand enfoncement que je nommai *Canal de Berkeley*. On apperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles au Sud de sa pointe méridionale, & à la distance d'à-peu-près quatre milles du continent, on voit s'élever quelques rochers au-dessus de l'eau, sur lesquels la mer brise avec fureur. Lorsque nous arrivâmes à la hauteur de ces brisans, nous gouvernâmes S. O. ¼ S. l'espace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale que nous vissions, & que je pris pour la partie la plus méridionale

ANN. 1765. Janvier.

des isles *Falkland*, nous restoit à l'O. S. O.; distante de cinq lieues.

La côte commençoit maintenant à devenir très-dangereuse. On trouva à cette hauteur des rochers & des brisans dans presques toutes les directions, à une grande distance du rivage. Le pays aussi y prend un aspect plus sauvage, & ne montre qu'une côte aride & désolée; les terres les plus élevées ne sont que des rocs nuds & escarpés, dont le coup-d'œil est aussi affreux que celui que présente la *Terre de Feu* dans le voisinage du cap *Horn*. Comme la mer devenoit horriblement grosse, je craignis qu'elle ne nous affalât sur la côte que nous avions sous le vent, d'où nous aurions eu toutes les peines du monde à nous relever; en conséquence, je revirai de bord vent devant, le cap au Nord; la latitude de la pointe la plus septentrionle que nous eussions en vue, étant de $52^{d}\,3'$ Sud. Jusqu'alors nous avions prolongé la côte pendant près de soixante-dix lieues, étendue très-considérable. Vers midi, ayant serré le vent, je gouvernai au Nord. A cinq heures, le canal de *Berkeley* nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., distant d'environ six lieues. Sur les huit heures du soir, le vent ayant passé au S. O., je fis voile vers l'Ouest.



CHAPITRE VI.

Relâche au Port Desiré. *Seconde entrée dans le Détroit de* Magellan. *Navigation jusqu'au Cap* Monday. *Description des Baies & Ports qui se trouvent dans le Détroit.*

NOUS continuâmes de faire voile pour le Port *Desiré* jusqu'au 6 Février, que nous eûmes la vue de la terre vers une heure après midi, & gouvernâmes sur le Port. Dans la traversée, depuis les isles *Falkland* jusqu'à cette place, le nombre des baleines autour du vaisseau fut si grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuse. Nous fûmes au moment de donner sur un de ces énormes poissons; un autre vent souffla une quantité d'eau sur notre pont. En approchant du Port, j'apperçus la *Floride*, vaisseau que j'attendois d'Angleterre, destiné à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation. A quatre heures, nous vînmes mouiller à la hauteur de l'embouchure du Port *Desiré*. ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 7, dans la matinée, M. Dean, le Maître du vaisseau d'approvisionnement, se rendit à mon bord. Informé

ANN. 1765. Janvier.

que ſon mât de miſaine étoit endommagé & que ſon vaiſſeau étoit en très-mauvais état, je me déterminai à entrer dans le Port pour le décharger, quoique le peu de largeur du canal & la rapidité du flot rendiſſent ce mouillage très-périlleux. Nous entrâmes dans le Port ſur le ſoir, mais nous eûmes toute la nuit un vent forcé; la *Tamar* & la *Floride* ayant fait des ſignaux de détreſſe, je leur envoyai auſſi-tôt mes canots : ces deux vaiſſeaux avoient chaſſé ſur leurs ancres & couroient riſque d'être jetés ſur la côte. On parvint, mais avec beaucoup de difficulté, à les tirer de ce péril, & la même nuit ils chaſsèrent une ſeconde fois, & furent ſauvés par les mêmes ſecours. Le danger auquel la *Floride* étoit à chaque inſtant expoſée dans cette baie, me mit dans la néceſſité d'abandonner le deſſein de la décharger; & je lui envoyai tous nos charpentiers pour jumeller ſon mât, & faire toutes les réparations qu'ils jugeroient néceſſaires. Je lui prêtai auſſi ma forge pour lui faire les diverſes ferrures dont elle avoit beſoin; & je réſolus, dès qu'elle ſeroit en état de tenir la mer, de gagner quelque port du détroit de *Magellan*, où nous pourrions prendre à bord les proviſions dont elle étoit chargée. Dans cet intervalle, M. Mouat,

Capitaine de la *Tamar*, m'informa que son gouvernail étoit endommagé, & qu'il craignoit qu'en très-peu de tems il ne fût plus possible de le faire servir. J'envoyai le charpentier du *Dauphin* à bord de la *Tamar* pour en examiner le gouvernail, & il me rapporta qu'il l'avoit trouvé en si mauvais état, qu'il ne croyoit pas que ce vaisseau pût continuer le voyage sans en avoir un autre. Mais il étoit impossible de le lui procurer. J'engageai donc M. Mouat à établir sa forge sur le rivage pour fortifier son gouvernail avec des cercles de fer, & l'assurer du mieux qu'il seroit possible, espérant qu'on pourroit trouver dans le détroit une pièce de bois propre à lui en faire un meilleur.

ANN. 1765. Février.

LE 13, la *Floride* étant réparée, je fis passer à son bord un de mes bas-Officiers qui avoit une parfaite connoissance du détroit, avec trois ou quatre de mes matelots pour l'aider à manœuvrer; je lui prêtai encore deux de mes canots, & je pris les siens, qui furent réparés à bord; j'ordonnai alors au Maître d'appareiller, & de faire de son mieux pour gagner le port *Famine*. Je ne doutai pas que je ne la rejoignisse long-tems avant qu'elle n'y arrivât, me proposant de la suivre aussi-tôt que la *Tamar* seroit prête. Je savois déja du Capitaine Mouat que le charpentier & le

ANN. 1765. Février.

ſerrurier avoient travaillé avec tant de diligence à la réparation de ſon gouvernail, qu'il ſeroit prêt dans le jour.

LE lendemain, 14, dans la matinée, nous appareillâmes du port *Deſiré* & quelques heures après, étant à la hauteur de l'iſle *des Pingoins* nous apperçûmes la *Floride* fort loin dans l'Eſt.

LE 16, ſur les ſix heures du matin, nous eûmes la vue du cap *Beau-tems* dans l'O. S. O., diſtant de cinq ou ſix lieues; & à neuf heures, nous découvrîmes au N. O. un vaiſſeau.

LE 17, à ſix heures du matin, nous eûmes connoiſſance du cap *des Vierges*, il nous reſtoit au Sud, à la diſtance de cinq lieues; nous fîmes route pour le ranger, & le vaiſſeau apperçu fit la même route.

LE 18, nous donnâmes dans le détroit, & paſsâmes le premier goulet. Je commençai à m'appercevoir que ce vaiſſeau tenoit exactement notre même route, forçant & diminuant de voiles, pour ſe régler ſur notre marche, ce qui me le rendit ſuſpect. Après avoir paſſé le premier goulet, obligé de mettre en travers pour attendre la *Floride* qui étoit loin derrière nous; j'imaginai que peut-être ſon deſſein étoit de mettre obſtacle à notre navigation, & je me mis en état de défenſe:

dès qu'il eut paſſé le goulet, nous voyant en travers, il s'y mit auſſi à la diſtance d'environ quatre milles, conſervant ſur nous l'avantage du vent. Nous reſtâmes dans cette ſituation juſqu'au ſoir, que le flot nous portant ſur le rivage méridional, nous laiſsâmes tomber l'ancre. Le vent changea dans la nuit, & les premiers rayons du jour nous montrèrent notre ſatellite à l'ancre, & à environ trois lieues ſous le vent à nous : c'étoit le moment de la marée montante, & je voulus profiter du flot pour paſſer le ſecond goulet ; mais voyant le vaiſſeau inconnu mettre à la voile & nous ſuivre, je rangeai auſſi-tôt le cap *Grégoire* où je mouillai, ayant une croupière ſur le cable. Je fis monter ſur le pont huit canons que nous avions dans la cale, & j'ordonnai qu'on les plaçât d'un ſeul côté : nous le voyions cependant s'approcher ſans arborer *de pavillon*, ainſi que nous, ce qui donnoit lieu à différentes conjectures. Dans ce même tems la *Floride* manœuvrant pour venir mouiller dans notre voiſinage, donna ſur un banc de ſable, & y reſta échouée. A la vue du danger que couroit ce bâtiment, l'étranger qui en étoit fort près jetta l'ancre, arbora pavillon François, & mit deux canots à la mer qu'il envoya avec une ancre pour ſecourir la *Floride*. Sur-le-champ je détachai deux de

ANN. 1765. Février.

ANN. 1765. Février.

mes canots & un de la *Tamar*, pour aller à son secours avec ordre aux Officiers de ne point permettre aux François de monter à bord, mais de les remercier d'une manière honnête de leur bonne volonté. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, & nos batteaux parvinrent bientôt à remettre à flot notre vaisseau d'approvisionnement. Au retour de nos canots, je fus informé qu'il paroissoit y avoir à bord du vaisseau François, un nombreux équipage & beaucoup d'Officiers.

A six heures du soir je signalai l'appareillage; nous traversâmes le second goulet, & à dix heures nous doublâmes la pointe occidentale de sa sortie: à onze heures nous jettâmes l'ancre sur sept brasses d'eau, à la hauteur de l'isle *Sainte-Elisabeth*. Le vaisseau François mouilloit en même-tems dans un endroit peu sûr, au Sud de l'isle *Saint-Barthélemi*, ce qui me fit croire qu'il n'avoit pas une parfaite connoissance du canal.

Le jour suivant, 19, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre, & fîmes voiles entre les isles *Sainte-Elisabeth* & *Saint-Barthélemi*, avec un vent de N.O., & gouvernant ensuite au S. S. O. l'espace de cinq ou six milles, nous passâmes sur une bature couverte de goëmons, où nous eûmes 7 brasses d'eau: cette bature gît O. S. O., avec le milieu de l'isle

Ann. 1765. Février.

ſle *Georges*, d'où elle eſt éloignée de cinq ı ſix milles. Quelques Navigateurs préten-ent qu'en pluſieurs endroits on ne trouve ue 3 braſſes d'eau ſur ce banc, ce qui le rend ·ès-dangereux; pour l'éviter, il convient de inger de très-près la côte occidentale de ſle *Sainte-Eliſabeth*, d'où l'on peut en toute ireté porter au Sud, juſqu'à ce qu'on écouvre le récif qui eſt à quatre milles au Iord de la pointe *Sainte-Anne*. A midi, la ointe ſeptentrionale de la baie d'*Eau-Douce* ous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; & la pointe *Sainte-Inne*, au S. $\frac{1}{4}$ S. E. un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'Eſt. Le aiſſeau François paroiſſoit encore faire la nême route, & nous imaginâmes qu'il venoit les iſles *Falkland*, où les François avoient lors un établiſſement, pour faire un chargement de bois, ou pour reconnoître le détroit. Le reſte de cette journée & le lendemain o, dans la matinée, nous eûmes des vents ariables, avec des intervalles de calme; ce qui, dans l'après-midi, me fit prendre le arti de nous touer autour de la pointe *Sainte-Inne*, juſques dans le port *Famine*: à ſix heures du ſoir nous laiſsâmes tomber l'ancre, & bientôt après le vaiſſeau François paſſa devant nous, dirigeant ſa route au Sud.

NOUS ſéjournâmes juſqu'au 25 dans ce Port, où, après avoir transporté à bord de

Ann. 1765. Février.

nos vaiſſeaux toutes les proviſions que nous avoit apportées la *Floride*, je donnai ordre au Maître de retourner en Angleterre, dès qu'il ſe trouveroit prêt à mettre en mer; je ſignalai alors l'appareillage, & je fis voile du port *Famine* avec la *Tamar*, voulant ſortir du détroit, avant que la ſaiſon fût trop avancée : à midi, nous étions à trois lieues de la pointe *Sainte-Anne*, qui nous reſtoit au N. O., & nous avions en même-tems la pointe *Shut-up* à trois ou quatre milles de diſtance dans le S. S. O. La pointe *Shut-up* gît au S. ½ rhumb à l'E. du compas, avec la pointe *Sainte-Anne*. La diſtance de l'une à l'autre eſt d'environ quatre ou cinq lieues : entre ces deux pointes eſt un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port *Famine* juſqu'à la rivière *Sedger*, & s'étend à trois ou quatre milles au Sud.

Nous fîmes voile au S. S. O., le long de la côte, depuis la pointe *Shut-up*, vers le cap *Forward*, n'ayant que très-peu de vent. Sur les trois heures après midi nous paſsâmes près du vaiſſeau François que nous vîmes dans une petite baie, au Sud de la pointe *Shut-up* où il étoit amarré, de manière que l'arrière du vaiſſeau touchoit preſque à la forêt, & des deux côtés nous apperçûmes des piles de bois qu'il avoit coupées. Je ne doutai plus que ſon objet ne fût de prendre un chargement

de bois pour la colonie naissante des isles *Falkland*, quoique je ne conçus pas pourquoi il s'étoit si fort avancé dans le détroit, s'il n'avoit pas d'autre dessein. J'appris à mon retour en Angleterre, que ce vaisseau étoit l'*Aigle*, commandé par M. de Bougainville, & que sa navigation dans le détroit avoit eu pour but d'y faire des coupes de bois nécessaires à la nouvelle colonie des isles *Falkland*. Depuis le cap *Shut-up* jusqu'au cap *Forward*, nous gouvernâmes au S. O. ¼ de Sud : la distance est de sept lieues : à huit heures du soir le cap *Forward*, nous restoit au N. O., un ½ rhumb à l'O., distant d'environ un mille, & nous passâmes la nuit en panne.

ANN. 1765. Février.

LE détroit a ici près de huit milles de largeur; à la hauteur du cap *Forward* nous eûmes 40 brasses d'eau à une demi-encablure du rivage. Le 26, vers les quatre heures du matin, nous fîmes de la voile; le vent étoit très-foible, & il fit presque le tour du compas. A huit heures, le cap *Forward* nous restoit au N. E. ¼ E., distant de quatre milles; & le cap *Holland*, à l'O. N. O., un ½ rhumb à l'O. dans un éloignement de cinq lieues. A dix heures, nous eûmes dans l'O. N. O. des vents frais, & par intervalle des raffales subites & d'une telle violence, qu'à chaque

ANN. 1765. Février.

fois nous fûmes obligés d'amener toutes nos voiles; nous nous soutînmes néanmoins contre le vent, cherchant des yeux un endroit où nous puissions jetter l'ancre, & faisant en même-tems tous nos efforts pour arriver à une baie qui est environ à deux lieues & au Sud du cap *Forward*, à cinq heures, j'envoyai un Officier en canot pour sonder cette baie; l'ayant trouvée très-propre au mouillage, nous y entrâmes, &, vers les six heures, nous y laissâmes tomber l'ancre sur 9 brasses d'eau: le cap *Forward* nous restoit à l'E. un ½ rhumb au S., distant de quatre milles. Un îlot qui est dans le milieu de la baie, & à environ un mille du rivage, à l'O. ¼ S. O., un mille de distance & un ruisseau d'eau fraîche au N. O. ¼ O., dans un éloignement de ¾ de mille.

Le jour suivant, 27, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre & poursuivîmes notre route dans le détroit. Du cap *Holland* au cap *Galant*, distance d'environ cinq lieues, la côte court O. ½ rhumb au Sud du compas. Le cap *Galant* est très-élevé & taillé à pic; entre ce cap & le cap *Holland* se trouve un détroit d'environ trois lieues de large, appelé *Elisabeth-Réach*; à environ quatre milles au Sud du cap *Galant*, est une isle connue sous le nom de l'isle *Charles*, au Nord de laquelle

il eſt néceſſaire de ſe maintenir. Nous fîmes voile en prolongeant la côte ſeptentrionale à la diſtance d'environ douze milles; mais nous la ſerrâmes quelquefois de beaucoup plus près. Un peu à l'Eſt du cap *Galant*, il y a une très-belle baie ſablonneuſe, qu'on nomme baie de *Wood*, où l'on trouve un très-bon ancrage; les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés ſont, je penſe, les plus hautes & les plus affreuſes qu'on puiſſe voir, à l'exception peut-être des Cordilières; elles ſont de part & d'autre eſcarpées, hériſſées de pointes, couvertes de neige depuis le ſommet juſqu'à leur baſe.

ANN. 1765. Février.

DEPUIS le cap *Galant*, la côte court O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant près de trois lieues, juſqu'à la pointe du *Paſſage*: cette pointe forme la pointe Eſt de la baie *Eliſabeth*; c'eſt une terre baſſe, d'où part une bature qui s'étend au large. Entre cette pointe & le cap *Galant*, il y a plu-ſieurs iſles, dont quelques-unes ſont très-petites; mais la plus orientale, qui eſt l'iſle *Charles*, déja citée, a deux lieues de longueur; la ſuivante eſt l'iſle de *Montmouth*, & la plus occidentale eſt l'iſle *Rupert*; cette dernière gît S. $\frac{1}{4}$ S. E., avec la pointe du *Paſſage*. Ces iſles rendent le canal très-étroit; car entre l'iſle *Rupert* & la pointe du *Paſſage* il n'a pas plus de deux milles de largeur. Il

ANN. 1765. Février.

eſt néceſſaire de gouverner au Nord de toutes ces iſles, ſans s'éloigner du rivage ſeptentrional : nous fîmes voile en côtoyant à la diſtance de deux encablures, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 40 braſſes ; à ſix heures du ſoir, le vent ayant paſſé à l'Oueſt, nous portâmes ſur la baie *Eliſabeth*, où nous mouillâmes ſur 10 braſſes d'eau d'un très-bon fond, néanmoins le meilleur ancrage eſt par 13 braſſes, car à environ une encablure autour de nous, on n'avoit guère que 3 & 4 braſſes. Dans cette baie ſe décharge un ruiſſeau dont l'eau eſt parfaite. Nous obſervâmes ici que le flot porte très-fortement à l'Eſt; & conformément à notre calcul, il commence à midi dans les *Syzygies* ; nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de deux rhumbs vers l'Eſt.

LE 28, à deux heures après midi, les vents étant entre le N. O. & l'O. grand frais, & ſoufflant par raffales violentes, je fis virer ſur le cable, & au moment où nous nous trouvâmes à pic ſur notre ancre, le vaiſſeau chaſſa; il fut immédiatement porté ſur une baſſe, à deux encablures du rivage : à l'inſtant nous laiſsâmes tomber notre ancre d'affourche par 4 braſſes d'eau, n'en ayant que 3 à l'arriere: l'ancre de toue fut portée avec toute la célérité poſſible, & virant deſſus, nous parvînmes à

nous éloigner du rivage; alors nous levâmes notre seconde ancre & celle d'affourche, filâmes le greslin, & avec le foc & la voile d'étai, nous gagnâmes le mouillage, laissâmes tomber notre seconde ancre par 10 brasses d'eau, exactement dans la même position dont nous avions chassé. ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 1 Mars, le tems parut plus modéré, & le vent ayant passé vers le Nord, nous levâmes l'ancre à cinq heures du matin, & à sept nous étions à la hauteur de la baie *Musele*, qui est sur la côte méridionale à l'Ouest de la baie *Elisabeth*, distante d'une lieue; à huit heures, nous nous trouvâmes par le travers de la rivière *Batchelor*, située sur le rivage du Nord, à deux lieues, & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. de la baie *Elisabeth*: à neuf heures, nous parvînmes à la hauteur du canal *Saint-Jérôme*, dont l'embouchure est à une lieue environ de la rivière *Batchelor*; arrivés en travers de l'embouchure de ce canal, il nous restoit au N. O., nous gouvernâmes alors à l'O. S. O. du compas pour amener le cap *Quad*, éloigné de trois lieues de la pointe la plus méridionale du canal *Saint--Jérôme*. Entre la baie *Elisabeth* & le cap *Quad*, on voit un enfoncement d'environ quatre milles de largeur, appelé *Crooked-Reach*; à l'Ouest du canal *Saint-Jérôme*, nous apperçûmes trois ou quatre feux sur le rivage septentrional, & 1 Mars.

ANN. 1765. Mars.

quelques inſtans après nous vîmes deux ou trois pirogues qui ramenoient vers nous.

A midi, le cap *Quad* nous reſtoit O. S. O., $\frac{1}{2}$ rhumb O., diſtant de quatre ou cinq milles; le vent calma inſenſiblement, & le flot nous porta à l'Eſt. En cet endroit les pirogues joignirent notre vaiſſeau, tournèrent autour pendant quelque tems; mais il n'y eut qu'une ſeule de ces pirogues dont les Sauvages eurent la réſolution de monter à bord. Le pirogues étoient d'écorce d'arbre, d'une conſtruction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de ſept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. Je n'avois pas encore vu de créatures ſi miſérables; ils étoient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jettée ſur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de flèches, qu'ils me préſenterent & d'autres bagatelles; les flèches, longues de deux pieds, étoient faites de roſeaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur.

Le ſoir, nous vînmes mouiller dans le voiſinage de la riviere *Batchelor*, ſur 14 braſſes; l'entrée de la rivière nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. Eſt, à un mille, & la pointe la plus ſeptentrionale du canal *Saint-Jérôme*, O. N. O., diſ-

tante de trois milles. On trouve à près de $\frac{3}{4}$ de mille à l'Eſt de la rivière une bature, où il n'y a pas plus de ſix pieds d'eau à mer baſſe; cette bature eſt à un demi-mille du rivage, & on peut la reconnoître aux goëmons dont elle eſt couverte. Le flot commence ici à une heure dans la nouvelle & pleine lune. ANN. 1765. Mars.

TANDIS que nous étions à l'ancre, nous eûmes la viſite de pluſieurs Américains; je leur fis à tous des préſens de grains de raſſade, des rubans & d'autres choſes de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Je leur rendis cette viſite à terre, où je vins deſcendre, n'ayant avec mois que quelques-uns de mes Officiers, pour ne pas les alarmer par le nombre : ils nous reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié, & s'empreſſèrent de nous apporter quelques fruits qu'ils avoient cueillis dans la vue de nous les offrir; ces fruits avec quelques moules, nous parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

LE 2, à cinq heures du matin, nous appareillâmes & fîmes route avec le ſecours de la marée montante; mais à dix heures, ſurpris par le calme, & le courant nous portant à l'Eſt, nous mouillâmes une ancre à jet, par 10 braſſes d'eau, ſur un banc qui eſt à un demi-mille du rivage ſepten-

ANN. 1765. Mars.

trional : après avoir filé environ les deux tiers d'un cable, nous eûmes 45 brasses d'eau le long du bord, & le fond augmenta encore à très-peu de distance : la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* nous restoit au N. N. E., distante de deux milles ; & le cap *Quad* à l'O. S. O., à environ huit milles de distance. De la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* au cap *Quad*, j'estime trois lieues de distance dans la direction du S. O. $\frac{1}{4}$ O. ; dans cet endroit du canal les marées sont extrêmement fortes, mais irrégulières. Nous observâmes qu'elles portoient à l'Est depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq du lendemain, & ensuite vers l'Ouest depuis cinq jusqu'à neuf heures : à minuit les vents ayant passé à O. N. O., commencèrent à fraîchir, & à deux heures du matin, le vaisseau chassa ; nous nous hâtâmes de lever l'ancre, dont les deux pattes se trouvèrent rompues ; nous n'eûmes point de fond jusqu'à trois heures, que nous dérivâmes sur 16 brasses à l'entrée du canal *Saint-Jérôme*. Le vent s'étant encore renforcé, nous laissâmes tomber notre seconde ancre & filâmes la moitié d'un cable ; le vaisseau prit une situation si critique, que nous nous trouvâmes sur 5 brasses d'eau & environnés de brisans ; nous laissâmes tomber à pic l'ancre d'affourche. A cinq heures,

ANN. 1765. Février.

voyant la marée courir à l'O., & le vent devenir plus maniable, nous relevâmes nos deux ancres, & nous gouvernâmes au plus près du vent : à dix heures, nous trouvâmes que la marée reverſoit dans l'Eſt, en conſéquence nous envoyâmes un canot pour chercher un mouillage qu'il trouva dans une baie ſur le rivage ſeptentrional à l'Eſt du cap *Quad*, dont elle eſt éloignée d'environ quatre milles, ayant dans ſon voiſinage quelques iſlots, nous fîmes tous nos efforts pour gagner cette baie; mais nous ne pûmes jamais vaincre la marée qui en ſortoit avec impétuoſité; & à midi nous gouvernâmes ſur la rade d'*Yorck*, ſituée à l'embouchure de la rivière *Batchelor*, où nous mîmes à l'ancre une heure après.

LE lendemain, 14, à ſix heures du matin, nous appareillâmes & ſortîmes de la baie avec le flot, dont la direction étoit la même que le jour précédent; mais n'ayant pu gagner un lieu propre au mouillage, nous vînmes à midi reprendre la poſition de la veille; je ſaiſis cette occaſion de reconnoître la rivière *Batchelor*. Je m'embarquai dans une ïole, & je remontai cette rivière l'eſpace de quatre milles; dans quelques endroits, je la trouvai large & profonde, & l'eau en eſt bonne; mais, près de ſon embouchure, l'eau y eſt ſi

ANN. 1765. Février.

basse avant le flot, qu'il seroit difficile au plus petit canot d'y passer sans toucher.

Le jour suivant, 5, à six heures du matin, nous remîmes à la voile : à huit heures il fit si calme, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par nos bâtimens à rames; cependant la marée commença sur les onze heures, elle portoit si fortement à l'Ouest que nous ne pûmes jamais gagner la baie que le canot avoit reconnue le jour précédent sur le rivage septentrional : c'est un excellent mouillage, où six vaisseaux peuvent y être commodément à l'ancre. Nous fûmes donc obligés de mouiller sur un banc notre ancre de toue par 45 brasses, le cap *Quad* nous restant à O. S. O, à la distance de cinq ou six milles; la pointe méridionale de l'isle, qui est à l'Est du cap, dans la même direction, & une roche remarquable sur la côte septentrionale, au N. ½ rhumb à l'O., distante d'un demi-mille : on a en cet endroit jusqu'à 75 brasses d'eau, tout près du même rivage. Dès que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai un Officier à la recherche d'une baie dans la partie de l'Ouest; mais ce fut sans succès.

Nous fûmes en calme le reste du jour & toute la nuit. La marée porta vers l'Est, depuis l'instant de notre mouillage jusqu'au lendemain, six heures du matin, que nous levâmes

l'ancre ; & tâchâmes de gagner à l'Oueſt en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames ; à huit heures une forte briſe ſe fit O. S. O, & enſuite O. ; à midi le cap *Quad* nous reſtoit à l'E. ¼ S. E., à la diſtance d'environ cinq milles : dans cette ſituation, j'envoyai une ſeconde fois nos bateaux à la recherche d'un mouillage ; bientôt nous les ſuivîmes pour venir jetter l'ancre dans une petite baie ſur le rivage méridional, en face du cap *Quad* ; nous y mouillâmes ſur 25 braſſes d'eau, d'un très-bon fond. Une petite iſle pierreuſe nous reſtoit à O ¼ N. O, à la diſtance d'environ deux encablures ; ſa pointe la plus orientale à l'E. 5d 30′ S., & le cap *Quad* au N. O. ¼ N., éloigné d'environ trois milles. Dans cette baie, nous trouvâmes une grande abondance de coquillages de différentes eſpèces. La *Tamar*, qui n'avoit pu nous ſuivre de près, n'entra qu'à deux heures dans la baie, où elle mouilla ſur le rivage ſeptentrional, à environ ſix milles & à l'Eſt du cap *Quad*. Durant toute cette nuit nous eûmes le calme le plus abſolu ; mais le matin 7, la fraîcheur vint de la partie de l'Oueſt, nous levâmes l'ancre vers les huit heures, & nous fîmes route à l'aide de la marée. A midi, le cap *Quad* nous reſtoit E. ¼ S. E., entre deux & trois lieues de diſtance, & le cap *Monday*,

ANN. 1765. Février.

Ann. 1765. Février.

qui eſt ſur la côte du S., étoit O. $\frac{1}{4}$ N. O.; diſtant de dix à onze lieues. Cette partie du détroit s'étend dans l'O. N. O., un $\frac{1}{4}$ rhumb O. du compas, & la largeur eſt d'environ quatre milles. Des deux côtés le canal eſt bordé de montagnes qui ne ſont que des rochers nuds, eſcarpés, dont les cimes couvertes d'une neige éternelle, s'élèvent au-deſſus des nuages, & paroiſſent n'être qu'un amas de ruines: on ne peut rien imaginer de plus affreux.

LES marées ſont ici très-fortes. L'ebe reverſe à l'Oueſt, mais avec une irrégularité dont il ſeroit difficile de rendre compte. Vers une heure après midi, la *Tamar* jetta l'ancre dans la baie ſur le rivage méridional, oppoſé au cap *Quad*, que nous venions de quitter, & nous continuâmes à gouverner au vent juſqu'à ſept heures du ſoir que nous vînmes mouiller dans une petite baie où le fond eſt très-bon, & qui eſt à l'Oueſt & à cinq lieues environ du cap *Quad*. Cette baie eſt reconnoiſſable par deux gros rochers qui s'élèvent au-deſſus de l'eau, & une pointe de terre baſſe qui fait la partie orientale de la baie. L'ancrage eſt entre les deux rochers, le plus E. reſtant N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb E., à la diſtance de deux encablures, & le plus O. qui eſt près de la pointe, à O. N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb O., & dans le même éloignement à-peu-près. A mer baſſe

on découvre encore un petit rocher parmi des goëmons, dans l'E. ½ rhumb N., à la diſtance d'environ deux longueurs de cable. Cette baie ne peut guère recevoir qu'un ſeul vaiſſeau, & s'il y en a plus d'un, on peut mouiller en dehors un peu plus loin où l'on trouve plus de fond. Le calme régna dans la nuit, & le tems devint très-brumeux; mais il s'éclaircit ſur les dix heures du matin du 8, & j'allai à terre. Je trouvai beaucoup de coquillages & pas une ſeule trace d'habitans. Dans l'après-midi, tandis que les gens de l'équipage s'occupoient à faire de l'eau, j'allai viſiter un lagon ſitué autour du rocher le plus occidental; à l'entrée je vis une ſuperbe caſcade, & du côté de l'Eſt pluſieurs petites anſes, où des vaiſſeaux du premier rang peuvent être à l'ancre dans une ſécurité parfaite. Nous ne vîmes rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué; &, après avoir rempli notre canot de très-groſſes moules, nous retournâmes à bord.

Ann. 1765. Février.

Le lendemain 9, à ſept heures, nous appareillâmes & ſortîmes de la baie en nous faiſant remorquer par un bateau. Nous apperçûmes la *Tamar*, fort loin à notre arrière, qui gouvernoit ſur nous. A midi nous eûmes une légere briſe d'E. N. E.; mais à cinq heures, le vent paſſa à l'O. N. O. grand frais. A ſix

ANN. 1765. Février.

heures nous avions amené le cap *Monday*; & à six heures du matin, le lendemain 10, le cap *Upright* nous restoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la distance de trois lieues. Du cap *Monday* au cap *Upright*, l'un & l'autre sur le rivage méridional & dans une distance d'environ cinq lieues, la route est à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du compas; des deux côtés le rivage ne présente qu'une chaîne de rochers hachée. Sur les sept heures, nous essuyâmes un grain très-pesant, le ciel étoit chargé d'épais nuages, une chaîne de brisans se montra tout d'un coup de l'avant à nous. Nous en étions si près que, pour les éviter, nous n'eûmes que le tems de revirer de bord, vent devant; & si le vaisseau eût manqué de virer, nous périssions sans qu'aucun de nous pût se sauver du naufrage. Ces dangereux écueils sont à une grande distance de la côte méridionale, environ à trois lieues & au Nord du cap *Upright*. A neuf heures, dans une éclaircie, nous apperçûmes l'entrée de *la longue rue*; & nous portâmes le cap dessus, serrant de très-près le rivage méridional, dans l'espérance d'y trouver un mouillage. A dix heures, une brume épaisse & des grains violens accompagnés d'une très-forte pluie, nous firent dériver jusqu'au cap *Monday*, sans pouvoir trouver un mouillage que nous continuâmes de chercher en gouvernant

nant

nant toujours le long du rivage méridional; & bientôt la *Tamar*, qui toute la nuit avoit été à ſept lieues ſous le vent à nous, arriva dans nos eaux. A onze heures du ſoir, nous mouillâmes dans une baie profonde, à trois lieues environ à l'Eſt du cap *Monday*. Nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur 25 braſſes, près d'une iſle dans le fond de la baie; mais nous chaſsâmes avant que le vaiſſeau eût fait tête à ſon ancre, qui prit enſuite fond ſur 50 braſſes. Les pointes qui forment l'entrée de la baie nous reſtoient N. O. & N. E. ¼ E.; & l'iſle à l'O. ½ rhumb S. Nous filâmes tout un cable, & l'ancre étoit près d'une encablure du rivage le plus voiſin.

ANN. 1765. Mars.

DANS la nuit nous eûmes les vents d'Oueſt très-frais, accompagnés de grains violens & de pluies abondantes. Le 11, au matin, les vents furent plus modérés, mais le ciel reſta couvert & la pluie continua. La mer élevoit autour de nous de groſſes lames, & briſoit avec furie ſur des rochers voiſins: cette circonſtance m'obligea à lever l'ancre, & nous nous touâmes juſqu'à un banc, ſur lequel la *Tamar* étoit à l'ancre. Nous mouillâmes de nouveau par 14 braſſes, & nous affourchâmes avec une ancre à jet, mouillée dans l'Eſt ſur 45 braſſes.

DANS le fond de la baie eſt un baſſin, à

ANN. 1765. Mars.

l'entrée duquel on n'a que trois braſſes & demie, à mer baſſe, mais en-dedans on en trouve dix. Ce baſſin contiendroit ſept vaiſſeaux, qui y ſeroient à l'abri de tous les vents.

Nous y prolongeâmes notre ſéjour juſqu'au vendredi 15, &, pendant tout ce tems, nous eûmes un vent en tourmente; ce fut une continuelle tempête, des brumes impénétrables & une pluie conſtante.

Le 12, j'envoyai un canot armé ſous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les différens mouillages qui ſe trouvent ſur la côte du Sud. Le canot revint le 14 avec la nouvelle, que de l'endroit où nous étions mouillés juſqu'au cap *Upright*, il y avoit cinq baies où l'on pouvoit jetter l'ancre avec ſûreté. L'Officier m'informa que, dans le voiſinage du cap *Upright*, il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient donné un chien, & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit ſur ſon ſein: il n'eſt pas néceſſaire de dire que cette ſingulière offre ne fut pas acceptée; mais elle prouve du moins ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces ſauvages les ſentimens les plus naturels, ou une extrême pauvreté, qui fait violence à la nature.

Durant cet intervalle de mauvais tems, la

neige couvrit toutes les montagnes, dont nous avions vu le roc nud à notre arrivée; & l'hiver prit tout d'un coup possession de ces sauvages & tristes contrées. Les pauvres matelots se voyoient exposés aux rigueurs du froid, sans vêtement, & presque continuellement percés de pluies. Je fis distribuer aux équipages, sans en excepter les Officiers, deux balles d'un gros drap de laine; ce qui leur fut dans cette occasion d'une grande ressource.

ANN. 1765. Mars.

LE 15, à huit heures du matin, je signalai l'appareillage & nous mîmes à la voile. A trois heures après-midi, nous nous trouvâmes encore une fois à la hauteur du cap *Monday*, & à cinq, nous vînmes jetter l'ancre dans une baie sur le bord oriental de ce cap : sa pointe nous restoit au N. O., distante d'un demi-mille; & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. O. les pointes qui forment l'entrée de la baie à l'Est; nous n'étions guère qu'à une demi-encablure du rivage le plus voisin, qui étoit une Isle basse entre le vaisseau & le cap.

A six heures du matin, du 16, nous appareillâmes, & nous nous apperçûmes qu'une patte de notre ancre d'affourche s'étoit rompue. Les vents étoient à l'O. N. O., & la pluie ne discontinuoit pas. A huit heures, un fort courant nous entraînoit vers l'Est, & à midi, le cap *Monday* nous restoit à l'O. N.

ANN. 1765. MARS.

O. à deux milles de distance. La *Tamar*, qui étoit sous le vent, regagna la baie & s'y remit à l'ancre. Pour nous, nous persistions inutilement à nous soutenir, toutes les bordées nous étoient défavorables. A deux heures, nous laissâmes retomber l'ancre, par 18 brasses, sur le rivage du Sud, à l'E. du cap *Monday*, & à cinq milles environ de distance. Cependant à trois heures, nous remîmes à la voile, parce que nos canots, qui avoient sondé tout autour du vaisseau, n'avoient trouvé qu'un fond de roche. La pluie étoit toujours aussi forte, & nous continuâmes à lutter contre les vents de N. O. le reste du jour & toute la nuit; tout le monde étant sur le pont. Il n'y avoit personne de nous qui ne fût percé jusqu'aux os; car, outre la pluie, les lames venoient encore nous inonder.

Le jour, 17, vint, à notre grande mortification, nous convaincre que tous nos efforts n'avoient pu nous empêcher de rétrograder; à chaque bordée nous avions perdu, à cause d'un courant dont la violence nous entraînoit continuellement vers l'Est. A huit heures, nous prîmes le parti *d'arriver*; & nous gouvernâmes sur la baie d'où nous étions sortis le 15, où à neuf heures nous revînmes à l'ancre.

Les vents restoient à l'O. & au O. N. O.,

sans que la marée portât un seul instant à l'Ouest pendant le 18 & le 19. Le tems fut très-mauvais, le vent en tourmente, de fréquentes raffales & des grains violens accompagnés de pluie. Cependant j'avois fait partir un canot armé aux ordres d'un Officier, pour tâcher de découvrir une baie sur la côte septentrionale; mais il revint sans y avoir trouvé de mouillage. Le 20, nous essuyâmes un coup de vent terrible : notre vaisseau chassa; son ancre, dégagée du banc, tomba sur quarante brasses; nous nous hâtâmes de la relever, au moyen d'une ancre à jet, nous ramenâmes notre vaisseau sur le banc.

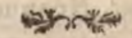
Ann. 1765. Mars.

Le jour suivant, 21, à huit heures, le vent variant de l'O. N. O. au S. O., nous appareillâmes & sortîmes encore une fois de la baie. Le courant portoit toujours à l'Est avec la même force; cependant à midi nous trouvâmes que nous avions fait un mille & demi dans une direction opposée. Les vents commencèrent alors à varier du S. O. au N. O., & à cinq heures le vaisseau avoit gagné au vent environ quatre milles; mais il ne se présentoit aucun mouillage que nous pussions atteindre, & le vent ayant calmé, nous fûmes entraînés à l'Ouest avec toute la rapidité du courant. Néanmoins, sur les six heures, nous réussîmes à mouiller par 40 bras-

Ann. 1765. Mars.

ſes d'eau, ſur un très-bon fond, dans une baie ſituée à l'Oueſt, & à deux milles environ de celle dont nous avions fait voile le matin. Nous paſsâmes une nuit fort déſagréable. La mer étoit ſi houleuſe, & nous nous trouvions tellement moleſtés, que quoique le vent fût toujours O. S. O., nous levâmes l'ancre le jour ſuivant, 22, à huit heures du matin, & reprîmes notre route. Une pluie continuelle ſe joignoit au courant & au vent contraires pour aggraver nos fatigues. Tant de ſujets de découragement ne ralentirent point l'ardeur de nos matelots qui étoient tous trempés. La gaieté ne les abandonna pas un inſtant, & ce qu'on n'auroit oſé eſpérer, ils jouiſſoient tous de la meilleure ſanté.

Dans ce même jour, nous eûmes la ſatisfaction de voir le courant porter enfin à l'Oueſt, & nous nous hâtâmes d'en profiter. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes dans la baie qui eſt ſur la rive orientale du cap *Monday*, où la *Tamar* étoit à l'ancre ſur 18 braſſes, la pointe du cap nous reſtant à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtante d'un mille. Dans cette baie l'ancrage eſt très-ſûr, le fond en eſt excellent, & deux ou trois vaiſſeaux de ligne, peuvent trouver place pour s'y amarrer.



CHAPITRE VII.

Navigation depuis le cap Monday, *jusqu'à la sortie du détroit de* Magellan. *Observations générales sur la Navigation de ce détroit.*

NOUS appareillâmes, le 23, à huit heures du matin, & nous fîmes voile pour nous ouvrir la mer du Sud, d'où nous venoient déjà des lames aussi grosses que j'en eusse jamais vues. A quatre heures après midi, nous mouillâmes dans une baie très-sûre, au fond de laquelle se trouve un profond canal qui peut servir à la faire reconnoître. Elle est à l'Est du cap *Upright*, & à près d'une lieue de distance, nous y laissâmes tomber l'ancre sur 14 brasses: les deux pointes de l'entrée nous restoient, l'une au N. O., l'autre au N. E. $\frac{1}{4}$ E.; le cap *Upright* à l'O. N. O., environ à une encablure à l'Est, d'une isle basse qui forme la baie. ANN. 1765. Mars.

LE 24, à trois heures du matin, j'envoyai un bateau armé, sous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Ouest; mais il revint à quatre heures de l'après-midi, sans avoir jamais pu doubler le cap *Upright*.

ANN. 1765. Mars.

Le jour ſuivant, 25, je fis encore partir les canots pour faire des recherches à l'Oueſt; ils furent de retour ſur les quatre heures avec la nouvelle qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit poſſible de ſe mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. Néanmoins nous continuâmes notre route le jour ſuivant, 26, à huit heures du matin, & à trois heures le cap *Upright* nous reſtoit au N. E. à la diſtance de quatre ou cinq milles. Ce cap, qui eſt très-élevé & taillé à pic, gît, par le compas, N. N. O., avec le cap *Upright*, dont il eſt éloigné de trois lieues. Le côté du Sud préſente ici un coup-d'œil effrayant; il eſt bordé, à une diſtance conſidérable, de rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec un bruit horrible. Vers les quatre heures, le tems commença à s'embrumer, & en moins d'une demi-heure nous vîmes la côte du Sud, à un mille environ de diſtance, mais ſans découvrir un ſeul endroit où il nous fût poſſible de jetter l'ancre; nous revirâmes donc au large & gouvernâmes ſur la côte du Nord. A ſix heures & demie, je fis ſignal à la *Tamar* de porter ſur nous, & au moment où elle nous atteignit je lui donnai ordre de marcher de l'avant, d'allumer des feux, & de tirer un coup de canon à chaque fois qu'elle vireroit de bord. A ſept heures,

dans une éclaircie, nous eûmes la vue de la côte du Nord à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O.; & à l'inſtant nous reprîmes la bordée du large. A huit heures, le vent paſſa du N. N. O. à l'O. N. O., & ſouffla avec violence. Notre ſituation devenoit réellement alarmante; la tempête alloit toujours en croiſſant; le ciel étoit couvert des plus ſombres nuages. La pluie ſembloit annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver dans une nuit ténébreuſe, au milieu d'un canal étroit environnés d'écueils & de briſans. Nous voulûmes ferler la voile du perroquet de fougue; mais, avant que cette manœuvre pût s'exécuter, la voile fut emportée ſur ſes cargues : alors nous mîmes à la cape ſous la grande voile & la miſaine riſées, & gouvernâmes au S. O. Mais la mer étoit prodigieuſement groſſe; ſes lames briſoient ſur notre vaiſſeau ſi fréquemment, que notre pont étoit continuellement ſous les eaux. A neuf heures, dans une éclaircie, nous vîmes le haut cap ſur la côte du Nord, dont nous avons déja fait mention, qui nous reſtoit à l'Eſt, à près d'un mille de diſtance; mais nous avions entièrement perdu de vue la *Tamar*. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes tout près d'une terre très-élevée ſur le rivage du Sud; nous revirâmes au large, portant le cap au Nord. La

Ann. 1765. Mars.

tempête, loin de diminuer, sembloit faire de nouveaux progrès, la pluie tomboit en torrens, & le ciel sembloit se confondre avec la mer. A chaque instant nous attendions à être brisés contre des écueils. Le jour, 27, si ardemment desiré, commença enfin à poindre, mais le ciel étoit si chargé, & la brume si épaisse, qu'il nous fut impossible de découvrir la terre, dont nous savions n'être pas fort éloignés. A six heures nous vîmes le rivage méridional, à la distance d'environ deux milles, & bientôt après nous apperçûmes, avec une joie infinie, la *Tamar*. Dans ce moment le cap *Monday* nous restoit au S. E., distant d'environ quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, nous portâmes sur ce cap; & sur les quatre heures les deux vaisseaux vinrent à l'ancre dans la baie qui est à l'Est. La houle y étoit prodigieuse; mais nous nous croyons encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Nous étions déja parvenus deux fois à quatre lieues de la baie *Tuesday* (Mardi), & deux fois nous en avions été jettés à dix & douze lieues, par des tempêtes telles que je n'en avois jamais éprouvées.

Je dois faire observer que quand la saison est trop avancée, le passage du détroit devient une entreprise non moins difficile qu'hasardeuse.

La violence des vents & des tempêtes, la rapidité des courans & l'impétuosité des lames, les plus fortes pluies & des brumes si épaisses, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable.

ANN. 1765. Mars.

DANS ce même jour, le cable de notre seconde ancre s'étant trouvé considérablement endommagé, nous le coupâmes à l'épissure, & nous en étalinguâmes un autre que nous fourrâmes avec du vieux cordage, à 8 brasses depuis l'étalingure.

LE lendemain, 28, dans l'après-midi, le cable de la seconde ancre que la *Tamar* avoit mouillée, fut coupé sur le fond, le vaisseau chassa en côte, & fut porté à une très-petite distance de quelques rochers qui bordent le rivage oriental de la baie, contre lesquels il se seroit infailliblement brisé en touchant.

LE 29, à sept heures du matin, nous levâmes notre ancre d'affourche, dont le cable s'étoit fort endommagé sur le mauvais fond où nous étions mouillés. Nous fûmes obligés d'en couper près de 26 brasses, & de le retalinguer. Environ une heure après, la *Tamar*, qui étoit dans le voisinage des roches, & qui avoit fait d'inutiles efforts pour lever son ancre, fit signal d'incommodité. Je rentrai donc dans la baie, où m'étant remis à l'ancre,

ANN. 1765. Mars.

j'envoyai le bout d'une hauſſière à bord de la *Tamar*, pour l'écarter de roches, tandis qu'elle relevoit ſon ancre. Nous parvînmes, à l'aide de cette manœuvre, à l'élever au vent; & à midi, s'étant trouvée dans un poſte plus avantageux, elle y reſta mouillée.

NOUS paſsâmes la nuit dans cette ſituation, & le jour ſuivant, 30, nous eûmes le matin un vent de O. N. O., plus violent encore que tous ceux qui avoient précédé. La mer groſſit d'une manière effrayante; les lames qui venoient nous aſſaillir de tous les côtés, s'élevoient plus haut que nos mâts. Comme nous avions un mauvais fond, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos cables. Si cela fût arrivé, notre vaiſſeau auroit été mis en pièces ſur des rochers qui étoient ſous le vent à nous, & ſur leſquels la mer briſoit avec une fureur inconcevable, & un bruit ſemblable à celui du tonnerre. Nous amenâmes la grande vergue & celle de miſaine, mouillâmes l'ancre d'affourche, filâmes un cable & demi ſur notre ſeconde ancre, & après avoir paré le maître cable, nous demeurâmes ainſi affourchés le reſte du jour, juſqu'à minuit, tandis que la mer ne ceſſoit de briſer autour de nous, & d'élever des lames juſqu'au haut de nos grands haubans. Vers une heure du 31, la

tempête parut un peu s'adoucir; mais la pluie tomboit toujours avec une égale force, & le tems resta embrumé & orageux jusqu'à minuit, que le vent ayant passé au S. O. l'orage se calma un peu & le ciel commença à s'éclaircir. ANN. 1765. Mars.

LE jour suivant, premier d'Avril, nous eûmes un profond calme, qui ne fut interrompu que par quelques foibles brises. Mais le tems s'embruma de nouveau; la pluie ne discontinuoit pas, & nous observâmes un courant qui portoit fortement vers l'Est. A quatre heures nous hissâmes nos basses vergues, remîmes en place le maître cable, relevâmes notre ancre d'affourche, & à huit heures, la seconde ancre, dont nous trouvâmes le cable endommagé en plusieurs endroits, ce qui étoit d'autant plus fâcheux que c'étoit un très-beau cable tout neuf, & qu'on mouilloit pour la première fois. A onze heures, nous étions à pic sur l'ancre de toue. Mais l'instant d'après le vent calma, le ciel redevint brumeux & la pluie recommença. Alors nous filâmes le greslin, prîmes une hansière de la *Tamar*, nous nous touâmes jusques sur le banc que nous avions quitté & nous laissâmes tomber l'ancre d'affourche sur 22 brasses d'eau. 1 Avril.

A six heures du soir, les vents furent O.

ANN. 1765. Avril.

N. O., grand frais, accompagnés de violentes raffales & d'une pluie continuelle ; nous gardâmes notre poſte juſqu'au 3, que j'envoyai un canot de la *Tamar*, avec un Officier de chaque vaiſſeau, pour découvrir dans l'Oueſt un mouillage ſur la côte méridionale ; & j'en fis partir en même-tems un du *Dauphin* pour tâcher d'en reconnoître quelqu'autre ſur la côte du Nord.

LE lendemain, 4, dans la matinée, le canot du *Dauphin* fut de retour à bord. Il avoit côtoyé à l'Oueſt le rivage du Nord l'eſpace de cinq lieues, & reconnu deux places propres au mouillage. L'Officier me dit, dans ſon rapport, qu'il avoit rencontré des Américains dont les pirogues étoient d'une conſtruction bien différente de celles que nous avions déja vues dans le détroit. Elles étoient faites de planches couſues enſemble, au lieu que les autres n'étoient que des écorces d'arbres nouées aux deux bouts & traverſées dans le milieu par un morceau de bois court, pour les tenir ouvertes, à-peu-près comme les bateaux que les enfans font avec des coſſes de pois. Les Américains lui parurent plus ſtupides encore qu'aucun de ceux que nous avions vus. Ils étoient nuds, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer, jettée ſimplement ſur leurs épaules ;

mais il n'y a guère que les cochons qui euſſent voulu goûter de leurs mets : c'étoit un gros morceau de baleine, déjà en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, & en préſentoit les morceaux à ſes compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne conſidéroient pas avec indifférence ce que nos gens poſſédoient; car un matelot s'étant endormi, il lui coupèrent le derrière de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau. ANN. 1765. Avril.

VERS les huit heures nous mîmes à la voile, & nous ne trouvâmes que peu ou point de courant. A midi, le cap *Upright* nous reſtoit à O. S. O., diſtant de trois lieues. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes dans la baie, ſur le rivage méridional; cette baie eſt à l'Eſt, à la diſtance d'environ une lieue du cap, & l'on y trouve 15 braſſes d'eau.

TANDIS que nous y étions à l'ancre, & que nous nous occupions à faire du bois & de l'eau, ſept ou huit Américains parurent en pirogue ſur la pointe occidentale de la baie; ils deſcendirent à terre du côté oppoſé à notre vaiſſeau & firent du feu. Nous les invitâmes à venir à bord, par tous les ſignes que nous jugions propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Je m'embarquai dans mon

Ann. 1765. Avril.

ïole, & je me rendis auprès d'eux. Je m'introduisis en leur faisant des présens de peu de valeur, & dont ils parurent fort satisfaits. Nous ne tardâmes pas à être bons amis ; j'envoyai l'ïole chercher du pain, & je restai seul avec eux sur le rivage. Dès que mes gens furent de retour avec le biscuit, je le partageai entre ces Américains ; & je remarquai avec autant de surprise que de plaisir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne se présentoit pour le ramasser, que je ne l'eusse permis. Nos gens se mirent à couper des herbes pour quelques moutons que nous avions encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent aussi-tôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. J'étois touché de cette attention : mais je m'apperçus que le plaisir que j'exprimois en cette occasion leur en faisoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de nous, & lorsque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Cependant, arrivés au vaisseau, ils s'arrêtèrent & considérerent ce bâtiment avec une surprise mêlée de terreur. Je les invitai à monter à bord, mais ce ne fut pas sans peine que je déterminai quatre ou cinq d'entr'eux à s'y exposer. Je leur fis plusieurs petits présens, & bientôt ils furent entièrement rassurés.

Turés. Voulant leur faire fête, un de mes bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit ſpectacle. Impatiens d'en marquer leur reconnoiſſance, l'un d'eux ſe hâta de deſcendre dans la pirogue, il en rapporta un petit ſaç de peau de loup de mer, où étoit une graiſſe rouge dont il frotta le viſage du joueur de violon; il auroit bien ſouhaité me faire le même honneur auquel je me refuſai; mais il fit tous ſes efforts pour vaincre ma modeſtie; & j'eus toutes les peines du monde à me défendre de recevoir la marque d'eſtime qu'il vouloit me donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertiſſement, je leur fis entendre qu'ils devoient retourner à terre; mais ils avoient conçu pour nous un tel attachement, que ce ne fut pas une choſe aiſée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue.

ANN. 1765. Avril.

Le dimanche, 7, à ſix heures du matin, nous appareillâmes, avec un vent modéré de l'E. N. E., & par un très-beau tems. A ſept heures, nous avions doublé le cap *Upright*, & à neuf, il nous reſtoit à l'E. S. E. à la diſtance de quatre lieues. Bientôt après nous ſentîmes que le courant nous portoit à l'Eſt; ſa vîteſſe étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent calma ſur les trois heures, & nous

ANN. 1765. Avril.

... à la diſpoſition du cou[rant qui] nous porta vers l'Eſt. Nous laiſsâmes [tomber] une ancre ſur laquelle nous filâmes [jusqu'à] 120 braſſes de cables avant qu'elle prît fond.

Ce ne fut que de ce jour que le canot de la *Tamar*, envoyé à la recherche des mouillages de la côte du Sud, revint à ſon bord. Il avoit été à trois lieues du cap *Pillar*, & il avoit découvert pluſieurs excellens ancrages le long de la côte.

Le jour ſuivant, 8, à une heure du matin, les vents étant à l'Oueſt très-frais, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes de la voile, au milieu d'une épaiſſe brume. A onze heures, les vents ſe renforcèrent, accompagnés d'une grande pluie, & la mer groſſiſſoit horriblement. Nous nous apperçûmes bientôt que loin d'avancer nous rétrogradions, nous prîmes donc le parti de porter ſur une baie du rivage du Sud, diſtante de quatre lieues, & à l'Oueſt du cap *Upright;* & nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur 20 braſſes d'eau; le fond n'y étoit pas très-bon, mais, à d'autres égards, c'étoit une des meilleures retraites que nous euſſions trouvées dans le détroit; & les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents. Dans l'après-midi, le vent ayant molli, & tournant un peu vers le Sud, nous déſafourchâmes. A

quatre heures, le vent ayant paſſé du S. à S. S. E., & devenu maniable, nous mîmes à la voile, le cap à l'Oueſt. Nous fîmes environ deux lieues & demie; mais la nuit qui tomboit, nous força de chercher un mouillage; que nous découvrîmes difficilement ſur le rivage du Sud dans une très-bonne baie, où nous eûmes 20 braſſes d'eau. Une violente raffale, qui nous vint de terre, penſa nous chaſſer de cette baie, avant que nous fuſſions à l'ancre, & ſi nous n'euſſions pas réuſſi à mouiller, nous aurions paſſé une nuit très-critique dans le canal; car dès l'inſtant de notre mouillage, juſqu'au lendemain matin, nous eſſuyâmes un véritable ouragan, avec une très-forte pluie ſouvent mêlée de neige.

ANN. 1765. Avril.

A ſix heures du 9, le vent étant au S. S. E., mais frais & orageux, nous levâmes l'ancre & gouvernâmes à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. en prolongeant la côte du Sud. A onze heures nous avions amené le cap *Pillar*. Ce cap gît O. 5^{d} 30′ N. avec le cap *Upright*, à la diſtance d'environ quatre lieues. Le cap *Pillar* eſt reconnoiſſable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent ſon ſommet, & lorſqu'il reſte à l'O. S. O., on découvre une iſle à la même hauteur, qui a en quelque manière l'apparence d'une meule de foin, & qui eſt bordée de pluſieurs rochers.

ANN. 1765. Avril.

nous trouvâ[illegible] cap *Pillar*, le détroit s'ouvre
rant qui n[illegible] huit lieues de largeur. La terre
tomber [illegible] est d'une médiocre hauteur;
jusqu'à [illegible] *Nord* est moins élevée, & celle
fond. [illegible] est plus saine; on peut la ranger
C[illegible] beaucoup moins de danger; mais l'une &
la [illegible] sont escarpées & morcelées. L'isle de
l[illegible] *minster* est plus près de la côte du Nord
[illegible] de celle du Sud: elle gît N. E & S. O. avec le cap *Pillar*. La côte du Nord, près du débarquement du détroit, est bordée d'islots & de rochers sur lesquels la mer brise d'une manière terrible. La terre, aux environs du cap *Victoire*, s'éloigne du cap *Pillar* de dix à onze lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ N. Depuis le cap *Pillar*, la côte se fait S. S. O. 5d 30′ O. jusqu'au cap *Desiré*, qui est une terre basse bordée d'un prodigieux nombre d'islots & de brisans. A sept lieues environ à l'O. S. O. du cap *Desiré* se trouvent quelques écueils dangereux, que Sir John Narborough a nommé *les Juges*. Des lames s'élèvent sur ces écueils comme des montagnes, & s'y brisent avec un bruit horrible. Quatre petites isles, qu'on nomme les *isles de Direction*, sont éloignées du cap *Pillar* d'environ huit lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ O. Arrivés à la hauteur de ce cap, il fit tout calme; mais la mer se trouvoit prodigieusement houleuse,

& des lames terribles battoient les deux rives & ne permettoient pas d'en approcher. J'étois dans une continuelle crainte de voir les vents repasser dans la partie de l'Ouest, & de nous trouver forcés, s'il ne nous arrivoit rien de pis, de faire dans le canal une marche rétrograde de plusieurs lieues; mais heureusement pour nous, il s'éleva du S. E. un vent frais; je mis aussi-tôt toutes les voiles dehors, & courant près de sept milles par heure, je m'éloignai enfin de ces côtes redoutables; à huit heures du soir, nous les avions laissées à vingt lieues derrière nous. Alors, pour mieux faire porter la voile au vaisseau, je fis abattre les cloisons de l'arrière, afin de pouvoir mettre deux de mes canots sous le gaillard, & je plaçai la chaloupe au pied du grand mât, de manière que sur nos mâts de rechange, il ne restoit que l'iole. Ce léger changement produisit un effet surprenant dans la marche du vaisseau; car le poids de nos bâtimens à rames portés sur nos potences, donnoit trop de bricole au vaisseau, & nous courions risque de les perdre dans un gros tems.

ANN. 1765. Avril.

LES difficultés & les dangers, que nous avans essuyés dans le détroit de *Magellan*, pourroient faire croire qu'il n'est pas prudent de tenter ce passage; & que les vaisseaux, qui partent d'Europe pour se rendre dans la mer

ANN. 1765. Avril.

du Sud, devroient tous doubler le cap *Horn*. Je ne ſuis point du tout de cette opinion, quoique j'aie doublé deux fois le cap *Horn*. Il eſt une ſaiſon de l'année, où non pas un ſeul vaiſſeau, mais toute une flotte peut en trois ſemaines traverſer le détroit ; & pour profiter de la ſaiſon la plus favorable, il convient d'y entrer dans le mois de Décembre. Un avantage ineſtimable, qui doit toujours décider les Navigateurs à prendre la route du détroit, eſt qu'on y trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits, & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques. C'eſt à l'uſage de ces plantes que j'attribue la ſanté dont nos équipages ont joui durant cette navigation. Perſonne ne reſſentit la plus légère atteinte de ſcorbut, & nous n'eûmes perſonne ſur les cadres pour quelqu'autre maladie, malgré la rigueur du froid, & les travaux exceſſifs auxquels nous fûmes expoſés dans ce paſſage, où nous entrâmes le Dimanche, 17 Février, pour n'en ſortir que le 9 d'Avril. Dès qu'on a dépaſſé la baie (*d'Eau-Douce*), il n'y a preſque pas un ſeul mouillage où l'on puiſſe faire commodément de l'eau & du bois. Les obſtacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la ſaiſon de l'équinoxe ; ſaiſon ordinairement orageuſe, & qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve.

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le détroit de Magellan, *jusqu'aux isles de* Disappointment. *Détails nautiques sur cette Navigation.*

SORTIS du détroit de *Magellan*, nous dirigeâmes notre route à l'Ouest jusqu'au 26 Avril, que nous eûmes connoissance de l'isle *Masafuero*, qui nous restoit à l'O. N. O., un ½ rhumb à l'Ouest, à la distance d'environ dix-huit lieues; nous n'appercevions point l'isle de *Juan-Fernandès*; les nuages, qui obscurcissoient l'horison du côté du Nord, nous en déroboient la vue. Durant cette course, la variation de la boussole avoit graduellement passé de 22ᵈ à 9ᵈ 36′ Est. ANN. 1765. AVRIL.

NOUS gouvernâmes sur *Masafuero*, nous en étions à sept lieues au moment du coucher du soleil, & nous passâmes la nuit en panne. Le 27, dès la pointe du jour, nous remîmes le cap en route, & j'envoyai de chaque vaisseau, un canot armé sous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les sondes de la côte orientale de l'isle. Vers le midi, le milieu de l'isle nous restoit à l'Ouest, à la distance d'environ

Ann. 1774. Avril.

trois milles; mais comme je vis nos bateaux côtoyer le rivage sans pouvoir prendre terre, à cause d'une lame qui battoit toute cette côte, je gouvernai sur la partie septentrionale de l'isle, que je trouvai encore inaccessible: dans une étendue d'environ deux milles, elle est bordée d'un récif qui s'étend au large. Cette isle, dont les terres sont très-riantes, est en grande partie boisée: mais du côté du Nord que nous prolongions, il y a quelques clairieres, qui présentent des pieces de verdure, où nous vîmes paître des chèvres sauvages. Le coup-d'œil de cette partie de l'isle est réellement fort agréable. Nos bateaux de retour, l'Officier, qui les commandoit, m'informa qu'il avoit trouvé un banc du côté de l'Est qui touche à la pointe du Sud, à une distance considérable du rivage, sur lequel nous pouvions jetter l'ancre, & que vis-à-vis ce mouillage, il y avoit une très-belle cascade d'une eau excellente: mais que près de la pointe du Nord il n'avoit découvert aucune place où l'on pût mouiller. Nos bateaux étoient revenus chargés d'une quantité de très-beaux poissons qu'ils avoient pris à la ligne, tout près du rivage. Comme il étoit déjà tard, nous mîmes nos canots à bord, & nous gouvernâmes à l'Ouest pendant la nuit.

Le 18, à sept heures du matin, nous mouil-

lâmes notre ancre d'affourche ſur le banc que les canots avoient découvert ; nous y eûmes 24 braſſes d'eau, fond de ſable noir: les deux pointes plus éloignées nous reſtoient, l'une au Sud, & l'autre au N. O.; la caſcade au S. S. O. à la diſtance, d'un mille environ du vaiſſeau. Cette partie de l'iſle gît Nord & Sud, & ſon étendue eſt de quatre milles à-peu-près. Les ſondes, à deux encablures du rivage, furent régulièrement de 20 à 25 braſſes. ANN. 1765. Avril.

AUSSI-TÔT que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai les canots à terre pour chercher une place propre à faire de l'eau & du bois; mais comme j'obſervai que la côte étoit remplie de rochers & que des lames briſoient avec violence le long du rivage, j'ordonnai à tous ceux qui étoient dans les canots de prendre des corſets de liège, dont nous nous étions pourvus à notre départ, pour s'en ſervir en pareilles occaſions. A l'aide de ces corſets, qui non-ſeulement donnent de l'aiſance au nageur, mais l'empêchent encore de ſe briſer contre les rochers, la deſcente ſe fit avec facilité, & nous nous procurâmes une bonne proviſion d'eau & de bois. Il y avoit néanmoins une autre eſpèce de danger contre lequel le corſets de liège ne pouvoient nous défendre, c'étoit des poiſſons d'une énorme groſſeur, connus ſous le nom de *Goulus de mer*, très-communs

ANN. 1765. Avril.

ſur cette côte. Nos gens échappèrent heureuſement à ces poiſſons dangereux ; mais ils furent pluſieurs fois ſur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avoit plus de vingt pieds de long, s'approcha d'un bateau, & ſe ſaiſit, à la vue de matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un ſeul trait. J'en ai moi-même vu un autre, d'une taille à-peu-près ſemblable, dévorer ainſi un veau marin ſous l'arrière de notre vaiſſeau. Nos gens tuèrent quelques chèvres, que nous trouvâmes d'un goût auſſi excellent que la meilleure venaiſon d'Angleterre. J'obſervai qu'une de ces chèvres avoit déjà été priſe & marquée : ſon oreille droite étoit fendue d'une manière qui annonçoit que cela n'étoit pas arrivé accidentellement. Le poiſſon étoit ſi abondant, qu'un canot pouvoit avec ſes lignes en prendre, en peu d'heures, pour nourrir l'équipage deux jours de ſuite. Ces poiſſons, de différente ſorte, étoient tous d'un tres-bon goût, & quelques-uns peſoient de vingt à trente livres.

Ce ſoir, les lames étoient ſi groſſes, que le canonnier & un matelot qui étoient à terre, avec ceux qui rempliſſoient nos pièces à l'eau, n'osèrent s'expoſer à regagner le canot, qui revint à bord, ſans les ramener.

Le jour ſuivant, 29, on découvrit, à un

mille & demi au Nord du vaiſſeau, & à une diſtance preſque égale des pointes Nord & Sud de l'iſle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y briſoit point avec la même force ſur le rivage.

ANN. 1765. Avril.

LA marée ici verſe douze heures au Nord, & reverſe enſuite douze heures au Sud; ce qui nous étoit très-favorable, le vent ſoufflant de la partie du Sud avec une très-groſſe mer, nos canots n'auroient jamais pu, ſans l'aide de la marée, revenir à bord avec les pièces à l'eau. Nous parvînmes à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade: & dans l'après-midi j'envoyai un canot pour rependre le canonnier & le matelot qui avoient paſſé la nuit à terre: mais la lame étoit encore groſſe, que le matelot, qui ne ſavoit pas nager, craignit de s'expoſer au danger, & le canonnier demeura avec lui.

JE leur envoyai un autre canot pour les informer que, d'après les apparences du tems, il étoit à craindre qu'il n'y eût dans la nuit quelque coup de vent qui chaſsât le vaiſſeau loin du banc, & qu'on ſeroit dans la néceſſité de les abandonner dans cette iſle. A ce dernier meſſage le canonnier ſe mit à la nage & parvint au canot; mais le matelot, quoiqu'il eût un corſet de liège, dit qu'il ſe noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver; &,


ANN. 1765. Avril.

préférant une mort naturelle, il se détermina à rester dans l'isle : il fit des adieux tendres à ses camarades, & leur souhaita toute sorte de bonheur. Cependant un des Quartier-Maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, se jetta à travers les vagues, & nagea jusqu'au rivage, où le pauvre matelot déploroit sa destinée. Le Quartier-Maître commença par lui remontrer les tristes conséquences d'une si étrange résolution ; & tout en lui parlant il lui passa adroitement autour du corps le bout de sa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant, & cria en même-tems à ses compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout ; ce qui fut exécuté, & le matelot fut ainsi ramené à travers les vagues jusqu'au canot ; mais il avoit avalé une si grande quantité d'eau, qu'en le retirant, il paroissoit être sans vie : on le suspendit par les pieds, il reprit bientôt ses sens, & le jour suivant il fut parfaitement rétabli.

DANS ce même jour, je nommai M. Mouat, qui commandoit la *Tamar*, Capitaine du *Dauphin* sous mon commandement, & M. Cumming, mon premier Lieutenant, le remplaça. M. Carteret, premier Lieutenant de cette frégate, passa à mon bord à la place de M. Cumming, & je donnai à M. Kendal,

un des Contre-Maîtres du *Dauphin*, une commiſſion de ſecond Lieutenant à bord de la *Tamar*. ANN. 1765. Avril.

LE 30, à ſept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & gouvernâmes au Nord en prolongeant la côte de l'iſle qui s'étend à l'Eſt & au N. E.; mais nous ne découvrîmes aucun endroit propre à l'aiguade. Nous pourſuivîmes donc notre route, le vent étant au S. E., & le tems fort couvert. A midi, le milieu de l'iſle nous reſtoit au S. S. E, à la diſtance de huit lieues.

JE continuai, le lendemain, 1 Mai, à gouverner N. 3d O., & le jour ſuivant à midi, je changeai la direction de ma route, & je portai à l'Oueſt, dans le deſſein de reconnoître, s'il étoit poſſible, la *Terre de Davis*, que les *Géographes* placent ſur le parallele de 27d 30′ & environ à cent lieues à l'Oueſt de *Copiapo* au *Chili*; mais au bout de huit jours de recherche, je ne vis nulle apparence de découvrir cette iſle à la latitude marquée ſur les cartes, me trouvant à celle de 26d 46′ S. & par 94d 45′ de longitude O., & comme notre navigation devoit encore être longue, je me déterminai à faire prendre du N. O. à notre route, juſqu'à ce que j'euſſe rencontré les vents aliſés pour gouverner enſuite à l'Oueſt, Mai.

ANN. 1765. Mai.

& chercher les isles *Salomon* s'il est vrai qu'elles existent, ou faire de nouvelles découvertes.

LE 10, nous vîmes autour de notre vaisseau des bonites & des dauphins, & le jour suivant nous apperçûmes des oiseaux, connus des Naturalistes sous le nom *d'Oiseaux solitaires*: leur plumage brunâtre sur le dos & aux extrémités des aîles, est blanc dans le reste du corps; leur bec est court, ainsi que leur queue qui se termine en pointe. La déclinaison n'étoit plus alors que de 4^d 45′ E.; notre latitude S. de 24^d 30′, & la longitude de 97^d 45′ Ouest.

LE 14, nous rencontrâmes plusieurs poissons d'une taille énorme, qu'on appelle *Grampuses*, & une si grande quantité d'oiseaux, que je ne doutai pas que nous ne fussions dans le voisinage de quelques terres; mais du plus haut des mâts rien ne se montroit sur l'horison. Notre latitude étoit de 23^d 2′ S.; la longitude de 101^d 28′ O., & la variation du compas mesurée par les azimuths de 3^d 20′ E.

DANS la matinée du 16, nous vîmes deux oiseaux très-remarquables; ils étoient de la grosseur des oies, & s'élevoient à une grande hauteur; leur plumage avoit la blancheur & l'éclat de la neige, & ils avoient les cuisses noires; je commençai à croire que j'avois passé au Sud de quelque terre ou de quelques



isles, car j'observai la nuit précédente, que la mer, qui de ce côté avoit été généralement houleuse, devint calme & unie pendant quelques heures, après quoi la houle reparut.

LE 22, étant par les 20d 52′ S., & 115d 38′ de longitude O. & ayant une petite brise de l'E. S. E.; les lames qui nous venoient du Sud étoient si grosses, & se succédoient si rapidement, que nous nous trouvâmes dans un continuel danger de perdre nos mâts; ce qui me détermina à gouverner plus au Nord, tant pour soulager le vaisseau, que pour trouver les vents alisés. Le scorbut commençoit à se manifester dans les équipages, & j'eus le chagrin d'en voir mes meilleurs matelots attaqués. Ce même jour, pour la première fois, nous prîmes deux bonites, & nous apperçûmes plusieurs compagnies de ces oiseaux qu'on rencontre sous le tropique; ils nous parurent plus gros qu'aucun de ceux que nous eussions encore vus; leur plumage est d'un blanc vif, & la queue est composée de deux longues plumes. La variation de la boussole avoit changé sa direction, & elle étoit de 19d Ouest.

LE 26, deux gros oiseaux voltigèrent autour du vaisseau; ils avoient, avec un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs aîles étoient très-étendues, & leur queue

Ann. 1765. Mai. étoit garnie de longues plumes; ils avoient le vol pesant, ce qui me fit croire qu'ils étoient d'une espèce qui ne s'écarte pas loin des côtes. Je m'étois flatté que nous aurions les vents alisés au S. E., avant d'avoir couru six degrés au Nord de *Masafuero*; mais les vents soufflèrent constamment du Nord, quoique les lames d'une hauteur extraordinaire nous vinssent du S. O.: notre latitude étoit de 16d 55 S., la longitude de 127d 55' O., & ici l'aiguille aimantée ne marquoit aucune variation.

Le 28, deux gros oiseaux d'une grande beauté, volèrent au-dessus du vaisseau, l'un avoit le plumage blanc nuancé de brun, celui de l'autre étoit noir tacheté de blanc; ils se seroient posés sur nos vergues si le roulis du vaisseau ne les eut pas effrayés.

Le 31, les vents varièrent du N. ¼ N. O., au N. O. ¼ O. Alors les oiseaux furent en très-grand nombre autour du vaisseau. Cette circonstance & la disposition de ces énormes lames du Sud, me firent juger que nous n'étions pas éloignés de la terre. Nous observions avec toute l'exactitude imaginable, car le [illegible] [illegible] continuellement de nouveaux progrès.

Juin. Ce [illegible] le [illegible] Juin, qu'étant par les 14d [illegible] S. & [illegible] de longitude O., nous étions

eûmes connoiſſance de la terre à une heure du matin. La variation de l'aiguille ſe trouvoit être de 4d 30' Eſt; je ſerrai le vent à petites voiles jusqu'au jour, & nous vîmes alors dans l'O. S. O., à la diſtance d'environ deux lieues, une petite iſle baſſe : bientôt nous apperçûmes au vent à nous, une autre iſle qui nous reſtoit E. S. E., entre trois & quatre lieues de diſtance; elle paroiſſoit plus conſidérable que la première que nous avions vue, & dont nous avions été très-près dans la nuit. ANN. 1765. Juin.

JE gouvernai ſur la petite iſle, dont l'aſpect, à meſure que nous en approchions, offroit une riante perſpective; tout autour régnoit une plage d'un beau ſable blanc: l'intérieur eſt planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, ſans arbriſſeaux, les boſquets les plus délicieux qu'on puiſſe imaginer. Cette iſle paroiſſoit avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, ſur laquelle la mer écumoit avec fureur; & de groſſes lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. Nous nous apperçûmes bientôt que l'iſle étoit habitée, pluſieurs Indiens parurent ſur la grève, armés de piques de ſeize pieds au moins de longueur; ils allumèrent pluſieurs feux, que nous ſupposâmes être

ANN. 1765. Juin.

des ſignaux, car l'inſtant d'après nous vîmes briller des feux ſur l'autre iſle qui étoit au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avoit auſſi des habitans.

J'ENVOYAI un canot armé, ſous les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la déſagréable nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'iſle ſans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage qui étoit bordé d'un rocher de corail très-eſcarpé. Le ſcorbut faiſoit alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions pluſieurs matelots ſur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés ſur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où ſe peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruit, dont le lait eſt peut-être le plus puiſſant antiſcorbutique qu'il y ait au monde: ils ſuppoſoient avec raiſon qu'il devoit y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de déſagrément, ils voyoient les écailles des tortues éparſes ſur le rivage. Tous ces rafraîchiſſemens qui les auroient rendus à la vie, n'étoient pas plus à leur portée que s'ils en euſſent été ſéparés par la moitié du globe; mais, en les voyant, ils

sentoient plus vivement le malheur d'en être privés. Il est bien vrai que leur situation n'étoit pas plus fâcheuse, que si la distance seule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens si desirables. Ces deux genres d'obstacles étant également insurmontables, des hommes soumis à l'empire de la raison n'auroient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre; mais c'étoit une de ces situations critiques, où la raison ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

ANN. 1765. Juin.

INFORMÉ de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire le tour de l'isle, quoique je susse qu'il fût impossible de se procurer aucun des fruits qu'elle produisoit. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent sur la plage en poussant des cris & en dansant; souvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leur longues piques d'un air menaçant, se jettoient ensuite à la renverse, & demeuroient quelques instans étendus sans mouvement & comme s'ils eussent été morts; ce qui signifioit sans doute qu'ils nous tueroient si nous tentions la descente. Nous remarquâmes en côtoyant le rivage, que les Indiens avoient planté deux piques dans le sable, au haut desquelles ils

ANN. 1765. Juin.

avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel plusieurs d'entr'eux se prosternoient à chaque instant, comme s'ils eussent invoqué le secours de quelqu'être invisible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'isle, j'avois renvoyé nos bateaux pour sonder une seconde fois le long du rivage; mais, lorsqu'ils voulurent s'en approcher, les sauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonstrations de menaces, de grosses pierres qu'ils ramassoient sur la rive; nos gens ne leur répondirent que par des signes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & plusieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étoient sur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent ensuite dans l'eau; & paroissoient épier l'occasion de pouvoir saisir le canot pour le tirer sur le rivage; les nôtres qui se doutoient de leur dessein, & qui craignoient d'en être massacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les prévenir, en faisant feu sur eux; mais l'Officier qui les commandoit ne devant point commettre d'hostilités, les en empêcha. Ce n'est pas que je ne me fusse cru en droit

d'obtenir par la force des rafraîchiſſemens qui nous devenoient d'une néceſſité indiſpenſable pour nous conſerver la vie, ſi nous euſſions pu mettre à l'ancre, & que les ſauvages ſe fuſſent obſtinés à nous en refuſer; mais rien n'auroit pu juſtifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, ſans qu'il nous en revînt le plus léger avantage.

ANN. 1765. Juin.

CES Indiens, d'une couleur bronzée, ſont bien proportionnés; ils paroiſſent joindre à un air de vigueur une grande agilité: je ne ſache pas avoir jamais vu d'hommes ſi légers à la courſe. Cette iſle eſt par les 14^{d} 5' S., & 145^{d} 4' de longitude O.; nos bateaux m'ayant rapporté une ſeconde fois qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette iſle, je me déterminai à aller viſiter l'autre, ce qui nous occupa le reſte du jour & de la nuit ſuivante.

LE 8, à 6 heures du matin, nous nous étions approchés du côté occidental de cette ſeconde iſle, à la diſtance de trois quarts de mille; mais nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 140 braſſes: nous apperçûmes alors pluſieurs autres iſles, ou, pour mieux dire, pluſieurs péninſules, dont plupart ne ſont liées entr'elles que par des langues de terre très-étroites, & ſi baſſes, qu'elles ſont

ANN. 1765. Juin.

presque au niveau de la surface de la mer; qui brise dessus avec violence. J'envoyai de chaque vaisseau un canot armé, sous la conduite d'un Officier pour sonder & tâcher de découvrir au vent des isles un endroit propre au débarquement. En approchant de ces terres, la première chose que nous distinguions, c'étoit les cocotiers qui élèvent leurs rameaux épais & chargés de fruits, au-dessus des autres arbres.

AUSSI-TÔT que les Indiens virent partir nos canots, ils accoururent en foule sur le rivage, armés de lances & de massues; ils suivirent nos canots qui sondoient le long de la côte, & leur faisoient des gestes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-dessus leurs têtes une pièce de huit livres de balle; ils prirent précipitamment la fuite, & se cachèrent dans le bois: à dix heures nos bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, sur lequel la mer brisoit avec un bruit horrible. Le milieu de ce grouppe d'isles gît par les 14ᵈ 10′ de latitude S., & 144ᵈ 52′ de longitude Ouest: la variation du compas y fut de 47ᵈ 3′ Est.

A dix heures & demie, nous quittâmes ces îles, & cinglâmes à l'Ouest; l'impossibilité de pouvoir en tirer aucune espèce de rafraîchisse-

ment pour nos malades, dont la situation nous devenoit à chaque heure plus déplorable, nous fit donner à ces isles le nom d'isles de *Disappointment.*

ANN. 1765. Juin.



CHAPITRE IX.

Découverte des iſles du Roi Georges. *Deſcription de ces iſles. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.*

Ann. 1765. Juin.

Le 9, à cinq heures après midi, nous eûmes connoiſſance d'une autre terre qui nous reſtoit à l'O. S. O., à la diſtance de ſix ou ſept lieues. Nous mîmes à la cape pendant la nuit; lorſque le jour parut nous étions à trois lieues de cette iſle; elle eſt longue, baſſe, le rivage eſt une belle plage de ſable blanc, bordée d'un rocher de corail. La contrée, couverte de cocotiers & d'autres arbres, préſente un coup-d'œil agréable. Nous en prolongeâmes le côté du N. E., à la diſtance d'un demi-mille du rivage: dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumèrent de grands feux, ſans doute pour répandre l'alarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage armés de la même manière que les ſauvages des iſles de *Diſappointment.*

De ce côté de l'iſle on apperçoit au-delà des terres un grand lac d'eau ſalée, dont l'étendue apparente eſt de deux ou trois lieues, & qui, du côté oppoſé, n'eſt ſéparé de la mer que

par une langue de terre très-étroite ; dans ce lac eſt un iſlot diſtant de près d'une lieue de la pointe S. O., en travers de laquelle nous avions mis à la cape. Les Inſulaires ont bâti en cet endroit un village, que les ombrages d'un bois de cocotiers garantiſſent des rayons brûlans du ſoleil. J'envoyai auſſi-tôt deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les ſondes & la place la plus favorable à l'ancrage ; mais ils trouvèrent la côte bordée par-tout d'un rocher auſſi eſcarpé qu'un mur, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'iſlot, & dont la largeur eſt à peine d'une longueur de navire ; & là même on y trouvoit 13 braſſes d'eau, ſur un fond de corail. Nous mîmes en travers vis-à-vis de cette entrée, nous vîmes quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, & qui s'avancèrent dans l'eau juſqu'à la ceinture ; ils avoient les mêmes armes que les Indiens des autres iſles, & l'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une pièce de nattes, ce que nous prîmes pour un drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après, pluſieurs grandes pirogues deſcendirent le lac pour ſe joindre à eux ; nos canots qui étoient en avant leur faiſoient tous les ſignes poſſibles d'amitié, ſur quoi quelques pirogues doublèrent l'iſlot pour

ANN. 1765. Juin.

s'en approcher : je crus d'abord que c'étoit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre nous un commerce d'amitié; mais nous fûmes bien-tôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre dessein que d'échouer nos bateaux sur le rivage. Dans le même tems plusieurs Indiens s'élancèrent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots ; l'un d'eux sauta dans le bateau de la *Tamar*, où en un clin-d'œil il se saisit de la veste d'un matelot, se rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ses compagnons : un autre mit la main sur la corne du chapeau d'un Quartier-Maître, mais ne sachant comment s'en emparer, il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le tems au Quartier-Maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevât; sans cela il auroit sans doute disparu avec la même promptitude que la veste. Nos gens souffroient cela avec patience, & les Insulaires triomphoient dans leur impunité.

N'AYANT pu réussir à trouver un mouillage en cet endroit, vers midi nous continuâmes de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'isle. Nos bateaux nous suivirent & sonderent le long du rivage, mais sans trouver le fond. Lorsque nous eûmes amené cette pointe, nous vîmes une autre isle qui nous restoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., distante d'en-

viron quatre lieues; alors nous avions dépaſſé de près d'une lieue l'iſle où nous avions laiſſé les Inſulaires; mais ils n'étoient pas ſatisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec nous: j'apperçus deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile ſur nous. Dans chacune de ces pirogues étoient trente Indiens, tous armés à la manière du pays. Nos canots ſe trouvoient aſſez loin ſous le vent à nous, & les pirogues, paſſant entre le vaiſſeau & le rivage, paroiſſoient très-empreſſées d'aller les attaquer. Je fis ſignal à nos canots de leur donner la chaſſe; & à l'inſtant ils coururent ſur les pirogues: les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'inſtant leur voile, & ramèrent vers la terre avec une viteſſe ſurprenante. Arrivés près du rivage ils paſſèrent à travers la houle qui y briſoit avec force, & auſſi-tôt les Indiens échouèrent leurs pirogues. Nos bateaux les ſuivirent, & les Inſulaires, craignant une invaſion ſur leur côte, ſe préſentèrent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la deſcente; cette réſiſtance força nos gens à faire feu ſur eux, & ils en tuèrent deux ou trois. L'un d'eux, qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une groſſe pierre, & mourut en la lançant ſur ſes ennemis. Cet homme vint tomber tout près de nos bateaux;

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

les ſauvages n'eurent pas la hardieſſe de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils ſe retirèrent ſur l'iſlot où étoient leurs compagnons. Nos bateaux revinrent avec les deux pirogues qu'ils avoient pourſuivies : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins; mais toutes les deux étoient d'une conſtruction très-curieuſe, qui leur avoit coûté des ſoins infinis; elles étoient faites de planches parfaitement bien travaillées, & ornées de ſculpture en pluſieurs endroits : ces planches étoient proprement couſues enſemble, & ſur chaque couture étoit une bande d'écaille de tortue artiſtement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond étoit très-étroit, ce qui les obligeoit de les accoupler, en les aſſujettiſſant l'un à côté de l'autre par des pièces de bois, de manière cependant qu'elles laiſſoient entr'elles un eſpace de ſix ou huit pieds. Un mât étoit placé dans le milieu de chaque pirogue, & la voile étoit tendue entre les deux mâts. La voile que j'ai conſervée eſt faite de nattes; elle eſt auſſi ingénieuſement travaillée qu'aucun ouvrage que j'aie jamais vu. Leurs pagayes n'étoient pas moins curieuſes, & leurs cordages qui paroiſſent être d'écorce de cocotiers, ont toute la force des nôtres. Quand ces pirogues ſont à la voile, pluſieurs perſonnes s'aſſeoient

ſur les pièces de bois qui les tiennent unies.

ANN. 1765. Juin.

LA mer, qui briſoit le long du rivage avec une égale force, ne nous permettoit pas de nous procurer des rafaîchiſſemens dans cette partie de l'iſle. Je ſerrai le vent & remontai l'iſlot, réſolu d'y tenter une ſeconde fois la deſcente.

NOUS regagnâmes, dans l'après-midi, le poſte que nous avions déja eu; & je renvoyai les canots pour prendre encore une fois les ſondes autour de l'iſlot, mais ils revinrent me confirmer que le mouillage y étoit impraticable. Pendant l'abſence de nos bateaux, j'obſervai un grand nombre d'Inſulaires ſur la pointe voiſine de l'endroit où nous les avions laiſſés le matin: ils paroiſſoient empreſſés à enlever pluſieurs pirogues qui étoient ſur le bord de la mer: craignant qu'ils ne fuſſent tentés de renouveller un combat, qui ne pouvoit que leur être funeſte, je leur fis tirer un coup de canon, dont les balles paſſant pardeſſus leurs têtes produiſirent l'effet que j'en attendois; tous en un moment diſparurent.

NOS bateaux parvinrent encore à deſcendre à terre avant le coucher du ſoleil; ils ramaſſèrent quelques noix de cocos; mais ils n'apperçurent pas un ſeul habitant. Dans la nuit, de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, nous obligèrent de louvoyer

Ann. 1765. Juin.

jusqu'à sept heures du matin ; que nous revînmes nous mettre en traversvis-à-vis l'islot. Nos bateaux partirent aussi-tôt pour nous procurer des rafraîchissemens, & je fis mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du scorbut, n'étoient cependant pas assez malades pour garder leur hamac. Je descendis aussi à terre, où je passai la journée. Nous vîmes plusieurs maisons que les Insulaires avoient entièrement abandonnées : nous n'y trouvâmes que des chiens qui ne cessèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Leurs maisons ou plutôt leurs cabanes étoient d'une très-mince apparence, couvertes de branches de cocotier ; mais la situation en étoit on ne peut pas plus agréable. On y respiroit un air frais & délicieux, à l'ombre d'un beau bois planté de grands arbres d'espèces différentes & dont quelques-unes nous étoient inconnues. Les cocotiers leur fournissent presque tous les besoins de la vie ; leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente & de construction : il est bien probable que ces peuples fixent toujours leur habitation dans les lieux où ces arbres croissenten abondance. Nous observâmes que le rivage étoit couvert de corail, & de coquilles de grosses huîtres perlières. Je ne douterois pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles, peut-être plus avantageuse

qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient une eſpèce de tablier, qui les couvroit de la ceinture aux genoux.

ANN. 1765, Juin.

Nos gens, en viſitant les cabanes des Indiens, trouvèrent la manivelle d'un gouvernail; cette pièce déja rongée de vers, avoit viſiblement appartenu à une chaloupe Hollandoiſe; ils trouvèrent auſſi un morceau de fer battu, un autre de cuivre & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eus, ſans doute, des Hollandois à qui étoit la chaloupe. Il ſeroit difficile de ſavoir ſi les Indiens parvinrent à ſe défaire des Hollandois, ou ſi leur vaiſſeau vint ſe briſer ſur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaiſſeau ne retourna jamais en Europe, puiſqu'il n'y a point de relation de ſon voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite. Si ce vaiſſeau fit voile de cette iſle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laiſſé le gouvernail de ſa chaloupe; & s'il fut mis en pièces par les Indiens, il doit y avoir dans cette iſle des reſtes plus conſidérables de ſes ferremens, auxquels les ſauvages attachent un très-grand prix; mais nous n'eûmes pas le tems de faire des plus grandes recherches. J'emportai avec moi le fer battu, le cuivre &

Ann. 1765. Juin.

les outils de fer; nous leur en laiſsâmes un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huître perlière. Il eſt poſſible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache; car, parmi les outils que j'ai pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroiſſoit être le reſte de cet inſtrument, quoiqu'il fût preſqu'entièrement uſé.

A une très-petite diſtance des maiſons des Inſulaires, nous vîmes des bâtimens d'une autre eſpèce, & aſſez reſſemblans à des tombeaux; ce qui nous fit croire qu'ils avoient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étoient ombragés par de grands arbres, les murs & le comble en étoient de pierre; &, dans leur forme, ils avoient preſque l'apparence de ces tombeaux quarrés qu'on voit dans nos cimetières de village. Nous trouvâmes pluſieurs caiſſes remplies d'os de morts, dans les environs de ces bâtimens; & ſur les arbres qui les ombrageoient, pendoient des têtes & des os de tortues, & une grande quantité de poiſſons de différentes eſpèces renfermés dans une corbeille de roſeau. Nous prîmes de ces poiſſons il n'en reſtoit que la peau & les dents: ils paroiſſoient avoir été vuidés, & la chair en étoit deſſéchée.

Nos bateaux firent pluſieurs voyages à terre, pour en rapporter des noix de cocos & une

une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques, dont l'iſle eſt couverte. Ces rafraîchiſſemens nous furent d'un ſi grand ſecours que bientôt il n'y eut plus perſonne attaqué du ſcorbut. ANN. 1765. Juin.

L'EAU douce qu'on trouve dans cette iſle eſt admirable, mais elle n'y eſt pas en abondance. Les puits, qui fourniſſent aux beſoins des Inſulaires, ſont ſi petits qu'on les aſſeche en y puiſant deux ou trois fois plein une coquille de cocos; mais, comme ils ne tardent guère à ſe remplir, ſi l'on ſe donnoit la peine de les élargir, il n'y a point de navire qui ne pût aiſément y faire de l'eau.

NOUS n'apperçûmes ici aucun animal venimeux; mais les mouches y ſont inſupportables : elles nous couvroient de la tête aux pieds, & nous étions cruellement incommodés dans nos bâtimens; on y voit un grand nombre de perroquets & d'autres oiſeaux qui nous étoient entièrement inconnus; des eſpèces de colombes d'une rare beauté fixèrent particulièrement nos regards : elles étoient ſi douces, ſi familières, qu'elles nous approchoient ſans crainte, & nous ſuivoient ſouvent dans les cabanes des Indiens.

DE toute cette journée on ne vit point paroître les Inſulaires qui ſe tinrent cachés; nous n'apperçûmes même aucune fûmée dans l'iſle; ils craignoient ſans doute qu'elle ne nous

ANN. 1765. Juin.

découvrît le lieu de leur retraite. Le ſoir nous retournâmes à bord.

CETTE partie de l'iſle eſt ſituée par les 14d 29' de latitude S., & 148d 50' de longitude O. De retour à bord, nous nous écartâmes un peu de la côte, me propoſant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre iſle que j'avois vue à l'Oueſt de celle où nous étions arrêtés, & qui eſt à ſoixante-neuf lieues des iſles de *Diſappointment*, dans la direction de l'Oueſt un demi-rhumd au Sud.

LE lendemain, 12, à ſept heures, nous courûmes ſur cette iſle. Lorſque nous en fûmes à portée, je gouvernai S. O. ¼ O., en ſerrant le côté du N. E.; mais nous n'y trouvâmes point de fond. Ce côté s'étend à environ ſix à ſept lieues; & l'iſle ſe préſente à-peu-près comme celle que nous venions de quitter. On y voit de même un grand lac dans l'intérieur. Dès que notre vaiſſeau fut apperçu des Inſulaires, ils accoururent en foule ſur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres iſles, & ils nous ſuivirent pendant pluſieurs lieues, tandis que nous prolongions la côte. Comme la chaleur de ce climat eſt très-grande, ils paroiſſoient ſouffrir d'une courſe ſi longue; car quelquefois ils ſe plongeoient dans la mer, ou ſe jettoient tout étendus dans le ſable qu'arroſent les lames

qui se brisent sur le rivage ; & ils recommençoient ensuite à courir.

ANN. 1765. Juin.

DANS ce même tems, nos bâtimens à rames sondoient le long de la côte comme à l'ordinaire; mais j'avois expressément défendu aux Officiers qui les commandoient, de ne faire aucune violence aux Indiens, à moins qu'ils n'y fussent forcés pour leur propre défense; & d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance. Nos gens s'approchèrent du rivage d'aussi près que les lames purent le leur permettre, & firent signe aux Insulaires qu'ils avoient besoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage. Nos canots continuèrent de prolonger la côte, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vue d'un village construit comme celui que nous avions vu dans la dernière isle. Les Insulaires les suivirent en cet endroit, & furent joints par plusieurs autres. Nos bateaux rangèrent le rivage d'aussi près qu'il fut possible, & nous nous tînmes prêts à leur envoyer des secours, & à les soutenir de notre artillerie. Nous vîmes alors un vieillard descendre du village vers le bord de la mer. Il étoit suivi d'un jeune homme. Sa taille étoit haute & il paroissoit vigoureux ; une barbe blanche, qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, lui donnoit

Ann. 1765. Juin.

un air vénérable. Il sembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les Indiens, à un signe qu'il fit, se retirèrent à une petite distance, & il s'avança sur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau vert, & de l'autre, il pressoit sa barbe contre son sein. Dans cette attitude, il fit un long discours; sa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit; & cette espèce de chant n'avoit rien de désagréable. Nous ne regrettions pas moins de pas l'entendre, que de n'en pouvoir pas être entendus nous-même. Cependant, pour lui donner des marques de bienveillance, nous lui jettâmes quelques présens de peu de valeur, lorsqu'il parloit encore; mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre aux siens de les ramasser avant qu'il n'eût achevé sa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jetta à nos gens son rameau vert, & prit ensuite les présens qu'on lui avoit faits. Toutes les apparences nous faisant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes signe de poser bas leurs armes, & la plupart d'entr'eux les quittèrent sur-le-champ. Un de nos Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, sauta du canot, nagea à travers les lames jusqu'au rivage. Les Indiens l'entourèrent aussi-tôt, & commencèrent à examiner ses habits avec beaucoup de curio-

ſité : ils parurent ſur-tout admirer ſa veſte. L'Officier de poupe eut la générosité de l'ôter & d'en faire un don à ſes nouveaux amis ; mais cette complaiſance produiſit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné ſa veſte, qu'un Inſulaire lui dénoua ſa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Notre homme ſentit qu'il ne lui laiſſeroit rien ſur le corps ; il ſe retira comme il put, & regagna ſon canot à la nage. Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Pluſieurs nagèrent juſqu'à nos bateaux ; quelques-uns apportèrent des fruits, & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots, étoit d'obtenir des perles de ces Inſulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huître perlière qu'ils avoient ramaſſées ſur la plage de l'iſle où nous étions deſcendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvînrent à ſe faire entendre. Nous aurions eu peut-être plus de ſuccès, s'ils nous avoit été poſſible de faire quelque ſéjour parmi eux ; mais malheureuſement la côte ne fourniſſoit aucun mouillage pour nos vaiſſeaux.

Ann. 1765 Juin.

La paſſion des Indiens pour les grains de verre, ne permet pas de ſuppoſer qu'ils ne faſſent aucun cas des perles des huîtres qui ſe

ANN. 1765. Juin.

trouvent ſur leurs côtes; & il eſt bien vraiſemblable que ſi nous euſſions pu avoir avec eux quelque commerce, ils n'auroient pas manqué de nous donner de ces perles précieuſes en échange de clous, de haches ou de quelques verroteries, auxquels ils attachent, avec raiſon, un beaucoup plus grand prix. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avoit deux mâts tenus par des cordages.

NOUS donnâmes à ces iſles, dont nous venions de faire la découverte, le nom d'iſles du *Roi Georges*. Cette dernière ſe trouve par les 14^{d} 41′ de latitude S., & 149^{d} 15′ de longitude O.; l'aiguille aimantée y déclinoit de 5^{d} à l'Eſt.



CHAPITRE X.

Navigation depuis les isles du Roi Georges, *jusqu'aux isles de* Saypan, Tinian & d'Aguigan. *Description de plusieurs isles découvertes dans cette Navigation.*

Le même jour, 13, nous poursuivîmes notre route à l'Ouest; & le lendemain, à trois heures après midi, nous eûmes connoissance de la terre qui nous restoit au S. S. O., distante d'environ six heures. Nous courûmes dessus, & nous trouvâmes que c'étoit une isle très-étroite, qui s'étend Est & Ouest: nous en prolongeâmes le côté du Sud. La verdure, qui annonce la fertilité de cette terre, en rend l'aspect très-agréable; mais une houle brise sur cette côte avec un bruit horrible; le fond en est très-mauvais à une certaine distance, & se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette isle, très-peuplée, autant que le coup-d'œil nous a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guère moins de vingt lieues de longueur. Nous lui donnâmes le nom d'isle *du Prince de Galles*. Elle est par les 15^d de latitude S., & 151^d 53′ de longitude O. Sa distance des isles du *Roi Georges*, est d'environ

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

quarante-huit lieues dans la direction du Sud 80d O. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de 3d 30' vers l'Est.

De la pointe occidentale de cette isle, nous dirigeâmes notre route au Nord 82d O.; & le 16, à midi, nous étions par les 14d 28' de latitude S., & 156d 23' de longitude O.; la déclinaison de l'aimant étant de 7d 40' à l'Est. Le vent étoit passé à l'Est; & les lames du Sud, qui avoient rendu notre navigation si pénible, avant d'arriver à la hauteur des isles *de Direction*, & qui depuis ce tems-là avoient cessé, commencèrent à reparoître. Mais au moment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de grandes compagnies d'oiseaux. J'observai journellement qu'avant le coucher du soleil, ces oiseaux dirigeoient leur vol vers le Sud. J'en conjecturai qu'il devoit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne puis m'empêcher de croire que si les vents m'eussent favorisé, je l'aurois rencontrée; &, si nos équipages eussent joui d'une meilleur santé, j'aurois volontiers couru à l'Ouest, pour tenter cette découverte. La population de toutes ces isles-basses, que nous avions vues, sembloit supposer l'existence d'un continent qui ne devoit pas en être éloigné; &, sans cette supposition, il seroit difficile de rendre compte de la manière dont cette lon-

gue chaîne d'isles s'est peuplée; mais le mauvais état des équipages étoit un obstacle insurmontable à cette navigation. ANN. 1765. Juin.

LE jour suivant, 17, nous vîmes divers oiseaux voltiger autour du vaisseau; & nous nous supposâmes dans le voisinage de quelqu'autre isle. Je continuai ma route, mais avec précaution; les isles, dans cette partie de l'Océan, rendent la navigation très-périlleuse: comme ce ne sont la plupart que des terres-basses, un vaisseau peut se trouver dessus avant d'en avoir connoissance. Cependant nous n'apperçûmes rien les 18, 19 & 20, pendant lequel tems nous suivîmes la même route, quoique les oiseaux fussent toujours en grand nombre autour de nos vaisseaux. Nous étions parvenus à 12d 33' de latitude S., & 167d 47' de longitude O. Nous nous étions déja éloignés de 313 lieues de l'isle *du Prince de Galles*, & la déclinaison de l'aiguille aimantée, étoit de 9d 15' à l'Est.

LE lendemain, 21, nous découvrîmes une chaîne de brisans qui s'alongeoient dans le S. S. O., & dont nous n'étions qu'à une lieue de distance. Environ une heure après, on apperçut la terre du haut des mâts, dans l'O. N. O., à la distance de près de huit lieues. Elle se montroit sous l'apparence de trois isles, dont les côtes, bordées de rochers, laissoient

ANN. 1765. Juin.

voir différentes coupures. Le côté S. E. de ces isles, court N. E. $\frac{1}{4}$ N., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. D'une pointe à l'autre, distante d'environ trois lieues, règne un récif sur lequel la mer brise & s'élève à une hauteur effrayante. Nous tournâmes la pointe septentrionale, & nous vîmes la côte du N. O.; & celle de l'Ouest défendues par d'innombrables écueils, qu'il eût été dangereux de vouloir ranger d'un peu près; ces isles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions visitées; & elles n'étoient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppes le long du rivage. Une grande pirogue se montra à quelque distance des côtes; mais nous fûmes forcés, à notre grand regret, d'abandonner cette belle contrée, sans pouvoir en prendre une plus exacte connoissance, à cause des brisans qui, s'étendant au large dans toutes les directions, exposoient à beaucoup plus de risques que la descente ne pouvoit promettre d'avantages. Je crus d'abord que c'étoit une partie des isles *Salomon*, & j'espérai en rencontrer quelques autres d'un plus facile accès.

LA chaîne de rochers, que nous découvrîmes en approchant de ces isles, se trouve par les 10d 15' de latitude australe, & 169d 28' de longitude occidentale; elle est au N. 76d 48'

O. de l'isle du *Prince de Galles*, & à la distance de 352 lieues. Les isles sont au O. N. O. de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Je les nommai les *Isles du danger*, & je m'en éloignai dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ Ouest. Ann. 1765. Juin.

La vue de cette chaîne de brisans me fit craindre de fréquentes alarmes dans la nuit, & j'en avertis mes Officiers, qui la passèrent sur le pont à observer ; cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, que nous eûmes toute la nuit de violens coups de vent, accompagnés de pluie. Vers les neuf heures je rentrai dans ma chambre, & presqu'au même instant j'entendis un grand bruit au-dessus: j'en demandai la cause, & l'on m'informa que la *Tamar*, qui étoit de l'avant, avoit tiré un coup de canon, & que nos gens découvroient des brisans sous le vent à nous : je courus sur le pont, & je m'apperçus bientôt que ce qu'on avoit pris pour des brisans, n'étoit autre chose que des ondulations de la lune à son couchant, qui perçoient à travers un léger nuage. Nous courûmes sur la *Tamar*, mais nous ne l'apperçûmes qu'une heure après.

Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 27, qu'à dix heures du matin, nous apperçûmes une autre isle dans le S. S. O. distante de sept à huit lieues. Nous courûmes dessus. A mesure que nous en approchâmes,

ANN. 1765. Juin.

nous vîmes ses côtes s'abaisser jusqu'au niveau de la surface de la mer; la verdure & les cocotiers qui y croissent en abondance, en rendent l'aspect très-agréable, & un grand lac en baigne l'intérieur; en cela elle ressemble à l'isle du *Roi Georges* : elle a près de trente milles de circonférence. Ses bords sont marécageux, & la mer brise, d'une manière terrible, sur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les côtes; & arrivés au vent de l'isle, je fis mettre nos canots dehors pour reconnoître les sondes, & trouver un mouillage; &, n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai avec ordre de descendre à terre, s'il étoit possible, afin de nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades. Ils abordèrent avec beaucoup de peine, & rapportèrent près de deux cens noix de cocos, qui, dans notre situation, nous parurent d'un prix inestimable. Ceux qui montoient les canots rapportèrent qu'ils n'avoient rien vu dans l'isle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouvèrent des milliers d'oiseaux de mer. Ils étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient tuer sur leurs nids, qu'ils construisent au haut des arbres; mais on n'apperçut aucun quadrupède. Je fus tenté de croire, que cette isle étoit la même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François*, sous le nom

de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Eſt de la grande iſle *Sainte-Eliſabeth*, la principale des iſles *Salomon;* mais ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée *l'Iſle du Duc d'Yorck.* Je penſe que cette iſle n'avoit pas encore été reconnue. La poſition que les cartes Françoiſes donnent aux iſles *Salomon* n'eſt fondée ſur aucune autorité; *Quiros* eſt le ſeul qui prétende les avoir découvertes; & je doute qu'il ait laiſſé des détails qui puiſſent ſervir à les faire reconnoître par d'autres Navigateurs.

ANN. 1765. Juin.

JE continuai de courir ſur le parallèle de ces iſles juſqu'au 29, qu'étant par 10^{d} à l'Oueſt de la poſition qu'on leur aſſigne dans les cartes, je fis voile au Nord, dans le deſſein de traverſer la ligne, & de diriger enſuite ma route ſur les iſles des *Larrons*, que j'eſpérai encore atteindre avant que nous manquaſſions abſolument d'eau. Nous nous trouvions alors par les 8^{d} 13′ de latitude S., & 176^{d} 20′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 10^{d} 10′ à l'Eſt.

Juillet.

LE 2 de Juillet, nous vîmes de nouveau quantité d'oiſeaux voler autour de nous; & à quatre heures après-midi, nous eûmes connoiſſance d'une iſle qui nous reſtoit au Nord, & à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous courûmes deſſus juſqu'au crépuſcule

ANN. 1765. Juillet.

du ſoir, qu'en étant encore à près de quatre lieues, nous louvoyâmes à petites bordées durant la nuit. Aux premiers rayons du jour, cette iſle nous préſenta un coup-d'œil charmant; elle eſt baſſe & unie, couverte d'arbres, entre leſquels les cocotiers ſe font remarquer aiſément; mais des lames qu'on voyoit ſe briſer avec violence, & un rivage marécageux paroiſſoient comme deſtinés à en défendre l'accès, & diminuoient le plaiſir que nous cauſoit la perſpective délicieuſe de cette iſle. Nous vînmes attaquer la côte du S. O., qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès que nous en fûmes à portée, nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que la population y étoit très-nombreuſe. Nous découvrîmes d'abord un millier d'Inſulaires aſſemblés ſur la plage; & bientôt plus de ſoixante pirogues ou eſpèce de pros, mirent en mer, & ramèrent vers nos vaiſſeaux. Nous nous diſposâmes à les recevoir, & en un moment ils ſe rangèrent autour de nous. Leurs pirogues, d'une conſtruction très-bien entendue, étoient ſi nettes, qu'elles paroiſſoient être neuves. Chacune d'elles contenoit au moins trois perſonnes, & ſix au plus.

CES Indiens nous ayant conſidérés pendant quelques inſtans, l'un d'eux ſauta dans l'eau, nagea vers le vaiſſeau, & y grimpa comme

un chat. Dès qu'il fut monté sur le plat-bord, il s'y assit en faisant de violens éclats de rire; il parcourut ensuite tout le vaisseau, s'efforçant de dérober tout ce qui se trouvoit sous sa main; mais ce fut sans succès; parce qu'étant nud, il lui étoit impossible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veste & des culottes; ce qui nous divertit beaucoup, car il avoit tous les gestes & toutes les manières d'un singe nouvellement dressé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une sorte de voracité; &, après avoir fait nombre de tours grotesques, il s'élança du vaisseau par-dessus bord, avec sa veste & ses longues culottes, & regagna sa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que plusieurs autres à son imitation nagèrent vers le vaisseau, montèrent jusqu'aux sabords, par où s'étant insinués, ils se saisirent de tout ce qui leur tomba sous la main, & se replongeant incontinent dans la mer, nagèrent à une très-grande distance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tinssent hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient.

Ann. 1765. Juillet.

Ces Insulaires sont d'une taille très-avantageuse, bien pris & bien proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint est de couleur bronzée, mais claire. Les traits de leur visage n'ont rien de désagréable, & on y remarque

ANN. 1765. Juillet.

un mélange d'intrépidité & d'enjouement dont on eſt frappé. Leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître, ſont noirs. Les uns les portent noués derrière la tête en une groſſe touffe, d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autre n'ont que des mouſtaches, & quelques-uns portent ſeulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ſont entièrement nuds, à l'exception de leurs ornemens, qui conſiſtent en coquillages aſſez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous avoient les oreilles percées, mais ſans aucun ornement; nous jugeâmes cependant qu'ils y en portoient quelquefois de très-peſans; car quelques-uns avoient des oreilles qui deſcendoient juſques ſur leurs épaules; pluſieurs même les avoient entièrement découpées. Un de ces Indiens, qui paroiſſoit jouir de quelque conſidération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étoient vraiſemblablement les trophées de ſes exploits guerriers; car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir. Quelques-uns d'eux étoient ſans armes, & d'autres en avoient d'auſſi dangereuſes qu'on en puiſſe jamais voir: c'étoit une eſpèce de lance, très-large par un bout, & garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents

de dents de goulu de mer, aussi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de cocos, en leur faisant signe que nous en manquions; mais, loin de nous donner quelque espoir de nous en fournir, ils s'efforçoient d'enlever celles que nous avions.

ANN. 1765. Juillet.

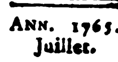
NOS canots, que j'avois envoyés pour reconnoître un lieu propre au mouillage, revinrent bientôt après, avec la nouvelle qu'à deux encablures du rivage, il avoient eu 30 brasses d'eau; mais que le fond étoit de corail, & dans une place trop voisine des brisans pour y être en sûreté à l'ancre. Je fus donc encore dans la nécessité de faire voile sans pouvoir procurer des rafraîchissemens à nos malades. Cette isle, à laquelle mes Officiers voulurent donner mon nom, est située par 1d 18′ de latitude S., & 173d 46′ de longitude O. La déclinaison de l'aiguille y étoit de 11d 15′ vers l'Est.

Isle de Byron.

APRÈS être partis de l'isle *Byron*, nous vîmes, pendant plusieurs jours, une quantité de poissons, mais nous ne pûmes prendre que des goulus, qui furent servis sur ma table, & que le défaut d'autres mêts nous faisoit trouver excellens. La dyssenterie commençoit à se faire sentir dans nos équipages; maladie que le Chirurgien croyoit causée par une chaleur excessive & par la continuité des pluies.

ANN. 1765. Juillet.

LE 21, notre provision de noix de cocos se trouva consommée, & le scorbut commença à faire de nouveaux progrès. Les noix de cocos sont un remède d'une surprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étoient attaqués au point d'avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir se remuer qu'à l'aide de deux hommes, & qui outre leur foiblesse souffroient encore les douleurs les plus aiguës, se rétablissoient très-promptement, quoique sur mer, en mangeant de ces noix; &, en très-peu de tems, ils recouvroient leurs forces, reprenoient leur service, & montoient au haut des mâts aussi légèrement qu'avant leur maladie. Nous n'eûmes, pendant plusieurs jours, que de très-foibles brises & une mer calme: en conséquence nous ne pouvions faire que bien peu de voile. La proximité où nous savions être des isles *des Larrons*, que nous devions regarder comme un séjour propre à nous procurer tous les rafraîchissemens dont nous avions un si pressant besoin, nous faisoit soupirer après des vents frais; d'ailleurs nous éprouvions des chaleurs suffoquantes. Le thermomètre qui montoit souvent à 88^{d}, fut longtems sans descendre au-dessous de 81^{d}. Cette navigation est assurément la plus brûlante, la plus longue & la plus dangereuse qu'on ait jamais faite.


Ann. 1765. Juillet.

Le 21, nous étions par les 13^d 9′ de latitude S., & 158^d 50′ de longitude O.; le 22, notre latitude étoit au 14^d 25′ Nord, & la longitude au 153^d 11′ à l'Est. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes un courant qui portoit au Nord. Nous trouvant alors presqu'à la latitude de *Tinian*, je dirigeai ma route sur cette isle.



CHAPITRE XI.

Arrivée du Dauphin *& de la* Tamar *à* Tinian. *Description de l'état de cette Isle. Détail de ce qui s'y est passé.*

ANN. 1765. Juillet.

LE 28, nous vîmes un grand nombre d'oiseaux qui continuèrent de voler autour de nous jusqu'au 30, où à deux heures après-midi nous eûmes connoissance de la terre dans l'O. $\frac{1}{2}$ rhumb Nord. Nous reconnûmes que c'étoient les isles de *Saypan*, de *Tinian* & d'*Aiguigan.* Ces trois isles se montroient dans l'éloignement sous l'apparence d'une seule, qui, au moment où le soleil passa sous l'horison, s'étendoit du N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb N., en passant par l'O. jusqu'au S. Ouest. A sept heures, nous gouvernâmes au plus près du vent, & passâmes la nuit à louvoyer. Le 31, à six heures du matin, les extrémités des isles, qui se présentoient toujours comme une seule isle, nous restoient depuis le N. O. $\frac{1}{4}$ N. jusqu'au S. O. $\frac{1}{4}$ S. à la distance de cinq lieues. Le côté oriental de ces isles gît N. E. $\frac{1}{4}$ N. & S. O. $\frac{1}{4}$ Sud. *Saypan* est la plus occidentale, & depuis la pointe N. E. de cette isle jusqu'à la pointe S. O. d'*Aiguigan*, la distance est d'environ dix-sept-lieues : ces

trois isles sont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues. *Saypan* est celle qui est la plus grande, & *Aiguigan*, dont les terres sont élevées & d'une forme ronde, est la plus petite. Nous vînmes attaquer le côté oriental de ces isles ; à midi, nous rangeâmes la pointe méridionale de *Tinian* entre cette isle & *Aiguigan*, & nous vînmes jetter l'ancre à sa pointe S. O. par 16 brasses d'eau, fond de gros sable blanc, environ à cinq quarts de mille du rivage & à près de trois quarts de mille d'une chaîne de rochers qui se trouve à une certaine distance de la côte, dans l'endroit même où le Lord Anson avoit mouillé avec le *Centurion*. L'eau y étoit tellement transparente, qu'on en appercevoit distinctement le fond à la profondeur de 24 brasses, c'est-à-dire de 140 pieds.

ANN. 1765. Juillet.

AUSSI-TÔT que notre vaisseau fut amarré, je descendis à terre pour marquer l'endroit où il conviendroit de dresser les tentes pour les malades qui étoient en grand nombre. Nous n'avions pas un seul matelot qui n'eût ressenti les atteintes du scorbut, & plusieurs en étoient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes plusieurs cabanes que les Espagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente; car aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable

ANN. 1765. Juillet.

qu'ils y arrivaſſent de quelques mois ; on y avoit le ſoleil preſqu'au zénith, & la ſaiſon des pluies étoit commencée.

APRÈS avoir marqué la place où l'on devoit dreſſer les tentes, j'entrepris, avec ſix ou ſept de mes Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perſpectives enchantereſſes, ces prairies dont la verdure n'eſt interrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paiſſent en liberté : nous étions impatiens de jouir de la vue de cette délicieuſe contrée, dont on trouve une diſcription ſi intéreſſante dans le voyage du Lord Anſon. Cependant l'objet le plus important étoit de nous procurer du bétail, qui nous devenoit de premiere néceſſité, mais le bois étoit ſi épais, ſi embarraſſé de broſſailles, que nous ne voyions pas deux toiſes devant nous ; & que, pour ne pas nous perdre dans une forêt preſqu'impraticable, nous étions obligés de nous appeller les uns les autres. L'exceſſive chaleur nous avoit fait partir en chemiſe, ſans autres vêtemens que nos longues culottes & nos ſouliers, qui en un moment furent en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins, avec des peines infinies, à traverſer ces bois ; mais, à notre grande ſurpriſe, la contrée

s'offrit à nos regards sous un aspect bien différent du tableau qu'on nous en avoit fait. Les plaines étoient entièrement couvertes de roseaux & de buissons qui s'élevoient, en plusieurs endroits, plus haut que nous, & par-tout au moins jusqu'à la ceinture; nos jambes continuellement embarrassées dans ces espèces de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds; si nous voulions parler, nous étions sûrs d'en avoir la bouche pleine, & plusieurs nous entroient jusques dans la gorge. Après avoir marché ainsi l'espace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes; & un peu avant la nuit, nous revînmes à l'endroit de notre débarquement aussi mouillés que si nous nous fussions plongés dans l'eau, & si harrassés que nous pouvions à peine nous soutenir. J'envoyai aussi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué; nos gens, pendant notre absence, s'étoient occupés à dresser des tentes & à transporter nos malades à terre.

ANN. 1765. Juillet.

LE lendemain, premier Août, fut employé à dresser de nouvelles tentes, à descendre sur le rivage nos pièces à l'eau, & à nettoyer le puits destiné à l'aiguade. Je pense que ce puits est le même où le *Centurion* fit son eau; c'étoit

1 Août.

ANN. 1765. Août.

ſans contredit le plus mauvais que nous euſſions encore trouvé depuis que nous étions en mer : l'eau étoit ſaumâtre & toute pleine de vers. La rade où nous étions à l'ancre, étoit on ne peut pas plus dangereuſe dans cette ſaiſon ; il n'y avoit qu'un fond de ſable qui couvre de groſſes maſſes de corail ; & , comme l'ancre n'a point de tenue ſur le ſable, on eſt expoſé continuellement au danger de voir ſes cables coupés par des coraux durs & tranchans. Pour prévenir cet accident, autant qu'il étoit poſſible , je fis garnir les cables, & y attacher de diſtance en diſtance des tonneaux vuides , pour les faire flotter & empêcher leur frottement ſur les coraux. J'uſai encore d'une autre précaution dont l'expérience m'avoit fait ſentir l'utilité : j'avois d'abord affourché ; mais, obſervant que les cables étoient fort endommagés, je réſolus de ne plus mouiller que ſur une ſeule ancre, afin qu'en filant le cable ou en virant deſſus, ſelon que les vents ſeroient plus ou moins forts, il ne fût jamais aſſez lâche pour porter ſur le fond, & cet expédient réuſſit au gré de mon attente.

DANS les *Syzygies*, la mer devient en cet endroit prodigieuſement groſſe : je n'avois pas encore vu des vaiſſeaux à l'ancre éprouver des roulis de cette force ; nous fûmes un jour aſſaillis par des lames qui, chaſſées par un vent

d'*Oueſt*, étoient ſi terribles & briſoient avec une telle furie ſur le récif, que je fus forcé de remettre en mer & d'y reſter près de huit jours; car, ſi notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fût venu du large, comme cela arrivoit ſouvent, rien n'auroit pu empêcher le vaiſſeau d'être jetté ſur les roches, & de s'y briſer. ANN. 1765. Août.

COMME j'étois attaqué du ſcorbut, je fis dreſſer ma tente ſur le rivage, où je pris ma réſidence; j'y fis auſſi établir la forge de l'armurier, & l'on commença à réparer toutes les ferrures des deux vaiſſeaux. Nous fûmes bientôt convaincus que l'iſle produiſoit des limons, des oranges amères, des cocos, le fruit-à-pain (*a*), des goyaves & quelques autres fruits; mais il fut impoſſible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oſeille ni d'autres plantes anti-ſcorbutiques.

DURANT notre navigation, il ne nous étoit pas mort un ſeul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues que nous avions éprouvées, & la diverſité des climats que nous avions parcourus; mais deux matelots moururent à *Tinian* de la fièvre, & pluſieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du ſcorbut. Je ne

(*a*) On trouve, dans le Voyage du Lord Anſon, une deſcription de ce fruit, page 80, vol. II.

ANN. 1765. Août.

puis m'empêcher de croire que le climat de cette iſle ne ſoit très-mal ſain, du moins pendant la ſaiſon où nous y ſommes venus : les pluies y ſont violentes & preſque continuelles, & la chaleur y eſt ſuffiſante. Le thermomètre reſté à bord fut généralement à 86ᵈ, ce qui n'eſt que 9ᵈ au-deſſus de la chaleur du ſang : & s'il eût été à terre, il auroit monté beaucoup plus haut. J'avois été ſur les côtes de Guinée, aux Indes Occidentales & dans l'iſle *Saint-Tomas* qui eſt ſous la ligne, & je n'avois jamais éprouvé une ſi vive chaleur. Mais un ciel brûlant n'eſt pas le ſeul déſagrément qu'on rencontre dans cette iſle ; on y voit une quantité de mille-pieds, de ſcorpions & de groſſes fourmis dont les morſures ſont également dangereuſes ; il s'y trouve encore une infinité d'inſectes venimeux qui nous étoient entièrement inconnus, & qui nous furent très-incommodes ; leurs piquures cauſoient des douleurs aiguës, & nous tremblions de nous mettre au lit : on n'en étoit pas plus exempt à bord que ſur le rivage ; ces inſectes, qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris poſſeſſion de tous les recoins & ne laiſſoient aucun repos aux matelots, en quelqu'endroits qu'ils ſe logeaſſent.

AUSSI-TÔT que nos tentes furent dreſſées & qu'on eut tout diſpoſé pour le traitement

des malades, j'envoyai du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande diſtance de notre quartier, & les animaux étoient ſi ombrageux, qu'il étoit difficile d'en approcher d'aſſez près pour les tirer ; quelques détachemens, envoyés pour en tuer lorſqu'on ſut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les pourſuivre avant de pouvoir les atteindre ; & lorſqu'un de ces animaux avoit été traîné l'eſpace de ſept ou huit milles à travers les bois, & les plaines hériſſées de bruyères, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide, & n'étoit plus bon à rien ; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt que nos gens, exténués par ces pénibles courſes étoient bien-tôt attaqués de fievres dont ils avoient peine à ſe retirer.

ANN. 1765. Août.

NOUS parvenions avec moins de peine à nous procurer de la volaille, les bois de cette iſle ſont peuplés d'une ſi grande quantité d'oiſeaux de toutes les eſpèces qu'on pouvoit toujours en tirer aiſément ; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle, qu'une heure après qu'on les avoit tués, ce n'étoit plus que de la pourriture.

L'ISLE abonde en cochons ſauvages, qui faiſoient notre plus grande reſſource pour la viande fraîche ; ils ſont très-féroces, & ſi

ANN. 1765. Août.

gros qu'ils peſent communément deux cens livres : on pouvoit les tirer ſans beaucoup de difficulté ; mais un nègre, qui étoit à bord de la *Tamar*, imagina une manière de les prendre au piège, qui eut le plus grand ſuccès : c'étoit un grand avantage ; nous étions non-ſeulement aſſurés de manger chaque jour de la viande fraîche, mais nous pouvions encore en envoyer un bon nombre à bord, ce qui faiſoit une excellente proviſion.

TANDIS que nous nous occupions des moyens de nous procurer du bœuf frais avec moins de fatigue, M. Gore, un de nos Contre-Maîtres, découvrit un endroit très-agréable du côté du N. O. de l'iſle qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. J'y en envoyai auſſi-tôt un détachement avec une tente, pour y reſter plus commodément ; & chaque jour nos bateaux en rapportoient tout ce qu'on avoit tué ; mais quelquefois la mer briſoit avec tant de furie ſur le rivage qu'il étoit impoſſible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tentèrent de franchir la lame.

NOUS nous trouvions alors abondamment pourvus de toutes ſortes de proviſions fraîches. Chaque jour on faiſoit cuire du pain pour les malades, & les fatigues diminuant, les fièvres

furent moins fréquentes. Le poiſſon qu'on prend ſur cette côte eſt très-beau, mais très-mal-ſain; il occaſionna de fâcheux accidens à ceux qui en mangèrent. L'Auteur du Journal du Lord Anſon dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir abſolument s'abſtenir de poiſſon, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés très-incommodés. Mais nous avions mal interprété ce paſſage; nous avions cru que ce poiſſon n'avoit été nuiſible aux gens du *Centurion*, que parce qu'ils en avoient mangé avec excès; & que, dans ce cas, il n'y avoit pas de raiſon de s'en abſtenir totalement, mais qu'il étoit ſeulement néceſſaire d'en manger avec ſobriété. Nous acquîmes, par notre propre expérience, une connoiſſance qui auroit pu nous moins coûter; & tous ceux qui mangèrent de ce poiſſon, même ſobrement, furent très-dangereuſement malades, & coururent les riſques d'en perdre la vie.

ANN. 1765. Août.

CETTE iſle produit auſſi du coton & de l'indigo en abondance, & aſſurément elle ſeroit d'un grand revenu ſi elle étoit ſituée aux Indes occidentales. Le Chirurgien de la *Tamar* ſema différentes graines ſur un terrein qu'il avoit pris la peine d'enclorre; mais notre ſéjour ne fut pas aſſez long pour retirer aucun avantage de cette plantation.

ANN. 1765. Août.

TANDIS que nous étions en rade, j'envoyai la *Tamar* reconnoître l'iſle de *Saypan*, qui eſt plus conſidérable que *Tinian* par ſon étendue; & l'élévation de ſes terres la montre ſous un aſpect plus agréable. La *Tamar* alla mouiller au vent de cette iſle, à la diſtance d'un mille du rivage, & par 10 braſſes d'eau, même fond que celui que nous avions à *Tinian*. Ses gens deſcendirent ſur une très-belle plage ſablonneuſe, qui s'étend l'eſpace de ſix ou ſept milles; ils ſe promenèrent dans le bois où ils remarquèrent pluſieurs arbres qui ſeroient très-propres à faire des mâts de navire. Ils virent beaucoup de cochons ſauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiſeau. Ils ne trouvèrent près de la plage aucune ſource d'eau douce, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'écailles d'huitres perlières, amoncelés ſur le bord du rivage, & pluſieurs autres veſtiges, leur firent juger qu'il n'y avoit pas bien long-tems qu'on étoit venu dans l'iſle : il peut ſe faire que les Eſpagnols s'y rendent à de certaines ſaiſons de l'année, pour y faire la pêche des perles. Ils virent auſſi pluſieurs de ces piliers de figure pyramidale, qui porte ſur une baſe quarrée, & dont on peut voir la deſcription dans le voyage du Lord Anſon.

Ann. 1765. Septembre.

Le lundi, 30 Septembre, nos malades se trouvant parfaitement rétablis, j'ordonnai qu'on rembarquât les tentes, la forge, le four & tout le bagage que nous avions à terre; & munis de tous les rafraîchissemens que l'isle fournit, particulièrement d'environ deux milles noix de cocos, dont nous avions éprouvé toute l'efficacité contre le scorbut; nous appareillâmes le lendemain, premier octobre, de la rade de *Tinian*, où nous avions fait un séjour de neuf semaines; & j'espérai trouver la mousson du N. E. avant d'arriver au méridien des isles de *Bashee*. Je côtoyai le rivage pour reprendre à bord ceux que nous avions envoyés à la chasse du bétail. Le vent fut très-foible tout le jour jusqu'au lendemain 2, au soir, qu'il passa à l'Ouest joli frais : je fis alors route au Nord, & le 3, dans la matinée, nous eûmes connoissance d'*Anatacan*, isle remarquabe par l'élévation de ses terres, & qu'avoit reconnue le Lord Anson avant de relâcher à *Tinian*. Octobre.



CHAPITRE XII.

Navigation depuis Tinian, *jusqu'à* Pulo-Timoan. *Description de cette isle, de ses Habitans & de ses productions. Route depuis* Pulo-Timoan, *jusqu'à* Batavia.

ANN. 1765. Octobre.

NOUS continuâmes de faire voile au Nord jusqu'au 10, qu'étant par les 18d 33′ de latitude S., & 136d 50′ de longitude O., nous nous trouvâmes de vingt-deux milles plus au Sud, que nous ne le croyons par notre estime; différence que nous attribuâmes à un fort courant qui portoit dans cette direction. A cette hauteur, l'aiguille aimantée déclinoit de 5d 10′ à l'Est, & pendant quelque tems nous observâmes que sa déclinaison décroissoit régulièrement, de sorte qu'arrivés le 19 par 21d 10′ de latitude S., & 124d 17′ de longitude O., la direction de l'aiguille fut le plein Nord.

LE 18, le vaisseau se trouva à dix-huit milles au Nord de sa latitude estimée. Nous vîmes autour de notre vaisseau plusieurs oiseaux de terre qui paroissoient très-fatigués. Nous en prîmes un, dans l'instant qu'il se posoit sur un de nos boute-dehors. Cet oiseau nous parut d'une espèce rare; il étoit de la grosseur

grosseur d'une oie : le bec & les cuisses d'un noir d'ébène relevoient l'éclat de son plumage plus blanc que la neige ; son cou étoit d'environ un pied de longueur, & aussi menu que celui d'une grue ; & son bec recourbé étoit si long & si gros, qu'il n'étoit pas aisé de concevoir comment les muscles du cou pouvoient le supporter. Il vécut quatre mois de biscuit & d'eau; mais il dépérissoit chaque jour, &, selon l'apparence, il mourut faute d'une nourriture qui lui fût plus analogue. Il étoit devenu si maigre, que ce n'étoit plus qu'un squelette. Je ne pense pas que cet oiseau, différent de toutes les espèces de *Toucan* dont Edwards fait mention, ait jamais été décrit par les Naturalistes. Ces oiseaux paroissent s'être écartés de quelques isles au Nord desquels nous avons passé, & qui ne sont point sur les cartes.

ANN. 1765. Octobre.

L'AIGUILLE aimantée resta plein Nord jusqu'au 22, que l'isle de *Grafton*, la plus septentrionale des isles de *Bashee*, nous restoit au Sud, distante de six lieues. Ayant résolu de toucher à ces isles, je courus sur celle que nous appercevions; mais comme la navigation, depuis ces isles jusqu'au détroit de *Banca*, est très-périlleuse, & qu'un beau ciel & un vent frais nous permettoient de forcer de voiles, je crus qu'il étoit plus prudent de

ANN. 1765. Octobre.

pourſuivre notre route, & je remis le cap à l'Oueſt. Entre les iſles de *Bashee*, on en compte cinq principales ; &, d'après notre obſervation, la poſition de l'iſle *Grafton*, eſt par les 21d 81′ de latitude Sud, & 118d 14′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant y étoit de 1d 20′ à l'Oueſt.

LE 14, étant par les 16d 59′ de latitude N., & 113d 1′ de latitude O., nous reconnûmes les triangles qui ſont en dehors de la pointe de *Praſil*, & forment un des plus dangereux écueils. Le 30, nous vîmes pluſieurs arbres flotter le long du vaiſſeau ; la plupart étoient de gros bambous. La ſonde alors nous rapporta 23 braſſes d'eau, fond de ſable brun-foncé & de coquilles briſées. Nous étions par les 7d 14′ de latitude N., & 104d 21′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 30′ à l'O. Le jour ſuivant, le vaiſſeau étoit treize milles au Nord de ſa latitude eſtimée; ce que nous reconnûmes être l'effet d'un courant; le 2 de Novembre, il ſe trouvoit trente-huit milles au Sud de notre eſtime. La latitude obſervée, fut de 3d 54′ N., & la longitude eſtimée de 103d 20′ Eſt. Nous eûmes 42 & 43 braſſes d'eau, fond de vaſe.

Novembre.

A ſept heures du matin, du 3, nous vîmes l'iſle de *Timoan* dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance d'environ douze lieues. Dampierre

ANN. 1765. Novembre.

ayant fait mention de cette iſle comme d'un lieu où l'on peut ſe procurer des rafraîchiſſemens, je fus tenté d'y relâcher; nous ne vivions plus que de ſalaiſon, qui commençoit à ſe corrompre; mais les légères briſes, les calmes, les courants du Sud, m'empêchèrent d'arriver au mouillage avant le 5 au ſoir. Nous laiſsâmes tomber l'ancre par 18 braſſes d'eau, à la diſtance d'environ deux milles du rivage, dans une baie du côté oriental de l'iſle.

LE lendemain, 6, nous allâmes à terre pour voir ce qu'il ſeroit poſſible d'obtenir. Les habitans, qui ſont des Malais, nous parurent un peuple inſolent. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre ſur le bord de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, & un crit, eſpèce de poignard, à la ceinture. Nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & auſſi-tôt nous commençâmes à traiter; mais tout ce qu'il fut poſſible de nous procurer, ſe réduiſit à une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches & d'autres inſtrumens de cette eſpèce; mais ils les refusèrent d'une air mépriſant, & demandèrent des roupies. N'en

ANN. 1765. Novembre.

ayant pas, nous nous trouvions embarraſſés de payer l'acquiſition que nous avions faite; je ſongeai à leur offrir des mouchoirs, & par grace, ils daignèrent accepter les meilleurs.

CES peuples ſont d'une ſtature au-deſſous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint eſt de couleur bronzée & preſque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, étoit vêtu comme un Perſan; mais les autres étoient nuds, à la réſerve d'un mouchoir qu'ils portent autour de leur tête en manière de turban, & quelques morceaux d'étoffe dont ils ſe ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agraffe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ont l'attention de ne pas les laiſſer voir aux étrangers. Leurs maiſons, bâties en bois de bambou, ſont propres & régulièrement conſtruites; elles s'élèvent ſur des poteaux, à huit pieds environ au-deſſus du ſol. Leurs canots ſont auſſi très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns d'aſſez conſidérables, & dont ils ſe ſervent probablement pour aller commercer à *Malacca*. Mais, quand nous fûmes à terre, le pays nous parut très-agréable & couvert d'arbres.

L'ISLE eſt montueuſe, elle produit en

abondance le chou palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire part de leurs fruits. Nous apperçûmes quelques rifières : les autres productions végétales de l'ifle nous font inconnues; un féjour de trente-fix heures ne nous laiffa pas le tems de vifiter cette contrée vraifemblablement fertile.

ANN. 1765. Novembre.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie où nous étions à l'ancre, nous réufsîmes à y faire une abondante pêche. Nous jettâmes notre feine avec le plus grand fuccès; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Infulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poiffons qui font fur leurs côtes. Deux belles rivières viennent fe jetter dans la baie; l'eau en eft parfaite, & nous la trouvâmes fi fupérieure à celle que nous avions à bord, que nous en remplîmes autant de pièces qu'on put en charger fur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis que nous étions à l'ancre, quelques Infulaires nous apportèrent un animal qui avoit le corps d'un lièvre & les jambes d'un daim; un de nos Officiers l'acheta. Nous aurions voulu pouvoir le conferver vivant; il nous fut impoffible de lui procurer l'efpèce de nourriture qui lui étoit propre; il fallut donc le tuer,

ANN. 1765. Novembre.

la chair en étoit d'un très-bon goût. Le tems fut à l'orage durant notre séjour devant cette isle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent presque sans interruption.

LE 7, dans la matinée, voyant l'impossibilité de nous procurer de nouveaux rafraîchissemens, nous appareillâmes pour profiter d'une bonne brise de terre; dans l'après-midi, nous apperçûmes que les courans nous portoient dans le S. E. avec une vîtesse qu'on peut estimer d'un mille par heure. La déclinaison de l'aiguille étoit de 38′ à l'Ouest. Nous traversâmes ces parages dans la saison la moins favorable; car lorsque nous fûmes à la latitude de *Pulo Condore*, nous n'eûmes plus que de légères brises & des calmes qui n'étoient interrompus que par des pluies violentes, des éclairs & du tonnerre.

LE 10, nous apperçûmes la pointe orientale de l'isle de *Lingen*, qui nous restoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., distante de onze ou douze lieues. Le courant portoit E. S. E. avec une vîtesse d'un mille par heure : à midi le vent calma, & nous mouillâmes une ancre à jet par 20 brasses d'eau; à une heure, le tems s'étant éclairci, nous eûmes la vue d'une petite isle dans le S. O. 5^{d} 30′ S. à la distance de dix ou onze lieues.

Le 11, à une heure après minuit, nous levâmes l'ancre & fîmes de la voile: à six heures, la petite isle nous restoit O. S. O., distante d'environ sept lieues; un grouppe d'autres très-petites isles, que nous prîmes pour les isles *Domines*, dans l'O. 5^{d} 30′ N., à la distance de sept ou huit lieues, & deux pointes remarquables sur l'isle de *Lingen*, nous restoient O. $\frac{1}{4}$ N. O., dans un éloignement de dix ou douze lieues. Notre latitude observée fut alors de 18′ S.; la latitude de la pointe orientale de *Lingen* de 10′ S., & la longitude orientale de 105^{d} 15′. *Pulo Taya* en est presque au S. $\frac{1}{4}$ S. O., & distante d'environ douze lieues. ANN. 1765. Novembre.

Le 12, à dix heures du matin, nous vîmes dans le N. E. une petite jonque Chinoise: le lendemain, à sept heures du matin, nous eûmes connoissance d'une petite isle appellée *Pulo Toté*, qui nous restoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E., à la distance d'environ douze lieues. Un peu au Nord de *Pulo Taya*, est une très-petite isle, nommée *Pulo Toupoa*.

Le jour suivant, 13, à quatre heures de l'après-midi le vent ayant calmé, nous laissâmes tomber l'ancre par 14 brasses d'eau, fond mou; *Pulo Taya* nous restant au N. O., dans un éloignement de près de sept lieues. En cet endroit, le courant portoit Est

ANN. 1765. Novembre.

$\frac{1}{4}$ S. E., avec une vîteſſe que nous eſtimâmes de deux nœuds & deux braſſes par heure. A la diſtance de près de quatre milles nous vîmes un *Sloup* à l'ancre, qui arbora pavillon Hollandois. Dans la nuit nous eſſuyâmes de violentes raffales, accompagnées de très-fortes pluies; dans un coup de vent le greſlin que nous avions mouillé rompit, ce qui nous obligea de laiſſer tomber notre ancre d'affourche. A huit heures du matin du 14, le vent, plus maniable, varia du N. N. O. à l'O. S. O.; nous mîmes dehors la chaloupe; levâmes notre ancre d'affourche, & à neuf heures nous fîmes voile; un fort courant nous entraînoit vers l'Eſt; à deux heures nous remîmes le vaiſſeau à l'ancre ſur 15 braſſes; *Pulo Taya* nous reſtant N. O. $\frac{1}{4}$ N., entre ſept ou huit lieues de diſtance. Le *Sloup*, que nous avions vu la veille, portant pavillon Hollandois, étoit reſté à l'ancre dans la même place; j'envoyai un canot avec un Officier pour prendre de lui quelques informations; l'Officier fut très-bien reçu, mais il fut fort ſurpris de ne pouvoir ſe faire entendre: il ne ſe trouvoit ſur ce vaiſſeau que des Malais, ſans un ſeul blanc; ils préſentèrent du thé à l'Officier, & ſe conduiſirent, à ſon égard, de la manière la plus honnête. Ce *Sloup* étoit d'une conſtruction ſingulière; ſon pont étoit

de bambou, & deux groſſes pièces de bois placées aux deux bouts du vaiſſeau, lui ſervoient de gouvernail. ANN. 1765. Novembre.

LE lendemain, 15, à ſix heures du matin, nous fîmes ſous voile; à deux heures, *Monopin-Hill*, qui nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ dix ou onze lieues, avoit l'apparence d'une petite iſle; il eſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de ſept iſles, dont il eſt éloigné de près de douze lieues; ſa latitude eſt de 2^d Sud. Arrivés à la hauteur des ſept iſles, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ Sud; nos ſondes furent régulières depuis 12 juſqu'à 7 braſſes; & bientôt après nous vîmes la côte de *Sumatra*, courant du O. S. O. à O. $\frac{1}{4}$ N. O. à la diſtance d'environ ſept lieues. Vers le ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur ſept braſſes d'eau; & le lendemain, 16, à quatre heures du matin, nous continuâmes notre route en gouvernant S. $\frac{1}{4}$ S. E. juſqu'à ce que la pointe de *Monopin-Hill* & celle de *Batacarang*, qui eſt ſur la côte de *Sumatra*, nous reſtèrent l'une à l'E., & l'autre au S. E. afin d'éviter *Frédérick Hendrick*, écueil dangereux ſitué à mi-chemin entre *Banca* & *Sumatra*. Les ſondes nous donnèrent 13 & 14 braſſes; alors nous gouvernâmes E. S. E., cherchant à tenir le milieu du canal, pour nous éloigner également d'une bature, qui eſt l'entrée de la

ANN. 1765. Novembre.

rivière de *Palambam* & de celle qui eſt ſituée à la hauteur de la pointe occidentale de *Banca*. Quand nous fûmes par le travers de la rivière de *Palambam*, nous trouvâmes que le fond s'élevoit régulièrement de 15 juſqu'à 7 braſſes; & après l'avoir dépaſſée, les ſondes rendirent 15 & 16 braſſes. Nous continuâmes de gouverner E. S. E. entre la troiſième & la quatrième pointe de *Sumatra*, diſtante l'une de l'autre d'environ dix lieues. Les ſondes, priſes le long de la côte de *Sumatra*, donnèrent depuis 11 juſqu'à 13 braſſes; & la haute terre de *Queda Banca*, qu'on appercevoit au-deſſus de la troiſième pointe de *Sumatra*, nous reſtoit E. S. E. Depuis la troiſième pointe juſqu'à la deuxième, diſtance d'environ onze ou douze lieues, la route eſt S. E. $\frac{1}{4}$ Sud. La haute terre de *Queda Banca* & la deuxième pointe de *Sumatra*, giſent entr'elles E. N. E. & O. S. O.; le canal a près de cinq lieues de large; & l'on a dans le milieu 24 braſſes d'eau. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes par 13 braſſes; *Monopin-Hill* nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ rhumb O., & la troiſième pointe de *Sumatra* au S. E $\frac{1}{4}$ E. de deux à trois lieues de diſtance. Nous apperçûmes alors pluſieurs vaiſſeaux, dont la plupart portoient pavillon Hollandois. Dans la nuit, nous eûmes des vents très-frais & par grains, avec du tonnerre, des éclairs

& une grande pluie ; mais, comme la tenue étoit très-forte dans ce mouillage, la bonté de nos cables nous rassuroit sur le danger d'être jettés à la côte.

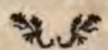
LE lendemain au matin, 17, le courant ou la marée portoit au S. E. avec une vîtesse que j'estimai de trois nœuds par heure. Nous appareillâmes à cinq heures par un vent d'Ouest modéré & un tems brumeux. Dans la nuit, la direction de la marée changea, & reversa avec la même force dans le N. O. ; ainsi, la marée en cet endroit monte ou descend douze heures de suite.

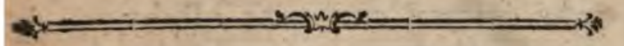
LE 19, nous parlâmes à un Senault Anglois de notre Compagnie des Indes, il étoit parti de *Bencoolen* pour se rendre à *Malacca* & ensuite au *Bengale* ; nous nous trouvions alors avec les premières provisions du vaisseau, qui étoient entièrement corrompues ; le bœuf & le porc exhaloient une odeur insupportable, & notre pain fourmilloit de vers. Le Maître du Senault n'eut pas plutôt appris notre situation, qu'il nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue ; ce qui étoit, je pense, la moitié de ses provisions ; & il eut la générosité de ne vouloir rien accepter que nos remerciemens : c'est avec plaisir que je lui paie ce tribut de reconnoissance ; & je suis bien fâché de ne pas me

rappeller fon nom, ni celui de fon vaiffeau.

ANN. 1765. Novembre.

DANS l'après-midi, nous rangeâmes la pointe de *Sumatra*, & les fondes, le long de la côte du Nord, à la diftance d'un mille & demi du rivage, furent de 14 braffes. A trois heures & demie, nous laifsâmes tomber l'ancre, & j'envoyai un canot pour reconnoître les fondes, à caufe des écueils qui s'étendent au Nord de l'ifle appellée *Lucipara*, qui nous reftoit au S. E. $\frac{1}{4}$ à la diftance d'environ fix lieues. La brife trop foible, & le flot qui portoit fortement au Nord ne nous permirent pas de paffer entre ces écueils & la côte de *Sumatra*, avant le 20 après-midi. Les fondes furent régulièrement de 9 & 10 braffes en prolongeant l'ifle, & de 5 & 6 braffes en côtoyant *Sumatra*. Ce canal, continuellement fréquenté, eft trop bien connu pour que je doive inférer ici les particularités de notre paffage. Je dirai feulement que le mercredi, 17, à fix heures du foir, nous pafsâmes entre les ifles *Edam* & *Horn*, & nous entrâmes dans la rade de *Batavia*. A huit heures, nous jettâmes l'ancre à quelque diftance des vaiffeaux, l'ifle d'*Onruft* nous reftant à l'O. N. O. à la diftance de cinq ou fix milles.





CHAPITRE XIII.

Séjour à Batavia, & départ de ce Port.

LE LENDEMAIN, qui étoit le 28 de Novembre conformément à notre journal, mais qui se trouvoit être le 29, selon la vraie date d'Europe, sur laquelle nous avions perdu un jour en suivant le cours annuel du soleil, nous vinmes mouiller plus près de la ville, & nous saluâmes le fort d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avoit dans cette rade plus de cent vaisseaux, grands ou petits, & de ce nombre un gros vaisseau Anglois de Bombay, qui nous salua de treize coups de canon.

ANN. 1765. Novembre.

LA Compagnie Hollandoise entretient toujours ici un vaisseau amiral. Le Commandant de cette patache, qui, parmi ses compatriotes, est un personnage de conséquence, jugea à propos d'envoyer son canot à mon bord; le conducteur aussi mal vêtu qu'il avoit mauvaise mine, me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre destination, & me fit plusieurs autres questions non moins impertinentes; il se disposa en même-tems à écrire mes réponses; mais

ANN. 1765. Novembre.

je lui épargnai cette peine : il fut prié de quitter ſur-le-champ mon bord & de retourner dans ſon canot, ce qu'il fit ſans répliquer.

A notre arrivée à *Batavia*, nous n'avions pas un ſeul malade dans les deux équipages; mais ſachant que l'air y eſt plus malſain qu'en aucun endroit des Indes, dans la ſaiſon des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y eſt très-commun, je réſolus d'en partir auſſi-tôt que nous ſerions prêts à remettre en mer. Je deſcendis pour faire viſite au Général; mais il étoit à ſa maiſon de campagne, qui eſt à quatre milles environ de *Batavia* : je trouvai cependant un Officier, qu'on nomme *le Sabandar* & qui eſt l'introducteur des Etrangers. Il me propoſa obligeamment de me conduire chez ſon Excellence, ſi je l'aimois mieux que d'attendre ſon retour. J'acceptai ſes offres & nous partîmes ſans différer. Le Général me fit le plus gracieux accueil, & me laiſſa le choix de chercher un logement dans la ville, ſi je ne voulois pas en prendre un à l'hôtel. Cet hôtel eſt une grande & belle maiſon, que le Général afferme à un particulier, avec le privilége excluſif de loger tous les Etrangers, qui ſont toujours en très-grand nombre. Un habitant qui oſeroit donner un lit à un Etranger, ne fût-ce que pour une ſeule

nuit, payeroit une amende de 500 rixdalers; ce qui fait près de 2500 livres, monnoie de France. Il eſt peu de grands édifices à *Batavia*, les maiſons joignent à la régularité de la conſtruction tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable & commode. Les rues ſont larges, bien percées, & la plupart traverſées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux, qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande, ſont ſans doute commodes pour les négocians, qui peuvent faire conduire par eau les marchandiſes devant leurs portes; mais ils doivent auſſi entretenir une humidité pernicieuſe aux habitans. On conçoit que la ville étant bâtie ſur un terrein marécageux, les canaux ſont néceſſaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embelliſſent, gênent la circulation de l'air, & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs qui s'en élèvent.

Ann. 1765. Novembre.

Il n'eſt guère de ville en Europe plus peuplée. *Batavia* ſemble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandois, les Portugais, les Chinois, les Perſans, les Maures, les Malais, les Javans habitent cette ville & compoſent la ſociété. Les Chinois ont un quartier ſéparé. Ce ſont eux qui y font le plus grand commerce : car il arrive annuellement dans cette rade dix ou douze

ANN. 1755. Novembre.

grosses jonques de la Chine. C'est en grande partie à la richesse de ce commerce qu'est dûe l'opulence dont les Hollandois jouissent à *Batavia*. Si la variété des plaisirs, la bonne chère, & les productions de la terre les plus capables de flatter le goût, concourent à rendre ce séjour agréable, la jouissance en est troublée par une infinité d'insectes venimeux qui ne vous laissent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y est sur-tout frappé de la beauté des chemins, embellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & superbes arbres; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-grosses barques, les maisons de campagne des habitans offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils résident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maisons de plaisance où ils respirent un air plus pur & plus salubre que dans la ville. Le luxe y est à un tel degré, que c'est presqu'un déshonneur que d'y être à pied.

IMPATIENT de quitter *Batavia* où nous étions arrivés le 28 Novembre, je pressois notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchissemens, une provision de riz & d'arrack pour le reste du voyage,

Décembre.

nous appareillâmes; &, le 10 Décembre, nous fîmes

fîmes voile de cette rade. Le fort nous salua d'onze coups de canon, & le vaisseau amiral de treize, qui furent rendus de mon bord. Nous reçûmes aussi le salut d'un vaisseau Anglois. Nous gouvernâmes sur l'isle *du Prince*, qui est dans le détroit de *la Sonde*; &, le 14, nous y vînmes mouiller. Dans ce passage il nous vint de la côte de *Java* des canots chargés de tortues; ils nous en fournirent une si grande quantité, qu'on ne servoit rien autre chose aux deux épuipages. Nous restâmes à l'ancre jusqu'au 19 devant l'isle *du Prince*, où nous ne vécûmes encore que de tortues, que les habitans de l'isle nous vendoient à très-bon compte. Après y avoir fait de l'eau & du bois, autant que nous pûmes en prendre, nous mîmes à la voile, & avant la nuit nous avions doublé la pointe de l'isle de *Java*. Ce fut alors qu'une fièvre putride parut se développer avec fureur dans nos équipages; trois de mes matelots en moururent, & plusieurs autres furent si malades qu'on les jugeoit sans espérance. Cependant nous n'avions pas perdu un seul homme à *Batavia*; ce qui fut regardé, malgré la brièveté de notre séjour, comme un exemple extraordinaire de bonheur. Nous ne fûmes pas quinze jours en mer, que nous eûmes la consolation de voir tous nos malades parfaitement rétablis.

ANN. 1765. Décembre.

CHAPITRE XIV.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. *Retour en Angleterre.*

ANN. 1766. Février.

NOUS CONTINUAMES de faire voile près de quarante-huit jours, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Seulement, dans cet intervalle de tems, nous eûmes le malheur de perdre un de nos meilleurs canonniers. Il se laissa tomber du bord, & tous nos efforts ne purent le sauver. Le 10 Février, nous eûmes la vue de la côte d'Afrique, dont nous n'étions plus qu'à sept lieues, & qui s'étendoit depuis le N. N. O. jusqu'au N. Est. Elle paroissoit coupée en plusieurs hautes montagnes entre lesquelles on voyoit le terre s'abaisser en pente douce & couverte de sable blanc. Sa latitude S. étoit de 34^d 15', & sa longitude O. de 21^d 45'. L'aiguille aimantée déclinoit de 22^d à l'Ouest; & la sonde nous rendit 53 brasses, fond de gros sable brun.

NOUS portâmes sur la terre, & lorsque nous en fûmes à deux lieues environ, nous vîmes une épaisse fumée qui s'élevoit d'une plage sablonneuse. J'imaginai que cette fumée étoit produite par les Hottentots, & j'étois surpris qu'ils choisissent pour leur résidence

cette partie de la côte, qui ne paroît être composée que de dudes, où l'on n'apperçoit ni arbisseau, ni verdure, & sur laquelle la mer brise avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable. ANN. 1766. Février.

Le 12, à trois heures après midi, nous doublâmes le cap *Lagullas*, d'où la côte court O. N. O. jusqu'au cap de *Bonne-Espérance*, qui en est éloigné de trente lieues. Le jour suivant, 13, nous passâmes entre l'isle *Pingoin* & la *Pointe Verte*, & nous entrâmes dans la baie *des Tables* sous nos huniers tous les ris pris; les vents étant au S. S. E. grand frais & par grains violens. A trois heures après midi, nous laissâmes tomber l'ancre, & nous saluâmes le fort qui nous rendit le salut. Les Hollandois me dirent qu'aucun de leurs vaisseaux n'auroit osé entrer dans la baie avec un vent si désavantageux, & qu'ils nous avoient vu avec suprise entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude, qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

Le lendemain, 14, dans la matinée, je descendis à terre pour me rendre chez le Gouverneur : sa voiture m'attendoit déja sur le rivage. Je vis un homme avancé en âge, & très-populaire : il me reçut avec une extrême politesse : il eut l'honnêteté de m'offrir un appartement dans la maison de la Compagnie

Ann. 1766, Fevrier.

durant mon féjour au Cap, & me pria de difpofer de fa voiture, comme fi elle m'appartenoit. Etant un jour à dîner chez lui avec quelques autres perfonnes, j'eus occafion de parler de la fumée que j'avois vue fur une plage fablonneufe en un endroit de la côte où tout annonçoit la ftérilité de la terre; & j'ajoutai que cela m'avoit caufé quelque étonnement. Il me dit qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un autre vaiffeau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte, avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre, qu'on fuppofoit être une ifle, fût inhabitée; il m'apprit à ce fujet qu'il y avoit près de deux ans que deux vaiffeaux Hollandois de la Compagnie des Indes avoient fait voile de *Batavia* pour le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelle; il foupçonnoit que l'un de ces deux vaiffeaux, ou même tous les deux, avoient fait naufrage fur cet endroit de la côte, & que les fumées qu'on avoit apperçues venoient de ces malheureux qui s'y étoient perdus; & il ajouta qu'on avoit déjà envoyé plufieurs fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer brifoit fur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés de revenir fans ofer y defcendre. Je fus touché du récit d'une fi trifte aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé auparavant; car j'aurois

fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misère. Ann. 1766. Février.

Le Cap eſt une excellente relâche pour les vaiſſeaux qui doivent doubler cette pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en eſt très-frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des rafaîchiſſemens de toute eſpèce. Le jardin de la Compagnie eſt un endroit délicieux : à l'un des bouts de ce jardin, eſt une ménagerie qui appartient au Gouverneur ; il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares : j'y ai vu trois belles autruches & quatre zèbres d'une taille extraordineire. Nos gens, à qui je permettois d'aller à terre chacun à leur tour, profitoient de cette liberté pour ſe régaler des vins du Cap, & ils ne revenoient guère à bord ſans en avoir bu avec excès. Tandis que nous étions dans cette rade, nous vîmes arriver pluſieurs vaiſſeaux, les uns Hollandois, les autres François, quelques-uns Danois, mais il n'y en avoit point qui n'eût une deſtination ultérieure.

Après un ſéjour, que j'avois prolongé juſqu'à trois ſemaines pour laiſſer aux équipages le tems de ſe remettre des fatigues qu'ils avoient eſſuyées, je pris congé du bon vieux Gouverneur, & muni de tous les rafraîchiſ-

ANN. 1766. Mars.

ſemens néceſſaires, je fis voile, le 7 Mars, de la baie *des Tables*, par un vent très-favorable du Sud-Eſt.

LE 16, à ſix heures du matin, nous eûmes la vue de l'iſle de *Sainte-Hélène*, dans l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtante d'environ ſeize lieues; & ſur le midi, nous apperçûmes un gros vaiſſeau portant pavillon françois. Nous continuâmes notre route, & quelques jours après, comme nous faiſions voile par un très-beau tems & un vent frais, à une diſtance conſidérable de la terre, le vaiſſeau reçut une ſecouſſe auſſi rude que s'il eût donné ſur un banc : la violence de ce mouvement nous alarma tous, & nous courûmes ſur le pont; nous vîmes la mer ſe teindre de ſang dans une très-grande étendue; ce qui diſſipa nos craintes. Nous en conclûmes que nous avions touché ſur une baleine ou ſur un grampus, & que vraiſemblablement notre vaiſſeau n'en avoit reçu aucun dommage; ce qui eſt vrai. Dans ce même tems nous perdîmes le ſecond maître charpentier, jeune homme induſtrieux & actif; il avoit preſque toujours été dans un état de langueur depuis notre départ de *Batavia*.

LE 25, nous paſſâmes la ligne par 17^{d} $10'$ de longitude O. Le lendemain matin, le Capitaine Cumming ſe rendit à mon bord pour m'in-

former que trois pièces de la ferrure de ſon gouvernail étoient rompues, ce qui le mettoit hors de ſervice. J'envoyai ſur-le-champ le charpentier viſiter ce gouvernail, qu'il trouva en plus mauvais état encore que ne l'avoit dit le Capitaine. Les gonds & les roſettes étoient ſi uſés qu'ils ne pouvoient abſolument plus ſupporter le gouvernail. Le charpentier prit le parti d'en faire une machine pareille à celle qu'on avoit faite pour l'*Ipſwich*, & qui avoit ſervi à le reconduire en Angleterre. Cette machine fut achevée en cinq jours environ. La *Tamar* s'en ſervit avec ſuccès; mais, craignant qu'elle ne fût hors d'état de ſe ſoutenir contre un vent violent qui la jetteroit à la côte, j'ordonnai à M. Cumming de faire voile pour *Antigoa*, où il pourroit échouer le vaiſſeau, & y faire réparer ſon gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de roſettes qu'il avoit de rechange, car celle de la *Tamar*, étant en fer, on ne devoit pas s'attendre qu'elle durât autant que celle du *Dauphin* qui étoit de cuivre ainſi que ſon doublage.

ANN. 1766. Mars.

LA *Tamar*, conformément à ſes nouveaux ordres, ſe ſépara de nous le premier d'Avril, & gouverna ſur les iſles *Antilles*. Lorſque nous arrivâmes par les 34 de latitude S., & 35ᵈ de longitude Oueſt, les vents grands frais &

Avril.

ANN. 1766. Avril.

variables du O. S. O. au O. N. O., & une mer terrible qui brisa autour de nous durant six jours consécutifs, nous chassèrent jusqu'à la hauteur de 48ᵈ N. par les 14ᵈ de longitude Ouest. Le 7 Mai, à sept heures du matin, nous

Mai.

eûmes connoissance des isles *Sorlingue*, neuf semaines après notre départ du Cap de *Bonne-Espérence*, & un voyage de vingt-deux mois & quelques jours; le 9, nous mouillâmes aux *Dunes*. Le même jour je descendis à *Déal*, & je partis pour me rendre à *Londres*.

Fin du Voyage de Byron.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE BYRON.

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

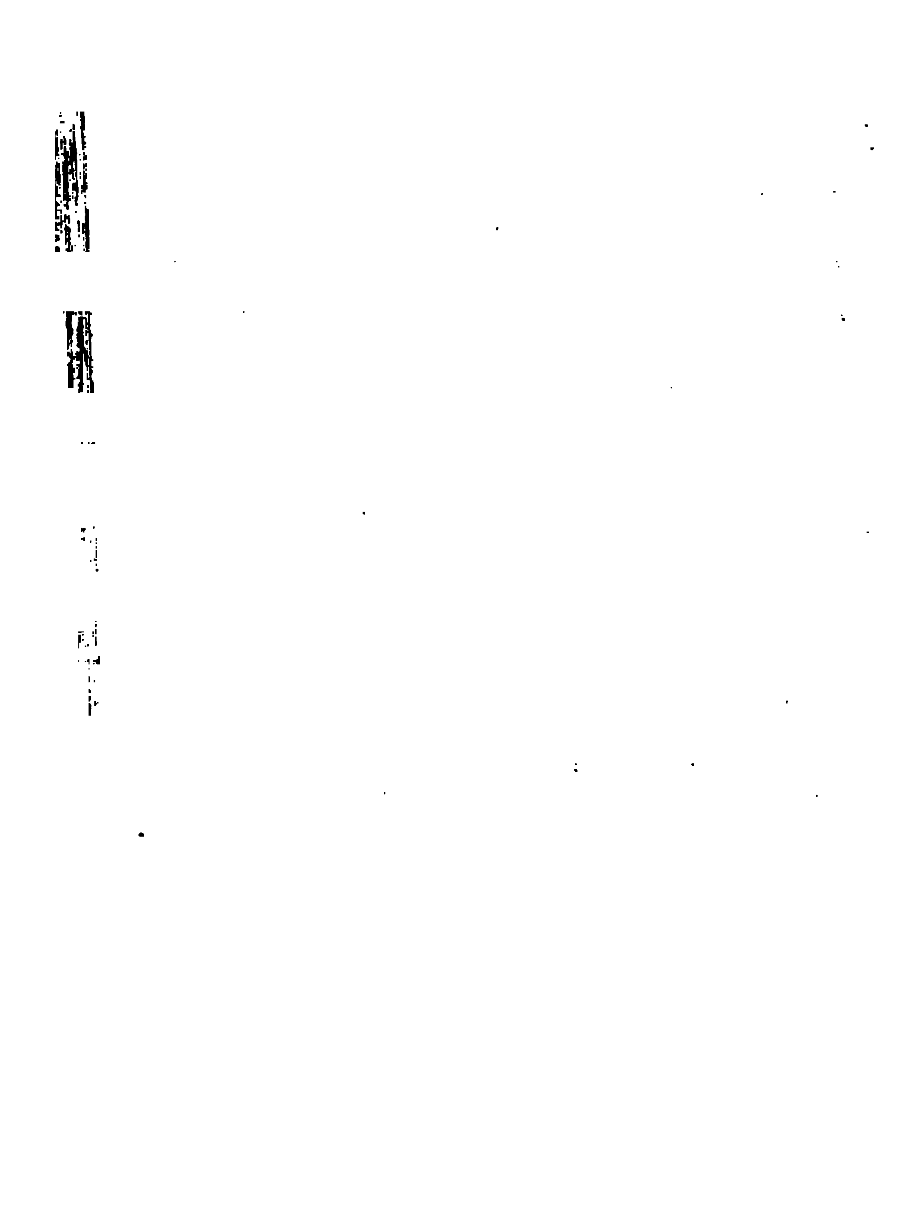
TOME SECOND.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SECOND.

VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME SECOND.





RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1766, 1767, 1768 & 1769;

Par PHILIPPE CARTERET, *Écuyer, Commandant du* Swallow, *Sloup de Sa Majesté Britannique.**

CHAPITRE PREMIER.

Traversée de Plymouth *à l'isle de* Madère; *& passage du détroit de* Magellan.

BIENTÔT après mon retour d'un Voyage autour du Monde, fait avec le Commodore Byron, je fus nommé Commandant du ANN. 1766. Août.

* La longitude, dans ce Voyage, est calculée sur le méridien de Londres, en prenant d'abord 180 degrés à l'Ouest & ensuite à l'Est.

Ann. 1766.
Août.

Swallow, ſloup de Sa Majeſté Britannique, par une commiſſion datée du premier Juillet 1766. Le *Swallow* étoit alors à *Chattam*, & l'on m'ordonna de l'équiper avec toute la promptitude poſſible. C'étoit un vieux vaiſſeau de trente ans de ſervice, & je ne le croyois pas en état de faire un long voyage; il étoit légèrement doublé à la quille, laquelle n'étoit pas même garnie de clous qui puſſent ſuppléer au défaut d'un doublage plus capable de le défendre des vers. On me fit entendre que je devois accompagner le *Dauphin* dans ſon expédition; mais la différence de grandeur & d'équipement de ces deux bâtimens me donna lieu de penſer qu'ils n'avoient pas la même deſtination. Le *Dauphin* avoit un doublage de cuivre & étoit approviſionné de tout ce qui eſt néceſſaire à une navigation longue & dangereuſe; le *Swallow* au contraire étoit mal pourvu des choſes les plus eſſentielles. Je me hazardai cependant à demander une forge, du fer, un petit eſquif & pluſieurs autres choſes que je ſavois par expérience devoir être très-importantes, ſi l'on prétendoit que j'entrepriſſe un ſecond voyage autour du globe; on me répondit que le vaiſſeau & ſon équipement étoient très-propres pour l'uſage qu'on en vouloit faire, & l'on ne m'accorda rien de ce que je deſirois. Cette réponſe me con-

firma dans l'opinion où j'étois que si le *Dauphin* s'embarquoit pour faire le tour du monde, on ne m'enverroit pas plus loin que les isles de *Falkland*, où je serois remplacé par le *Jason*, excellente frégate qui étoit comme le *Dauphin*, doublée de cuivre & amplement chargée de provisions. Comme je manquois de fil de carret, article absolument nécessaire dans tous les voyages, je tâchai de m'en procurer à *Plymouth*, mais on me dit qu'on en avoit mis à bord du *Dauphin* une quantité suffisante pour les deux vaisseaux. ANN. 1766. Août.

LE 22 Août 1766, l'équipage ayant reçu la veille deux mois de paye, je fis voile du goulet de *Plymouth* conjointement avec le *Dauphin*, commandé par le Capitaine Wallis & la flûte le *Prince Frédéric*, sous les ordres du Lieutenant Jacques Brine. Nous marchâmes ensemble, sans qu'il nous arrivât rien de remarquable jusqu'au 7 de Septembre, jour où nous mîmes à l'ancre dans la rade de *Madère*. Septembre.

PENDANT que j'étois à cet endroit, ne connoissant pas encore le lieu de ma destination, j'écrivis une lettre au Capitaine Wallis pour lui représenter que je manquois de fil de carret, & l'informer de la réponse qui m'avoit été faite lorsque j'en avois demandé

ANN. 1766. Septembre.

au Commiſſaire Ordonnateur de *Plymouth.* Il m'en envoya cinq cens livres; cette quantité n'étoit pas ſuffiſante pour ſatisfaire mes beſoins, & je fus forcé bientôt après de mettre en pièces quelques-uns des cables, afin de ſauver mes agrêts.

MON Lieutenant m'avertit le 9, dès le grand matin, que neuf des meilleurs matelots s'étoient échappés du vaiſſeau pendant la nuit & avoient gagné la côte à la nage, entièrement nuds, & n'emportant rien que leur argent, qu'ils avoient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins. Il ajoûta que les déſerteurs ne s'étoient pas quittés juſqu'à ce qu'ils fuſſent près de la houle qui briſe avec violence ſur le rivage, & qu'alors un d'eux effrayé du bruit des vagues s'en étoit revenu en nageant près du vaiſſeau où il avoit été pris à bord, mais que les autres avoient eu le courage de ſe haſarder au milieu des flots. Comme la perte de ces hommes auroit eu pour nous des ſuites funeſtes, j'écrivis ſur-le-champ au Conſul pour le prier de m'aider à les recouvrer; je n'avois pas encore fini ma lettre, lorſqu'il me fit dire, qu'au grand étonnement des naturels du pays on venoit de les trouver nuds ſur le rivage, qu'on les avois mis en priſon & qu'on n'attendoit que mes ordres

pour les renvoyer. Je dépêchai un bateau, & dès que j'appris qu'ils étoient arrivés, j'allai fur le pont. Je fus charmé de voir le repentir fur leurs viſages, & je fus intérieurement porté à ne pas leur infliger une punition à laquelle ils ſembloient diſpoſés à ſe ſoumettre de bon cœur, pour expier leur faute. Je leur demandai ce qui avoit pu les porter à s'enfuir du vaiſſeau & quitter le ſervice de leur patrie, au riſque d'être dévorés par les goulus, ou déchirés en pièces par la houle qui battoit ſur la côte. Ils répondirent que quoiqu'ils euſſent couru tant de dangers en nageant vers la grève, ils n'avoient jamais eu intention de déſerter le vaiſſeau qu'ils étoient réſolus de ne pas quitter tant qu'il pourroit naviguer; mais que, ſachant bien qu'ils entreprenoient un long voyage dont perſonne n'étoit aſſuré de revenir, ils avoient jugé qu'il ſeroit un peu dur de n'avoir pas une occaſion de dépenſer leur argent, & s'étoient déterminés à boire encore une bouteille d'eau-de-vie & revenir enſuite à bord, où ils eſpéroient arriver avant qu'on s'apperçût de leur départ. Je voulois leur pardonner, & je n'examinois pas trop ſévèrement leur apologie, que le reſte de l'équipage qui les entouroit paroiſſoit beaucoup approuver. Je leur fis obſerver qu'après avoir bu une bouteille d'eau-

ANN. 1766. Septembre.

ANN. 1766. Septembre.

de-vie, ils auroient été peu en état de traverser la houle à la nage, & je leur dis qu'espérant que désormais ils n'exposeroient leurs vies que dans des occasions plus importantes & que je n'aurois point à me plaindre de leur conduite, je ne leur infligeois d'autre châtiment que la honte & le regret dont je les voyois pénétrés. Je pensai qu'ils avoient besoin de repos, je les avertis de remettre leurs habits & de se coucher. J'ajoutai que si, pendant notre voyage, j'avois besoin de bons nageurs, je connoissois avec plaisir à qui je pourrois m'adresser. Ayant ainsi dissipé la crainte de ces braves matelots, je fus très-satisfait de remarquer le murmure de contentement qui se fit entendre alors au milieu de tous les gens de l'équipage. Ma clémence fut bien payée par la suite; au milieu des peines & des dangers de notre voyage, ces déserteurs nous rendirent toute sorte de services avec un zèle & une ardeur qui leur fait honneur & qui servit d'exemple aux autres.

NOUS remîmes à la voile le 12, & le Capitaine Wallis me donna une copie de ses instructions qui m'apprit l'objet de notre voyage. Il nomma le *Port Famine*, dans le détroit de *Magellan*, pour rendez-vous en cas que nous vinssions à nous séparer.

J'ÉTOIS convaincu que l'on m'envoyoit à

une expédition que le *Swallow* & son équipement n'étoient pas en état d'accomplir; mais je résolus à tout évènement de faire mon devoir, le mieux qu'il me seroit possible. ANN. 1766. Septembre.

NOUS continuâmes notre route, & il ne nous arriva rien digne d'être rapporté, jusqu'à ce que nous mîmes à l'ancre à la hauteur du cap de la *Vierge-Marie*, où nous vîmes les Patagons dont j'ai fait la description dans une lettre au Docteur Matty, publiée dans le soixantième volume des Transactions Philosophiques. Il seroit inutile de la répéter ici, d'autant plus qu'elle est conforme en général à celle qu'ont donnée le Commodore Byron & le Capitaine Wallis. Novembre.

LORSQUE nous entrâmes dans le détroit, on m'ordonna de marcher en avant du *Dauphin* & de la *Flûte* afin de les piloter au milieu des bas-fonds; mais mon bâtiment manœuvroit si mal qu'il nous étoit très-rarement possible de le virer sans le secours d'un bateau qui nous touât; cependant, après bien des travaux & bien des dangers, nous mîmes l'ancre dans le *Port Famine* le 26 Decembre. Nous démontâmes alors notre gouvernail pour y ajouter une pièce de bois, j'espérois qu'en le rendant plus large, le vaisseau s'en trouveroit mieux; cette opération ne répondit pas à mon attente. Décembre.

ANN. 1766. Décembre.

Février.

APRÈS avoir essuyé de nouveaux périls & de nouvelles difficultés pour aborder dans la baie d'*Island*, où nous arrivâmes le 17 Février. Avant de remettre à la voile j'exposai au Capitaine Wallis dans une lettre la situation de mon vaisseau, & je le priai d'examiner ce qu'il étoit plus à propos de faire pour le service de Sa Majesté; s'il vouloit le renvoyer, ou s'il devoit continuer le voyage. Il me répondit que puisque les Lords de l'Amirauté l'avoient destiné à une expédition dont je connoissois bien l'objet, il ne croyoit pas être le maître de changer sa destination.

NOUS continuâmes donc à naviguer ensemble dans le détroit pendant quelque tems; & comme je l'avois déja passé une fois, on me dit de me tenir en avant & de servir de guide, en me donnant la liberté de mettre à l'ancre ou à la voile lorsque je le jugerois convenable. M'appercevant que le *Swallow* étoit très-mauvais voilier, qu'il retardoit beaucoup le *Dauphin*, & que probablement il lui feroit manquer la saison de gagner la mer du Sud, ce qui auroit renversé le projet du voyage; je proposai au Capitaine Wallis de laisser le *Swallow* dans quelque anse ou baie; de monter moi-même ses bateaux pour l'accompagner & l'aider jusqu'à ce qu'il eût traversé le détroit. Je lui remontrai que par-là il acheveroit son

passage, suivant toute apparence, beaucoup plutôt, que si mon bâtiment lui faisoit perdre du tems. Afin de lui faire agréer ce plan, je lui fis remarquer qu'il pourroit compléter ses provisions de bouche & de marine & son équipage avec ce qui étoit dans mon vaisseau, & le renvoyer en Angleterre avec ceux de ses gens que la maladie rendoit incapable de le suivre. J'ajoutai qu'en m'en retournant dans la Grande Bretagne, j'examinerois la côte orientale des Patagons, ou que j'entreprendrois de faire toutes les autres découvertes qu'il voudroit m'indiquer. Enfin je lui dis que s'il croyoit avoir besoin, pour faire réussir le voyage, des connoissances que j'avois acquises dans les mers du Sud, j'étois prêt d'aller avec lui à bord du *Dauphin*, & d'abandonner le commandement du *Swallow* à son premier Lieutenant dont je remplirois la place, ou de faire le voyage moi seul avec le *Dauphin*, s'il vouloit remmener en Europe le *Swallow*; mais le Capitaine Wallis persista toujours dans l'opinion, que d'après les ordres que nous avions reçus les deux vaisseaux devoient continuer leur route sans se séparer.

ANN. 1767. Février.

LE *Swallow* étoit alors en si mauvais état qu'en portant toutes ses voiles, il ne pouvoit pas faire autant de chemin que le *Dauphin* avec ses huniers à un seul ris. Nous mar-

Ann. 1767. Avril.

châines pourtant de conserve jusqu'au 10 Avril, quand nous apperçûmes l'entrée occidentale du détroit & de la grande mer du Sud. Jusques-là, je m'étois tenu en avant suivant les directions qu'on m'avoit donné, mais alors le *Dauphin* se trouvant presque à notre travers il envergua sa misaine qui lui fit bientôt gagner le pas, & sur les neuf heures du soir, comme il ne nous montroit point de signaux, nous le perdîmes de vue. Nous avions une jolie brise Est, dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible pendant la nuit, portant toutes nos petites voiles, & même les boute-hors du grand perroquet malgré le danger auquel nous nous exposions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous voyions encore les huniers du *Dauphin* au-dessus de l'horizon, & nous apperçûmes qu'il portoit ses boute-hors. A neuf heures nous le perdîmes entièrement de vue; & nous jugeâmes qu'il avoit débouqué le détroit; mais nous étions toujours au-dessous de la terre, & nous n'avions que des vents légers & variables. Je n'eus plus d'espoir alors de revoir le *Dauphin* ailleurs qu'en Angleterre, puisque nous n'avions point concerté de plan d'opération, ni nommé aucun rendez-vous, comme nous avions fait de *Plymouth* au détroit de *Magellan*. Cette séparation étoit d'autant plus malheureuse

pour moi, que pendant les neuf mois que nous avions navigué enſemble, on n'avoit mis à bord du *Swallow* aucune de étoffes de laines, toiles, verroteries, couteaux, ciſeaux & autres ouvrages de coutellerie deſtinés à l'uſage des deux vaiſſeaux, & qui étoient ſi néceſſaires pour obtenir des rafraîchiſſemens des Indiens. Nous manquions d'ailleurs de forge & de fer, ſans quoi nous ne pouvions peut-être pas conſerver notre bâtiment. J'eus cependant la ſatisfaction de ne point appercevoir de marques d'abattement parmi l'équipage, j'encourageai mes gens en leur diſant, que quoique le *Dauphin* fût le meilleur des deux vaiſſeaux, j'eſpérois que ce déſavantage ſeroit amplement compenſé par leur courage, leur habileté & leur bonne conduite. ANN. 1767. Avril.

A midi de ce jour, nous étions en travers du cap *Pillar*, lorſque une briſe s'élevant au S. O., nous fûmes obligés d'abattre nos petites voiles, de riſer nos huniers & de ſerrer le vent. Bientôt après elle fraîchit à l'O. S. O. ſoufflant directement debout de la mer, & après avoir fait deux bordées pour doubler la terre, nous eûmes le chagrin d'appercevoir que nous ne pouvions pas en venir à bout. Il étoit preſque nuit, le vent augmenta & chaſſa devant lui une groſſe houle, & il ſurvint un brouillard avec une pluie violente.

ANN. 1767. Avril.

châmes pourtant de conser ... méridionale ;
quand nous apperç ... avant pour décou-
du détroit & de ... ardi) que Sir Jean
ques-là, je m' ... quatre lieues du détroit ;
directions q ... droit qui pût nous servir
le *Dauphin* ... cinq heures, nous ne pou-
il enverg ... erre, quoiqu'elle soit très-haute
le pas ... n'en fussions qu'à un demi-mille ;
il ne ... es, l'épaisseur de la brume avoit
le ... nuit si ténébreuse que nous ne
... pas à la moitié de la longueur du
... au ; je mis à la cape pour attendre le
... eau dont j'avois beaucoup de raison d'être
... quiet. Nous allumâmes des flambeaux, & nous fîmes de tems en tems des feux pour signal, mais étant toujours incertains si nos gens les appercevoient à travers le brouillard & la pluie, je fis tirer un coup de canon à toutes les demi-heures, & enfin j'eus la consolation de les reprendre à bord : ils n'avoient découvert ni la baie *Tuesday*, ni aucun autre mouillage. Nous fîmes voile le reste de la nuit, tâchant de nous tenir près de la côte méridionale & de conserver, autant qu'il nous seroit possible, le chemin que nous avions gagné à l'Ouest. Le lendemain, 12, à la pointe du jour, je dépêchai une seconde fois le Maître dans le canot à la recherche d'un endroit où nous puissions mettre

l'ancre ſur la côte Sud. J'attendis ſon retour u'à cinq heures de l'après-midi, dans la xité la plus accablante ; je craignois nous ne fuſſions obligés de paſſer encore ie nuit dans ce parage dangereux ; mais je le vis ſonder une baie, & ſur-le-champ je tirai vers lui. Peu de tems après le Maître revint à bord, & nous apprîmes avec une joie inexprimable, que nous pouvions y jetter l'ancre en toute ſûreté. A l'aide de notre bateau, nous y mouillâmes ſur les ſix heures, & j'allai dans ma chambre pour prendre quelque repos. J'étois à peine couché ſur mon lit, que je fus alarmé par un cri & un tumulte univerſel ; les gens de l'équipage qui étoient dans l'entre-pont couroient en hâte ſur le tillac & joingnoient leurs clameurs à celles des autres. Je me levai à l'inſtant imaginant qu'un coup de vent avoit forcé le vaiſſeau ſur ſon ancre & le chaſſoit hors de la baie. En arrivant ſur le tillac, j'entendis l'équipage s'écrier dans un tranſport de ſurpriſe & de joie, qui approchoit beaucoup de l'extravagance, le *Dauphin !* le *Dauphin !* Dans quelques minutes cependant nous fûmes convaincus que ce que nous prenions pour un vaiſſeau n'étoit rien autre que des trombes d'eau élevées dans l'air, par un des coups de vents violens qui partoient ſans interruption

ANN. 1767. Avril.

de la haute terre. La brume servoit à nous tromper. Cette erreur déconcerta d'abord l'équipage ; mais, avant de les quitter, j'eus le plaisir de voir nos gens reprendre leur courage & leur gaieté ordinaires.

LA petite baie où nous étions à l'ancre, est située à environ trois lieues E. ¼ S. E. du cap *Pillar*. C'est la première plage qui ait quelque apparence de baie en dedans de ce cap, qui gît au S. ¼ S. E., à environ quatre lieues de l'isle que Sir Jean Narbourough a appellé *Westminster-Hall*, à cause de la ressemblance qu'elle a de loin avec ce bâtiment. La pointe occidentale de cette baie, qui est coupée perpendiculairement comme la muraille d'une maison, est facile à reconnoître. Il y a trois isles à deux encablures en-dedans de son entrée, & en-dedans de ces isles on trouve un très-bon havre, avec un mouillage par 25 & 30 brasses, fond de vase molle. Nous mîmes à l'ancre en-dehors de ces isles ; le passage qui est entre elles n'a pas plus d'un quart d'encablure de largeur ; notre petite baie avoit environ deux longueurs de cable de large ; les pointes portent E. & O. de l'une à l'autre : la sonde donne 16 à 18 brasses dans l'intérieur, mais la mer est plus profonde à l'endroit où nous étions. Nous avions un ancre par 17 brasses & l'autre par

45., & entre les deux plusieurs brisans & des rochers. Un vent très-fort nous faisoit chasser & le fond étant très-dangereux, nous craignions à chaque instant que nos cables ne fussent coupés Lorsque nous les relevâmes, nous fûmes fort surpris de voir qu'ils n'étoient endommagés par aucun endroit, quoique nous ne les pussions dégager qu'avec peine d'entre les rochers. La terre est par-tout élevée autour de cette baie & du havre, & comme un courant porte continuellement vers la côte, je ne doute pas qu'il n'y ait quelque autre communication avec la mer au Sud du cap *Deseado* (Desiré). Le Maître nous dit qu'il s'étoit avancé à quatre milles dans un bateau, & qu'alors il n'étoit sûrement pas éloigné de plus de quatre milles de l'Océan occidental ; cependant je vis toujours une large entrée au S. O. : le débarquement est bon par-tout, on peut y faire facilement du bois & de l'eau, & il y a des moules & des oies sauvages en abondance.

ANN. 1767. Avril.

DE la côte septentrionale de l'extrémité Ouest du détroit de *Magellan*, qui est située à-peu-près au $52^d \frac{1}{2}$ de latitude S. jusqu'au 48^d, la terre, c'est-à-dire la côte Ouest du pays des *Patagons*, porte N. & S. Elle est entièrement composée d'isles coupées par la mer, parmi lesquelles se trouvent celles que Sharp

ANN. 1767. Avril.

appelle *isles du Duc d'Yorck.* Il les a placées à une distance considérable de la côte, mais s'il y avoit plusieurs isles dans cette situation, il est impossible que le *Dauphin*, la *Tamar* ou le *Swallow*, ne les eussent pas vues, puisque nous avons navigué les uns & les autres à-peu-près sur le méridien où on les suppose. Jusqu'à notre arrivée dans cette latitude nous eûmes un assez bon tems, & nous ne rencontrâmes que peu ou point de courants; mais lorsque nous fûmes parvenus au Nord du 48^{d}, nous trouvâmes un courant fort qui avoit sa direction vers le Septentrion, de sorte que nous entrions probablement alors dans la grande baie qui a, dit-on, quatre-vingt-dix lieues de profondeur. Nous y eûmes une grande houle du N. O., & des vents qui souffloient en général du même rhumb; cependant nous dérivions chaque jour de douze ou quinze milles au Nord de notre estime.

Le 15, sur les quatre heures du matin; après avoir surmonté beaucoup de difficultés & de périls, nous gagnâmes le travers du cap *Pillar* avec une brise légère du S. E. & une grosse houle. Entre cinq & six heures, nous découvrîmes le cap *Deseado*, & dans ce même instant le vent sauta tout-à-coup au S. & S. $\frac{1}{4}$ S. O., & souffla si fort que ce fut avec peine que nous portions nos huniers risés.

rifés. Ce changement ſubit de vent & ſa violence exceſſive rendirent la mer ſi prodigieuſément groſſe, que l'eau inondoit notre tillac, & nous courions le plus grand riſque de couler à fond. Nous n'osâmes pas diminuer nos voiles, nous avions beſoin de toutes celles que nous pouvions porter pour doubler les iſles remplies de rochers, auxquelles Sir Jean Narborough a donné le nom d'*iſles de Direction*; car il n'étoit pas poſſible de retourner dans le détroit, ſans tomber au milieu des terres coupées & ſans courir les dangers du voiſinage de la côte ſeptentrionale qui étoit au-deſſous du vent. Cependant malgré tous nos efforts, le vaiſſeau dérivoit beaucoup vers ces terres & vers la côte ſous le vent. Dans cette conjoncture critique, nous fûmes obligés de défoncer toutes les pièces d'eau placées ſur le tillac, d'alléger le bâtiment entre les ponts, & de forcer de voiles; enfin nous échappâmes heureuſement au danger qui nous menaçoit. Après que nous fûmes dehors de ces iſles, & que nous eûmes débouqué le détroit, les flots de la mer venoient plus régulièrement du S. O.; profitant bientôt après d'un vent qui ſoufflant du S. S. O. au S. S. E. à midi, nous avions gagné un aſſez grand eſpace au large, à environ neuf lieues du cap *Victoire*, qui eſt ſur la côte ſepten-

ANN. 1767. Avril

Ann. 1767. Avril.

trionale. Nous dépaſsâmes ainſi l'entrée occidentale du détroit de *Magellan*, qui, ſuivant moi, eſt très-dangereuſe. Nous ne fûmes délivrés qu'au moment où nous allions périr; car immédiatement après, le vent ſauta de rechef au S. O., & s'il avoit continué de ſouffler dans ce rhumb notre perte étoit inévitable.



CHAPITRE II.

Passage du cap Pillar, *situé à l'entrée Ouest du détroit de* Magellan, *à* Masafuero. *Description de cette isle.*

JE PRIS mon point de départ du cap *Pillar*, situé au 52^{d} $45'$ de latitude S. & au 75^{d} $10'$ de longitude O. du méridien de Londres, & dès que j'eus débouqué le détroit, je gouvernai au Nord le long de la côte du *Chili*. En examinant la quantité d'eau douce que nous avions à bord, je trouvai qu'elle montoit à vingt-quatre ou vingt-cinq tonnes, ce que je ne croyois pas suffisant pour la longueur du chemin que nous entreprenions. Je mis donc le cap au Nord dans le dessein d'aborder à l'isle de *Juan Fernandès* ou de *Masafuero*, & d'y augmenter nos provisions d'eau avant de faire voile à l'Ouest. ANN. 1767. Avril.

AU milieu de la nuit du 16, nous eûmes d'abord un vent du S. S. E. & ensuite du S. E. : nous en profitâmes avec ardeur pour avancer au N. O. & N. N. O., espérant arriver dans peu de tems au milieu d'un climat plus tempéré. Nos espérances s'évanouirent

ANN. 1767. Avril.

bientôt; car, le 18, le vent ſauta au N. N. O. & ſouffla directement debout. Nous étions alors à environ cent lieues de l'embouchure du détroit; au 48ᵈ 39′ de latitude Sud, & ſuivant notre eſtime 4ᵈ 33′ O. du cap *Pillar*; mais, depuis ce tems juſqu'au 8 de Mai, nous eûmes toujours un vent contraire, une tempête continuelle & des raffales précipitées qui s'accroiſſoient à chaque inſtant, avec beaucoup de pluie & de grêle ou plutôt de glace à moitié fondue. Nous avions auſſi par intervalles du tonnerre & des éclairs plus effrayants que tout ce que nous avions déja éprouvé, & une mer ſi groſſe que le bâtiment étoit ſouvent au-deſſous de l'eau.

DEPUIS notre débouquement du détroit, & pendant notre paſſage le long de cette côte, nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux de mer & en particulier des albatroſs, des mouettes, des pareſſeux de la groſſeur d'un grand pigeon, que les marins appellent poule du cap de *Bonne-Eſpérance*; il eſt d'un brun foncé ou d'une couleur noirâtre, & on lui donne pour cela quelquefois le nom de mouette noire; nous apperçûmes auſſi beaucoup de pintades de la même grandeur & qui ſont joliment tachetées de noir & de blanc : elles volent toujours, quoique ſouvent elles paroiſſent ſe promener ſur l'eau comme les *peterels*, que

les marins Anglois appellent poulets de la mer *Carey*; nous vîmes aussi plusieurs de ces derniers. ANN. 1767. Avril.

LA soirée du 27 fut très-sombre ; comme nous portions à l'Ouest sous nos basses voiles & un hunier risé, une raffale très-forte fit tout-à-coup sauter le vent qui prit le vaisseau droit en cap. La violence du vent dans les voiles manqua d'emporter les mâts & de faire sombrer le bâtiment. Le vent continuoit dans toute sa fureur, & les voiles étant extrêmement mouillées, elles se collèrent si bien aux mâts & aux agrêts, qu'il étoit à peine possible de les hisser ou de les abattre. Cependant nos gens travaillèrent avec tant d'ardeur & d'adresse que nous hissâmes la grande voile, carguâmes le grand hunier, & virâmes le vaisseau sans recevoir beaucoup de dommage ; le vent souffla pendant plusieurs heures ; mais, avant l'aube du jour, il sauta de rechef au N. O., & continua dans ce rhumb jusqu'à l'après-midi du 29, tems où il s'appaisa, & nous eûmes calme tout plat l'espace de six heures. Nous n'étions pourtant pas hors de danger, une mer grosse chassoit les flots de tout côté en grande confusion ; & en brisant contre le vaisseau, lui imprimoit un roulis si violent & si subit, que je m'attendois à chaque instant à perdre nos mâts. Enfin, il s'éleva un bon vent de l'O. S. O., & nous

Ann. 1767 Avril.

forçâmes de voiles pour en profiter. Il fut très-fort dans cette direction avec une groſſe pluie, pendant quelques heures, mais à midi il retourna au N. O. ſon rhumb ordinaire, & il fut ſi impétueux, que nous fûmes obligés de naviguer une ſeconde fois ſous nos baſſes voiles; il y avoit en même-tems une houle prodigieuſe qui rompoit ſouvent ſur nous.

Mai.

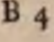
Le lendemain au matin, premier Mai, à cinq heures, comme nous marchions ſous la grande voile riſée & la voile d'artimon balancée, un grand coup de mer inonda le gaillard où les rames du vaiſſeau étoient attachées, & en emporta ſix : elle rompit auſſi notre vergue d'artimon, à l'endroit où la voile étoit riſée & un cap de mouton, & mit pendant quelques minutes tout le bâtiment ſous l'eau. Nous fûmes cependant aſſez heureux pour hiſſer la grande voile ſans la déchirer, quoique nous euſſions alors un ouragan & qu'un déluge de pluie, ou plutôt de glace à moitié fondue, tombât ſur nous. Le vent bientôt après ſauta encore du N. O. au S. O., & il ſouffla l'eſpace d'une heure plus fortement que jamais; ce vent amena le cap du vaiſſeau directement contre la groſſe mer que le vent N. O. avoit élevée, & à chaque pas qu'il faiſoit, l'extrémité du mât de beaupré

ſe trouvoit ſous l'eau; les vagues rompoient ſur le château-d'avant juſqu'au pied du grand mât auſſi fortement que ſi elles euſſent briſé ſur un rocher; de ſorte que nous avions tout lieu de craindre que le bâtiment ne coulât à fond : avec tous ſes défauts, c'étoit certainement un bon navire, ſans cela il eût été impoſſible qu'il réſiſtât à la tempête. Nous éprouvâmes dans cette occaſion, ainſi que dans pluſieurs autres, combien il nous étoit avantageux d'avoir fait des cloiſons ſur l'avant du demi-pont & ſur l'arrière du château-d'avant.

ANN. 1767. Mai.

LE vent étoit bon, mais nous n'oſâmes pas y mettre le cap du vaiſſeau; car ſi en virant, quelques-uns de ces énormes flots avoient briſé ſur ſon côté, ils auroient ſûrement emporté tout ce qui ſe ſeroit trouvé devant eux. Quelque tems après cependant la mer ſe calma, nous dreſsâmes nos vergues & nous fîmes voile, gouvernant au N. $\frac{1}{4}$ N. O. Comme nos gens avoient été debout toute la nuit & qu'ils étoient mouillés juſqu'aux os, je leur fis donner à boire.

LE lendemain au matin, 2, le vent ſauta encore au N. O. & N. N. O. Nous avions alors raccommodé, le mieux qu'il nous fut poſſible, la vergue de notre voile d'artimon qui avoit été rompue, nous la remîmes en



ANN. 1767. Mai.

place & y enverguâmes la voile; mais nous ſentîmes vivement le beſoin d'une forge & de fer.

Ce beſoin nous fut encore plus ſenſible le 3, à la pointe du jour, quand nous apperçûmes que les pentures du gouvernail étoient briſées. Nous les rechangeâmes comme nous pûmes, & le lendemain, le tems étant plus calme, quoique le vent fût toujours contraire, nous réparâmes les agrêts; les charpentiers rattachèrent un nouveau cap de mouton où l'ancien avoit été rompu, & les voiliers raccommodèrent les voiles qui avoient été endommagées.

Le 5, un ouragan du N. ¼ N. O. & N. N. O., nous força encore à ne nous ſervir que de nos baſſes voiles, & le vaiſſeau fut ſi baloté que nous ne pouvions pas gouverner. Pendant cette tempête, deux de nos cadenes de haubans rompirent, & une mer groſſe & inpétueuſe fit travailler le bâtiment juſqu'à minuit. Il s'éleva alors un petit vent du N. O. qui ſouffla bientôt avec beaucoup de force. Le 6, à deux heures du matin, des raffales d'Oueſt violentes & précipitées nous reprirent encore en cap, ce qui jetta toutes nos voiles en arrière, & manqua de les emporter, avant que nous puſſions virer le vaiſſeau. Nous portâmes au Nord avec ce

vent, & dans l'après-midi, les charpentiers mirent de nouvelles cadenes aux haubans au grand mât, & aux haubans d'avant en place de celles qui avoient été brisées pendant la nuit. Ce fut une autre occasion pour nous de regretter de n'avoir ni forge, ni fer.

ANN. 1767. Mai.

Le vent continua dans cette direction jusqu'à huit heures du matin du 7, quand il retourna au N. O. par un tems variable. Le 8, il sauta au S., & ce fut le premier beau jour que nous eûmes depuis que nous avions quitté le détroit de *Magellan*. Notre latitude à midi, étoit de 36d 39′ S., & nous étions à environ 5d à l'O. du cap *Pillar*. Le lendemain, 19, nous vîmes l'isle de *Masafuero*, &, le 10, celle de *Juan Fernandès*. Dans l'après-midi, nous rangeâmes de près la partie orientale de cette isle, & bientôt après avoir fait le tour de son extrémité Nord, nous découvrîmes la baie de *Cumberland*. Je ne savois pas que les Espagnols eussent fortifié cette Isle, je fus très-surpris de voir un nombre considérable d'hommes aux environs du rivage, une maison & quatre pièces de canon aux bords de l'eau, & dans l'intérieur du pays à trois cens verges de la côte, un fort construit sur le penchant d'une montagne, & portant pavillon Espagnol. Ce fort, qui est environné de murailles de pierre, a dix-huit ou vingt

ANN. 1767. Mai.

embrâſures, & l'on apperçoit au-dedans un grand bâtiment qui, à ce que je crois, ſert de baraques à la garniſon. Il y a vingt-cinq ou trente maiſons de différente eſpèce répandues autour de cette forterelle; nous vîmes beaucoup de bétail paiſſant ſur le ſommet des collines, qui nous parurent *cultivées*, puiſque certains cantons ſont ſéparés les uns des autres par des haies. Nous apperçûmes auſſi deux grands bateaux amarrés ſur le rivage. Les coups de vent qui ſouffloient directement du côté de cette baie, m'empêchèrent d'en approcher autant que j'aurois voulu; ils étoient ſi violents que nous fûmes obligés pluſieurs fois de larguer les écoutes de nos huniers, quoique les voiles fuſſent entièrement riſées; & je crois qu'il eſt impoſſible de faire manœuvrer un vaiſſeau dans cette baie, lorſque le vent ſouffle fort du Sud. Comme nous traverſions la baie à l'Oueſt, un des bateaux partit de la côte & rama vers nous, mais il s'en alla dès qu'il apperçut que les coups de vent & les raffales nous retenoient à une diſtance conſidérable de terre. Nous découvrîmes alors l'extrémité Oueſt de la baie, ſur la partie orientale de laquelle il y a au bord de la mer une petite maiſon que je pris pour un corps-de-garde & deux pièces de canon montées ſur leurs affûts, ſans aucunes

fortifications dans le voiſinage. Nous virâmes vent arrière & portâmes une ſeconde fois vers la baie de *Cumberland*; dès que nous commençâmes à y entrer, le bateau ſe détacha de rechef & s'avança vers nous. Comme les coups de vent ne nous permettoient pas d'approcher de la terre plus près qu'auparavant, nous la côtoyâmes à l'Eſt; le bateau nous ſuivit toujours juſqu'à ce qu'il fût en-dehors de la baie; enfin la nuit nous ſurprit & nous le perdîmes de vue, ſurquoi nous forçâmes de voiles en gouvernant à l'Eſt. ANN. 1767. Mai.

PENDANT tout ce tems je n'arborai point de pavillon, parce que je n'en avois pas d'autres à bord que des Anglois, que je ne jugeai pas à propos de montrer.

COMME je n'avois pas pu faire dans cet endroit les proviſions d'eau, de bois & d'autres rafraîchiſſemens dont nous avions très-grand beſoin, après les fatigues de notre paſſage du détroit, je me preſſai de gagner *Maſafuero*. Nous arrivâmes le 12 Mai à la hauteur de la partie Sud, la plus orientale de cette iſle; mais le vent étant fort & la mer groſſe, nous n'osâmes pas en approcher de ce côté; nous tirâmes donc vers la côte Oueſt, où nous jettâmes l'ancre ſur une plage excellente, propre à contenir une flotte entière qui dans

ANN. 1767. Mai.

l'été peut y mouiller très-avantageuſement. J'envoyai les bateaux pour chercher l'eau, il leur fut impoſſible de débarquer; le rivage eſt rempli de rochers, & la houle étoit ſi forte que les nageurs ne pouvoient pas traverſer les briſans. Nous en fûmes d'autant plus mortifiés, que nous voyions du vaiſſeau un beau courant d'eau douce, une grande quantité de bois à brûler & beaucoup de chèvres ſur les collines.

LE lendemain au matin, 13, dès qu'il fut jour, j'envoyai les bateaux une ſeconde fois, pour chercher un endroit où ils puſſent débarquer. Ils rapportèrent un petit nombre de pièces d'eau qu'ils avoient remplies à un petit ruiſſeau, & ils nous dirent qu'un vent du S. E. ſouffloit avec tant de violence ſur le côté oriental de l'iſle, & élevoit une mer ſi groſſe, qu'ils n'avoient pas pu s'approcher de la côte.

NOUS reſtâmes là, juſqu'au 15, à la pointe du jour; le tems devenu plus calme, nous remîmes à la voile, & le ſoir au coucher du ſoleil, nous jettâmes l'ancre ſur le côté oriental de l'Iſle, dans le même endroit où le Commodore Byron avoit mouillé deux ans auparavant. Sans perdre de tems, j'envoyai remplir quinze pièces d'eau, & je dépêchai un certain nombre d'hommes à terre avec

d'autres futailles, que je les chargeai de renvoyer le lendemain, & un détachement nombreux pour couper du bois. Il survint, vers les deux heures du matin, un vent fort du N. O. & des raffales violentes du côté de la côte, qui nous chassèrent hors de la plage où nous avions mouillé, quoique nous eussions deux ancres en avant qui furent en très-grand danger d'être perdues. Nous les rattrapâmes cependant avec beaucoup de peine & mîmes à la voile, en manœuvrant sous le vent de l'Isle, & nous tenant aussi près de la côte qu'il étoit possible. Le tems se calma bientôt, de manière que nous portâmes nos huniers à double ris. Mais quoique la mer ne fût pas grosse, nous ne pouvions pas virer vent devant, & nous étions forcés de virer vent arrière toutes les fois que nous avions besoin de prendre une direction contraire.

QUOIQUE nous fussions assez éloignés de la côte, j'envoyai à la pointe du jour, chercher par le canot une charge d'eau, avant que la houle fût assez forte sur le rivage, pour empêcher le débarquement. Sur les dix heures le vent sauta au N. N. E., ce qui nous mit en état d'approcher à peu de distance de l'aiguade, & d'examiner le lieu de la plage où les raffales nous avoient fait chasser sur nos ancres; mais le tems avoit si mauvaise

ANN. 1767. Mai.

apparence, & le vent fraîchit ſi vîte, que nous ne crûmes pas qu'il fût prudent de nous y haſarder. Nous rangeâmes cependant la côte le plus près qu'il nous fut poſſible, afin de profiter de la mer calme qui nous donnoit des facilités pour décharger le canot qui revint bientôt après avec douze pièces d'eau. Dès que nous eûmes pris celles-ci à bord, je le renvoyai en chercher une autre charge, & comme nous étions à peu de diſtance de la terre, j'oſai dépêcher notre grande chaloupe, bâtiment fort & peſant, avec des proviſions pour ceux de nos gens qui étoient à terre. J'ordonnai aux matelots qui le montoient de rapporter une charge d'eau s'ils pouvoient en venir à bout. Dès que ces bâtimens furent partis, nous fîmes des bordées afin de garder ce parage. A midi, nous eûmes un vent fort, une groſſe pluie & un brouillard épais. Nous apperçûmes à une heure les bateaux côtoyant le rivage, pour aborder à la partie ſous le vent de l'iſle, dont ce côté eſt ouvert au vent; nous les ſuivîmes & nous approchâmes de la côte le plus que nous pûmes, afin de favoriſer leur deſcente à terre. Ils revinrent alors vers nous, & nous les reprîmes à bord; mais la mer étoit ſi haute, qu'ils furent fort endommagés par cette opération, & nous apprîmes bientôt qu'ils

avoient trouvé la houle ſi groſſe, qu'ils n'avoient pas même pu débarquer leurs futailles vuides. Nous capeyâmes ſous la voile d'artimon balancée, en travers de la partie ſous le vent de l'iſle, pendant l'après-midi; & quoique tout l'équipage eût été conſtamment occupé depuis que le vaiſſeau avoit chaſſé ſur les ancres, les charpentiers travaillèrent toute la nuit à raccommoder les bateaux. ANN. 1767. Mai.

LE 17, à quatre heures du matin, l'Iſle nous reſtoit à l'Oueſt, à quatre lieues de diſtance, & préciſément au vent: nous avions une bonne briſe & une mer calme. Sur les dix heures, nous nous trouvâmes très-près de ſa partie méridionale, & à l'aide du bateau, nous virâmes de bord. Il n'étoit pas probable qu'avec un vaiſſeau pareil au nôtre, nous puſſions regagner l'endroit de notre mouillage. Comme nous étions près de la côte, quoiqu'aſſez éloignés du lieu de l'aiguade, je profitai de la circonſtance pour renvoyer le canot chercher une autre charge d'eau. Pendant ce tems-là, je louvoyai avec le vaiſſeau, & vers les quatre heures de l'après-midi, le canot revint chargé. Je demandai à mon Lieutenant des nouvelles de nos gens qui étoient à terre; il me dit que la pluie, tombée pendant la nuit, avoit amené de ſi grands torrents dans l'endroit où ils avoient

Ann. 1767. Mai.

choiſi leur ſtation, qu'ils avoient manqué d'être noyés, & qu'après être échappé avec beaucoup de peine de ce danger, pluſieurs des tonneaux s'étoient trouvés perdus. Il étoit trop tard pour que le bateau fît un autre voyage au lieu où juſqu'alors nous avions fait de l'eau; mais M. Eraſme Gower, mon Lieutenant, dont je ne puis aſſez louer les ſoins & l'activité dans tous les périls que nous avons courus, ayant obſervé, en s'en revenant avec le canot, que la pluie de la nuit avoit formé pluſieurs courants d'eau, ſur la partie de l'Iſle la plus voiſine de nous, & ſachant combien tous les délais m'impatientoient, m'offrit d'y aller avec le bateau, & de remplir autant de futailles qu'il en pourroit ramener. J'acceptai cette propoſition avec joie, & M. Gower partit. En l'attendant je fis une bordée au large avec le vaiſſeau; il s'étoit à peine écoulé une heure, que le tems devint nébuleux, le vent fraîchit, & un brouillard épais & noir couvrit l'Iſle, de manière qu'il cachoit le ſommet des collines: bientôt après nous eûmes un tonnerre & des éclairs effrayans. Comme cet orage nous annonçoit un grand danger, je portai vers l'Iſle dans l'eſpoir de rencontrer le bateau. Nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fût poſſible, mais nous ne l'apperçûmes point.

La nuit

La nuit survint, & l'épaisseur du brouillard la rendit extrêmement sombre; le vent augmenta & la pluie commença à tomber avec beaucoup de violence. Dans cette situation, je mis à la cape sous une voile d'artimon balancée; je fis tirer des coups de canon & allumer des feux, afin de donner des signaux au bateau. Voyant qu'il ne revenoit point, sans pouvoir en expliquer la raison, je tombai dans l'inquiétude la plus accablante; je n'avois que trop lieu de craindre qu'il n'eût fait naufrage. Il n'est pas possible d'exprimer la satisfaction que je ressentis lorsqu'il arriva sur les sept heures, sain & sauf; je m'appercevois depuis long-tems qu'une tempête s'apprêtoit à fondre sur nous; nous le remontâmes à bord avec toute la promptitude possible. Heureusement nous ne perdîmes point de tems, car, quand il fut mis à sa place, nous essuyâmes des raffales, qui, dans un instant, imprimèrent au vaisseau un roulis extraordinaire, & rompirent la vergue de la voile d'artimon, précisément à l'endroit où cette voile étoit risée. Si nous avions tardé d'une minute à remonter le bateau, il auroit infailliblement fait naufrage, & toutes les personnes à bord auroient péri. Cette tempête continua jusqu'à minuit, lorsque le vent se calma un peu de manière que nous pûmes

ANN. 1767. Mai.

Ann. 1767. Mai.

hisser nos basses voiles & nos huniers. Je demandai à M. Gower comment il avoit tardé si long-tems de revenir au vaisseau, il me répondit qu'après être arrivé près de l'endroit où il vouloit remplir les futailles, trois de ses hommes les avoient traînés à la nage à terre pour cela, mais que, dans peu de minutes, la houle monta si haut, & brisa avec tant de furie sur la côte, qu'il leur fut impossible de revenir au bateau; que ne voulant pas les abandonner, parce qu'ils étoient entièrement nuds, il les avoit attendus, dans l'espoir de trouver une occasion favorable pour les reprendre à bord; & qu'intimidé par l'apparence du tems & l'extrême obscurité de la nuit, il avoit été enfin obligé, malgré toute sa répugnance, de s'en revenir sans eux. La situation de ces pauvres malheureux me fournissoit un nouveau sujet d'inquiétude & de chagrin; ils étoient nuds sur une isle déserte, fort éloignés du lieu de l'aiguade où leurs compagnons avoient dressé une tente; sans alimens, sans abri, au milieu de la nuit, accablés par une pluie violente & continuelle, & qui étoit accompagnée de tonnerre & d'éclairs plus terribles que ceux qu'on éprouve en Europe. Le soir du 19, cependant, j'eus la satisfaction de les recevoir à bord, & d'entendre de leur

propre bouche le récit de leurs aventures. Tant qu'il fut jour, ils s'étoient flattés, ainsi que ceux qu'ils avoient laissés dans le bateau, de pouvoir se rejoindre; mais lorsque l'épaisseur de la nuit ne fut dissipée que par la lueur des éclairs, & que la tempête devint à chaque instant plus furieuse, ils pensèrent que leur réunion étoit impossible, si le bateau restoit au même endroit, & que probablement les gens qu'ils y avoient laissés avoient pourvu à leur sûreté en retournant au vaisseau. Il étoit également au-dessus de leurs forces, au milieu des ténèbres & de la tempête, de gagner la tente de leurs compagnons. Ils furent donc réduits à passer la nuit dans l'endroit où ils étoient, sans rien avoir pour les défendre de la pluie & du froid qu'ils commençoient à sentir dans toute leur rigueur. La nécessité est ingénieuse; ils trouvèrent une ressource passagère pour se réchauffer & se mettre à l'abri de la pluie, en se couchant l'un sur l'autre, & chacun à son tour au milieu. On peut bien croire que, dans cette situation, ils desirèrent ardemment l'aube du jour. Dès qu'elle parut, ils se mirent en marche du côté de la tente. Ils furent obligés d'aller le long de la côte de la mer, car le chemin dans l'intérieur du pays étoit impraticable. Ce n'est pas là ce que leur ar-

ANN. 1767. Mai.

Ann. 1767. Mai.

riva de pis; ils étoient arrêtés souvent par de hautes pointes de rochers escarpés, ce qui les forçoit de s'écarter dans la mer à une distance considérable, pour en faire le tour à la nage: s'ils n'avoient pas pris ce grand detour, ils auroient été mis en pièces contre les rochers par la houle, & ce parti-là même les exposoit à chaque instant au risque d'être devorés par les goulus. Sur les dix heures du matin, cependant, ils arrivèrent à la tente, se mourant de faim & de froid; ils y furent reçus avec beaucoup de surprise & de joie par leurs compagnons, qui partagerent sur-le-champ avec eux les provisions & les habillemens qu'ils avoient. Lorsqu'ils revinrent à bord, je donnai ordre qu'on leur servît tous les rafraîchissemens qui leur seroient les plus salutaires, & je leur dis de passer toute la nuit dans leurs hamacs. Le lendemain ils [illegible] aussi joyeux que s'il ne leur étoit rien arrivé, & ils ne [illegible] en aucune manière des suites de leur accident. Ces trois hommes [illegible] du nombre des [illegible] qui [illegible] à la nage [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible]

tempête nous avoit fait chaſſer ſur nos ancres; mais nous ne pûmes pas l'atteindre, parce que le vent tomba tout-à-coup, & que nous eûmes un courant qui avoit ſa direction contre nous. Comme nous étions près de la tente dreſſée par ceux de nos gens qui étoient chargés de faire de l'eau, j'envoyai un bateau à terre, pour demander des nouvelles des trois hommes dont je viens de décrire les aventures; il les ramena à bord. Les charpentiers furent occupés pendant tout ce tems à réparer l'accident arrivé à notre vergue d'artimon, & en attendant nous nous ſervîmes de l'ancienne en tenant la voile balancée. Nous eûmes calme tout plat pendant toute la nuit, & nous trouvâmes le 19, au matin, que le courant & la houle nous avoient fait dériver de neuf milles de terre. Le tems cependant étant alors très-bon, j'envoyai le canot chercher de l'eau, & il revint chargé au vaiſſeau vers une heure. Bientôt après il s'éleva une briſe du N. N. O.; & comme nous étions tout près de terre, je dépêchai une ſeconde fois le bateau à terre, pour nous rapporter de l'eau. Avant de parvenir à l'ancien lieu de notre mouillage, le calme nous ſurprit, & le courant nous fit encore dériver. Sur ces entrefaites, le bateau, en côtoyant le rivage, pêcha à l'hameçon &

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

à la ligne assez de poisson pour en servir à tout l'équipage, ce qui compensa un peu le désagrément de notre situation. Sur les huit heures du soir*, le vent, accompagné de raffales subites, recommença à souffler avec force, de manière que cette nuit fut encore pour nous fatigante & dangereuse. Nous eûmes le matin du 20 une brise forte du N. O., & nous forçâmes de voiles vers l'endroit du mouillage. Nous le regagnâmes heureusement sur les quatre heures de l'après-midi, nous y mîmes à l'ancre, à deux encablures du rivage, par dix-huit brasses, fond de beau sable, & nous amarrâmes à une petite ancre sur la côte. Lorsque le vaisseau fut en sûreté, il étoit trop tard pour aller au lieu de l'aiguade; j'envoyai cependant la grande chaloupe à la pêche, le long de la côte. Un vent fort l'obligea de s'en revenir avant sept heures; elle rapporta pourtant assez de poisson pour en donner à tout l'équipage. Nous eûmes, pendant la nuit, un tems sombre, des raflales violentes & beaucoup de pluie. Le vent, qui continuoit à souffler fortement le matin du 21, le long de la côte, nous faisoit souvent chasser sur nos ancres, quoique nous eussions 200 brasses de cable en avant, le rivage étant d'un sable mobile fin qui cède aisément. La tempête cependant ne nous

causa point de dommage; mais la pluie étoit si violente & la mer si grosse, que l'on ne pouvoit rien entreprendre avec les bateaux, ce qui étoit d'autant plus mortifiant, que dans la seule vue de compléter nos provisions d'eau, nous avions travaillé sans relâche pendant cinq jours & cinq nuits pour regagner l'endroit où nous étions alors. Sur les huit heures du soir, le vent se calma, il étoit trop tard pour aller chercher de l'eau, mais j'expédiai un bateau, & j'envoyai trois hommes à terre, vis-à-vis du vaisseau, pour tuer des veaux marins, & tirer de leur graisse une huile qui pût nous servir à la lampe & à d'autres usages. ANN. 1767. Mai.

LE vent fut très-fort le lendemain au matin 22, mais comme il souffloit de l'O. N. O., c'est-à-dire de la terre, nous dépêchâmes les bateaux dès qu'il fut jour, & ils revinrent sur les dix heures chargés d'eau & d'un grand nombre de pintades. Ils reçurent ces oiseaux de nos gens qui étoient à terre, & qui leur dirent que lorsqu'il faisoit du vent la nuit, ces animaux se précipitoient en si grande quantité auprès de leur feu, qu'ils avoient beaucoup de peine à les en écarter, de manière que pendant le vent de la nuit dernière, ils n'en avoient pas attrapé moins de sept cents. Les bateaux travaillèrent tout le jour à con-

ANN. 1767. Mai.

duire de l'eau à bord, la houle étoit cependant si grosse, que plusieurs futailles furent défoncées & perdues. Ils firent un autre voyage un peu avant la pointe du jour du lendemain 23, & à sept heures, il s'en falloit peu que tous nos tonneaux ne fussent remplis. Le tems nous menaçoit d'une tempête, & j'étois très-impatient de recevoir à bord nos gens, ainsi que le petit nombre de pièces d'eau qui étoient encore au lieu de l'aiguade. Dès que les bateaux furent déchargés, je les renvoyai, en leur ordonnant de ramener, avec toute la promptitude possible, nos gens, la tente, & tout ce que nous avions à terre. Depuis ce tems, le vent augmenta très-promptement, sur les 11 heures, il fut si fort avec des raffales violentes de terre, que le vaisseau commença à dériver de la côte; nous levâmes la petite ancre pour la rejetter en avant de l'autre; le vent devenoit toujours plus fort, mais comme il souffloit directement de terre, je n'étois pas en peine du vaisseau, qui continuoit toujours à chasser, en tirant à travers le sable, l'ancre & les 200 brasses de cable que nous avions filées. Je ne pouvois pas lever l'ancre, parce que je voulois donner aux bateaux le tems de rapporter ce qu'ils étoient allés chercher sur la côte. A deux heures, l'ancre avoit entièrement perdu fond,

& le vaiſſeau étoit dans une eau profonde; nous fûmes donc obligés de virer le cable ſur le cabeſtan, & nous tirâmes l'ancre avec beaucoup de peine. Les coups de vent qui nous venoient de terre, étoient ſi violents, que n'oſant pas hiſſer de voiles, nous nous laiſsâmes aller à mâts & à cordes; l'eau s'élevoit en tourbillons dans l'air, plus haut que la grande hune. Comme le vaiſſeau étoit chaſſé fort vîte de la côte, & que la nuit approchoit, je commençai à être en peine des bateaux qui avoient à bord vingt-huit de nos meilleurs hommes, outre mon Lieutenant; mais ſur la brune, j'apperçus l'un d'eux qui s'avançoit avec vîteſſe vers le vaiſſeau; c'étoit la chaloupe, qui en dépit des efforts des matelots qu'elle portoit, avoit été forcée ſur ſes grapins & chaſſée du rivage. Nous nous empreſsâmes de la reprendre à bord; mais, malgré notre diligence & nos ſoins, elle fut fort endommagée, lorſque nous la remontâmes dans le bâtiment. Elle portoit dix hommes qui m'apprirent que lorſqu'elle fut chaſſée de la côte, elle étoit chargée de quelques bois à brûler; mais qu'ils furent obligés pour l'alléger, de les jetter à la mer, ainſi que pluſieurs autres choſes. Nous n'appercevions point le canot; j'avois lieu de craindre, qu'il n'eût été également chaſſé de la côte, avec les tentes, les

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

dix-huit hommes & mon Lieutenant que je regardai comme perdus. Je ſavois que ſi la nuit qui commençoit les ſurprenoit au milieu de cette tempête, ils périroient infailliblement: il étoit cependant poſſible que les hommes fuſſent à terre, & qu'ils conſervaſſent leur vie, tandis que le canot feroit naufrage; c'eſt pour cela que je réſolus de regagner la côte, le plutôt poſſible. A minuit, le tems fut calme; nous pouvions porter nos baſſes voiles & nos huniers, & le 24, à quatre heures du matin, nous fîmes autant de voiles que nous pûmes. A dix heures, nous étions très-près de la côte, nous fûmes très-mortifiés de ne point appercevoir le canot, cependant nous continuâmes à porter du côté du rivage, jusqu'à midi, lorſque nous le découvrîmes heureuſement amarré à un grappin tout près de terre. Nous courûmes ſur-le-champ à nos lunettes, nous vîmes tous nos gens qui s'embarquoient, & ſur les trois heures, ils arrivèrent ſains & ſaufs; ils étoient ſi épuiſés de fatigue, qu'ils purent à peine gager le côté du vaiſſeau. Le Lieutenant me dit qu'il avoit entrepris de s'en revenir le ſoir auparavant, mais que dès qu'il fut en mer, une raffale ſubite avoit tellement remplie d'eau le bateau, qui fut ſur le point d'être ſubmergé; que tous ſes gens l'avoient heureuſement vuidé, en pompant

avec toute la diligence & l'activité imaginables; qu'il retourna alors à terre, quoique difficilement; & qu'après avoir laissé un nombre suffisant d'hommes à bord, pour avoir soin du bateau & le débarrasser de l'eau qui y entroit, il avoit débarqué sur la côte avec le reste des matelots. Il ajouta qu'ayant passé la nuit dans un état d'inquiétude & de perplexité, qu'il n'est pas possible d'exprimer, ils avoient cherché des yeux le vaisseau dès la pointe du jour, & que ne le voyant point, ils conclurent qu'il avoit péri dans la tempête qui surpassoit toutes celles qu'ils avoient éprouvées jusqu'alors Ils ne tombèrent pourtant pas dans l'indolence & l'affaissement du désespoir, ils se mirent à nettoyer le terrein près du rivage, des ronces & des épines qui le couvroient, ils coupèrent plusieurs arbres, dont ils firent des rouleaux pour les aider à tirer le bateau à terre, & le mettre en sûreté; comme ils n'espéroient pas de revoir jamais le vaisseau, ils prétendoient attendre jusqu'à l'été, & tâcher alors d'aborder l'isle de *Juan-Fernandès*. Ils oublièrent en nous rejoignant, tous les dangers qu'ils avoient couru, & le sentiment de la joie dissipa celui de la tristesse.

ANN. 1767. Mai.

DEPUIS le 16, jour où la tempête nous fit chasser sur nos ancres au lieu du mouillage, nous avions essuyé jusqu'alors une suite conti-

ANN. 1767. Mai.

nuelle de périls, de fatigues & de malheurs. Le vaiſſeau avoit beaucoup ſouffert & marchoit très-mal, le tems ſombre & orageux étoit accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie, & les bateaux que j'étois obligé, même lorſque nous étions ſous voile, de tenir toujours occupés, pour nous procurer de l'eau, étoient dans un continuel danger de faire naufrage. Ils étoient aſſaillis de tout côté par des vents forts, qui ne ceſſoient de ſouffler, & par des raffales ſubites, qui fondoient ſur nous avec une violence qu'il eſt difficile de concevoir. Ces accidens étoient d'autant plus cruels, que je m'y attendois moins ; j'avois éprouvé deux ans auparavant avec le Commodore Byron, un tems très-différent dans ces parages. On a cru communément, que les vents ſoufflent toujours ſur cette côte du S. au S. O., quoique Fréſier diſe qu'il y a rencontré des vents forts, & des groſſes mers du N. N. O. & du N. O.; malheureuſement j'ai fait la même expérience.

DÈS que j'eus repris à bord nos gens & nos bateaux, je fis voile pour m'éloigner de ce climat orageux, & je me crus heureux de ne rien laiſſer derrière moi, que le bois que les matelots avoient coupé pour notre chauffage.

L'ISLE de *Maſafuero* eſt ſituée au 33d 45'

de latitude S., & au 80d 46′ de longitude O. du méridien de Londres. Elle gît à l'Oueſt de celle de *Juan Fernandès*, dont elle eſt éloignée d'environ trente-une lieues; elles ſont toutes deux à peu-près dans la même latitude. Elle eſt très-élevée & remplie de montagnes, & de loin, elle ne paroît former qu'une montagne ou qu'un rocher; ſa forme eſt triangulaire, & elle a environ ſept ou huit lieues de circonférence. La partie méridionale que nous vîmes, lorſque nous nous approchâmes pour la première fois de l'iſle à la diſtance de vingt-trois lieues, eſt la plus haute; il y a ſur l'extrémité ſeptentrionale, pluſieurs cantons ſans brouſſailles, qui peut-être pourroient être cultivés.

ANN. 1767. Mai.

L'AUTEUR du voyage de l'Amiral Anſon, ne parle que d'un endroit de cette iſle capable de procurer un mouillage; il dit qu'il ſe trouve ſur le côté Nord, & dans une eau profonde, mais nous n'avons point vu de place, où l'on ne pût mettre à l'ancre. Sur le côté occidental en particulier, il y a un mouillage à environ un mille de la côte, par vingt braſſes, & à environ deux milles & demi par quarante & quarante-cinq fond de beau ſable noir. Cet Auteur ajoute auſſi, « qu'il y a un récif de rochers à la hauteur » de la pointe orientale de l'iſle; qu'il eſt à

ANN. 1767. Mai.

„ peu-près de deux milles de longueur, & „ qu'on peut le reconnoître au moyen de „ la mer qui briſe ſur lui; „ mais il s'eſt trompé, il n'y a ni récif de rochers, ni banc de ſable à la hauteur de la pointe orientale, mais on en trouve un de rochers, & un banc de ſable à la hauteur du côté Oueſt, & près de ſon extrémité méridionale. Il s'eſt auſſi trompé dans la diſtance & la ſituation de cette Iſle, relativement à celle de *Juan Fernandès* : il aſſure que ſa diſtance eſt de 22 lieues, & ſa ſituation O. ½ S. O., nous avons reconnu que la diſtance eſt plus grande d'un tiers, & que la ſituation eſt directement à l'Oueſt; car, comme je l'ai déja obſervé, la latitude des deux Iſles eſt à-peu-près la même. Nous avons trouvé dans une égale abondance les chèvres dont il parle, & il nous fut auſſi facile qu'à lui d'en attraper.

Il y a ſur la pointe S. O. de l'iſle, un rocher avec une ouverture au milieu, qu'il eſt aiſé de reconnoître; c'eſt une bonne baliſe dont on peut ſe ſervir, pour mettre à l'ancre ſur le côté occidental, où l'on rencontre le meilleur mouillage qui ſoit dans les environs. A environ un mille & demi au Nord de cette ouverture, il y a une pointe baſſe de terre, & c'eſt là que commence le récif dont je viens de faire mention; il s'étend à l'O. ¼ S.

O. à la diſtance d'environ trois quarts de mille, & la mer briſe continuellement ſur lui. Pour mettre à l'ancre dans ce mouillage, il faut s'avancer juſqu'à ce qu'on n'apperçoive plus l'ouverture du rocher, c'eſt-à-dire, à environ une encablure, ſur cette pointe baſſe de terre, enſuite porter au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E.; on peut alors jetter l'ancre par vingt ou vingt-deux braſſes, fond de beau ſable noir & de coquilles. Il y a encore des endroits ſur les autres côtés de l'iſle, & en particulier à la hauteur de la pointe ſeptentrionale, par 14 & 15 braſſes, fond de beau ſable.

On trouve de l'eau & du bois en abondance tout autour de l'Iſle, mais on ne peut pas en faire ſans beaucoup de difficulté; une grande quantité de pierres & de larges fragmens de rochers détachés de la haute terre embarraſſent par-tout le rivage, & une houle ſi forte briſe par-deſſus, qu'il eſt impoſſible à un bateau d'approcher en ſûreté à plus d'une encablure de la côte. Pour y débarquer, il faut néceſſairement aller à la nage à terre, y amarrer le bateau en-dehors des rochers; & pour s'y procurer de l'eau & du bois; il n'y a pas d'autre méthode que de tirer l'un & l'autre à bord avec des cordes. Il y a pourtant pluſieurs endroits où il ſeroit aiſé de débarquer commodément en conſtruiſant

ANN. 1767. Mai.

un quai, ce que devroit faire un ſeul vaiſſeau, s'il avoit quelque tems à ſéjourner dans l'Iſle.

CETTE partie de *Maſafuero* eſt une très-bonne relâche pour des rafraîchiſſemens, ſurtout en été; nous avons parlé des chèvres qu'on y trouve, & il y a dans les environs de l'iſle un ſi grand nombre de poiſſons, qu'un bateau peut avec trois lignes & autant d'ameçons en attraper aſſez pour en ſervir à cent perſonnes. Nous prîmes entr'autres d'excellens merlans noirs, des *cavallies*, de la morue, des plies & des écreviſſes. Nous prîmes auſſi un martin-pêcheur qui peſoit 87 livres & qui avoit cinq pieds & demi de long. Les goulus y ſont ſi voraces, qu'en ſondant, un de ces animaux mordit au plomb; nous le tirâmes au-deſſus de l'eau, mais nous le perdîmes parce qu'il rendit le plomb qu'il avoit dans ſa bouche. Les veaux marins y ſont ſi nombreux, que je crois ſincèrement que ſi on en prenoit pluſieurs milliers dans une nuit, on ne s'en appercevroit pas le lendemain. Nous fûmes obligés d'en tuer une grande quantité, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couroient continuellement contre nous, en faiſant un bruit épouvantable. Ces poiſſons donnent une huile excellente; leur cœur & leur freſſure ſont très-bons à manger;

ils ont

ils ont une ſaveur qui approche de celle du cochon, & leurs peaux forment la plus belle fourrure de cette eſpèce que j'aie jamais vue. On y trouve auſſi pluſieurs oiſeaux, & entr'autres de très-gros faucons. J'ai obſervé plus haut que nos gens ne prirent pas moins de ſept cens pintades dans une nuit. Nous n'avions pas eu beaucoup d'occaſions d'examiner les productions végétales de cette Iſle, mais nous y avons vu pluſieurs feuilles du chou des montagnes, ce qui eſt une preuve que l'arbre qui le porte y croît.

ANN. 1767. Mai.



CHAPITRE III.

Passage de Masafuero *aux isles de la* Reine Charlotte. *Plusieurs erreurs corrigées sur le gisement de la Terre de* Davis. *Description de quelques petites Isles que nous supposons être celles qui furent vues par Quiros.*

Ann. 1767. Mai.

LORSQUE nous partîmes de *Masafuero*, nous avions une grosse mer du N. O., & une houle de S. considérable; le vent qui souffloit du S. O. à l'O. N. O. m'obligea de porter au Nord dans l'espoir de rencontrer le vent alisé S. E. car le vaisseau étoit si mauvais voilier, qu'il ne pouvoit marcher sans un vent fort qui nous fût favorable. Ayant ainsi couru au Nord plus loin que je ne le projettois d'abord, & trouvant que je n'étois pas éloigné de la latitude déterminée pour les deux isles appellées *Saint-Ambroise* & *Saint-Félix* ou *Saint-Paul*, je crus rendre un service aux Navigateurs, en examinant si les vaisseaux pouvoient y rafraîchir; d'autant plus que les Espagnols ayant fortifié *Juan Fernandès*, elles pourroient être utiles à la Grande-Bretagne,

ſi par la ſuite elle entroit en guerre avec l'Eſpagne. Les Cartes de M. Green, publiées en 1753, placent ces iſles du 26ᵈ 20′ au 27ᵈ de latitude S. & depuis 1ᵈ ¼ à 2ᵈ ½ à l'Oueſt de *Maſafuero.* Je mis donc le cap de manière à me tenir dans cette latitude, mais conſultant bientôt après les *Élémens de navigation* de Robertſon, je trouvai que l'iſle *Sainte-Ambroiſe* y eſt ſituée au 25ᵈ 30′ de latitude S. & au 82ᵈ 20′ de longitude O. du méridien de Londres. Je crus que la ſituation d'iſles d'une ſi petite étendue pouvoit être déterminée avec plus d'exactitude dans cet ouvrage que dans la carte, & je portai plus au Nord pour gagner ce parallèle. L'évènement prouva cependant que je n'aurois pas dû avoir tant de confiance dans ces *Élémens de navigation;* je manquai les iſles; comme je vis un grand nombre d'oiſeaux & de poiſſons, ſigne certain qu'il y a terre dans le voiſinage, j'ai les plus fortes raiſons de conclure que j'avançai trop au Nord. Je ſuis fâché de dire qu'en examinant plus ſoigneuſement les tables des latitudes & longitudes de Robertſon, j'ai reconnu qu'elles ſont fautives en bien des points. Je me ſerois abſtenu de cette cenſure, ſi je n'avois pas cru qu'il étoit néceſſaire de prévenir pour la ſuite un inconvénient pareil à celui que j'éprouvai.

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

Et réfléchissant sur la description donnée par Wafer, Chirurgien à bord du vaisseau commandé par le Capitaine Davis, je pense qu'il est probable que ces deux isles, sont la terre que rencontra Davis dans sa route au Sud des isles de *Galapagos*, & que la terre placée dans toutes les cartes marines sous le nom de *Terre de Davis*, n'existe point. Je n'ai point changé de sentiment en lisant ce qui est dit dans le voyage de Roggewin fait en 1722, d'une terre qu'on appelle *Isle Orientale*, ce qui confirme la découverte de Davis suivant quelques personnes qui imaginent que c'est la même terre que ce Navigateur a appellée de son nom.

Il est clair, par la narration de Wafer, qu'excepté ce qui regarde la latitude, on doit ajouter peu de foi au journal tenu à bord du vaisseau de Davis, puisqu'il avoue que l'équipage manqua de périr pour avoir supposé la variation de l'aiguille à l'Ouest, tandis qu'elle étoit à l'Est. Il nous dit aussi qu'ils gouvernèrent au S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. des isles de *Galapagos*, jusqu'à ce qu'ils découvrirent terre au 27^{d} 20′ de latitude S.; or il est évident qu'une pareille route les auroit portés, non pas à l'Ouest, mais à l'Est des *Galapagos*, & qu'ils se seroient trouvés à deux cens lieues de *Copiapo* & non pas à cinq cens, comme

le dit cet Auteur; car la variation de l'aiguille n'y eſt pas à préſent de plus d'une demi-pointe à l'Eſt; elle devoit être encore moindre alors, puiſque la déclinaiſon à l'Eſt a toujours augmenté ſur toute cette côte. Si la diſtance placée dans toutes nos cartes marines entre les iſles de *Saint-Ambroiſe* & *Saint-Félix* & les *Galapagos*, eſt exacte, Davis, en ſuivant la route qu'il décrit, auroit dû appercevoir les deux premières. S'il y avoit une terre de *Davis* ou quelque autre pareille dans la ſituation qui lui eſt aſſignée dans nos cartes marines, il eſt sûr que je l'aurois rencontrée, ou au moins que je l'aurois vue, ainſi qu'il ſera démontré dans le cours de cette narration. Je me tins entre le 25d 50′ & le 25d 30′ de latitude juſqu'à ce que j'euſſe gagné cinq degrés à l'Oueſt de notre point de départ, cherchant les iſles que j'avois deſſein d'examiner; ne voyant point de terre alors, & les oiſeaux nous ayant quittés, je tirai plus au Sud & j'atteignis le 27d 20′ de latitude S.; j'y reſtai juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés entre le 17 & le 18d, à l'Oueſt de notre point de départ. Nous eûmes dans ce parallèle de petites fraîcheurs, un fort courant au Nord, & d'autres raiſons de conjecturer que nous étions près de cette terre de *Davis*, que nous recherchions avec grand

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

ſoin; mais un bon vent s'élevant de rechef; nous gouvernâmes O. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous arrivâmes au 28ᵈ $\frac{1}{2}$ de latitude S., d'où il ſuit que ſi cette terre ou quelque choſe de ſemblable exiſtoit, je l'aurois infailliblement rencontrée, ou qu'au moins je l'aurois vue. Je me tins enſuite au 28ᵈ de latitude S. 40ᵈ à l'O. de mon point de départ, & ſuivant mon eſtime à 121ᵈ O. de Londees. Le tems & le vent ne me permirent pas de gagner une latitude méridionale plus avancée; mais je ſuis allé au Sud de la ſituation aſſignée à ce continent ſuppoſé, qu'on appelle dans toutes les cartes *Terre de Davis*.

NOUS continuâmes à chercher cette terre juſqu'au 17 Juin, lorſqu'étant au 28ᵈ de latitude Sud, & au 112ᵈ de longitude Oueſt, nous vîmes pluſieurs oiſeaux de mer qui voloient en troupes & quelques algues; ce qui me fit conjecturer que nous approchions ou que nous avions paſſé près de quelque terre. A ce tems, il ſouffla du Nord un vent fort, qui rendit la mer groſſe; nous avions cependant de longues lames qui venoient du Sud, de ſorte que toutes les terres qui ſont dans cette plage ne peuvent être que des petites iſles couvertes de rochers. Je ſuis porté à croire que s'il y a quelque terre, elle eſt ſituée au Nord; & ce pourroit être l'iſle

orientale de Roggewin, que ce Navigateur a placée au 27^{d} de latitude S., & que quelques Géographes ont ſuppoſée à la diſtance d'environ ſept cens lieues du continent de l'Amérique méridionale, ſi toutefois on peut ſe fier à ce que dit cet Auteur. Ann. 1767. Mai.

C'ÉTOIT alors le milieu de l'hiver dans ces parages, & nous avions des vents forts & une groſſe mer qui nous obligeoit fréquemment de naviguer ſous nos baſſes voiles: les vents étoient variables, & quoique nous fuſſions près du tropique, le tems étoit ſombre, brumeux & froid, accompagné ſouvent de tonnerre, d'éclairs, de pluie & de neige mêlées enſemble. Le ſoleil étoit dix heures au-deſſus de l'horiſon, mais nous paſſions ſouvent pluſieurs jours ſans le voir; le brouillard étoit ſi épais, que lorſque cet aſtre étoit au-deſſous de l'horiſon, les ténèbres étoient effrayantes. L'obſcurité du tems étoit tout-à-la-fois une circonſtance déſagréable & dangereuſe, nous reſtions quelquefois un tems aſſez long ſans pouvoir faire une obſervation; cependant nous étions obligés de porter jour & nuit toutes nos voiles. Notre vaiſſeau étoit ſi mauvais voilier & notre voyage ſi long, que cette précaution devint néceſſaire pour ne pas mourir de faim, malheur qui auroit

été autrement inévitable eu égard à la situation où nous nous trouvions.

Ann. 1767. Mai.

Nous continuâmes notre route à l'Ouest jusqu'au soir du 2 Juillet, tems où nous découvrîmes une terre qui nous restoit au Nord. En nous en approchant le lendemain, elle nous parut être un grand rocher qui s'élevoit hors de la mer; elle n'avoit pas plus de cinq milles de circonférence, & sembloit inhabitée; elle étoit cependant couverte d'arbres, & nous apperçûmes un petit courant d'eau douce sur l'un des côtés. J'avois envie d'y débarquer, mais la houle, qui à cette saison brise sur la côte avec beaucoup de violence rendit ce projet impraticable. Je sondai sur le côté occidental de cette terre, à un peu moins d'un mille de la côte, je trouvai 25 brasses fond de corail & de sable, & il est probable que dans un beau tems d'été, l'abordage y seroit très-aisé. Nous vîmes un grand nombre d'oiseaux de mer voltiger autour de nous, à un mille du rivage, & il nous parut qu'il y avoit du poisson dans cette partie de la mer. Cette terre est située au 20^{d} 2' de latitude S., & au 133^{d} 21' de longitude O. à environ mille lieues à l'O. du continent de l'Amérique. Elle est si élevée que nous la reconnûmes à plus de quinze lieues de distance; nous l'appellâmes *Isle de Pitcairn*, parce

Isle de Pitcairn.

qu'elle fut découverte par le fils de Pitcairn, Major des soldats de marine, qui a péri malheureusement à bord de l'*Aurore*. ANN. 1767. Mai.

PENDANT que nous étions dans le voisinage de cette isle, le tems fut extrêmement orageux, avec de longues lames venant du Sud, plus grosses & plus élevées qu'aucunes de celles que nous avions vues auparavant. Les vents étoient variables; mais ils souffloient principalement du S. S. O., de l'O. & de l'O. N. O. Nous eûmes très-rarement des vents d'Est, de sorte que nous fûmes empêchés de gagner une latitude méridionale fort avancée, & que nous dérivions continuellement au Nord.

NOUS trouvâmes le 4, que le vaisseau faisoit beaucoup d'eau; il avoit travaillé si long-tems au milieu d'une mer grosse & dangereuse, qu'il étoit très-endommagé. Nos voiles étant aussi fort usées, se déchiroient à chaque instant; & le voilier étoit toujours à l'ouvrage pour les raccommoder. L'équipage avoit joui jusqu'à présent d'une bonne santé, mais il commença à être attaqué du scorbut. Pendant notre séjour dans le détroit de *Magellan*, je fis faire un petit abri couvert d'une toile peinte qui servoit de tapis de pied dans ma chambre; nous nous procurâmes par ce moyen sans beaucoup de peine & de

ANN. 1767. Mai.

travail, une affez grande quantité d'eau de pluie, pour que nos gens euffent toujours à difcrétion de cette boiffon importante. Cette efpèce de banne nous mettoit auffi à l'abri de l'inclémence du tems. Je penfe que ce font ces précautions qui nous préfervèrent fi long-tems du fcorbut, quoique peut-être ce bonheur foit dû en partie à l'efprit de vitriol qu'on mêloit dans l'eau de pluie ainfi confervée; notre Chirurgien en mettoit toujours une petite dofe, dans chaque tonneau, lorfqu'on les rempliffoit.

Nous découvrîmes le 11, une petite ifle, baffe & plate, qui fembloit prefque être de niveau avec le bord de la mer, & qui étoit couverte d'arbres verts. Comme elle nous reftoit au Sud & directement au-deffus du vent, nous ne pûmes pas l'atteindre. Elle eft fituée au 22[d] de latitude S. & au 141[d] 34′ de longitude O.; nous lui donnâmes le nom d'*ifle de l'Evêque d'Ofnabrugh*, en honneur du fecond fils de Sa Majefté (*a*).

Ifle d'Ofnabrugh.

Nous rencontrâmes le 12, deux autres ifles plus petites qui étoient auffi couvertes d'arbres verts, mais qui nous parurent inhabitées. Nous étions tout près de la plus méridio-

(*a*) Parmi les ifles découvertes par le Capitane Wallis, il y en a une autre qui porte le même nom

nale; c'étoit une bande de terre en forme de demi-lune, baſſe, plate & ſablonneuſe. De l'extrémité Sud de cette iſle, juſqu'à la diſtance d'environ un demi-mille, il y a un récif ſur lequel la mer briſe avec beaucoup de fureur. Nous ne trouvâmes point de mouillage, mais le bateau débarqua. Elle eſt d'un aſpect agréable, ſans avoir ni végétaux comeſtibles, ni eau. Il y avoit cependant pluſieurs oiſeaux ſi peu ſauvages qu'ils ſe laiſſoient prendre à la main. L'autre iſle reſſemble beaucoup à celle-ci, dont elle eſt éloignée d'environ cinq à ſix lieues. Elles giſent O. N. O. & E. S. E. l'une de l'autre. La première eſt ſituée au 20^d 38 de latitude S. & au 146^d de longitude O. & la ſeconde au 20^d 34' de latitude Sud & au 146^d 15' de longitude Oueſt. Nous les appellâmes *Iſles du Duc de Glocester*; la variation de l'aiguille fut trouvée de 5^d Eſt. Ces iſles ſont probablement la terre vue par Quiros, puiſque la ſituation eſt à-peu-près la même. Si nous nous trompons dans cette conjecture, la terre qu'il apperçut ne pouvoit pas être plus conſidérable. Quoi qu'il en ſoit, nous avançâmes au Sud de ces iſles, & les grandes lames que nous y eûmes, nous convainquirent qu'il n'y avoit point de terre près de nous dans cette direction. Le vent étant à l'Eſt, je mis le cap au Sud une ſeconde fois, & le ſoir du

ANN. 1767. Mai.

Iſles du Duc de Gloceſter.

ANN. 1767. Mai.

lendemain 13, comme nous gouvernions à l'O. S. O. nous obſervâmes que nous perdions les longues lames venant du côté du Sud; mais nous les retrouvâmes à ſept heures du jour ſuivant. Lorſque nous les perdîmes nous étions au 21ᵈ 7′ de latitude S. & au 147ᵈ 4′ de longitude O., & quand nous les retrouvâmes nous étions au 21ᵈ 43′ de latitude S. & au 149ᵈ 48′ de longitude Oueſt; de ſorte que j'imagine qu'il y avoit alors quelque terre au Sud qui n'étoit pas fort éloignée.

DEPUIS ce tems, juſqu'au 16, les vents furent variables du N. E. $\frac{1}{4}$ N., au N. O. & au S. O. ils ſoufflèrent très-fort avec un tems ſombre, une pluie abondante & accompagnée de raffales violentes, dont l'une marqua de nous être fatale. Nous étions au 22ᵈ de latitude S., & au 70ᵈ 30′ O. du point de notre départ; nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 6ᵈ 30′ E. & les vents orageux étoient ſuivis d'un calme tout plat. Quelque tems après cependant le vent s'éleva encore à l'O., & enfin il ſe fixa à l'O. S. O. ce qui nous chaſſa bientôt au Nord, de façon que le 20, nous étions au 19ᵈ de latitude S. & au 75ᵈ 30′ de longitude O. du point de notre départ. La déclinaiſon de l'aiguille étoit de 6ᵈ Eſt.

LE 22, nous nous trouvâmes au 18ᵈ de latitude S. & au 161ᵈ de longitude Oueſt,

c'eſt-à-dire, à environ dix-huit cens lieues à l'Oueſt du continent de l'Amérique, & dans toute cette route, nous ne vîmes rien qui indiquât une grande terre. Nos gens commençoient à être très-malades du ſcorbut qui avoit fait de grands progrès. Voyant que tous nos efforts pour gagner une latitude méridionale plus avancée, étoient inefficaces, & que le mauvais tems, le changement de vents & par-deſſus tout, les défauts du vaiſſeau rendoient notre marche lente, je crus qu'il étoit abſolument néceſſaire de prendre la route, dans laquelle le bâtiment & l'équipage ſeroient plus en ſûreté. Au lieu donc d'entreprendre de m'en revenir par le S. E., projet qu'il auroit été preſque impoſſible d'exécuter, eu égard à notre ſituation & à la ſaiſon de l'année; je portai au Nord afin de gagner les vents aliſés. Je me tins toujours dans les parages, qui, ſur la foi des cartes, devoient me conduire à quelque iſle où je pourrois me procurer les rafraîchiſſemens dont nous avions ſi grand beſoin. J'avois deſſein, ſi le vaiſſeau pouvoit être réparé, de pourſuivre mon voyage au Sud, au retour de la ſaiſon convenable, pour faire de nouvelles découvertes dans cette partie du globe. Je projettois enfin, ſi je découvrois un continent & que je puſſe y trouver une quantité ſuffiſante de proviſions,

ANN. 1767. Mai.

ANN. 1767. Mai.

de me maintenir le long de la côte au Sud, jusqu'à ce que le Soleil eût passé l'équateur, de gagner alors une latitude Sud fort avancée, & de tirer à l'Ouest vers le cap de *Bonne-Espérance*, ou de m'en revenir à l'Est, & enfin après avoir touché aux isles *Falklands*, s'il étoit nécessaire, de partir promptement de-là pour aborder en Europe.

JE ne rencontrai le véritable vent alisé que lorsque je fus au 16d de latitude S. & en avançant au N. O. & au N., nous trouvâmes que la variation de l'aiguille augmentoit très-rapidement; car, lorsque nous eûmes gagné le 18d 15′ de latitude S. & le 80d $\frac{1}{4}$ de longitude O. de notre point de départ, elle étoit de 7d 30′ Est. Nous eûmes un mauvais tems, des vents forts & une grosse mer jusqu'au 25. Etant alors au 12d 15′ de latitude S., nous vîmes un grand nombre d'oiseaux voler en troupes; & nous supposâmes que nous étions près de quelque terre, & en particulier de plusieurs isles placées dans les cartes, l'une desquelles fut apperçue en 1765, par le Commodore Byron qui l'appella l'*Isle du Danger*; cependant nous n'en vîmes aucune. A ce tems le vent souffloit si fort, que quoique nous l'eussions en poupe, nous fûmes obligés de riser nos huniers. Le tems étoit toujours très-sombre & pluvieux.

Le lendemain, étant au 10^{d} de latitude S. & au 167^{d} de longitude O., nous nous tînmes à-peu-près dans le même parallèle, espérant rencontrer quelques-unes des isles appelées *Isles de Salomon*, dont la plus méridionale est située dans les cartes à cette latitude. Nous eûmes ici le vent alisé fort, avec des raffales violentes & beaucoup de pluie. En continuant cette route jusqu'au 3 Août; nous nous trouvâmes à ce jour au 10^{d} 18′ de latitude S. & suivant notre estime au 177^{d} $\frac{1}{2}$ de longitude E., à environ deux milles cent lieues de distance O. du continent de l'Amérique, & à 5^{d} à l'O. de la situation qui est assignée à ces isles dans les cartes. Nous n'avions pourtant pas le bonheur de rencontrer aucune terre; nous passâmes probablement près de quelqu'une que la brume nous empêcha de voir; car, dans cette traversée, un grand nombre d'oiseaux de mer voltigèrent souvent autour du vaisseau. Le commodore Byron, dans son dernier vayage, avoit dépassé les limites septentrionales de cette partie de l'Océan, dans laquelle on dit que les *isles de Salomon* sont situées; & comme j'ai été moi-même au-delà des limites Sud sans les savoir, j'ai de grandes raisons de conclure, que si ces isles existent, leur situation est mal déterminée dans toutes nos cartes.

ANN. 1767. Mai.

Dès le 14^{d} de latitude S. & le 163^{d} 46′ de

ANN. 1767. Mai.

longitude O., nous eûmes un vent fort du S. E., ce qui faiſoit une mer groſſe à notre arrière. Depuis ce tems je n'obſervai point les longues lames venant du Sud, juſqu'à ce que nous fûmes arrivés au 10^{d} 18′ de latitude Sud, & au 177^{d} 30′ de longitude Eſt; elles revinrent alors du S. O. & S. S. O., & nous trouvâmes un courant portant au Nord, quoiqu'un courant contraire nous eût ſuivis preſque tout le chemin depuis notre départ du détroit de *Magellan*. Cette raiſon me fit conjecturer que le paſſage entre la nouvelle Zélande & la nouvelle Hollande commence là. La variation de l'aiguille y étoit de 11^{d} 14′ Eſt; le 5, étant au 10^{d} $\frac{1}{2}$ de latitude S., & au 175^{d} 44′ de longitude E., l'aiguille déclinoit de 11^{d} 15′ E.; le 8, elle déclinoit de 11^{d} $\frac{1}{2}$ E., par le 11^{d} de latitude S., & le 171^{d} 14′ de longitude Eſt.

NOUS nous apperçûmes à ce tems que notre proviſion de lignes de lock étoit ſur le point de finir, quoique nous euſſions déja converti à cet uſage toutes les lignes qui nous ſervoient pour la pêche. Je fus quelque tems en grande peine pour inventer comment nous ſupléerions à ce défaut; mais, après des recherches ſoigneuſes, nous trouvâmes par haſard que nous avions un petit nombre de braſſes de cordage blanc; ce fut un tréſor ineſtimable dans la ſituation où nous étions; je les fis

je les fis détordre, mais les fils étant trop gros pour ce que nous voulions en faire, il fut néceſſaire de les mettre en étoupe. Après cette opération, il nous reſtoit encore la partie la plus difficile de l'ouvrage : car cette étoupe ne pouvoit pas être filée, ſans qu'au moyen du peigne on l'eût convertie en filaſſe ſon état primitif : les matelots ne ſavoient pas faire cette beſogne ; &, quand même ils l'auroient ſu, nous n'aurions pas été moins embarraſſés, puiſque nous n'avions point de peigne. Les difficultés s'accumuloient les unes ſur les autres ; & il falloit fabriquer un peigne avant d'eſſayer de convertir ces cordages en filaſſe. Nous reſſentîmes encore combien c'étoit pour nous un grand inconvénient de manquer de forge ; la néceſſité cependant, la mère fertile de l'invention, nous ſuggéra un expédient. L'armurier ſe mit à limer des clous & fit une eſpèce de peigne, & un des Quartiers-Maîtres ſe trouva aſſez habile dans l'uſage de cet inſtrument, pour rendre l'étoupe aſſez fine pour être filée auſſi-bien que la groſſièreté de nos inſtrumens le permettoit. Nous eûmes par ce moyen des lignes de lock aſſez paſſables ; cette opération fut pourtant plus difficile pour nous que de faire des cordages avec nos vieux cables après qu'ils avoient été convertis en fil de carret ; reſſource que

ANN. 1767. Mai.

Ann. 1767. Mai.

nous avions été forcés d'employer long-tems auparavant. Nous avions auſſi déja conſumé tout notre fil retors à coudre des voiles : ſachant que la quantité dont on avoit fourni mon vaiſſeau, ne ſeroit pas ſuffiſante pour tout le voyage, ſi je n'avois pas pris ſous ma garde tout celui qui étoit deſtiné à réparer la *ſeine*, ce défaut nous auroit été fatal.



CHAPITRE IV.

Hiſtoire de la découverte des Iſles de la Reine Charlotte. *Deſcription de ces Iſles & de leurs Habitans. Ce qui nous arriva à l'Iſle d'*Egmont.

LE SCORBUT continuoit toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, & ceux de nos gens que la maladie ne rendoit pas inutiles, étoient épuiſés par un travail exceſſif. Notre mauvais vaiſſeau qui, étoit depuis ſi long-tems au milieu des tempêtes & des orages, ne vouloit plus manœuvrer. Le 10, notre ſituation devint plus malheureuſe & plus alarmante; il fit une voie d'eau dans les épaules qui, étant ſous l'eau, nous mirent dans l'impoſſibilité de l'arrêter pendant que nous étions en mer. Tel étoit notre état, lorſque le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre. Le tranſport ſubit d'eſpérance & de joie, que cet évènement nous inſpira, ne peut être comparé qu'à celui que reſſent un criminel qui entend ſur l'échaffaud le cri de ſa grace. Nous trouvâmes enſuite que la terre étoit un grouppe d'Iſles; j'en comptai ſept, & je crois qu'il y

ANN. 1767. Août.

Ann. 1768. Août.

en avoit un plus grand nombre. Nous portâmes vers deux de ces iſles qui étoient droit à notre avant, lorſque nous apperçûmes cette terre la premiere fois, & qui paroiſſoient jointes enſemble. Le ſoir nous mîmes à l'ancre ſur le côté N. E. de la plus grande & de la plus élevée des deux, par 30 braſſes bon fond & à environ trois encablures de la côte. Nous vîmes bientôt après des naturels du pays qui étoient noirs, à tête laineuſe & entièrement nuds. Je dépêchai ſur-le-champ le Maître avec le bateau pour chercher une aiguade & leur parler; mais ils diſparurent avant qu'il pût aborder ſur rivage. Le Maître me dit à ſon retour qu'il y avoit un beau courant d'eau douce vis-à-vis le vaiſſeau & tout près de la côte, mais que tout le pays dans ce canton étant une forêt impénétrable juſqu'au bord de l'eau, il ſeroit difficile & même dangereux d'y en puiſer, ſi les Inſulaires vouloient nous oppoſer de la réſiſtance : il ajouta qu'il n'y avoit point de végétaux comeſtibles pour rafraîchir les malades, & qu'il n'avoit point vu d'habitations dans tout ce qu'il avoit parcouru de l'iſle qui eſt ſauvage, abandonnée & montagneuſe.

APRÈS avoir réfléchi ſur ce rapport, & voyant qu'il ſeroit fatigant & incommode d'y faire de l'eau à cauſe d'une houle qui avoit ſa

direction autour de la baie, ſans parler des dangers qu'on avoit à redouter des naturels du pays, s'ils formoient contre nous une embuſcade dans les bois; je réſolus de rechercher ſi on ne pourroit pas trouver une aiguade plus convenable.

ANN. 1767. Août.

LE lendemain au matin, 13, étant alors ſous le vent de l'iſle, dès qu'il fut jour, j'envoyai le Maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approviſionné, pour examiner la côte à l'Oueſt, tâcher de découvrir un endroit où nous puſſions plus aiſément faire de l'eau & du bois, nous procurer quelques rafraîchiſſemens pour les malades, & mettre le vaiſſeau à la bande afin de viſiter & d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans & d'autres clincailleries que j'avois par haſard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces préſens, gagner la bienveillance des Inſulaires s'il en rencontroit quelques-uns. Je lui ordonnai cependant de ne point s'expoſer, & ſur-tout de s'en revenir ſur-le-champ au vaiſſeau, s'il voyoit approcher un certain nombre de pirogues qui le menaçaſſent d'hoſtilités, & s'il trouvoit en mer ou ſur la côte des petites troupes d'Indiens, de les traiter avec toutes les bontés poſſibles, afin d'établir un commerce amical entr'eux & nous. Je le chargeai de ne jamais

Ann. 1767. Août.

quitter le bateau lui-même pour aucune raison, & de ne pas envoyer plus de deux hommes à terre, pendant que le reste se tiendroit tout prêt pour la défense. Je lui recommandai, dans les termes les plus forts, de s'occuper uniquement de l'objet de son voyage, parce qu'il étoit de la dernière importance pour nous de découvrir un endroit convenable pour réparer le bâtiment; enfin je le conjurai de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

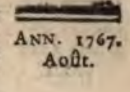
Peu de tems après que j'eus dépêché le canot, pour cette expédition, j'envoyai à terre la chaloupe avec dix hommes à bord bien armés, &, avant huit heures, elle nous rapporta une tonne d'eau. Je la renvoyai sur les neuf heures, mais voyant quelques naturels du pays s'avancer vers l'endroit de la côte où nos gens débarquoient, je leur fis signal de revenir; je ne savois pas contre combien d'Insulaires ils seroient exposés, & je n'avois point de bateau pour aller à leur secours, s'ils venoient à être attaqués.

Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres en travers du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussi-tôt que j'apperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux ba-

ANN. 1767. Août.

teaux à-la-fois, & j'envoyai mon Lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, &, par leur entremiſe, avec le reſte des habitans. Les trois Inſulaires cependant quittèrent leur place & s'avancèrent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon Lieutenant & à ſes gens qui voguoient vers la côte; mais nous tînmes les yeux fixés ſur eux depuis le vaiſſeau, & nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres Inſulaires. Après avoir converſé entr'eux pendant quelque tems, les trois premiers s'en allèrent, & ceux qui étoient venus à leur rencontre, marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis ſignal à mon Lieutenant de ſe tenir ſur ſes gardes; il apperçut les Indiens, & comme il remarqua qu'il n'y en avoit que trois, il approcha la chaloupe du rivage & leur fit des ſignes d'amitié; il leur tendit, comme préſens, les verroteries & les rubans que je lui avois donnés, tandis que l'équipage avoit grand ſoin en même-tems de cacher ſes armes. Les Indiens, ſans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait & décochèrent alors leurs flèches qui heureuſement paſsèrent au-deſſus de la chaloupe ſans faire aucun mal.

ANN. 1767. Août.
Ils ne ſe préparèrent pas à une ſeconde décharge, ils s'enfuirent ſur-le-champ dans les bois, nos gens tirèrent quelques coups de fuſil après eux, mais ils ne bleſsèrent perſonne : peu de tems après cet évènement le canot vint au côté du vaiſſeau, & la première perſonne que j'apperçus fut le Maître *qui avoit* trois coups de flèches dans le corps. Il ne falloit pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir tranſgreſſé mes ordres ; & il n'étoit plus poſſible d'en douter en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît ſans doute favorable à ſa cauſe. Il dit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'Oueſt, de l'endroit où étoit le vaiſſeau, *quelques* maiſons d'indiens & ſeulement cinq ou ſix habitans, il avoit ſondé quelques baies, & qu'après avoir amarré ſon bateau à un grappin, il avoit débarqué avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets : que les Inſulaires furent d'abord effrayés & s'enfuirent, qu'ils revinrent bientôt, & qu'il leur donna quelques clincailleries & d'autres bagatelles *qui* parurent leur faire beaucoup de plaiſir : qu'il leur demanda par ſignes quelques noix de cocos qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonſtrations d'amitié & d'hoſpitalité, ainſi qu'un poiſſon grillé & des ignames bouillies ; qu'il marcha alors avec ſon détachement vers


ANN. 1767. Août.

les maiſons qui n'étoient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau ; & qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe Oueſt de la baie, & pluſieurs Indiens parmi les arbres; que ce ſpectacle lui ayant cauſé de l'alarme, il quitta la maiſon où il avoit été reçu, & qu'il s'en retourna promptement avec ſes compagnons vers le bateau; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les Inſulaires avoient commencé l'attaque de leurs pirogues & du rivage contre lui & le reſte de nos gens qui étoient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étoient au nombre de trois ou quatre cens, qu'il avoient pour armes des arcs de ſix pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochoient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux diſciplinées; qu'obligé de ſe défendre, lui & ſes gens avoient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, & qu'ils en avoient tué & bleſſé pluſieurs; que les Inſulaires, loin d'être découragés, continuèrent à s'avancer en décochant toujours leurs flèches par pelotons, de façon que leur bordée étoit perpétuelle; que le grappin étant engagé dans les rochers, il n'avoit pu démarrer le bateau que fort lentement, & que, pendant cet intervalle, lui &

ANN. 1767. Août.

la moitié de l'équipage avoient été bleſſés dangereuſement ; qu'enfin ils coupèrent la corde & s'enfuirent ſous leur miſaine, faiſant feu avec leurs gros mouſquetons chargés chacun de huit ou dix balles de piſtolets ; que les Indiens les pourſuivirent avec leurs arcs, & que quelques-uns ſe mirent pour cela dans l'eau juſqu'à la poitrine ; que quand ils ſe furent débarraſſés de ceux-ci, les pirogues les pourſuivirent avec beaucoup de courage & de vigueur, juſqu'à ce qu'une d'elles fût coulée à fond, ainſi que les hommes qu'elle avoit à bord, que le reſte étant fort diminué par le feu de la mouſqueterie, ils s'en retournèrent enfin à terre.

C'EST ainſi que l'hiſtoire nous fut racontée par le Maître qui mourut quelque tems après avec trois de mes meilleurs matelots, des bleſſures qu'ils avoient reçues. Quelque coupable qu'il fût par ſa propre confeſſion, il nous parut que le témoignage de ceux qui lui ſurvécurent, le rendoit encore plus criminel. Ils nous aſſurèrent que les Inſulaires lui prodiguèrent les plus grandes marques de confiance & d'amitié, juſqu'à ce qu'au ſortir d'un repas qu'il venoit de recevoir d'eux, il leur donna une juſte cauſe d'offenſe, en ordonnant à ſes gens d'abattre un cocotier. Il inſiſta ſur l'exécution de ſon ordre, malgré le grand déplai-

ſir que les Inſulaires exprimèrent à cette occaſion. ANN. 1767. Août.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui ſembloit être une perſonne d'autorité. Un Officier de poupe, membre du détachement qui étoit à terre, obſerva qu'ils ſe raſſembloient en corps entre les arbres; il en avertit ſur-le-champ le Maître, & il lui dit que probablement ils méditoient une attaque. Le Maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je lui avois preſcrit, tira un de ſes piſtolets. L'Indien, qui juſqu'alors avoit reſté avec eux, les quitta bruſquement, & alla joindre ſes compatriotes dans le bois. Même après ceci, le Maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre ſon tems à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaiſſeau, nous avions été ſi malheureux, que je réſolus d'eſſayer ce qu'on pourroit faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâtiment fut donc mis à la bande autant que cela nous étoit poſſible, & le charpentier, qui ſeul de l'équipage avoit une ſanté paſſable, calfata les épaules dans la partie de la quille qu'il put viſiter. Quoiqu'il n'arrêtât pas entièrement la voie d'eau, il l'a

ANN. 1767. Août.

diminua beaucoup. Un vent frais souffla directement dans la baie après midi, ce qui nous porta très-près de la côte. Nous observâmes un grand nombre de naturels du pays qui se cachoit dans les arbres, & qui attendoient vraisemblablement que le vent forçât le bâtiment sur le rivage.

Le jour suivant, 15, le vent étant beau, nous virâmes vent arrière tout près de la côte avec une croupière sur notre cable, & nous disposâmes notre bordée de manière qu'elle portoit sur le lieu de l'aiguade, & protégeoit les bateaux qui iroient y puiser. Comme nous avions raison de croire que les naturels du pays, apperçus parmi les arbres le soir de la veille, n'étoient pas fort éloignés, je fis tirer deux coups dans les bois avant d'envoyer nos gens à terre dans le bateau pour faire de l'eau. Le Lieutenant partit aussi dans le canot bien armé & bien équippé. Je lui ordonnai, ainsi qu'aux hommes qu'il conduisoit, de se tenir à bord & tout près du rivage; afin de défendre le bateau tandis qu'il prendroit sa charge. Je lui enjoignis en même-tems de tirer des coups de carabine dans le bois sur les flancs de l'endroit où nos gens seroient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage étoit escarpé, de sorte que les bateaux

purent se tenir près de nos travailleurs. Le Lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mousqueterie, avant que les matelots allassent à terre, & aucun des naturels du pays ne paroissant, ils débarquèrent & se mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart d'heure après leur débarquement, ils furent assaillis d'une volée de flèches dont l'une blessa dangereusement à la poitrine un des matelots qui faisoit de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau sur lequel M. Pitcairn étoit assis. Ce Lieutenant à bord du canot, fit faire sur-le-champ plusieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avoient été tirées. Je rappellai les bateaux afin de pouvoir chasser plus efficacement les Indiens de leurs embuscades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux & nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, & nous vîmes bientôt environ deux cens Insulaires sortir des bois & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte étoit entièrement balayée; mais peu de tems après nous en apperçûmes un grand nombre qui se rassembloient sur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils se croyoient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre

ANN. 1767. Août.

du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant la ſurface de l'eau, ſe releva & tomba au milieu d'eux, ſur quoi ils ſe diſpersèrent avec beaucoup de tumulte & de confuſion, & nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes enſuite de l'eau ſans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étoient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaiſſeau dans les côtés du bois, & le canot, qui ſe tint près du rivage comme auparavant, faiſoit en même-tems par pelotons, une décharge continuelle de ſa mouſqueterie. Comme nous n'apperçûmes point de naturels du pays pendant tout ce feu, nous croirions qu'ils n'osèrent pas s'avancer ſur les bords du bois, ſi nos gens ne nous avoient dit qu'ils entendirent en pluſieurs endroits des gémiſſemens & des cris ſemblables à ceux des mourans.

Quoique j'euſſe été juſqu'ici attaqué d'une maladie bilieuſe & inflammatoire, j'avois cependant toujours pu tenir le tillac; mais les ſymptômes devinrent ſi menaçans, que je fus obligé le ſoir de me mettre au lit. Le Maître ſe mouroit des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſon combat avec les Indiens; mon Lieutenant étoit auſſi très-mal; le canonnier & trente de nos gens, étoient incapables de faire leur ſervice, & parmi ceux-ci il y en avoit ſept

des plus vigoureux & de la meilleure ſanté qui avoient été bleſſés avec le Maître. Nous n'avions point d'eſpoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin. Ces circonſtances affligeantes découragèrent beaucoup l'équipage, & je perdis l'eſpérance de pouvoir continuer mon voyage vers le Sud. Excepté mon Lieutenant le Maître & moi, il n'y avoit perſonne à bord qui fût en état de reconduire le vaiſſeau en Angleterre; je voyois le Maître aux portes du tombeau, & il étoit très-incertain ſi mon Lieutenant & moi pourrions recouvrer la ſanté. J'aurois fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchiſſemens, ſi j'avois eu des inſtrumens de fer, de la coutellerie & d'autres clincailleries avec leſquelles je puſſe regagner l'amitié des naturels du pays, & acheter d'eux les proviſions qui croiſſent dans leur iſle. Mais je manquois de tout cela, & ma ſituation ne me permettant pas d'expoſer de nouveau la vie du petit nombre de gens qui pouvoient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, & je portai le long de la côtes vers cette partie de l'iſle où j'avois envoyé le canot. J'appellai cette iſle, *iſle d'Egmont* en honneur du Comte de ce nom : c'eſt certainement la même à laquelle les Eſpagnols ont donné le nom de *Santa-Cruz*, ainſi qu'on

ANN. 1767. Août.

Iſle d'Egmont.

ANN. 1767. Août.

havre petit & rond, & qui est justement assez vaste pour contenir trois vaisseaux; nous l'appellâmes le *havre de Byron*. Lorsque nous fûmes en travers de son entrée, il nous restoit S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E., & l'isle *du Volcan* N. O. $\frac{1}{2}$ O. Notre bateau y entra & trouva deux courans, l'un d'eau douce & l'autre d'eau salée; le courant d'eau salée nous fit conjecturer qu'il avoit une communication avec le havre de *Carlisle*. En avançant à environ trois lieues du havre, nous apperçûmes la baie où le canot avoit été attaqué par les Indiens, & je lui donnai pour cela le nom de *Baie de Sang* (*Bloody Bay.*) Il y a un petit ruisseau d'eau douce dans cette baie, & nous y vîmes plusieurs maisons régulièrement construites. Au bord de l'eau, on en trouve une beaucoup plus longue que toutes les autres, bâtie & couverte de chaume; elle nous parut être une espèce de maison d'assemblée. C'est dans celle-ci que le Maître & nos gens furent reçus tandis qu'ils étoient à terre; ils me dirent que les deux côtés & le plancher étoient couvert d'une belle natte, & qu'on y avoit suspendu un grand nombre de flèches en paquets, pour servir au besoin. Ils ajoutèrent qu'il y avoit dans cet endroit plusieurs jardins ou vergers enclos de murs, & plantés de cocotiers, de bananiers, de planes, d'ignames & d'autres végétaux; nous apperçûmes du

vaiſſeau un grand nombre de cocotiers parmi les maiſons du village. Environ à trois milles à l'Oueſt de ce village, nous en découvrîmes un autre fort étendu, vis-à-vis duquel, près du bord de l'eau, il y avoit un parapet de pierre d'à-peu-près quatre pieds ſix pouces de hauteur, conſtruit non en ligne droite, mais à angles, comme nos fortifications. Les armes de ces peuples & leur courage dans les combats, qui eſt en grande partie l'effet de l'habitude, nous donnent beaucoup de raiſons de ſuppoſer qu'ils ont entr'eux des guerres fréquentes. En avançant à l'Oueſt de cet endroit, nous trouvâmes, à deux ou trois milles de diſtance, une petite anſe formant une eſpèce de baie dans laquelle une rivière a ſon embouchure. Nous examinâmes de la grande hune cette rivière, il nous parut qu'elle couloit bien avant dans le pays, & qu'elle eſt navigable, au moins à ſon embouchure, pour de petits bâtimens ; nous l'appellâmes rivière *de Granville.* Il y a à l'Oueſt une pointe à laquelle nous donnâmes le nom de *pointe Ferrers.* Depuis cette pointe la terre forme une grande baie, & il y a dans les environs une ville fort étendue ; les habitans ſembloient y fourmiller, comme les abeilles dans une ruche. Lorſque le vaiſſeau paſſa en ſon travers, il en ſortit une multitude

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chofe qui reffembloit à un paquet d'herbes vertes, dont ils paroiffoient fe frapper les uns les autres, danfant en même-tems ou courant en cercle. Environ à fept milles à l'Oueft de la *pointe Ferrers*, on en rencontre une autre qui fut appellée *pointe Carteret*, & de laquelle un récif, qu'on apperçoit au-deffus de l'eau, fe prolonge à la diftance d'une encablure. Nous vîmes fur cette pointe une grande pirogue, avec un abri ou pavillon conftruit au milieu; & un peu à l'Oueft un autre grand village défendu & probablement environné d'un parapet de pierre comme celui dont nous venons de parler. Quand le vaiffeau paffa, les habitans accoururent auffi en foule fur le rivage, & exécutèrent la même efpèce de danfe en rond. Peu de tems après ils lancèrent en mer plufieurs pirogues, & dirigèrent leur route vers nous; fur quoi nous mîmes en panne, afin qu'ils euffent le tems de nous approcher. Nous efpérions pouvoir les engager à venir à bord; mais, lorfqu'ils furent affez près pour nous appercevoir plus diftinctement, ils cefsèrent de ramer & nous contemplèrent fans paroître difpofés à avancer davantage; c'eft pourquoi nous fîmes voile & les laiffâmes derrière nous. A environ un demi-mille de la pointe *Carteret*, nous avions 60

brasses, fond de sable & de corail. Depuis cette pointe, la terre porte O. S. O. & S. O.; elle forme un lagon profond, à l'embouchure duquel est située une isle, & qui a deux entrées. Nous appellâmes l'isle, *isle de Trevanion.* Cette entrée a environ deux milles de largeur, & s'il y a un mouillage dans le lagon, c'est sûrement un bon havre pour les les vaisseaux. Après avoir traversé la première entrée, & lorsque nous fûmes à la hauteur de la partie N. O. de l'isle à laquelle nous donnâmes le nom de cap *Trevanion*, nous vîmes un grand bouillonnement d'eau, & en conséquence nous dépêchâmes le bateau pour sonder. Nous n'avions pourtant point de fond par 50 brasses; la rencontre des marées étoit la seule cause du bouillonnement. En tirant autour de ce cap, nous trouvâmes que la terre portoit au Sud; nous continuâmes à longer la côte, jusqu'à ce que nous découvrîmes l'entrée occidentale du lagon entre l'isle de *Trevanion* & celle d'*Egmont.* Ces deux isles sembloient former en cet endroit une ville continue dont les habitans étoient innombrable. Le bateau alla examiner cette entrée ou passage, & il rapporta que le fond étoit de corail & de rocher, avec des sondes très-irrégulières. Dès que les naturels du pays virent le bateau quitter le vaisseau; ils en-

ANN. 1767. Août.

Ann. 1767. Août.

voyèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer. Quand la première fut à portée, elle décocha ses flèches sur les gens du bateau, qui, se tenant sur leurs gardes, tirèrent une volée de coups de fusils qui tuèrent un des Indiens & en blessèrent un autre. Nous tirâmes en même-tems parmi eux, du vaisseau, un gros canon chargé à mitraille; ils s'enfuirent tous alors à terre en grande précipitation, excepté la pirogue qui avoit commencé l'attaque & qui fut saisie avec l'Insulaire blessé, par le bateau qui les amena au vaisseau. Je fis sur-le-champ prendre l'Indien à bord, & j'ordonnai au Chirurgien d'examiner ses blessures. Il parut qu'une balle lui avoit percé la tête, & qu'une seconde lui avoit cassé le bras, le Chirurgien pensant que la blessure de la tête étoit mortelle, je le fis remettre dans sa pirogue, & malgré son état il rama vers la côte. C'étoit un jeune-homme qui avoit la tête laineuse comme celle des nègres, & une petite barbe; il avoit les traits fort réguliers, & il n'étoit pas aussi noir que les habitans de Guinée. Il étoit d'une taille moyenne & entièrement nud, ainsi que tous les autres naturels du pays que nous avons vus sur cette isle. Sa pirogue très-petite & grossièrement travaillée, n'étoit rien autre que la partie d'un tronc d'arbre creusé; elle avoit pourtant un

balancier. De toutes celles que nous avons apperçues, aucune ne portoit de voiles.

ANN. 1767. Août.

CETTE place forme l'extrémité Oueſt de l'iſle d'*Egmont*, ſur le côté ſeptentrional; elle eſt ſituée exactement dans la même latitude que l'extrémité orientale qui eſt ſur le même côté. La diſtance entre ces deux extrémités, eſt d'environ cinquante milles préciſément à l'Eſt & à l'Oueſt. Il y a un fort courant qui a ſa direction à l'Oueſt le long de la côte.

JE gardois toujours le lit, & ce fut avec un regret infini que j'abandonnai l'eſpoir d'obtenir des rafraîchiſſemens dans cet endroit, d'autant plus que nos gens me dirent avoir vu, lorſque nous faiſions voile le long de la côte, des cochons, des volailles en grande abondance, des cocotiers, des bananiers, des planes & beaucoup d'autres végétaux qui nous auroient bientôt rendu la ſanté & la vigueur que nous avions perdues par les fatigues & les peines d'un long voyage; mais je ne pouvois plus m'attendre à établir amicalement un commerce avec les naturels du pays, & je n'étois pas en état de me procurer par la force ce dont j'avois beſoin. J'étois dangereuſement malade; la plus grande partie de mon équipage, comme je l'ai déjà obſervé, étoit infirme, & le reſte découragé

ANN. 1767. Août.

par les contretems & les travaux. Quand même mes gens auroient été bien portans & de bonne volonté, je n'avois point d'Officiers pour les conduire ni les diriger dans une pareille entreprise; ni pour commander le service à bord du vaisseau. Les obstacles, qui m'enpêchèrent de prendre des rafraîchissemens dans cette isle, furent cause aussi que je n'examinai pas les autres isles situées dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuoient à chaque instant. J'étois incapable de poursuivre le voyage au Sud, & courant risque de manquer la mousson, je n'avois point de tems à perdre : j'ordonnai donc de gouverner au Nord, dans l'espoir de relâcher & de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé *Nouvelle-Bretagne.* Je décrirai pourtant le mieux qu'il me sera possible, l'apparence & la situation des isles que je laissai derrière moi.

JE donnai le nom d'*isles de la Reine Charlotte* à tout le grouppe de ces isles, tant de celles que je vis que des autres que je n'apperçus pas distinctement ; & je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entr'elles, à mesure que j'en approchois.

LORSQUE nous découvrîmes la terre pour la première fois, nous en apperçûmes deux qui nous restoient en face; j'appellai la plus

méridionale, *isle du Lord How*, & *isle d'Egmont*, l'autre dont j'ai déja fait mention. L'isle *du Lord How* est située par 11d 10′ de latitude Sud, & 164d 43′ de longitude Est. Le cap *Byron*, qui est la pointe orientale de l'isle d'*Egmont*, gît au 10d 40′ de latitude S. & au 164d 49′ de longitude Est. Les côtés à l'Est de ces deux isles, qui sont exactement sur la même ligne, à-peu-près au N. ¼ N. O. & S. ¼ S. E. s'étendent à environ 11 lieues, en y comprenant le passage qui a quatre milles de large; elles forment un coup-d'œil agréable, & paroissent toutes deux être fertiles & couvertes de grands arbres d'une très-belle verdure. L'isle *du Lord How*, quoique plus plate & plus unie que l'autre, est cependant une terre élevée. A environ treize lieues du cap *Byron*, à l'O. N. O. ½ N. du compas, il y a une isle d'une hauteur prodigieuse & d'une figure conique. Son sommet a la forme d'un entonnoir dont nous vîmes sortir de la fumée, mais point de flammes; c'est sûrement un volcan, & je l'appellai pour cela *isle du Volcan*. Je donnai le nom d'*isle de Keppel* à une longue isle plate qui nous restoit au N. O. lorsque que nous avions droit en face les isles d'*How* & d'*Egmont*. Elle est située au 10d 15′ minutes de latitude S. & suivant notre estime au 165d 4′ de longitude Est. J'appellai

ANN. 1767. Août.

Isle du Lord How.

Isle du Volcan.

Isle de Keppel.

Ann. 1767. Août.

Isle du Lord Edgcomb.

Isle d'Ourry.

isle du Lord Edgcomb, la plus grande des deux autres qui gissent au S. Est, & *isle d'Ourry*, la plus petite. L'isle d'*Edgcomb*, située par 11^d 10′ de latitude S. & 165^d 14′ de longitude Est, est d'un très-bel aspect. L'isle d'*Ourry* gît au 11^d 10′ de latitude S. & au 165^d 19′ de longitude Est. Je n'ai pas donné de nom particulier à plusieurs autres isles qui avoisinent celles-ci.

Les habitans de l'isle d'*Egmont* dont j'ai déja décrit la figure, sont extrêmement agiles, vigoureux & actifs Ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur la terre, car ils sautent de leurs pirogues dans la mer presqu'à toutes les minutes. Les pirogues qui s'avancèrent contre nous de l'extrémité occidentale de l'isle, ressembloient toutes à celles que nos gens amenèrent à bord ; elles pouvoient dans l'occasion porter environ douze hommes, quoique trois ou quatre les conduisissent ordinairement avec une dextérité étonnante. Nous en vîmes cependant d'autres plus grandes sur le rivage & qui avoient au milieu un abri ou pavillon.

Nous prîmes deux de leurs arcs & un paquet de leurs flèches, dans la pirogue qui fut saisie avec l'homme blessé ; au moyen de ces armes ils frappent un but à une distance incroyable. Une des flèches qu'ils tirèrent

traversa les planches du bateau & blessa dangereusement un Officier de poupe à la cuisse. Ces flèches ont une pointe de pierre, & nous ne vîmes parmi eux aucune apparence de métal. Le pays en général est couvert de bois & de montagnes, & entrecoupé d'un grand nombre de vallées; plusieurs petites rivières coulent de l'intérieur dans le mer, & il y a beaucoup de havres sur la côte. La déclinaison de l'aiguille y est d'environ 11d 15′ Est. ANN. 1767. Août.



CHAPITRE V.

*Départ de l'isle d'*Egmont, *& passage à la* Nouvelle-Bretagne. *Description de plusieurs autres isles & de leurs habitans.*

ANN. 1767. Août.

NOUS FÎMES voile de cette isle le soir du 18 Août, avec un vent alisé frais soufflant de l'Est, & de petites raffales par intervalles. Nous portâmes d'abord O. N. O.; car, avant de gagner la latitude de la *Nouvelle-Bretagne*, je ne désespérois pas de rencontrer quelques autres isles où nous serions plus heureux que dans celles que nous venions de quitter.

Isle de Gower.

NOUS découvrîmes le 20, une petite isle basse & plate, & le soir nous nous trouvâmes par son travers; elle est située au 7ᵈ 56′ de latitude S. & au 158ᵈ 56′ de longitude Est; je lui donnai le nom d'*isle de Gower.* Nous n'y rencontrâmes point de mouillage, à notre grand regret: en échange des clous & d'autres bagatelles que nous avions, nous ne pûmes nous procurer qu'un petit nombre de noix de cocos des habitans, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avions vus à l'isle d'*Eg-*

mont. Ils promirent par ſignes de nous en apporter une plus grande quantité le lendemain, & nous louvoyâmes toute la nuit, qui fut très-ſombre. Le jour ſuivant 21, à la pointe du jour, nous reconnûmes qu'un courant nous avoit fait dériver conſidérablement au Sud de l'iſle, & nous avoit conduit dans un endroit d'où nous pouvions en appercevoir deux autres. Elles ſont ſituées à-peu-près à l'E. & à l'O. l'une de l'autre & éloignées d'environ deux milles. Celle qui eſt à l'Eſt, eſt beaucoup plus petite que ſa voiſine, & nous lui donnâmes le nom d'*iſle de Simpſon*; nous appellâmes *iſle de Carteret* la ſeconde qui eſt élevée & d'une belle apparence. L'extrémité orientale de celle-ci porte à-peu-près au Sud de l'*iſle de Gower*, dont elle eſt éloignée d'environ dix ou onze lieues. L'iſle *Carteret* gît au 8d 26′ de latitude S. & au 159d 14′ de longitude Eſt; & ſa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt d'environ ſix lieues. Nous trouvâmes la variation de l'aiguille de 8d 30′ Eſt. Ces deux iſles nous reſtoient directement au vent, & nous portâmes ſur l'iſle de *Gower*. Elle a à-peu-près deux lieues & demie de long ſur le côté occidental, qui eſt garni de baies; elle eſt partout couverte d'arbres dont la plupart ſont des cocotiers. Nous y trouvâmes un nombre conſidérable d'Indiens avec deux

ANN. 1767. Mai.

Iſle de Simpſon.

Iſle de Carteret.

ANN. 1767. Août.

bateaux ou pirogues, qui, à ce que nous ſuppoſâmes, appartenoient à l'iſle *Carteret*, & qui n'y étoient venues que pour pêcher. Nous envoyâmes le bateau à terre, & les naturels du pays tentèrent de maſſacrer nos gens; les hoſtilités ayant ainſi commencé, nous ſaisîmes leurs pirogues, dans *leſquelles il* y avoit environ cent cocos que nous mangeâmes avec plaiſir. Nous vîmes quelques tortues près du rivage; mais nous n'eûmes pas le bonheur d'en attraper aucune. La pirogue que nous avions priſe étoit aſſez grande pour porter huit ou dix hommes, elle étoit conſtruite avec art de planches très-bien jointes, & *ornée* de coquillages & de figures groſſièrement peintes: les coutures étoient revêtues d'une ſubſtance aſſez reſſemblante à notre maſtic noir, mais elle me parut avoir plus de conſiſtance. Les Inſulaires avoient pour armes des arcs, des flèches & des piques; les pointes des piques & des flèches étoient de ſilex. Nous conjecturâmes, par quelques ſignes qu'ils firent en montrant nos fuſils, qu'ils n'ignoroient pas entièrement l'uſage des armes à feu. C'eſt la même race d'hommes que nous avions vus à l'iſle d'*Egmont*, & comme ceux-ci, ils étoient entièrement nuds. Leurs pirogues ſont d'une ſtructure différente & beaucoup plus grandes, quoique nous n'en ayons apperçu aucune

qui eût des voiles. Les cocos que nous y achetâmes, ainsi qu'à l'isle d'*Egmont*, furent d'un très-grand secours à nos malades. ANN. 1767. Août.

DEPUIS notre départ de l'isle d'*Egmont*, nous avions observé un courant dont la direction étoit très-forte vers le sud, & nous reconnûmes que, dans le voisinage de ces isles, son impétuosité augmentoit de beaucoup. En conséquence, lorsque je fis voile de l'isle de *Gower*, je gouvernai au N. O., dans la crainte qu'en prenant un autre parti je ne trouvasse la terre trop loin vers le Sud; car si nous étions entrés dans quelque golfe ou baie profonde, notre équipage étoit si malade, & le vaisseau en si mauvais état, qu'il nous auroit été impossible de nous en tirer.

LE 22, sur les huit heures du matin, comme nous continuions notre route avec un bon vent frais, Patrik Dwyer, un des soldats de marine, tomba par malheur du tillac dans la mer. Nous lançâmes sur-le-champ la pirogue que nous avions saisie à l'Isle de *Gower*; nous mîmes le vaisseau à la cape, & nous détachâmes le canot avec toute la promptitude possible; mais le pauvre misérable, quoique très-fort & plein de santé, étoit allé au fond dès le premier instant de sa chûte, & nous ne le vîmes plus. Nous reprîmes la pirogue à bord; elle s'étoit si fort endommagée en

Ann. 1767. Août.

frappant contre un de nos canons, lorſque nos gens la lancèrent en mer, que nous fûmes obligés de la mettre en pièces.

La nuit du 24, nous rencontrâmes neuf iſles; elles s'étendent à-peu-près au N. O $\frac{1}{4}$ O. & S. E $\frac{1}{4}$ E. dans un eſpace d'environ quinze lieues. Elles ſont ſituées par le 4^{d} 36′ de latitude S. & le 154^{d} 17′ de longitude E. ſuivant notre eſtime. Je penſe que ce ſont les iſles appellées *Ohang-Java*, & qui furent découvertes par Taſman; car leur ſituation approche beaucoup de celle qui leur eſt aſſignée dans les cartes françoiſes, corrigées en 1756 pour les vaiſſeaux du Roi. Je crois que les autres iſles de *Carteret*, de *Gower* & de *Simpſon*, n'ont été apperçues par aucun Navigateur Européen avant moi. Il y a sûrement dans cette partie de l'Océan beaucoup de terres qui ne ſont pas encore connues.

Une de ces iſles eſt d'une étendue conſidérable; les huit autres ne ſont guères que de grands rochers; mais quoiqu'elles ſoient baſſes & plates, elles ſont bien couvertes de bois & remplies d'habitans. Les Inſulaires ſont noirs & ont la tête laineuſe comme les nègres d'Afrique. Les arcs & les flèches ſont leurs armes. Ils ont de grandes pirogues qui portent une voile; l'une d'elles s'approcha de nous, mais elle n'oſa pas venir à bord.

Nous

NOUS portâmes au Nord de ces isles & nous gouvernâmes O. $\frac{1}{4}$ S. O. avec un vent fort courant S. Ouest. A onze heures du soir, nous rencontrâmes une autre isle fort grande, plate, verdoyante & d'un coup-d'œil agréable ; nous n'apperçûmes point d'habitans ; mais par le grand nombre de feux que nous y vîmes la nuit, nous jugeâmes qu'elle étoit bien peuplée. Elle est située au 4^{d} 50' de latitude S. & quinze lieues à l'Ouest de la plus septentrionale des neuf isles ; nous lui donnâmes le nom d'*Isle de Sir Charles Hardy*. ANN. 1767. Août.

Isle de Sir Charles Hardy.

LE lendemain 25, à la pointe du jour, nous découvrîmes une autre isle grande & haute, & qui s'élevant en trois montagnes considérables, avoit de loin l'apparence de trois isles. Nous l'appellâmes *isle de Vinchelsea*. Elle est située à environ dix lieues au S. $\frac{1}{4}$ S. E. de l'*isle de Sir Charles Hardy*. Le vent soufloit par raffales, avec un tems variable & un courant très-fort qui avoit sa direction à l'Ouest.

Isle de Winchelsea.

SUR les dix heures du matin du 26, nous vîmes une grande isle au Nord, je supposai que c'étoit la même qui fut découverte par Schouten, & qu'il appella *isle de Saint-Jean*. Nous apperçûmes bientôt après une haute terre, que nous reconnûmes par la suite pour la *Nouvelle-Bretagne*, & comme nous en approchions, nous trouvâmes un très-fort cou-

ANN. 1767. Août.

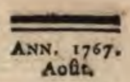
rant S. S. O. qui ne faisoit pas moins de trente-deux milles par jour.

LE lendemain 27, n'ayant que de petits vents, un courant N. O. nous porta dans une baie ou golfe profond, à laquelle Dampierre a donné le nom de baie de *Saint-Georges*.

Isle de Wallis.

LE 28, nous mîmes à l'ancre dans une baie d'une petite isle, située à environ trois lieues au N. O. du cap *Saint-Georges*, & qui a été appellée *Isle de Wallis*. Je trouvai que ce cap gît à-peu-près au 5d de latitude S. &, suivant notre estime, au 152d 19′ de longitude Est, c'est-à-dire, à environ deux mille cinq cens lieues directement à l'Ouest du continent de l'Amérique, & 1d ½ plus à l'Est qu'il n'est placé dans la carte françoise dont nous avons parlé. L'après-midi, j'envoyai le canot pour examiner la côte, & un bateau pour nous procurer quelques cocos, & pêcher à la seine. Les gens du bateau ne prirent point de poisson, mais ils rapporterent environ cent cinquante cocos, qui furent distribués à l'équipage à la discrétion du Chrirurgien. Nous avions vu des tortues en entrant dans la baie, & espérant que quelques-unes pourroient tirer pendant la nuit vers la côte de l'isle qui étoit sablonneuse, stérile & inhabitée, comme les endroits que ces animaux fréquentent plus volontiers, je dépêchai un petit nombre

d'hommes à terre pour tâcher d'en prendre; mais ils revinrent le matin ſans avoir réuſſi.


ANN. 1767. Août.

NOUS jettâmes l'ancre ſeulement pour attendre que les bateaux euſſent trouvé un mouillage plus convenable; ils découvrirent pluſieurs bons havres dans le voiſinage. Nous tâchâmes alors de lever l'ancre, mais avec les forces réunies de tout l'équipage, nous ne pûmes pas en venir à bout : c'étoit une preuve alarmante de notre foibleſſe; & pleins de douleur, nous eûmes recours à de nouveaux moyens, avec ce ſecours, & en employant nos derniers efforts, nous dégageâmes l'ancre du fond; mais le vaiſſeau étant porté ſur la côte, elle reprit preſque au même inſtant ſur un fond de roches. Il fallut recommencer notre travail de nouveau; tous ceux qui étoient en ſanté employèrent, le reſte du jour, toutes leurs forces, ſans parvenir à la relever. Nous n'étions pas diſpoſés à couper le cable, quoiqu'il fût fort uſé, nous aurions ſouffert difficilement cette perte; nous voulions en faire du fil de carret, dont nous avions grand beſoin. Nous ceſsâmes avec répugnance notre entrepriſe pendant la nuit, & le lendemain, après avoir un peu réparé nos forces, nous fûmes plus heureux. Nous relevâmes enfin l'ancre, mais nous la trouvâmes ſi endom-

Ann. 1767. Août.

magée qu'elle étoit déformais inutile ; une des pattes étant rompue.

De cet endroit nous fîmes voile à une petite anse éloignée d'environ trois ou quatre milles, à laquelle nous donnâmes le nom d'*anse Anglaise.* Nous y mîmes à l'ancre, & nous commençâmes à faire du bois & de l'eau que nous y trouvâmes en grande abondance, sans parler du lest. J'envoyai aussi le bateau chaque jour pêcher à la seine, mais quoiqu'il y eût une grande quantité de poissons, il n'en prit que très-peu : il eut un si mauvais succès, probablement parce que l'eau étoit claire & le rivage rempli de roches, & peut-être aussi parce que nous n'étions pas assez habiles dans cet art. Quoique nous ne réussissions pas, nous continuâmes ce travail jour & nuit ; nous eûmes recours à l'hameçon, mais pas un seul poisson ne voulut y mordre. Nous vîmes un petit nombre de tortues, nous n'en prîmes aucune ; nous étions condamnés au supplice de Tantale, voyant continuellement des objets que notre appétit desiroit avec ardeur, & toujours malheureux lorsque nous tâchions de les saisir. Nous ramassâmes cependant à la marée basse, un petit nombre d'huitres de rochers & de très-gros pétoncles, & nous nous procurâmes à terre quelques cocos & l'espèce de chou

qui croît au haut de l'arbre qui les produit ; ce chou eſt blanc, friſé, d'une ſubſtance remplie de ſuc ; lorſqu'on le mange cru, il a une ſaveur reſſemblante à celle de la châtaigne ; & quand il eſt bouilli, il eſt ſupérieur au meilleur panais. Nous les coupâmes en petites tranches dans du bouillon fait avec nos tablettes, & ce bouillon épaiſſi enſuite avec du gruau d'avoine, nous fournit un très-bon mets. Nous fûmes obligés de couper autant d'arbres que nous emportâmes de ces choux ; nous détruisîmes, avec beaucoup de regret, tant de fruits qui ſont peut-être les meilleurs antiſcorbutiques du monde, mais la néceſſité n'a point de loi. Ces végétaux frais & ſur-tout le lait ou plutôt l'eau de coco, rendirent très-promptement la ſanté à nos malades. Ils ſe trouvèrent auſſi fort-bien, de manger le fruit d'un grand arbre, qui reſſemble à une prune & en particulier à celle qu'on appelle dans les iſles d'Amérique, *prune de la Jamaïque*. Nos gens lui donnèrent le même nom. Elle a un goût aigrelet & agréable ; mais elle n'a que peu de chair, probablement faute de culture. Ces prunes ne ſont pas abondantes, de ſorte qu'ayant les deux qualités d'un mets délicat, la rareté & l'excellence, il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoient recherchées avec empreſſement.

ANN. 1767. Août.

ANN. 1767. Août.

La côte, dans les environs de cet endroit est remplie de rochers & le pays élevé & montagneux; mais il est couvert d'arbres de différentes espèces, dont quelques-uns sont d'une grandeur énorme, & pourroient probablement servir à plusieurs usages. Entr'autres nous trouvâmes les muscadiers en grande abondance; je cueillis quelques muscades, mais elles n'étoient pas mûres. Il est vrai qu'elles ne me paroissoient pas être de la meilleure qualité; peut-être cela provient-il en partie de ce qu'elles croissent sans être cultivées, & en partie de ce qu'elles sont trop à l'ombre sous de grands arbres. L'arbre qui donne la noix de coco est excellent, mais il n'y en a pas beaucoup. Je crois qu'il y a ici toutes les différentes espèces de palmier, avec l'arbre qui produit la noix de betel, diverses sortes d'aloës, des cannes à sucre, des bambous, des rattans, & plusieurs arbres, arbrisseaux & plantes que je ne connois pas. On n'y trouve aucun végétal comestible. Les bois sont remplis de pigeons, de tourterelles, de freux, de perroquets, & d'un grand oiseau à noir plumage qui fait un bruit assez ressemblant à l'aboyement d'un chien, & de plusieurs autres que je ne puis ni nommer ni décrire. Nos gens ne virent que deux petits quadrupèdes qu'ils prirent pour des chiens. Le char-

pentier & un autre homme les apperçurent légèrement passant dans les bois, tandis qu'ils coupoient de petites solives à l'usage du vaisseau; ils dirent qu'ils étoient très-sauvages & qu'ils s'enfuirent fort vîte. Nous vîmes des mille-pieds, des scorpions, & un petit nombre de serpens de différentes espèces, mais point d'habitans. Nous rencontrâmes pourtant plusieurs habitations abandonnées, & par les coquilles répandues dans les environs, & qui sembloient sorties récemment de l'eau, ainsi que par quelques morceaux de bois à moitié brûlés & qui étoient des restes de feu; nous avons lieu de croire que des hommes venoient de quitter cet endroit lorsque nous arrivâmes. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ces habitations, ces Insulaires doivent être dans les derniers degrés de la vie sauvage, car ils avoient pour demeures les plus misérables huttes que nous ayions jamais vues. ANN. 1767. Août.

PENDANT notre séjour en ce lieu, nous nettoyâmes le vaisseau, & nous le mîmes à la bande pour visiter la voie d'eau que les charpentiers arrêtèrent le mieux qu'ils purent. Nous trouvâmes le doublage très-usé & la quille fort rongée par les vers. Nous l'enduisîmes dans tous les endroits que nous pûmes mettre hors de l'eau, avec de la poix & du

Ann. 1767. Août.

goudron chauds mêlés enſemble. Le charpentier coupa pluſieurs poutres pour différens uſages & particulièrement pour des boutehors, n'en ayant plus que peu de ceux que nous avions embarqués en Angleterre.

L'ANSE *Anglaiſe* eſt ſituée au N. E ½ N. à trois ou quatre milles de l'iſle *Wallis*. On trouve à main droite en y allant au petit banc de rochers, qu'il ſera aiſé de reconnoître au au moyen de la mer qui briſe ſur lui. La marée a ſon flux & ſon reflux une fois dans vingt-quatre heures ; elle monta à environ neuf ou dix heures ; & elle fut haute entre trois & quatre de l'après-midi ; enſuite le juſant continua toute la nuit, & il y eut marée baſſe ſur les ſix heures du matin. L'eau s'élève & tombe entre huit ou neuf pieds, quelquefois plus & d'autres fois moins. J'ignore ſi cette variation n'eſt pas plutôt l'effet des briſes de terre & de mer que d'une marée régulière. Nous mouillâmes avec notre ſeconde ancre par 27 braſſes, fond de ſable & de vaſe. Nous filâmes dans l'anſe un cable & demi ; nous amarrâmes la poupe & la proue avec la petite ancre, & nous l'attachâmes avec des hanſières ſur chaque épaule. Le vaiſſeau mouilloit alors par 10 braſſes au fond de la baie à une encablure de la côte ; la pointe *Wallis* nous reſtant S. O. ¼ S. à environ trois ou

quatre milles de distance. Il y a une quantité d'eau & de bois excellens, & on peut y faire de bon lest. La variation de l'aiguille étoit de 6d ½ Est. ANN. 1767. Août.

LE 7 Septembre, je levai l'ancre; mais, avant de mettre à la voile, je pris possession de ce pays & de toutes ses isles, baies, ports & havres, au nom de Sa Majesté Georges III, Roi de la grande Bretagne. Nous clouâmes à un grand arbre une planche couverte de plomb sur laquelle étoient gravés les armes de l'Angleterre, de l'Ecosse & de l'Irlande, le nom du vaisseau & de son Commandant, le nom de l'anse, le tems où nous y arrivâmes & le jour auquel nous en partîmes. Pendant notre mouillage, j'envoyai le bateau examiner les havres situés sur la côte; il s'en revint chargé de cocos qu'il se procura dans un joli petit havre qui gît à environ quatre lieues O. N. O. de l'endroit où nous étions. L'Officier qui commandoit le batteau rapporta qu'il avoit cueilli les fruits sur les arbres qui y croissent en grande abondance, mais qu'il avoit observé que plusieurs de ces arbres étoient marqués, & qu'il y avoit tout près plusieurs huttes des naturels du pays; je ne crus pas devoir le faire partir pour une seconde expédition; cependant comme les rafraîchissemens qui s'offroient à nous étoient d'une grande Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

importance pour les malades, je résolus de faire entrer le vaisseau dans le havre, & de le placer de manière qu'il protégeât les hommes qui iroient abattre des arbres & couper des choux palmistes & leurs fruits. Dès le grand matin nous fîmes voile de l'*anse Anglaise* avec une brise de terre; & le soir nous mîmes le vaisseau en travers du bois, où les noix de cocos avoient été recueillis, & à peu de distance de la côte. Nous nous procurâmes plus de mille noix de cocos, & autant de choux palmistes que nous pûmes en consommer pendant qu'ils étoient bons : j'y aurois resté assez long-tems pour donner à mes gens tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin, mais vu la saison de l'année, le plus petit délai auroit été dangereux. Nous avions de grandes raisons de supposer que pour conserver une partie de notre équipage, il falloit gagner *Batavia*, pendant que la mousson continuoit à souffler de l'Est. Il est vrai qu'elle devoit encore durer assez pour que tout autre vaisseau que le mien eût pu faire trois fois ce trajet; mais je savois que ce tems étoit à peine suffisant pour le *Swallow* qui se trouvoit en très-mauvais état. Si nous avions été obligés d'attendre ici une autre saison, il eût probablement été impossible de faire naviguer ce bâtiment, d'autant plus qu'il n'avoit qu'un simple doublage, &

que sa quille n'étant pas garnie de clous, elle auroit été entièrement rongée des vers. D'ailleurs nos provisions se seroient épuisées long-tems avant cette époque. Le 9, à la pointe du jour, je levai donc l'ancre avec une petite brise de terre, & je quittai ce mouillage, qui étoit sans contredit le meilleur de ceux que nous avions rencontrés depuis notre départ du détroit de *Magellan*.

ANN. 1767. Septembre.

Nous donnâmes à cet endroit le nom de *Havre de Carteret.* Il gît à environ quatre lieues à l'O. N. O. de l'*anse Anglaise*, & il est formé par deux isles & par la côte de la *Nouvelle-Irlande.* Nous appellâmes *Isle des Noix de Cocos*, la plus grande qui est située au N. O.; & *Isle de Leigh* l'autre qui gît au S. Est. Il y a un bas-fond entre ces deux isles, & entre chacune d'elles se trouve une entrée dans le havre; l'entrée S. E. ou sur le vent est formée par l'Isle de *Leigh*, & on y trouve un rocher qui paroît au-dessus de l'eau, & auquel nous donnâmes le nom de *Rocher de Booby*. Le passage est entre le rocher & l'isle; le rocher n'est pas dangereux, parce que l'eau est très-profonde tout autour. L'entrée N. O. ou sous le vent, est formée par l'isle des *Cocos*; c'est la meilleure des deux; on y a un bon mouillage, au lieu que l'eau est trop profonde dans l'autre. Nous entrâmes dans le havre par le premier

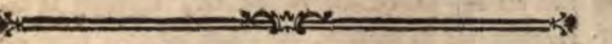
Isle des noix de Cocos.

Isle de Leigh.

Ann. 1767. Septembre.

paſſage & nous en ſortîmes par le ſecond. A l'extrémité S. E. du havre, il y a une grande anſe qui eſt à l'abri de tous les vents & propre à recevoir un vaiſſeau. L'anſe ſemble ſervir d'embouchure à une rivière, mais nos gens ne purent pas s'en aſſurer. On rencontre dans la partie N. O. du havre une autre anſe que nos bateaux viſitèrent, & d'où ils nous apportèrent une très-bonne eau. On peut auſſi y conduire un vaiſſeau, & elle eſt très-convenable pour y faire de l'eau & du bois. On y mouilleroit de 5 à 30 braſſes, & partout ſur un fond de vaſe molle. Le havre porte à peu-près au S. E. $\frac{1}{4}$ S. & N. O. $\frac{1}{4}$ N.; il a environ trois milles de long & quatre encablures de large. Nous mîmes à l'ancre par 30 braſſes près de l'entrée N. O. & en travers des arbres qui ſont ſur l'iſle des *Noix de Cocos*.





CHAPITRE VI.

Découverte d'un détroit qui partage en deux iſles la terre appellée Nouvelle-Bretagne. *Deſcription de la terre des deux côtés, & de pluſieurs iſles ſituées ſur la route. Détails ſur leurs habitans.*

LORSQU'APRÈS avoir quitté le havre dont nous venons de parler, nous eûmes avancé environ quatre lieues au large, nous rencontrâmes un gros vent de l'E. S. E., direction tout-à-fait contraire à celle qui auroit été favorable pour faire le tour de la terre & doubler le cap *Sainte-Marie.* Nous trouvâmes en même-tems un fort courant qui nous portoit au N. O., dans une baie profonde ou golfe que Dampierre appelle *baie Saint-Georges*, & qui eſt ſitué entre le cap *Saint-Georges* & le cap *Orford.* Comme il étoit impoſſible de faire le tour de la terre contre le vent & le courant, & de ſuivre la route de Dampierre, je fus obligé de tenter un paſſage à l'O. par ce golfe, & le courant me fit eſpérer que j'y réuſſirois. Quand j'eus gagné environ cinq milles au S. O. de l'iſle *des Cocos*, je gouver- ANN. 1767. Septembre.

Ann. 1767. Septembre.

nai au N. O. & au N. N. O., ſuivant la direction de la terre, & j'eus bientôt lieu de croire que ce qui a été appellé baie *Saint-Georges*, & qu'on a regardé comme formé par deux pointes de la même iſle, étoit véritablement un canal entre deux iſles. L'événement juſtifia cette conjecture.

Nous reconnûmes avant la nuit que ce canal eſt partagé par une iſle aſſez grande que j'appellai *Iſle du Duc d'York*, & par quelques iſles plus petites répandues autour de celle-ci. Je laiſſai à cette terre ſon ancien nom de *Nouvelle-Bretagne*. Sur ſon côté le plus méridional, ou ſur celui de la plus grande des deux iſles qui ſont ſéparées par le canal ou détroit, on trouve quelques terres élevées & trois montagnes remarquables qui giſſent l'une près de l'autre, & que j'appellai *la Mere & les Filles* (*Mother and Daughters*). La *Mere* eſt au milieu, & la plus grande des trois; nous vîmes par derriere une groſſe colonne de fumée, de ſorte que l'une de ces montagnes eſt probablement un volcan. On les apperçoit aiſément dans un tems clair, à vingt lieues de diſtance; & ceux qui ne les connoiſſent pas les prendroient pour des iſles. Elles paroiſſent fort larges, & la *Mere* porte à-peu-près à l'Oueſt de l'iſle du *Duc d'York*. A l'Eſt de ces montagnes, il y a une eſpèce de cap

que j'appellai *Cap Pallifer*, & un autre à l'O. que je nommai *Cap Stephens*. Le cap *Stephens* eft la partie la plus feptentrionale de la *Nouvelle-Bretagne*. Au Nord de ce cap eft une ifle à laquelle je donnai le nom d'*Ifle de Man*. Le cap *Pallifer* & le cap *Stephens*, courent à-peu-près au N. O. & au S. E. l'un de l'autre. Entre les deux, il y a une baie; la terre, près des bords de l'eau, eft baffe, unie & agréable au coup-d'œil; & en fe retirant vers *la Mere & les Filles*, elle s'élève par degrés en montagnes très-hautes, qui font en général couvertes de grands bois, avec plufieurs clarières qui nous parurent des endroits cultivés. Nous vîmes un grand nombre de feux pendant la nuit fur cette partie du pays, ce qui nous donna lieu de penfer qu'il étoit habité. L'ifle du *Duc d'York* eft fituée entre les deux pointes appellés *cap Pallifer* & *cap Stephens*. Comme il n'étoit pas sûr de tenter dans l'obfcurité l'un ou l'autre des deux paffages que cette ifle forme dans le détroit, nous mîmes à la cap pendant la nuit & nous eûmes toujours la fonde à la main; mais il n'y avoit point de fond pour 140 braffes. Le détroit, y compris les deux paffages, a environ quinze lieues de largeur. La terre du *Duc d'York* eft unie & d'un afpect agréable; l'intérieur eft couvert de grands bois; les ha-

Ann. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

bitations des naturels du pays, aſſez voiſines l'une de l'autre, ſont rangées près des bords de l'eau parmi des bocages de cocotiers, de façon que le tout forme un coup-d'œil des plus beaux & des plus pittoreſques qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Nous apperçûmes pluſieurs de leurs pirogues qui ſont très-bien faites, & le matin du 10, quand je mis à la voile, quelques-unes s'avancèrent vers le vaiſſeau; mais comme nous avions alors un vent frais, nous ne pûmes pas nous arrêter pour les attendre, Cette iſle eſt ſituée au 4^d $9'$ de latitude S., & au 151^d $20'$ de longitude Eſt, à vingt-cinq lieues du cap *Georges*. Comme je n'ai pas longé la côte de la *Nouvelle-Bretagne*, mais la côte la plus ſeptentrionale du détroit, je traverſai le paſſage qui eſt formé par cette côte & le côté correſpondaut de l'iſle du *Duc d'York*; il a environ huit lieues de largeur, & peut-être regardé comme le premier goulet du détroit. En gouvernant enſuite au N. O. $\frac{1}{4}$ O. toute la nuit nous trouvâmes le 11, à la pointe du jour, que nous avions perdu de vue l'iſle la plus méridionale, ou la *Nouvelle-Bretagne*; & après nous être aſſuré que la baie ſuppoſée eſt un détroit, je l'appellai *Canal de Saint-Georges*, & je donnai à l'iſle ſeptentrionale le nom de *Nova-Hibernia* ou *Nouvelle-Irlande*. Le tems étant brumeux, avec un vent fort

Canal de S.-Georges.

Nouvelle-Irlande.

fort & des raflales ſubites, je continuai à porter le long de la côte de la *Nouvelle-Irlande*, à la diſtance d'environ ſix lieues, juſqu'à ce que je fuſſe en travers de ſon extrémité occidentale, & changeant alors de direction, je gouvernai O. N. Oueſt. Je remarquai clairement que nous étions pouſſés le long de la côte par un fort courant à l'Oueſt. A midi, nous trouvâmes, par les obſervations, que nous avions dérivé beaucoup au Nord du lock; mais comme il étoit impoſſible que le courant eût ſa direction exactement au Nord, puiſque c'eût été préciſément contre la terre, je fus obligé, pour corriger mon eſtime, de ne pas ſuppoſer moins de vingt-quatre milles; ce qui eſt à-peu-près l'étendue du giſſement de la terre, le long de la côte. La variation de l'aiguille étoit à ce tems d'environ une demi-pointe à l'Eſt. Nous découvrîmes ſur le ſoir une belle iſle, grande, & qui forme un détroit ou paſſage entr'elle & la *Nouvelle-Irlande*. Le tems fut très-ſombre, accompagné de raffales & de pluie; nous mîmes à la cape, ne ſachant pas à quels dangers la navigation de ce détroit pouvoit nous expoſer. La nuit fut orageuſe avec beaucoup de tonnerres & d'éclairs; mais le tems s'éclaircit vers les deux heures du matin. Le 12, les coups de vent ſe changèrent en petite briſe, & la lune répandant une clarté très-brillante,

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

nous remîmes à la voile, & nous trouvâmes un fort courant qui nous portoit à l'Ouest à travers le passage du second goulet qui a environ cinq lieues de largeur. L'isle est d'un aspect agréable & très-peuplée; je l'appellai *Isle de Sandwich*, en honneur du Comte de ce nom, aujourd'hui premier Lord de l'Amirauté. Elle est plus grande que l'isle du *Duc d'York*, & il nous sembla qu'il y avoit quelques baies & havres très-bons sur la côte. On trouve sur sa partie septentrionale un pic remarquable, en forme de pain de sucre, & il y en a un autre exactement semblable & opposé à celui-ci, sur la côte de la *Nouvelle-Irlande*. Ils sont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues dans la direction S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ E. & N $\frac{1}{4}$ N. O $\frac{1}{2}$ Ouest. Pendant le tems que nous fûmes à la hauteur de cette isle, nous entendîmes la nuit un bruit continuel, semblable au son d'un tambour. Le tems étant calme lorsque nous passâmes à travers le détroit, dix pirogues, portant environ cent cinquante hommes, partirent de la côte de la *Nouvelle-Irlande*, & s'avancèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour que nous pussions leur donner quelques clincailleries que nous leur tendîmes au bout d'un grand bâton; mais aucun des Indiens ne voulut se hasarder à monter à bord. Ils sembloient préférer le fer à tou-

Isle de Sandwich.

tes les autres choſes que nous leur donnions, quoique ce fer, ſi l'on en excepte les clous, ne fût pas travaillé ; car, comme je l'ai obſervé plus haut, nous n'avions point avec nous d'ouvrages de coutellerie. Les pirogues étoient très-longues & très-étroites, avec un balancier, & quelques-unes étoient bien faites. Une d'elles avoit au moins quatre-vingt-dix pieds de longueur, puiſqu'elle étoit de de tres-peu plus courte que notre vaiſſeau. Cependant elle étoit formée d'un ſeul arbre ; elle avoit quelques ornemens en ſculpture dans les côtés : trente-trois hommes la faiſoient marcher ; nous n'y vîmes aucune apparence de voiles. Ces inſulaires ſont noirs & ont de la laine à la tête comme les Nègres, mais ils n'ont pas le nez plat & les lèvres groſſes. Nous pensâmes que c'étoit la même race d'hommes que les habitans de l'iſle d'*Egmont.* Comme eux ils ſont entièrement nuds, ſi l'on en excepte quelques parures de coquillages qu'ils attachent à leurs bras & à leurs jambes. Ils ont pourtant adopté une pratique ſans laquelle nos dames & nos petits-maîtres ne ſont pas ſuppoſés être habillés complétement ; les cheveux, ou plutôt la laine de leur tête étoient chargés de poudre blanche ; d'où il ſuit que la mode de ſe poudrer eſt probablement d'une plus haute antiquité & d'un

ANN. 1767. Septembre.

Ann. 1767. Septembre.

ufage plus étendu qu'on ne le croit communément. Il eft vrai que ces peuples l'étendent plus loin qu'aucun des habitans de l'Europe, car ils poudrent non-feulement leurs cheveux, mais encore leurs barbes. Leurs têtes font ornées de parures plus brillantes, & j'ai remarqué que la plupart attachoient en deffus d'une de leurs oreilles, une plume qui fembloit avoir été tirée de la queue d'un coq; de forte qu'ils ne manquent pas abfolument de volailles pour leur table. Ils font armés de piques & de grands bâtons en formes de maffues; mais nous n'avons apperçu parmi eux ni arcs ni flèches. Peut-être en avoient-ils dans leurs pirogues, qu'ils jugèrent à propos de nous cacher. De mon côté, j'ordonnois à tous mes gens de fe tenir dans leurs poftes, tandis qu'ils rodoient autour du vaiffeau. J'obfervai qu'ils portoient un œil attentif fur nos canons, comme s'ils en euffent craint quelque danger : il eft poffible qu'ils n'ignorent pas entièrement l'ufage des armes à feu. Ils avoient avec eux des filets, qui, ainfi que leurs cordages, fembloient être très-bien fabriqués. Après qu'ils eurent refté quelque tems près de nous, il s'éleva une brife; & ils s'en retournèrent à la côte.

Le pic de l'ifle de *Sandwich* eft fitué au 2^{d} 53' de latitude S. & au 149^{d} 17' de longitude

Eſt. Dès que les Indiens nous eurent quittés, nous gouvernâmes à-peu-près à l'Oueſt, & bientôt après nous découvrîmes une pointe de terre, que nous reconnûmes par la ſuite pour l'extrémité S. O. de la *Nouvelle-Irlande*, & à laquelle je donnai le nom de *Cap Byron*. Il gît au 2[d] 30′ de latitude S. & au 149[d] 2′ de longitude Eſt, vis-à-vis la côte de la *Nouvelle-Irlande*. A l'Oueſt du cap *Byron* il y a une iſle grande & belle, que j'appellai la *Nouvelle-Hanovre*. Entre cette iſle & la *Nouvelle-Irlande*, on trouve un détroit ou paſſage qui tourne au N. Eſt. Il y a dans ce paſſage pluſieurs petites Iſles, & ſur l'une d'elles un pic remarquable. Je donnai à cette iſle le nom d'*Iſle Byron*, & j'appellai le paſſage ou détroit, *Détroit de Byron*. La terre de la *Nouvelle-Hanovre* eſt élevée; elle eſt couverte d'arbres parmi leſquels on diſtingue pluſieurs plantations; le tout forme une belle apparence. J'appellai (*Foreland*), *Promotoire de la Reine Charlotte*, en honneur de Sa Majeſté, la pointe S. O. de l'iſle, qui eſt un mondrain élevé. On reconnoît cette pointe & la terre dans les environs, par un grand nombre de petites collines; mais la nuit accompagnée d'un tems ſombre, de raffales violentes & de beaucoup de pluie, nous ayant ſurpris, nous n'avons pas pu les voir aſſez diſtinctement pour décrire leur apparence.

ANN. 1767. Septembre.

Cap Byron.

Nouvelle-Hanovre.

Iſle Byron.

ANN. 1767 Septembre.

Nous gouvernâmes à l'Oueſt pendant toute la nuit, & le matin du 15, le tems étant toujours brumeux, nous n'appercevions plus la *Nouvelle-Hanovre* que très-imparfaitement. Mais nous découvrîmes à environ huit lieues à l'Oueſt ſix ou ſept petites iſles que j'appellai *Iſles du Duc de Portland*, & dont deux ſont aſſez larges. La groſſeur de la mer me fit appercevoir alors que nous avions dépaſſé toutes les terres, & je trouvai qu'il étoit plus court & beaucoup plus sûr de paſſer par le *canal Saint-Georges*, en venant de l'Eſt ou de l'Oueſt, que de tourner autour des terres, & des iſles qui ſont au Nord. L'accident, qui me donna l'occaſion de faire cette découverte, peut être d'un grand avantage aux Navigateurs. Il eſt inconteſtable qu'on peut ſe procurer des rafraîchiſſemens de toute eſpèce auprès des naturels du pays, qui habitent les deux côtés du canal, ou les iſles qui ſont ſituées dans les environs, pour des verroteries, des rubans, des miroirs, & ſur-tout des inſtrumens de fer & des ouvrages de coutellerie qu'ils aiment paſſionnément, & dont par malheur nous n'étions pas fournis.

Iſle du Duc Portland.

Le *Promontoire de la Reine Charlotte*, la partie S. O. de la *Nouvelle-Hanovre* eſt ſituée au 2^d 29′ de latitude S. & au 148^d 27′ de

longitude Eſt. Le milieu des iſles de *Portland*, gît au 2d 27′ de latitude S. & au 184d 3′ de longitude Eſt. La longueur de ce détroit ou canal depuis le cap *Saint-Georges* au cap *Byron*, extrémité S. O. de la *Nouvelle-Irlande* eſt de plus de quatre-vingt lieues. La diſtance du cap *Byron* ou *promontoire de la Reine Charlotte* eſt d'environ douze, & il y en a à-peu-près huit depuis ce promontoire aux iſles de *Portland*; de ſorte que toute la longueur du canal *Saint-Georges* eſt d'environ cent lieues ou de trois cens milles.

ANN. 1767. Septembre.

QUOIQUE nous euſſions débouqué le détroit, le matin du 13 Septembre, nous ne pûmes point obſerver le ſoleil juſqu'au 15; ce contretems m'a cauſé d'autant plus de regret, qu'il m'a empêché d'être auſſi exact dans mes latitudes & longitudes qu'on auroit lieu de l'attendre. La deſcription du pays, de ſes productions & de ſes habitans, auroit été beaucoup plus complète & plus détaillée, ſi je n'avois pas été tellement affoibli & épuiſé par la maladie, que je ſuccombois preſque ſous les fonctions qui retomboient ſur moi faute d'Officiers. Lorſque je pouvois à peine me traîner, j'étois obligé de faire quart ſur quart, & de partager d'autres travaux avec mon Lieutenant dont la ſanté étoit auſſi en fort mauvais état.

CHAPITRE VII.

Traverſée du canal Saint-Georges *à l'iſle de* Mindanao. *Deſcription de pluſieurs Iſles. Ce qui nous arriva dans la route.*

ANN. 1767. Septembre.

DÈS que nous eûmes débouqué le canal *Saint-Georges*, nous gouvernâmes à l'Oueſt. Le lendemain 14, nous découvrîmes une terre qui nous reſtoit à l'O. N. O. & nous courûmes deſſus. Nous reconnûmes par la ſuite que c'étoit une iſle d'une étendue conſidérable ; & bientôt après nous en vîmes une autre au N. E. de celle-ci, mais elle ne paroiſſoit être qu'un grand rocher au-deſſus de l'eau. Comme nous avions ici des courans forts, & que pendant pluſieurs jours je ne fus pas en état de faire aucune obſervation ſur le ſoleil, je ne pourrai pas déterminer la ſituation de ces iſles avec autant d'exactitude que je l'aurois fait ſans ce contretems. En avançant à l'Oueſt, nous apperçûmes une terre plus grande, compoſée de pluſieurs iſles, qui ſont ſituées au Sud de la plus étendue des deux que nous avions d'abord découvertes. Comme les nuits étoient alors éclairées par la lune, nous portâmes

ANN. 1767. Septembre.

deſſus juſqu'à onze heures, & mon Lieutenant, qui étoit de quart, s'appercevant que la route que nous ſuivions nous conduiroit au milieu de ces iſles, & ne voulant pas m'éveiller avant l'heure de faire mon ſervice, il tira au S. $\frac{1}{4}$ S. E. & S. S. E. en s'en éloignant. Je montai ſur le tillac vers minuit, & voyant à une heure que nous les avions dépaſſées, je gouvernai de nouveau à l'Oueſt à petites voiles. Cependant nous étions près des iſles, & ſur les ſix heures un nombre conſidérable de pirogues, ayant pluſieurs centaines d'Indiens à bord, s'avancèrent & ramèrent vers le vaiſſeau. Une d'entr'elles, qui portoit ſept hommes, s'approcha aſſez de nous pour nous héler; elle nous fit beaucoup de ſignes que nous ne pouvions pas entendre parfaitement; mais nous les répétâmes le mieux qu'il nous fut poſſible pour faire comprendre aux Inſulaires que nous avions pour eux les mêmes diſpoſitions qu'ils avoient à notre égard: afin de mieux gagner leur bienveillance & de les engager à venir à bord, nous leur tendîmes quelques-unes des bagatelles que nous avions; ſur quoi ils s'approchèrent plus près du vaiſſeau, & je me flattois qu'ils alloient y monter; mais au contraire, dès qu'ils furent à notre portée, ils lancèrent avec force leurs javelines ſur l'endroit du tillac où nous étions

Ann. 1767. Septembre.

en plus grand nombre. Je crus qu'il valoit mieux prévenir que d'avoir à repousser une attaque générale, qui auroit été d'autant plus meurtrière que le nombre des combattans seroit plus grand; ne doutant plus que les Insulaires ne fussent nos ennemis, je fis tirer quelques coups de fusil & un des pierriers. Cette décharge ayant tué ou blessé quelques-uns d'entr'eux, ils se retirèrent & joignirent les autres pirogues qui étoient au nombre de douze à quatorze. Je mis à la cape pour attendre la fin de cette attaque, & j'eus la satisfaction de voir qu'après avoir long tems consulté ensemble, ils reprirent le chemin de la côte. Afin de les intimider encore davantage & d'empêcher plus efficacement leur retour, je fis tirer une pièce de six, chargée à boulet, de façon que le coup tombât dans l'eau au-delà des pirogues. Cet expédient parut avoir un bon effet, car non-seulement ils ramèrent avec plus de promptitude, mais ils dresserent une voile pour arriver plutôt au rivage. Cependant plusieurs nouvelles pirogues se détachèrent bientôt d'une autre partie de l'isle & s'avancèrent vers nous. Elles s'arrêtèrent à la même distance que les premières, & une d'elles vint aussi en avant de la même manière. Nous fîmes, aux Indiens qui montoient ce bâtiment, tous les signes

d'amitié que nous pûmes imaginer; nous leur montrâmes toutes les choses que nous avions & que nous crûmes devoir leur faire plaisir; nous leurs ouvrîmes les bras pour les engager à monter à bord; mais toute notre rhétorique fut inutile; dès qu'ils furent à la portée du vaisseau, ils lancèrent sur nous une grêle de dards & de javelines, qui ne nous firent cependant aucun mal. Nous répondîmes à leur attaque par quelques coups de fusils; un d'entr'eux ayant été tué, le reste sauta précipitamment dans la mer, & dès qu'ils furent arrivés à la nage auprès des autres qui attendoient à quelque distance, ils s'en retournèrent tous au lieu d'où ils venoient. Lorsque nous apperçûmes que la pirogue étoit abandonnée, nous détachâmes notre bateau qui l'amena à bord. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fût une des plus petites qui eût été envoyée contre nous. Elle étoit grossièrement travaillée d'un seul arbre, mais elle avoit un balancier. Nous y trouvâmes six beaux poissons, une tortue, quelques ignames, une noix de coco & un sac rempli d'une petite espèce de pommes ou de prunes d'un goût douceâtre & d'une substance farineuse. Ce fruit étoit un peu applati, & il étoit entièrement différent de ceux que nous avions vus auparavant, & des autres

ANN. 1767. Septembre.

Ann. 1767. Septembre.

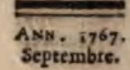
que nous avons rencontrés dans la ſuite. On pouvoit le manger crud, mais il étoit beaucoup meilleur bouilli ou rôti dans les cendres. Nous y trouvâmes auſſi deux grands pots de terre qui avoient une forme aſſez reſſemblante à celle d'une cruche, avec une large bouche, mais ſans anſes, & une quantité conſidérable de nattes qui ſervent à ce peuple de voiles & de bannes, en les étendant ſur des baguettes courbées, à la façon de nos chariots couverts. Par ce que contenoit ce bâtiment, nous jugeâmes qu'il avoit été employé à la pêche; nous remarquâmes que les Indiens avoient du feu à bord & un pot deſſus, dans lequel ils faiſoient cuire leurs alimens. Lorſque nous eûmes ſatisfait notre curioſité en examinant cette pirogue, nous la mîmes en pièces pour en faire du bois à brûler.

Ces Inſulaires ſont la même race d'hommes que nous avions vus auparavant ſur la côte de la *Nouvelle-Irlande*, & à l'iſle d'*Egmont*; ils ſont d'une couleur de cuivre foncée, preſque noirs, avec une tête laineuſe. Ils mâchent du bétel & vont entièrement nuds, ſi l'on en excepte des parures groſſières de coquillages enfilés en cordon qu'ils portent autour de leurs jambes & de leurs bras. Ils poudroient auſſi leurs cheveux comme les derniers Inſulaires que nous avions viſités; ils

avoient en outre le vifage peint de raies blanches: je n'obfervai pas qu'ils euffent de la barbe. La pointe de leurs lances étoit formée avec une efpèce de caillou bleuâtre. ANN. 1767. Septembre.

APRÈS avoir quitté ce peuple féroce & ennemi, nous continuâmes notre route le long des autres ifles qui font au nombre de vingt ou de trente, & d'une étendue confidérable; une d'elles en particulier feroit feule un grand royaume. Je les appellai *Ifles de l'Amirauté*; j'aurois été bien aife de les examiner, fi mon vaiffeau avoit été en meilleur état, & fi j'avois été pourvu de marchandifes propres à commercer avec les Indiens, d'autant plus que l'afpect de la terre invite naturellement à y defcendre. Elles font couvertes de la plus belle verdure; les bois font élevés & épais, entremêlés de clarières qui ont été défrichées pour des plantations, de bocages de cocotiers & des maifons des habitans qui femblent être très-nombreufes. Il feroit facile d'établir avec ces Infulaires un commerce amical, puifqu'ils fentiroient bientôt tous les avantages de ce trafic, & que notre fupériorité rendroit leur réfiftance inutile. J'ai jugé que le milieu de la plus grande eft fituée à trente-cinq lieues de diftance à l'O. $\frac{1}{2}$ N. du *Promontoire de la Reine Charlotte*, dans la *Nouvellé-Hanovre*. Sur

Ifles de l'Amirauté.


ANN. 1767. Septembre.

le côté méridional de cette iſle ; il y en a une petite qui s'élève en forme de cône, & qui ſe termine en un pic fort haut. Ce pic gît au 2d 27′ de latitude Sud, à cinq degrés & demi à l'O. du cap *Saint-Georges* dans la *Nouvelle-Irlande.* En rangeant la côte méridionale de la grande iſle, nous trouvâmes qu'elle a dix-huit lieues de long dans la direction de l'Eſt & de l'Oueſt; je ne ſais pas juſqu'où elle s'étend au Nord ; mais, d'après ſon apparence, j'ai des raiſons de ſuppoſer qu'elle ſe prolonge à une diſtance très-conſidérable. Je crois qu'il eſt extrêmement probable que ces iſles produiſent pluſieurs articles précieux de commerce, & ſur-tout des épiceries, d'autant plus qu'elles ſont ſituées dans le même climat & à la même latitude que les Moluques, & que j'ai trouvé les muſcadiers dans la *Nouvelle-Irlande*, ſur un ſol plus rocailleux & plus ſtérile que celui-ci.

AYANT dépaſſé ces iſles, nous continuâmes notre chemin O. $\frac{1}{4}$ N. O., avec une belle briſe d'Eſt, & une mer tranquille. Le 16, au matin, nous trouvâmes, par un réſultat moyen de pluſieurs azimuths, que la variation de l'aiguille étoit de 6d 30′ E. & nous reconnûmes, par des obſervations, que nous étions au 2d 19′ de latitude Sud, & au 145d 40 minutes de longitude Eſt. Je fus ſur-

pris de voir que la déclinaiſon de la bouſſole diminuoit par degrés ſur ce côté de la terre de la *Nouvelle-Bretagne* & de la *Nouvelle-Irlande*, auſſi conſidérablement que pendant notre route au N. Oueſt; mais je me rappellai que, deux ans auparavant, j'avois trouvé, à peu de choſe près, la même variation dans ce méridien, aux environs de l'iſle de *Tinian*.

ANN. 1767. Septembre.

LE ſoir du 19, nous découvrîmes deux petites iſles qui étoient toutes deux une terre baſſe, unie & verdoyante. L'une d'elles ne fut apperçue que du haut du mât du grand perroquet, & je l'appellai *Iſle de Durour*. Elle eſt ſituée à-peu-près à 1d 14′ ou 16′ de latitude Sud, & au 143d 21′ de longitude Eſt. Nous côtoyâmes pendant la nuit l'autre iſle à laquelle je donnai le nom d'*Iſle de Matty*; nous vîmes les habitans courir en grand nombre avec des lumières le long du rivage & vis-à-vis du vaiſſeau. Le côté que nous rangeâmes me parut être d'environ ſix milles de longueur, E. $\frac{1}{4}$ N. E. & O. $\frac{1}{4}$ S. Oueſt. Comme il étoit nuit, nous ne pûmes rien appercevoir de plus, & ayant une jolie briſe dont il nous étoit impoſſible de ne pas profiter, nous pourſuivîmes notre route. L'iſle de *Matty* gît à-peu-près à 1d 45 minutes de latitude S., & au 143d 2′ de longitude Eſt. La variation de l'aiguille étoit de 4d 40′ Eſt, &

Iſle de Durour.

Iſle de Matty.

Ann. 1767. Septembre.

nous y rencontrâmes un fort courant N. Oueſt. Nous avions alors des vents frais, des raffales & de la pluie; le vent ſouffla aſſez irrégulièrement de l'E. S. E., à l'E. N. E., juſqu'au 22, qu'il devint tout-à-fait variable. Nous étions à ce tems à 53′ de latitude Sud, & au 140ᵈ 5′ de longitude Eſt; la variation de l'aiguille étoit de 4ᵈ 40′ Eſt.

Le 24, nous vîmes deux petites iſles au S. O.; comme il faiſoit calme, avec de petites fraîcheurs & un fort courant Oueſt, nous ne pûmes pas nous en approcher plus près que de quatre ou cinq lieues; elles avoient un aſpect agréable, & elles étoient bien couvertes d'arbres; mais j'ignore ſi elles ſont inhabitées: elles courent à-peu-près au N. O. ¼ O., & au S. E. ¼ Eſt. L'une d'elles a environ trois milles de longueur, & l'autre ſix; le paſſage entre les deux paroît avoir deux milles de large. Elles giſent à 22′ de latitude Sud, & au 138ᵈ 39′ de longitude Eſt, & je leur donnai le nom d'*Iſles de Stephens*. Nous continuâmes à gouverner N. O. ¼ O., avec un petit vent variable & un fort courant Nord-Oueſt.

Le 25, nous découvrîmes à l'avant une terre, que nous reconnûmes par la ſuite être trois petites iſles; & avant la nuit nous en étions aſſez près. Pluſieurs pirogues, remplies de naturels du pays, partirent bientôt de la côte,

côte, & après nous avoir fait quelques signes de paix, ils vinrent à bord sans la moindre apparence de défiance ou de crainte. Ils n'avoient rien qu'un petit nombre de noix de cocos, qu'ils nous vendirent avec beaucoup de joie pour quelques morceaux d'un cercle de fer. Nous vîmes qu'ils connoissoient ce métal qu'ils appelloient *parram*, & ils nous firent entendre par signes, qu'un vaisseau comme le nôtre, avoit quelquefois touché sur leur isle pour s'y rafraîchir. Je donnai à l'un d'eux trois morceaux de ce vieux cercle, dont chacun avoit environ quatre pouces de long, ce qui le jetta dans un ravissement peu différent de l'extravagance. Je ne pus pas m'empêcher de prendre part à sa joie, & j'observai avec grand plaisir le changement de visage & le désordre de gestes par lesquels il l'exprimoit. Ces peuples paroissent aimer le fer plus passionnément que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors, & je suis sûr que, pour des instrumens de ce métal, nous aurions acheté tout ce qui est dans leur isle, & que nous aurions pu emporter. Ce sont des Indiens couleur de cuivre, & les premiers de ce teint que nous ayons remarqués dans ces parages. Ils ont de beaux & grands cheveux noirs & peu de barbe; car nous remarquâmes qu'ils arrachent constamment les poils du menton

ANN. 1767. Septembre.

ANN. 1767. Septembre.

& de la lèvre supérieure. Leurs traits sont beaux & leurs dents d'une blancheur & d'un poli éclatans; ils sont d'une stature moyenne, mais extraordinairement alertes, vigoureux & actifs; ils montoient sur la grande hune beaucoup plus promptement que nos propres matelots. Leur caractère est franc & ouvert, ils mangeoient & buvoient tout ce qu'on leur donnoit; ils alloient sans hésiter dans toutes les parties du vaisseau, & ils étoient aussi familiers & aussi gais avec l'équipage, que s'ils nous avoient connus depuis long-tems & d'une manière intime. Ils n'étoient pas entièrement nuds, ainsi que les peuples de toutes les autres isles que nous avions visités; cependant ils n'avoient qu'une légère couverture autour des reins, & qui étoit composée d'une pièce étroite d'une belle natte. Leurs pirogues sont très-bien travaillées & avec beaucoup d'adresse; un arbre creusé en forme le fond; les côtés sont de planches, & elles ont une voile d'une natte fine & un balancier. Leurs cordages & leurs filets ne sont pas moins bons. Ils nous pressèrent instamment d'aller à terre, en nous proposant de laisser comme ôtages au vaisseau, un nombre de leurs gens égal à celui que nous voudrions y envoyer. J'y aurois consenti volontiers, si je l'avois pu, mais un fort courant Ouest nous entraîna à une si grande

Ann. 1767. Septembre.

diſtance, que je n'eus pas occaſion de chercher un mouillage, & la nuit ſurvenant, nous continuâmes notre route. Lorſque les Indiens s'apperçurent que nous les quittions, un d'eux demanda ardemment de venir avec nous, & malgré tout ce que ſes compatriotes, & moi pûmes lui dire ou lui faire, il refuſa opiniâtrément de retourner à la côte. Comme je crus que cet homme pouvoit nous ſervir à faire des découvertes utiles, je ne le renvoyai pas à terre par force, & je lui accordai ce qu'il deſiroit. Nous apprîmes de lui qu'il y a d'autres iſles au Nord, dont les habitans, à ce qu'il nous dit, ont du fer. Il ajouta qu'ils s'en ſervoient pour tuer ſes compatriotes lorſqu'ils les attrapoient en mer. Je remarquai avec beaucoup de douleur que ce pauvre Indien, que j'appellai *Joſeph Freewill* (*de bonne volonté*) à cauſe de ſon empreſſement à venir avec nous, tomboit malade de jour en jour, après qu'il eut ſéjourné quelque tems dans notre vaiſſeau; il vécut juſqu'à mon arrivée à l'iſle *Célèbes*, où il mourut. Comme les iſles d'où je l'avois emmené étoient très-petites & très-baſſes, la plus grande n'ayant pas plus de cinq milles de circonférence, je fus ſurpris de voir combien il connoiſſoit de productions qui ſont aux *Célèbes* : outre le cocotier & le palmier, il reconnut l'arbre qui

Ann. 1767. Septembre.

porte le bétel & le citronnier, & à l'instant qu'il cueillit un fruit à pain, il alla auprès du feu & le grilla dans les cendres. Il nous fit entendre aussi que, dans son pays, il y avoit du poisson en abondance & des tortues suivant la saison. Il est cependant très-probable, malgré le grand nombre d'habitans qui vivent sur ces isles, qu'ils n'ont point d'eau douce que celle de la pluie. Je n'ai pas eu occasion d'apprendre comment ils la reçoivent & la conservent; mais je n'ai jamais rencontré une source dans un terrein si petit & si bas, & je ne crois pas qu'on puisse y en trouver. La plus grande de ces isles que les naturels du pays appellent *Pegan*, & à laquelle je donnai le nom d'*Isle de Freewill*, est située à 50 de latitude N. & au 137^d 51′ de longitude Est. Elles sont toutes environnées par un récif de rochers. J'ai dressé la carte de ces isles d'après la description des Indiens qui en firent l'esquisse avec de la craie sur le tillac, & qui déterminèrent la profondeur de l'eau en se servant de la longueur de leurs bras pour désigner une brasse.

Je gouvernai ensuite N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour dépasser la ligne; nous eûmes des petits vents de l'E. S. E. avec lesquels tout autre vaisseau que le *Swallow* auroit marché très-vîte; mais, malgré tous les avantages que nous pouvions

desirer, il avançoit très-lentement. Nous trouvâmes alors que la variation de l'aiguille commençoit encore à diminuer, ainsi qu'on le verra par la table suivante.

ANN. 1767. Septembre.

Latitude.	*Long. mesurée depuis le promontoire de la* Reine Charlotte.	*Variation de l'aiguille.*
0 40' S.	8^d 36 O.	4° 40' E.
Sous la Ligne.	9 40 O.	4 17 E.
— 30 N.	10 30 O.	3 10 E.
2 — N.	11 40 O.	2 30 E.
2 50 N.	12 10 O.	2 — E.

LE 28, étant au 2^d 53' de latitude N. & au 136^d 10' de longitude Est, nous rencontrâmes un bas-fond très-dangereux, d'à-peu-près onze ou douze milles de circuit, & environné de petites roches qui se montrent justement au-dessus de l'eau. Nous y trouvâmes un fort courant Nord, mais je ne puis pas déterminer s'il portoit à l'Est ou à l'Ouest. Le soir, nous découvrîmes de la grande hune une autre isle à notre Sud; l'extrémité orientale de cette isle sembloit s'élever en pic & avoit l'apparence d'une voile; nous n'en approchâmes pas assez près pour y voir rien de plus de dessus le tillac. J'estime que sa latitude est d'environ 2^d 50' N. & sa longitude de 136^d 10' E. du méridien de Londres.

ANN. 1767. Octobre.

Nous continuâmes d'avoir un courant au Nord jusqu'au 5 Octohre, jour, où étant au 4^d 30' de latitude N., je le trouvai venant du Sud & très-fort. Entr'autres choses qui nous manquoient, je n'avois pas un petit bateau à bord, de sorte que je ne pus point examiner les courants, malgré le grand desir que j'en avois. Je pense pourtant que lorsque le courant portoit au Sud, il inclinoit à l'Est, & que lorsqu'il y portoit au Nord, il inclinoit à l'Ouest.

Isle du Courant.

Le 12, nous apperçûmes une petite isle où nous vîmes des arbres, quoiqu'elle ne fût guère plus large qu'un rocher, je l'appellai *Current Island* (*Isle du Courant*). Elle gît au 4^d 40' de latitude N. & au 14^d 24' de longitude O. du promontoire de la *Reine Charlotte*. Le lendemain, nous découvrîmes deux autres petites isles auxquelles je donnai le nom d'*Isles de Saint-André* : elles sont situées au 5^d 18' de latitude N. & au 14^d 47' de longitude O. du promontoire de la *Reine Charlotte*. J'appellai la petite isle, *Isle du Courant*, parce que nous avions un courant Sud si fort qu'il nous faisoit dériver chaque jour de vingt-quatre à trente milles vers le midi, sans parler de la variation qu'il occasionnoit dans notre longitude. Le vent étoit alors variable, soufflant par intervalle de chaque rhumb de la boussole,

Isles de S.-André.

avec beaucoup de pluie & de raffales violentes. Le 22, étant au 8d de latitude Nord, il souffla avec tant de force, que nous fûmes obligés de rester en panne l'espace de soixante-quatre heures. Je supposois que ce vent, qui rendoit la mer très-grosse, étoit un des vents de la mousson, & malgré le courant Sud, il nous fit dériver pendant que nous étions en panne, jusqu'au neuvième degré au Nord. ANN. 1767. Octobre.



CHAPITRE VIII.

Deſcription de la Côte de Mindanao *& des iſles qui l'avoiſinent. Erreurs de Dampierre corrigées.*

ANN. 1767. Octobre.

NOUS DÉCOUVRÎMES encore terre le 26; mais étant hors d'état de faire des obſervations, nous ne pûmes déterminer notre latitude & notre longitude que par notre eſtime; le lendemain 27, fut cependant plus favorable, & je trouvai que l'effet du courant avoit été ſi grand, que je fus obligé d'ajouter à la meſure du lock 64 milles au S. O. $\frac{1}{4}$ S. pour les deux derniers jours. Nous reconnûmes alors que la terre que nous avions vue, étoit la partie N. E. de l'iſle de *Mindanao*; comme j'avois pluſieurs de mes gens malades, & que j'étois dans un beſoin très-preſſant de rafraîchiſſemens, je réſolus d'entreprendre de nous procurer quelques proviſions dans une baie que Dampierre a décrit, comme étant ſituée à la partie Sud-Eſt de l'iſle, & qui, à ce qu'il raconte, lui fournit une grande quantité de bêtes fauves qu'il tua dans une ſavanne. Je côtoyai donc cette partie de l'iſle, & afin

de ne pas manquer la baie, j'envoyai mon Lieutenant en avant avec un bateau & un certain nombre d'hommes, pour qu'il se tînt au plus près de la côte. Ils ne trouvèrent point de baie, pareille à celle dont parle le Voyageur que nous venons de citer; mais ils apperçurent à la pointe la plus méridionale de l'isle, un petit enfoncement au fond duquel étoient une ville & un fort. Dès que les gens qui étoient à terre virent notre bateau, ils tirèrent un coup de canon & détachèrent trois canots ou pirogues remplies d'Insulaires. Comme mon Lieutenant n'avoit pas assez de forces pour s'opposer à cette attaque, il revint sur-le-champ au vaisseau. Les pirogues lui donnèrent la chasse jusqu'à ce qu'ils furent à la vue de notre bâtiment; intimidées alors par notre grand nombre, elles jugèrent à propos de s'en retourner. Les tentatives que je fis pour chercher la baie & la prairie de Dampierre, ayant été sans succès, j'aurois mouillé à la hauteur de cette isle malgré l'attaque des habitans, si je n'avois pas été obligé de tirer de la calle quelques pièces d'artillerie, & de faire quelques réparations nécessaires dans les agrêts. Cette circonstance me fit porter un peu à l'Est, où le 2 Novembre je mis à l'ancre par 7 brasses, fond de vase molle, à une encablure de la côte. La pointe la plus

ANN. 1767. Octobre.

Novembre.

Ann. 1767. Novembre.

occidentale de la baie nous reſtoit O. S. O.; à environ trois milles, & la pointe orientale E. $\frac{1}{4}$ S. E., à-peu-près à un mille de diſtance. Nous avions au N. O. une rivière qui a ſon embouchure dans la baie & au S. 7[d] E., à environ cinq lieues le pic d'une iſle appellée *Hummock Iſland* (*Iſle du Mondrain*). Nos deux bateaux allèrent à la rivière avant la nuit du même jour, & ils s'en revinrent chargés d'eau; ils ne virent aucune trace d'habitans dans l'endroit où ils débarquèrent; mais nous remarquâmes une pirogue qui s'avançoit autour de la pointe la plus occidentale de la baie que nous ſupposâmes avoir été dépêchée de la ville pour apprendre qui nous étions, ou au moins pour reconnoître ce que nous faiſions. Dès que j'apperçus cette pirogue, j'arborai pavillon Anglois. Je ne déſeſpérois pas qu'elle vînt à bord; mais, après avoir examiné quelque tems, elle s'en retourna. Comme nous n'avions vu aucuns veſtiges d'habitans à l'endroit de l'aiguade, j'avois deſſein d'y remplir de nouvelles futailles le lendemain, & de tâcher auſſi d'y faire du bois; mais, ſur les neuf heures du ſoir, nous fûmes ſurpris d'entendre tout-à-coup un bruit fort ſur cette partie de la côte qui étoit vis-à-vis le vaiſſeau. Ce bruit étoit produit par un grand nombre de voix d'hommes, & reſſembloit beaucoup au cri de guerre que

les ſauvages d'Amérique pouſſent au moment de leurs combats, & qui, au rapport de tous ceux qui l'ont entendu, a quelque choſe de ſi terrible & de ſi affreux qu'on ne peut l'exprimer.

ANN. 1767. Novembre.

JE fus alors de plus en plus convaincu qu'il étoit néceſſaire d'employer le peu qui nous reſtoit de forces du mieux qu'il nous ſeroit poſſible. Nous continuâmes le lendemain 3, à tirer les canons de la calle, & à raccommoder les agrêts qui en avoient beſoin. N'ayant apperçu aucun des Inſulaires qui s'étoient efforcés de nous effrayer par leurs cris pendant la nuit, j'envoyai à onze heures la chaloupe à terre pour y faire encore de l'eau. Comme je penſois que probablement ils s'étoient cachés dans le bois, je tins le canot armé & équipé avec le Lieutenant à bord, tout prêt à donner du ſecours à nos gens s'ils étoient menacés de quelque danger. Il parut bientôt que mes conjectures étoient fondées; car nos gens n'eurent pas plutôt quitté la chaloupe, qu'un grand nombre d'Inſulaires armés ſortirent du bois; l'un d'eux portoit à la main quelque choſe de blanc que je pris pour un ſigne de paix. Je reſſentis de nouveau dans cette occaſion ce que j'avois déja éprouvé pluſieurs fois auparavant, combien le mauvais équipement du vaiſſeau étoit malheureux

ANN. 1767. Novembre.

pour nous. Je n'avois point à bord de pavillon blanc, & pour suppléer à ce défaut du mieux qu'il m'étoit possible, j'ordonnai à mon Lieutenant, que j'envoyai à terre dans le canot, d'arborer une de mes nappes. Dès que l'Officier eut débarqué, le Porte-étendard & un autre Insulaire s'approchèrent de lui sans armes & le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'un d'eux lui adressa la parole en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun de nos gens. Il proféra ensuite quelques mots en langage espagnol, qu'un des hommes de notre canot savoit fort bien. L'Indien cependant parloit si mal, que ce fut avec beaucoup de peines, & par le secours de plusieurs signes, qu'il se fit entendre. Peut-être que si quelqu'un de notre équipage avoit su l'Hollandois, il l'auroit trouvé aussi peu habile dans cette langue que dans l'autre. Il s'informa du Capitaine qu'il appelloit *Skyper*, maître du navire, & il demanda si nous étions Hollandois, si notre bâtiment étoit un vaisseau de guerre ou un vaisseau marchand, combien il portoit d'hommes & de canons, & si nous allions à *Batavia*, ou bien si nous en revenions. Lorsque nous eûmes répondu à toutes ces questions, il nous dit que nous devions aller à la ville, & qu'il nous introduiroit chez le

Gouverneur à qui il donnoit le titre de *Rajah*. Le Lieutenant lui répondit alors que nous étions dans le dessein d'y aller effectivement; mais que nous avions un grand besoin d'eau, & qu'il demandoit la permission d'en remplir quelques tonnes. Il le pria aussi de faire écarter à une plus grande distance les Insulaires qui étoient armés d'arcs & de flèches. L'Indien, qui sembloit être revêtu d'une autorité considérable, lui accorda ce qu'il desiroit; & comme il paroissoit faire une attention particulière à un mouchoir de soie que mon Lieutenant portoit au tour de son col, celui-ci le lui présenta sur-le-champ. L'Indien, dont l'habillement ressembloit assez à celui des Hollandois, le pria d'accepter en retour une espèce de cravatte faite d'une toile de coton grossière qu'il portoit autour du sien. Après cette échange de cravattes, il demanda à l'Officier si le vaisseau avoit à bord quelques marchandises pour commercer. Il lui répondit que nous n'en avions que pour acheter des provisions; sur quoi le Chef lui répliqua que nous aurions tout ce dont nous avions besoin. Après cette conférence que je regardois comme un augure favorable, des avantages que cette place pouvoit nous procurer, les bateaux revinrent à bord chargés d'eau, & nous reprîmes gaiement nos occupations

ANN. 1767. Novembre.

dans le vaiſſeau. Cependant il s'étoit à peine écoulé deux heures, lorſque nous vîmes, avec autant de ſurpriſe que de douleur, pluſieurs centaines d'hommes armés qui ſe plaçoient vis-à-vis de notre bâtiment en différens endroits du rivage, parmi les arbres. Ils avoient pour armes des fuſils, des arcs & des flèches, de grandes piques ou lances, de larges ſabres, une eſpèce de poignard appellé *cri*, & des boucliers. Nous obſervâmes auſſi qu'ils retirèrent dans les bois une pirogue qui étoit ſur la côte ſous un hangar. Ces apparences n'annonçoient pas des hommes pacifiques; elles furent ſuivies par d'autres qui nous firent connoître plus clairement leur mauvaiſe volonté; car ces Inſulaires paſsèrent le reſte du jour à entrer & ſortir des bois, comme s'ils ſe fuſſent exercés à l'attaque d'un ennemi. Quelquefois ils jettoient leurs traits & lançoient leurs javelines dans la mer du côté du vaiſſeau; d'autres fois ils élevoient leurs boucliers & agitoient leurs ſabres contre nous d'une manière menaçante. Pendant tout ce tems-là, nous n'étions pas oiſifs à bord; nous montâmes nos canons, nous raccommodâmes nos agrêts, & nous mîmes tout en ordre avant le ſoir. Etant prêt alors à faire voile, je réſolus, s'il étoit poſſible, d'avoir une autre entrevue avec les Inſulaires de la côte, & d'apprendre la raiſon

d'un changement à notre égard si subit & si extraordinaire. Je dépêchai donc mon Lieutenant, & comme un témoignage de nos intentions pacifiques, il arbora une seconde fois la nappe en signe de trève. J'eus le précaution cependant d'envoyer le bateau vers une partie du rivage où il n'y avoit point de bois, afin que nos gens ne fussent pas exposés à être assaillis par des ennemis qu'ils ne veroient pas : j'ordonnai aussi que personne n'iroit à terre. Lorsque les Indiens s'apperçurent que le bateau approchoit de la côte, & que personne ne débarquoit, un d'eux sortit du bois avec un arc & des flèches, & lui fit signe d'aborder dans l'endroit où il étoit. L'Officier eut la prudence de n'y pas consentir, parce que nos gens auroient été à la portée du feu des Insulaires qui étoient peut-être placés en embuscade ; il attendit quelque tems, & voyant qu'il ne pouvoit pas obtenir une conférence à d'autres conditions, il revint au vaisseau. Il dépendoit certainement de moi de détruire un grand nombre de ce peuple si peu hospitalier, en tirant nos pièces d'artillerie dans le bois; mais cet expédient n'auroit pas eu d'heureuses suites. Nous n'aurions pas pu dans la suite nous procurer de l'eau & du bois, sans risquer la vie de nos gens : j'espérois toujours acheter des rafraîchissemens de bon

Ann. 1767. Novembre.

accord à la ville, où j'étois résolu de me rendre, étant alors en état de me défendre contre une attaque subite.

C'est pour cela que le lendemain au matin 4, à la pointe du jour, je fis voile avec une petite brise de terre, de cet endroit que j'appellai *Decietful Bay* (*la baie Trompeuse*); & entre dix & onze heures nous sortîmes de la baie ou enfoncement, au fond duquel nos bateaux avoient découvert la ville & le fort. Il arriva que précisément à ce moment le tems devint sombre, avec une pluie forte, & la brise commença à souffler violemment d'un rhumb qui mettoit la terre sous le vent. Je fus obligé de prendre le large, & n'ayant point de tems à perdre je portois à l'Ouest, afin de pouvoir gagner *Batavia* avant que la saison fût passée.

Je décrirai d'une manière particulière notre navigation sur la mer qui lave les côtes de cette isle, d'autant plus que ce qu'en a dit Dampierre est en plusieurs points rempli d'erreurs.

Ayant vu la partie N. E. de l'isle le 26 Octobre, sans savoir certainement si c'étoit *Mindanao* ou l'isle de *Saint-Jean*, nous nous en approchâmes plus près le lendemain, & nous découvrîmes un endroit qui est la partie la plus S. E. de *Mindanao*, que nous connoissions

noiſſions ſous le nom de *Saint-Auguſtin*, & qui s'élève en petits mondrains, qui ſe prolongent juſqu'à une pointe baſſe au bord de l'eau. Elle court N. 40ᵈ Eſt, à vingt-deux lieues de diſtance d'une petite iſle, qui eſt diſtinguée par une colline ou mondrain, des autres iſles ſituées à la hauteur de la pointe la plus méridionale de *Mindanao*, & que j'appellai pour cela *Iſle du Mondrain.* Toute cette terre eſt fort élevée ; une chaîne de montagnes s'élève par-derrière une autre, de manière qu'à une grande diſtance elle n'a pas l'apparence d'une ſeule iſle, mais de pluſieurs. Après que nous eûmes découvert l'iſle, pour la première fois, nous tournâmes le côté oriental depuis le Nord juſqu'au cap *Saint-Auguſtin*, à-peu-près S. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O., & N. $\frac{1}{4}$ N. E $\frac{1}{2}$ E., dans l'eſpace d'environ vingt lieues. Le vent ſouffloit du Sud le long de la côte, & comme nous approchions de la terre nous navigâmes vers une ouverture qui avoit l'apparence d'une bonne baie, dans laquelle nous avions deſſein de mettre à l'ancre ; mais nous trouvâmes que l'eau y étoit trop profonde, & que quelques bas-fonds en rendoient l'entrée dangereuſe. Je donnai le nom de *Diſappointment Bay* à cette baie, qui gît à environ huit ou dix lieues N. $\frac{1}{2}$ N. E. du cap *Saint-Auguſtin*, extrémité S. E. de l'iſle. Pendant que

ANN. 1767. Novembre.

ANN. 1767. Novembre.

nous étions au large portant vers cette baie, nous obſervâmes un grand mondrain qui ſembloit être une iſle, mais que je regarde comme une péninſule jointe à la grande terre par un iſthme bas. Ce mondrain formoit la partie la plus méridionale. Entre ces deux pointes, il y a des bas-fonds, dont nous avons déja parlé, & pluſieurs petites iſles dont on n'apperçoit qu'une ſeule & même lorſqu'on eſt très-près. Nous ne vîmes aucune trace d'habitans ſur la côte; la terre eſt d'une hauteur prodigieuſe avec des montagnes entaſſées les unes ſur les autres, & dont les ſommets ſont cachés dans les nues: c'eſt pour cela que, lorſqu'on eſt au large, il eſt preſque impoſſible d'eſtimer ſa diſtance; car ce qui paroît être de petites collines qui ſe montrent à peine au-deſſus de la ſurface de l'eau, en comparaiſon des montagnes qu'on voit par-deſſus, ſe groſſit à meſure qu'on en approche; & on trouve que l'éloignement eſt trois fois plus grand qu'on ne l'imaginoit. Ceci expliquera peut-être pourquoi la terre eſt ſi mal placée, & ſon giſement ſi différent dans toutes nos cartes angloiſes. Nous rencontrâmes un fort courant qui portoit au Sud le long de la côte, ſuivant la direction de la terre : la terre haute, qui eſt au Nord de *Saint-Auguſtin*, s'abaiſſe par degrés vers le

cap, pointe basse & plate qui en fait l'extrémité, & à la hauteur de laquelle deux grands rochers sont situés à très-peu de distance. Sa latitude est de 6d 15′ N. & sa longitude, suivant notre estime, de 127d 20′ Est.

ANN. 1767 Novembre.

DEPUIS ce cap la terre court O. & O ¼ S.O. dans un espace de six ou sept lieues, ensuite elle remonte au N. O., en faisant une baie très-profonde, dont nous ne pûmes pas voir le fond, en la traversant du cap *Saint-Augustin* jusqu'à la hauteur qui est de l'autre côté : ce trajet n'est pas moins de douze lieues. La côte, sur le côté le plus éloigné de la baie en quittant le fond, court d'abord au S. & au. S. S. O. & ensuite au S. O. ¼ O., vers l'extrémité méridionale de l'isle.

A la hauteur de cette extrémité méridionale que Dampierre appelle par erreur l'extrémité S. E. (la pointe S. E. étant le cap *Saint-Augustin*) on trouve dix à douze isles dans un espace de cinq, six & sept lieues, quoique le même Auteur dise qu'il n'y en a que deux, & que prises ensemble elles ont seulement environ cinq lieues de circonférence. Les isles que j'apperçus ne pouvoient pas être renfermées dans un espace moindre de quinze lieues; & par le nombre de pirogues que j'y vis, j'imagine qu'elles sont remplies d'habitans. La plus grande de ces isles est située au

ANN. 1767. Novembre.

S. O. des autres, & fait un pic remarquable; de sorte qu'on la découvre d'abord en approchant de la terre, & même elle est visible à une très-grande distance : je juge que sa latitude est de 5d 24′ N. & sa longitude, suivant notre estime, de 126d 37′ Est. Cette isle que j'appellai *Hummock Island, isle du Mondrain,* porte à vingt ou vingt-deux lieues au S. $\frac{1}{4}$ O. O. de *Saint-Augustin*, & la partie méridionale de l'isle de *Mindanao* gît au S. O. $\frac{3}{4}$ O., à vingt-un ou vingt-trois lieues du même cap. Cette extrémité la plus méridionale est composée de trois ou quatre pointes qui courent E. & O. l'une de l'autre, dans un espace d'environ sept milles : elles sont situées au 5d 34′ de latitude N., & suivant mon estime, au 126d 25′ de longitude. La variation de l'aiguille étoit d'une pointe Est.

Isle du Mondrain.

JE passai entre ces isles & la grande terre, & je trouvai le passage bon, le courant ayant sa direction à l'Ouest. Dampierre a placé sa baie & sa prairie à quatre lieues au N. O. de l'isle la plus orientale ; je la cherchai dans ce parage, ainsi que sur toute la partie S. E. de l'isle, jusqu'à ce que nous arrivâmes dans une petite crique qui se prolonge jusqu'à la ville.

TOUTE la partie méridionale de *Mindanao* est extrêmement agréable, on y voit plusieurs

cantons qui ont été défrichés pour des plantations, & de grandes plaines d'une belle verdure. Cette partie de l'isle est bien peuplée, ainsi que les isles voisines. Je ne donnerai pas une description de la ville parce que le tems fut si brumeux que je ne pus pas la voir; je ne pus pas non plus distinguer suffisamment la terre pour en déterminer la situation, ce qui me fit beaucoup de peine.

LORSQUE je découvris la terre à l'Ouest de la pointe la plus méridionale, je reconnus qu'elle couroit à l'O. N. O. & au N. O $\frac{1}{4}$ O. de cette pointe, formant d'abord un cap à la distance d'environ sept ou huit lieues, & ensuite une baie profonde qui se prolongeoit si loin au N. & au N. Est, que je ne pus pas en appercevoir le fond. La pointe la plus occidentale de cette baie est basse, mais la terre se relève bientôt & s'étend au N. O. $\frac{1}{4}$ O. (ce qui semble être la direction de cette côte) de la pointe la plus méridionale de l'isle, vers la ville de *Mindanao*.

A l'Ouest de cette profonde baie la terre est toute plate, & elle est couverte de peu de bois en comparaison des autres parties de l'isle. Sur ce terrain applati on apperçoit un pic d'une hauteur prodigieuse, & qui s'élève dans les nues comme une tour. Entre l'entrée de cette baie & la pointe Sud de l'isle,

Ann. 1707. Novembre.

il y a une autre montagne très-haute, dont le sommet a la forme de la bouche d'un volcan, mais je n'ai pas remarqué qu'elle vomît du feu ou de la fumée. Il est possible que cette baie profonde soit celle dont parle Dampierre, & qu'elle ait été mal placée par une faute d'impression; car si au lieu de dire qu'elle court au N. O., à quatre lieues de la plus *orientale* des isles, il avoit dit qu'elle couroit au N. O. à *quatorze* lieues de la plus *occidentale* des isles; ce narré seroit d'accord avec sa description, & les gisemens se rencontreroient, puisque la terre est élevée sur le côté oriental & basse sur le côté Ouest. La latitude de ces Isles qu'il détermine au 5d 10′ N. approche enfin beaucoup de la véritable; car probablement quelques parties de la plus méridionale sont situées dans cette latitude, mais comme je ne suis pas allé au Sud de ces isles, ce n'est qu'une conjecture.

Entre l'isle du *Mondrain*, qui est la plus grande & la plus occidentale de toutes, & les isles situées à son Est, qui sont toutes plates & unies, il y a un passage qui porte N. & S., & qui ne paroît pas être embarrassé. Celle de ces isles qui est située plus avant au N. Est, est petite, basse & plate, environnée d'une grève de sable blanc, avec beaucoup de grands arbres au milieu; à l'Est

ou N. E. de cette isle, il y a des bas-fonds & des brisans : je n'ai pas découvert dans ce parage d'autres apparences de danger. Je n'ai vu aucunes des isles dont parle Dampierre, & qui sont placées, dans toutes les cartes, près de *Mindanao* au large; elles sont peut-être à une distance plus éloignée qu'on ne le croit communément; car la hauteur de la terre, ainsi que je l'ai déja observé, fera tomber les Navigateurs dans de grandes erreurs sur cet article particulier, s'ils n'y font pas beaucoup d'attention. En côtoyant cette isle, je trouvai que le courant portoit très-fortement au Sud le long de la côte, jusqu'à ce que j'arrivai à l'extrémité méridionale où je reconnus qu'il couroit au N. O. & N. O. $\frac{1}{4}$ O., ce qui est à-peu-près la direction du gisement de la terre. Nous avions communément les vents du S. O. au N. O. avec de petites fraîcheurs, des pluies fréquentes & un tems variable.

ANN. 1767. Novembre.

NOUS quittâmes alors *Mindanao*, très-mortifiés de n'avoir pas obtenu les rafraîchissemens que les habitans nous promirent à la première entrevue avec tant d'empressement : nous soupçonnâmes qu'il y avoit dans la ville des Hollandois ou au moins des partisans de cette Nation ; & que lorsqu'ils eurent découvert que nous étions

ANN. 1767. Novembre.

Anglois, afin de nous empêcher d'avoir aucune communication avec les naturels du pays, ils avoient envoyé un détachement armé, qui arriva environ deux heures après notre conférence amicale avec les premiers Insulaires, & dont les hommes qui nous défièrent de la côte, faisoient partie.



CHAPITRE IX.

Paſſage de Mindanao *à l'iſle des* Célèbes. *Deſcription particulière du Détroit de* Macaſſar, *dans laquelle on corrige pluſieurs erreurs.*

ANN. 1767. Novembre.

APRÈS avoir quitté *Mindanao*, je portai à l'Oueſt pour trouver le paſſage appellé détroit de *Macaſſar*, qui eſt entre les iſles de *Bornéo* & des *Célèbes*, & j'y entrai le 14. J'obſervai que, pendant tout le tems de cette traverſée, nous eûmes un fort courant N. O.; mais pendant que nous étions plus près de *Mindanao* que des *Célèbes*, il avoit ſa direction plutôt vers le Nord que vers l'Oueſt, & au contraire lorſque nous fûmes plus près des *Célèbes* que de *Mindanao*, il couroit plutôt à l'Oueſt qu'au Nord. La terre des *Célèbes* ſur l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle qui ſe prolonge juſqu'à l'entrée du paſſage, eſt très-élevée, & ſemble courir à-peu-près à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. juſqu'à une pointe remarquable dans le paſſage qui s'élève en mondrain & que nous prîmes d'abord pour une iſle. Je penſe que c'eſt la même qui eſt appellée dans les cartes françoiſes *Pointe de Stroomen*, mais je lui

ANN. 1767. Novembre.

donnai le nom d'*Hummock-Point* (*Pointe du Mondrain*). Sa latitude, suivant mon estime, est de 1^d 20′ N. & sa longitude de 121^d 39′ Est. C'est une bonne balise dont peuvent se servir pour reconnoître le passage, ceux qui rencontrent la terre en venant de l'Est, & qui, s'il est possible, devroient toujours ranger ce côté du passage. Depuis la *pointe du Mondrain*, la terre court plus au Sud à-peu-près au S. O. $\frac{1}{4}$ O.; il y a au Sud de cette pointe une baie profonde remplie d'isles & de rochers qui m'ont paru très-dangereux. Précisément à la hauteur de la pointe, on trouve deux rochers, qui, quoiqu'ils soient au-dessus de l'eau, ne peuvent pas être apperçus d'un vaisseau avant qu'il soit tout près de la terre. A l'Est de cette même pointe & près de la côte gisent deux isles, dont l'une est très-plate, longue & unie, & dont l'autre s'élève en collines. Ces deux isles, ainsi que le pays adjacent, sont couvertes de beaucoup de bois. Je rangeai de près une autre petite isle qui est à l'Est de celle-ci, & je n'avois point de fond par 100 brasses à un demi-mille de la côte qui, à ce que je crois, est pleine de rochers. Un peu à l'Ouest de ces isles, nous ne vîmes pas moins de soixante pirogues qui pêchoient sur quelques bas-fonds situés entre le lieu où elles étoient à la pointe du *Mon-*

drain. Cette partie de la côte me parut avoir un fond de roches, & je crois qu'on ne doit pas en approcher sans de grandes précautions. Je trouvai dans cet endroit que les courans varioient, & n'avoient pas une direction déterminée; quelquefois ils portoient au Sud, d'autres fois au Nord, & d'autres fois il n'y en avoit point du tout. Le tems aussi étoit très-variable ainsi que le vent; cependant il souffloit principalement du rhumb S. & du S. O.; mais nous avions quelquefois des raffales subites & violentes & des travades du N. O. avec du tonnerre, des éclairs & de la pluie. Ces travades duroient ordinairement l'espace d'une heure, & elles étoient suivies par un calme tout plat; un vent frais s'élevoit ensuite du S. O. ou du S. S. O. directement debout & souffloit fortement. Ces apparences me firent conjecturer que la saison variable avoit commencé, & que nous aurions bientôt la mousson d'Ouest. Le vaisseau marchoit si mal que nous faisions très-peu de chemin; nous sondâmes souvent dans ce passage sans trouver de fond. ANN. 1767. Novembre.

LE 21, comme nous portions vers *Bornéo*, nous rencontrâmes deux petites isles que je jugeai être les mêmes que celles qu'on appelle isle de *Taba* dans les cartes françoises; elles sont très-petites & couvertes d'arbres,

ANN. 1767. Novembre.

Suivant mon estime, elles gisent à 1^d 44' de latitude N. & au 7^d 32' de longitude O. de l'extrémité méridionale de *Mindanao*, à environ cinquante-huit lieues de la pointe du *Mondrain* ou de la pointe de *Stroomen*. Le tems qui étoit alors brumeux, s'éclaircissant tout-à-coup, nous apperçûmes un banc avec des brisans qui couroient du S. au N. O. à la distance d'environ cinq ou six lieues. A la hauteur de l'extrémité septentrionale de ce banc, nous vîmes quatre mondrains joints ensemble, que nous prîmes pour des petites isles : nous en découvrîmes sept autres du S. ½ O. à l'O. ½ Sud. Je ne peux pas décider si ce sont véritablement des isles, ou quelques montagnes de l'isle de *Bornéo*. Ce banc est sûrement très-dangereux, mais on peut l'éviter en allant à l'Ouest des isles de *Taba*, où le passage est large & sûr. On trouve deux bancs à l'Est & un peu au Nord de ces isles, dans la carte françoise de M. d'Après de Mannevillette, publiée en 1745. L'un d'eux est appellé *Vanloorif*, & l'autre, sur lequel sont placées deux isles, *Harigs*; mais ces bancs & ces isles n'existent certainement point, puisque j'ai tourné à travers cette partie du passage, depuis un côté jusqu'à l'autre, & que j'ai navigué dans l'endroit même où on suppose qu'est leur situation. On a aussi placé

dans la même carte sept petites isles, à $\frac{1}{2}$ d au Nord de la ligne, & exactement au milieu de la partie la plus étroite de ce passage; les unes & les autres de ces isles n'existent point ailleurs que sur le papier, quoique je croye qu'il peut y en avoir quelques petites près de la grande terre *de Bornéo*. Nous pensâmes en avoir vu deux que nous prîmes pour celles qui sont situées dans les cartes à la hauteur de *Porto-Tubo*; mais je ne suis pas sûr de ce fait. La partie la plus méridionale & la plus étroite de ce passage a environ dix-huit ou vingt lieues de largeur avec des hautes terres de chaque côté. Nous y restâmes embarrassés jusqu'au 27, tems où nous passâmes la ligne, de sorte que nous employâmes quinze jours à faire vingt-huit lieues, à compter depuis l'entrée septentrionale du détroit dans lequel nous arrivâmes le 14. Lorsque nous fûmes au Sud de la ligne, nous trouvâmes un léger courant qui portoit contre nous au Nord & qui augmentoit journellement. Le tems étoit toujours variable avec beaucoup de pluie; les vents souffloient principalement du S. O. & de l'O. S. O., ils sautoient rarement au Nord plus loin que l'O. N. O., excepté dans les travades qui devinrent plus fréquentes & plus violentes. Ils ne nous servirent de rien & nous donnèrent beaucoup de travail; ils nous obli-

ANN. 1767. Novembre.

gèrent à ferler toutes nos voiles, ce que nous étions à peine en état de faire en employant toutes nos forces ; notre foiblesse augmentant chaque jour par la chûte du peu de nos gens qui étoient bien portans & la mort de quelques-uns de nos malades. Dans ces circonstances nous fîmes tous nos efforts pour gagner terre sur le côté de l'isle de *Bornéo* ; mais nous ne pûmes pas en venir à bout, & nous continuâmes à combattre contre nos malheurs

Décembre.

jusqu'au 3 Décembre, lorsque nous rencontrâmes les petites isles & les bancs de sable appellés les petits *Paternoster*. Le plus méridional, suivant mon estime, est situé au 2[d] 31′ de latitude Sud, & le plus septentrional au 2[d] 15′ Sud ; je pense que la longitude de ce dernier est de 117[d] 12′ Est. Ils courent à-peu-près au S. E. ¼ S. & au N. O. ¼ N. l'un de l'autre à huit lieues de distance ; entre ces deux, il y en a d'autres, & ils sont en tout au nombre de huit. Ils gisent très-près de l'isle des *Célèbes* du côté du détroit ; & ne pouvant doubler ni l'un ni l'autre, ni gagner à leur Ouest, nous fûmes obligés de diriger notre route entr'eux & l'isle des *Célèbes*. Nous eûmes un tems orageux, des vents contraires & des raffales subites & violentes ; comme nous n'avions pas assez de bras pour ferler nos voiles, ces coups de vents mirent souvent

en danger nos mâts & nos vergues, & endommagèrent beaucoup nos voiles & nos agrêts, ſur-tout lorſque nous étions obligés de forcer de voiles pour ne pas tomber dans une profonde anſe ſur la côte des *Célèbes*. Les ravages du ſcorbut étoient alors univerſels, il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'équipage qui fût exempt de cette maladie ; les vents & les courans qui nous étoient contraires avoient tant de force, que nous ne pouvions avancer ni à l'Oueſt ni au Sud pour trouver un lieu de relâche. Notre eſprit partageoit les peines du corps, tous les viſages répandoient un découragement général, ſur-tout parmi ceux qui n'étoient pas en état de venir ſur le tillac. Nous reſtâmes juſqu'au 10 dans cette ſituation déplorable, & il n'eſt pas aiſé à l'imagination la plus fertile, de concevoir un malheur & un danger plus grand que le nôtre. Cependant étant malades, affoiblis, mourans, voyant des terres où nous ne pouvions pas arriver, expoſés à des tempêtes qu'il nous étoit impoſſible de ſurmonter, nous fûmes attaqués par un pirate, & afin que cet accident inopiné nous accablât dans toute ſa force, il ſurvint à minuit, lorſque les ténèbres extraordinairement épaiſſes ne pouvoient pas manquer d'augmenter la confuſion & la terreur. Cette attaque ſubite loin de nous

ANN. 1767. Décembre.

Ann. 1767. Décembre.

abattre; excita notre courage, & quoique notre ennemi entreprît de venir à l'abordage, avant que nous soupçonnassions sa proximité, nous fîmes avorter son projet. Il fit alors un feu très-vif sur nous avec des armes que nous supposâmes être des pierriers & des fusils; quoiqu'il eût pris les devants, nous répondîmes bientôt à son attaque & si efficacement, que peu de tems après le bâtiment coula à fond, & tous les misérables qui étoient à bord périrent. C'étoit un petit vaisseau, mais il nous fut impossible de connoître de quel pays il venoit ou comment il étoit équipé. Le Lieutenant & un de mes hommes furent blessés, mais non pas dangereusement; une partie de nos manœuvres courantes fut coupée & nous reçûmes quelques autres légers dommages. Nous savions que ce bâtiment étoit le même que nous avions apperçu à l'entrée de la nuit, & nous apprîmes ensuite qu'il appartenoit à un pirate, qui avoit plus de trente bâtiments pareils sous son commandement. La petitesse de notre vaisseau, qu'il regardoit d'ailleurs comme un vaisseau marchand, l'encouragea à nous attaquer; & nos forces supérieures à ce qu'elles paroissoient annoncer, lui furent fatales.

Le 12, nous rencontrâmes les dangereux bancs de sable, appellés les *Spera-Mondes*, & nous eûmes

nous eûmes le chagrin de trouver que la mousson d'Ouest avoit commencé, & que contre ces vents & le courant, il étoit impossible à tout vaisseau de gagner à l'Ouest la hauteur de *Batavia*. Il étoit nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson Est, & jusqu'à ce que le courant changeât de direction. Nous avions perdu treize personnes de notre équipage, & il n'y en avoit pas moins de trente qui étoient aux portes de la mort. Tous les Officiers subalternes étoient malades, & le Lieutenant & moi, qui faisions tous les services, étions très-foibles. Dans ces conjonctures je ne pouvois pas tenir la mer, & il ne me restoit d'autres moyens pour conserver la vie du reste de l'équipage, que de relâcher à quelque endroit où nous puissions trouver du repos & des rafraîchissemens. Comme nous étions fort avancés au Sud, je résolus donc de profiter de cette circonstance, & de faire des efforts pour gagner *Macassar*, principal établissement des Hollandois dans l'isle des *Célèbes*.

ANN. 1767. Décembre.

LE lendemain 13, nous rencontrâmes quelques isles qui ne sont pas éloignées de cet endroit, & nous vîmes ce que nous avions pris quelquefois pour des bancs de sable, & d'autres fois pour des bateaux avec des hommes à bord, mais que nous reconnûmes

Ann. 1767. Décembre.

ensuite être des arbres & autres matières flottantes sur l'eau, avec des oiseaux perchés dessus. Nous nous trouvâmes tout-à-coup vingt milles plus au Sud que nous ne l'attendions; car le courant, qui nous avoit portés quelque tems au Nord, nous avoit chassés au Sud pendant la nuit. Nous tirâmes ensuite à l'Est & E. $\frac{1}{2}$ N., dans le dessein d'aller au Nord d'un bas-fond qui n'a point de nom dans le *Pilote Anglois des Indes Orientales*, mais que les Hollandois appellent le *Thumb*. A midi, cependant nous étions dessus, & notre eau diminua tout-à-coup à quatre brasses fond de roches. Nous gouvernâmes au S. O., & tenant le bateau en avant pour sonder, nous fîmes le tour du côté occidental du bas-fond, par 10 & 12 brasses, notre eau devenant plus profonde lorsque nous mîmes le cap à l'Est.

Quand nous étions sur le bas-fond, notre latitude, par observation, étoit de 5^d $20'$ Sud; & la plus septentrionale des isles appellées les *Trois-Frères*, nous restoit au S. 81^d Est, à cinq ou six lieues de distance. Cette isle est appellée *Don Dinanga* dans le Pilote Anglois; mais les Hollandois la nomment le *Frère Septentrional*.

Entre les *Trois-Frères* & la terre des *Célèbes*, il y a une autre isle de *Tonikiky*, qui est beaucoup plus grande qu'aucune de

celles-ci ; elles ne ſont point habitées, quoiqu'il y ait ſur toutes un petit nombre de huttes appartenantes à des pêcheurs. Le paſſage entre le bas-fond & cette iſle, eſt sûr & bon par 10 à 13 braſſes fond de ſable. Les ſondes rapportent ordinairement ſur le côté de l'iſle, 12 braſſes, & jamais au-deſſous de 10. Il eſt cependant très-difficile & très-dangereux aux vaiſſeaux de rencontrer la terre en prenant ce chemin ſans avoir un Pilote à bord ; car il y a un grand nombre de bancs de ſables & de rochers au-deſſus de l'eau. Je me ſuis ſervi, pour faire cette route, d'une carte qui eſt dans le *Pilote Anglois des Indes Orientales*, & que j'ai trouvé généralement bonne, mais les noms des iſles, pointes & baies, y ſont très-différens de ceux qu'on leur donne ordinairement. Quand nous approchâmes de la côte des *Célèbes*, nous avions des briſes de terre & de mer, ce qui nous obligea de tenir la côte, quoique nos forces fuſſent tellement diminuées, que nous avions toutes les peines imaginables de manier la petite ancre.

ANN. 1767. Décembre.

LE ſoir du 15, nous mouillâmes à environ quatre milles de la ville de *Macaſſar*, qui, ſuivant mon eſtime, eſt ſituée au 5^{d} 10′ ou 12′ de latitude S., & au 117^{d} 28′ de longitude Eſt, nous n'avions pas paſſé moins de

Ann. 1767. Décembre.

trente-cinq ſemaines pour y arriver depuis le détroit de *Magellan*.

J'ai fait une deſcription très-détaillée de tout ce que j'ai apperçu depuis ſon détroit, parce que toutes les cartes angloiſes & françoiſes que j'ai conſultées, ſont extrêmement défectueuſes & remplies d'erreurs, & que d'ailleurs une connoiſſance exacte de ces parages, peut être d'une grande utilité à notre commerce de la Chine. Les vaiſſeaux qui font ce commerce, peuvent ſuivre cette route avec auſſi peu de dangers que la commune, qui eſt le long des bancs *Praſſels* ; & lorſqu'ils manquent leur paſſage à la Chine dans la mouſſon S. Eſt, & qu'ils perdent la ſaiſon, ils peuvent compter qu'ils trouveront ici un canal sûr & de bons vents de l'O. S. O., de l'O. & des autres rhumbs juſqu'à l'O. N. O., en Novembre & Décembre, & dans les quatre mois ſuivans. Je penſe auſſi que c'eſt un chemin plus court & meilleur d'aller au N. Eſt, & à l'E. des Iſles *Philippines*, que de traverſer les *Moluques*, ou côtoyer la *Nouvelle-Guinée*, comme nos vaiſſeaux furent obligés de le faire, lorſque les François, pendant la dernière guerre, croiſoient dans ces mers pour leur interdire le paſſage. Cette ſeconde route eſt remplie de bancs, de courans & d'une quantité innombrable d'autres dangers.

CHAPITRE X.

Ce qui nous arriva à la hauteur de Macassar, *& passage de-là à* Bonthain.

LE SOIR même où nous avions mis à l'ancre, un Hollandois dépêché par le Gouverneur, vint à bord sur les onze heures, pour savoir qui nous étions. Lorsque je lui fis entendre que le *Swallow* étoit un vaisseau de guerre Anglois, il parut fort alarmé, parce qu'aucun vaisseau du Roi de la Grande-Bretagne n'avoit été là auparavant. Je ne pouvois pas lui persuader de quitter le tillac & de descendre dans ma chambre; nous nous séparâmes cependant, suivant toute apparence, bons amis. ANN. 1767. Décembre.

LE lendemain au matin, 16, à la pointe du jour, j'envoyai mon Lieutenant à la ville avec une lettre pour le Gouverneur dans laquelle je l'informois de la cause de mon arrivée, & lui demandois la liberté du port, afin d'acheter des rafraîchissemens pour mon équipage qui se mouroit; je le priai aussi d'accorder à mon vaisseau un abri contre les tempêtes qui approchoient, & jusqu'au retour

ANN. 1767. Décembre.

d'une ſaiſon convenable pour faire voile à l'Oueſt. J'ordonnai à mon Lieutenant de remettre cette lettre au Gouverneur lui-même, à moins qu'il n'eût de bonnes raiſons de faire le contraire; mais, lorſque mon Officier arriva au quai de la ville, on ne lui permit pas de débarquer non plus qu'à qui que ce ſoit du bateau. Il refuſa alors de délivrer ſa lettre à un meſſager, le Gouverneur en fut inſtruit, & il envoya deux Officiers appellés le *Sabandar* & le *Fiſcal;* ils dirent à mon Lieutenant qu'il ne pouvoit pas remettre lui-même la lettre au Gouverneur, parce qu'il étoit malade & qu'ils venoient par ſon ordre exprès la chercher. M. Gower la leur donna enfin, & ils s'en allèrent. Tandis qu'ils retournèrent à la ville, mon Officier & ſes gens reſtèrent à bord du bateau expoſés à la chaleur brûlante du ſoleil, qui étoit preſque perpendiculaire à midi; & on ne ſouffrit pas qu'aucun des bateaux du pays approchât d'eux pour leur vendre des rafraîchiſſemens. Sur ces entrefaites nos hommes du bateau obſervèrent beaucoup de tumulte & de bruit ſur la côte, & tous les ſloupes & bâtimens propres à être armés en guerre, furent équippés avec toute la promptitude poſſible. Je crois pourtant que nous l'aurions emporté ſur toutes leurs forces maritimes, ſi l'équipage avoit été bien portant

Alors je formai le deſſein de m'avancer & de mouiller tout près de la ville; mais le bateau étoit abſent, & avec tous nos efforts réunis, nous ne pûmes pas lever l'ancre, quoique ce fût une des petites. Après que mon Lieutenant eut attendu cinq heures dans ſon bateau, on lui dit que le Gouverneur avoit dépêché deux Officiers vers moi, & qu'ils portoient réponſe à ma lettre. A peine fut-il de retour & nous eut-il fait ce rapport, que les deux envoyés arrivèrent à bord. Nous apprîmes enſuite que l'un d'eux, nommé M. le Cerf, étoit Enſeigne de la garniſon, & l'autre, M. Douglaſs, Ecrivain de la Compagnie Hollandoiſe. Ils me remirent la lettre du Gouverneur, mais elle ſe trouva écrite en Hollandois, langue qui n'étoit entendue d'aucun des hommes de l'équipage. Les deux Officiers cependant qui me l'apportèrent, parloient François, & l'un d'eux la traduiſit dans cette langue. Elle contenoit en ſubſtance: « que je devois partir à » l'inſtant du port ſans approcher plus près » de la ville; que je ne devois point mettre » à l'ancre ſur aucune partie de la côte, ni » permettre à nos gens de débarquer dans » aucun endroit ſoumis à ſa juriſdiction. » Avant de faire de réponſe à cette lettre, je montrai aux Envoyés qui me l'avoient apportée, le nombre de nos malades; ils paru-

ANN. 1767. Décembre.

ANN. 1767. Décembre.

rent fort affligés à la vue de tant d'hommes malheureux qui se mouroient de langueur & d'infirmité; je leur représentai qu'ils étoient témoins de la nécessité pressante où nous étions de nous procurer des rafraîchissemens; qu'il seroit injuste & cruel de refuser de nous en vendre; que puisque nous étions sur un vaisseau de Roi, on agiroit non-seulement contre les traités subsistans entre les deux Nations, mais encore contre les loix de la nature. Ils sembloient convenir de la force de ce raisonnement, mais ils avoient une réponse courte & décisive toute prête; « ils » disoient toujours que des ordres absolus & » indispensables de leurs Maîtres, auxquels » ils devoient obéir, ne leur permettoient pas » de souffrir qu'aucun vaisseau, de quelque » nature qu'il fût, séjournât dans ce port. » Je leur répliquai que des personnes, qui étoient dans notre situation, n'avoient rien à craindre au-delà de ce qu'ils souffroient; que s'ils ne m'accordoient pas sur-le-champ la liberté du port pour acheter des rafraîchissemens & me procurer un abri, j'irois, dès que le vent le permettroit, affronter toutes leurs menaces & toutes leurs forces, & mouiller tout près de la ville; que si enfin je ne venois pas à bout de les intéresser à notre sort, je me ferois échouer sous leurs murailles, & qu'après avoir

vendu nos vies aussi chèrement que nous pourrions, je les couvrirois d'infamie, pour avoir réduit un ami & un allié à une si terrible extrémité. Cette déclaration parut les alarmer, d'autant plus que notre situation suffisoit seule pour les convaincre que je tiendrois ma parole. Ils me pressèrent avec beaucoup d'émotion de rester où j'étois jusqu'à ce que j'eusse au moins reçu une seconde lettre du Gouverneur. Après quelque altercation j'y consentis, à condition que le Gouverneur me feroit part de sa résolution, avant que la brise de mer commencât à souffler le lendemain.

ANN. 1767. Décembre.

NOUS passâmes le reste du jour & toute la nuit, dans un état d'anxiété mêlée d'indignation, qui aggravoit encore l'horreur de notre état. Le lendemain, 7, dès le grand matin, nous eûmes la douleur de voir un sloupe monté de huit canons & un des bâtimens du pays équippé en guerre, & ayant à bord un grand nombre de soldats, venir de la ville & mettre à l'ancre aux deux côtés de notre vaisseau. Je détachai sur-le-champ mon bateau pour leur parler, mais ils ne voulurent rien répondre à tout ce qu'on leur disoit. Sur le midi la brise de mer se leva, & n'ayant point reçu de nouvelles du Gouverneur, je mis à la voile & m'avançai vers

Ann. 1767. Décembre.

la ville, très-résolu de repousser, autant qu'il me seroit possible, la force par la force, si nous étions attaqués par les bâtimens qui éoient venus mettre à l'ancre près de nous. Heureusement pour eux & pour nous ces bâtimens se contentèrent de lever l'ancre & de suivre nos mouvemens.

Bientôt après que nous eûmes mis à la voile, un joli bâtiment qui portoit une bande de Musiciens & plusieurs Officiers, s'approchèrent de nous & nous dirent qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur, mais qu'ils ne viendroient pas à bord si nous ne j'ettions l'ancre une seconde fois. Nous remîmes donc à l'ancre sur-le-champ, & les Officiers vinrent à bord; c'étoient M. Blydenbrug le Fiscal, M. Voll le Sabandar, un troisième appellé *Licence Master*, Maître du port, & M. Douglass, l'Ecrivain dont il a déjà été fait mention. Ils témoignèrent quelque surprise de ce que j'avois appareillé, & ils me demandèrent ce que je prétendois faire. Je leur répondis que mon unique dessein étoit de tenir la parole que je leur avois donnée la veille; que justifié par les droits communs du genre-humain, qui l'emportent sur toutes les autres loix, je voulois, plutôt que de remettre en mer, où notre destruction par un naufrage, par la maladie ou par la famine, étoit inévitable;

venir sous leurs murailles, & les forcer à nous fournir ce dont nous avions besoin, ou faire échouer le vaisseau sur le rivage, puisqu'il valoit mieux périr tout d'un coup dans un juste combat, que de souffrir d'avance les douleurs accablantes de prévoir tous les jours une mort que nous ne pouvions pas éviter. Je leur fis remarquer aussi qu'aucun peuple civilisé n'avoit jamais laissé périr les prisonniers de guerre, faute de leur accorder les nécessités de la vie, & beaucoup moins les sujets des alliés qui demandoient seulement la permission d'acheter des alimens pour leur argent. Ils convinrent volontiers de la vérité de tout ce que je leur disois, mais ils sembloient penser que je m'étois trop pressé; mais quand je leur dis que j'avois attendu tout le tems que j'avois fixé, ils me firent quelques excuses de n'être pas venu plutôt, & ils ajoutèrent que pour me prouver qu'on avoit accordé ce que je desirois, ils apportoient les provisions que fournit leur pays. Nous les prîmes sur-le-champ à bord; elles consistoient en deux moutons, un élan fraîchement tué, un petit nombre de volailles & quelques fruits ou végétaux. Ces provisions, qui nous arrivoient fort à propos, furent partagées entre les gens de l'équipage, & on en fit un bouillon fort agréable & très-salutaire pour les malades. Ils me montrèrent ensuite une autre lettre

ANN. 1767. Décembre.

Ann. 1767. Décembre.

du Gouverneur, qui, à mon grand étonnement, m'enjoignoit de nouveau de quitter le port, & qui, afin de juſtifier cet ordre, alléguoit qu'il ne pouvoit pas ſouffrir qu'aucun vaiſſeau, de quelque nation qu'il fût, ſéjournât ou commerçât dans le port, ſans manquer à la convention qui a été faite par la Compagnie Hollandoiſe avec les Rois originaires & les Gouverneurs du pays, qui avoient déjà témoigné quelque mécontentement à l'occaſion de notre arrivée; pour plus amples détails, il me renvoyoit aux Officiers porteurs de ſa lettre, qu'il appelloit ſes Commiſſaires. J'obſervai à ces Meſſieurs qu'aucune ſtipulation, relativement au commerce, ne pouvoit nous concerner, puiſque nous étions un vaiſſeau de roi; je leur produiſis en même tems ma commiſſion, en leur diſant qu'on ne pouvoit pas, ſans abuſer du langage & bleſſer le ſens commun, appeller commerce la vente qu'on nous feroit des alimens & des rafraîchiſſemens que nous demandions pour notre argent. Ils me firent enſuite pluſieurs propoſitions que je rejettai, parce qu'elles comprenoient toutes mon départ de cet endroit avant le retour de la ſaiſon. Je leur réitérai ma première déclaration, & afin de lui donner plus de force, je leur fis voir le cadavre d'un de mes hommes qui étoit mort le matin, & dont la

Ann. 1767. Décembre.

vie auroit probablement été ſauvée, s'ils nous avoient vendu des rafraîchiſſemens lorſque nous mîmes à l'ancre pour la première fois ſur leur côte. Ce ſpectacle les déconcerta : après avoir gardé quelque tems le ſilence, ils s'informèrent avec empreſſement ſi j'avois été dans les iſles à épiceries ; je leur répondis que non, & ils parurent convaincus que je diſois vrai. Nous en vînmes à une eſpèce d'arrangement, ils me dirent que quoiqu'ils ne puſſent pas, ſans déſobéir aux ordres les plus poſitifs & les plus exprès de la Compagnie, nous permettre de reſter là, cependant j'étois le maître d'aller dans une petite baie peu éloignée, où je trouverois un abri ſûr contre la mouſſon dangereuſe, & où je pourrois dreſſer un hôpital pour mes malades; ils m'aſſurèrent en même-tems que les proviſions & les rafraîchiſſemens y ſeroient plus abondans qu'à *Macaſſar*, d'où l'on m'enverroit d'ailleurs tout ce dont j'aurois beſoin : ils m'offrirent un bon pilote pour me conduire à ce mouillage. Je conſentis volontiers à cette propoſition, à condition que les offres qu'ils m'avoient faites ſeroient confirmées par le Gouverneur & le Conſeil de *Macaſſar*, afin qu'on me regardât comme étant ſous la protection de la Nation Hollandoiſe, & qu'on ne fît aucune violence aux gens de notre

ANN. 1767. Décembre.

équipage. Les Commiſſaires engagèrent leurs paroles d'honneur que je ſerois content du Gouverneur & du Conſeil; ils promirent que le lendemain j'obtiendrois la ratification que je deſirois, & ils me prièrent en attendant de reſter où j'étois. Je leur demandai pourquoi on avoit fait mouiller en cet endroit les bâtimens qui étoient à l'ancre à nos côtés ; ils répondirent que c'étoit uniquement pour empêcher les naturels du pays de nous faire des inſultes. Lorſque nos affaires furent ainſi arrangées, je témoignai du regret de ne pouvoir leur offrir qu'un verre de vin, de mauvaiſe viande ſalée & du pain moiſi; ſur quoi, ils me prièrent poliment de permettre que leurs domeſtiques apportaſſent à notre bord les alimens qui avoient été apprêtés dans leur vaiſſeau. J'y conſentis de bon cœur, & on nous ſervit bientôt un dîner très-agréable, composé de poiſſons, de viandes, de légumes & de fruits. C'eſt avec le plus grand plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de reconnoître les obligations que j'ai à ces Officiers pour l'humanité & la politeſſe qu'ils exercèrent à notre égard comme particuliers, & ſur-tout à M. Douglaſs, qui, ſachant la langue françoiſe, devint notre interprète, & prit cette peine avec une honnêteté & une complaiſance qui donnoient un nouveau prix au ſervice

qu'il nous rendoit. Nous nous séparâmes ensuite, & lorsqu'ils quittèrent le vaisseau je les saluai de neuf coups.

ANN. 1767. Décembre.

LE lendemain au matin, 18, le Sabandar vint m'avertir que le Gouverneur & le Conseil avoient confirmé l'engagement de la veille, ainsi qu'on me l'avoit promis. J'étois très-content de l'arrangement, excepté seulement qu'il me falloit trouver de l'argent pour mes billets sur le gouvernement de la Grande-Bretagne : le Sabandar dit qu'il tâcheroit de faire cette affaire. A huit heures du soir, il revint à bord pour m'apprendre que personne de la ville n'avoit des remises à faire en Europe, & qu'il n'y avoit pas une rixdale dans la caisse de la Compagnie. Je répondis que puisqu'on ne me permettoit pas d'aller à terre pour négocier mes billets, j'espérois qu'on me feroit crédit en donnant des billets sur l'Angleterre pour toutes les dettes que je contracterois, ou des reconnoissances payables à *Batavia*. Le Sabandar répliqua que le Résident de *Bonthain*, place où j'allois, recevroit des ordres pour me fournir tout ce dont j'aurois besoin ; qu'il seroit charmé de prendre mes billets en retour, parce qu'il avoit des remises à faire, & qu'il alloit lui-même en Europe dans la saison suivante. Il me dit aussi que ce Résident avoit des biens considérables en

Ann. 1767. Décembre.

Angleterre où il s'étoit fait naturaliſer. « J'ai » dans mes mains, ajouta le Sabandar, de » l'argent qui lui appartient, je vous en » acheterai à *Macaſſar* les marchandiſes dont » vous aurez beſoin, & je les ferai partir » après vous. » Après lui avoir ſpécifié tous les articles & la quantité & le prix, nous nous quittâmes.

Le lendemain, 19, dans l'après midi, je reçus une lettre ſignée par le Gouverneur & & le Conſeil de *Macaſſar*, qui contenoit les raiſons pourquoi j'étois envoyé à *Bonthain*; & confirmoit la convention verbale qui ſubſiſtoit entre nous.

Bientôt après l'Enſeigne, M. le Cerf, le Secrétaire du Conſeil & un Pilote, vinrent à bord pour nous accompagner à *Bonthain*. Le Cerf devoit commander les ſoldats qui étoient dans les bateaux de garde, & le Secrétaire, comme nous l'avons découvert dans la ſuite, étoit chargé de contrôler les opérations du Réſident, qui s'appelloit Swellingrabel. Le père de ce dernier Officier mourut Vice-Gouverneur du cap de *Bonne-Eſpérance*, où il épouſa une Dame angloiſe nommée Fothergill. M. Swellingrabel, Réſident de *Bonthain*, avoit épouſé la fille de Cornélius

Sinkclaar,

Sinkclaar, qui avoit été Gouverneur de *Macassar*, & qui mourut il y a environ deux ans en Angleterre où il étoit venu voir quelques parens de sa mère. ANN. 1767. Décembre.



CHAPITRE XI.

Ce que nous fîmes à Bonthain *tandis que le vaiſſeau attendoit un vent favorable pour gagner* Batavia. *Deſcription de* Bonthain, *de la ville de* Macaſſar *& du pays adjacent.*

Ann. 1767. Décembre.

LE LENDEMAIN, 20, à la pointe du jour, nous fîmes voile, & l'après-midi du jour ſuivant nous mîmes à l'ancre dans la rade de *Bonthain* avec nos deux bateaux de garde qui avancèrent tout près de la côte, pour empêcher les bâtimens du pays & les nôtres d'avoir aucune communication entr'eux. Dès que j'arrivai dans cet endroit je changeai notre eſtime. J'avois perdu environ dix-huit heures en venant à *Bonthain* par l'Oueſt; les Européens que nous y trouvâmes y étant arrivés par l'Eſt, en avoient gagné environ ſix, de ſorte que la différence étoit juſtement d'un jour.

J'ALLAI tout de ſuite rendre viſite au Réſident M. Swellingrabel, qui parloit très-mal anglois; &, après avoir arrangé avec lui

toutes nos affaires relativement à l'argent & aux provisions, il m'accorda une maison près des bords de la mer & d'un petit fort palissadé garni de huit canons. C'étoit la seule qu'il y eût dans le canton; j'en fis un hôpital sous la direction du Chirurgien. J'y envoyai tous ceux de nos malades que nous jugeâmes ne pouvoir pas se rétablir à bord, & je retins le reste pour la garde du vaisseau. Dès que nos gens furent à terre, on les mit sous une garde de trente-six hommes, de deux Sergens & de deux Caporaux commandés par M. le Cerf. On ne permit à aucun de nos malades de s'éloigner de plus de trente verges de l'Hopital, & on ne souffrit point que les naturels du pays s'approchassent de plus près d'eux pour leur vendre quoi que ce fût; de sorte qu'ils n'achetoient rien que par l'entremise des soldats Hollandois qui abusoient honteusement de leur pouvoir. Lorsqu'ils voyoient les habitans du pays apporter des provisions qu'ils pensoient devoir convenir à nos infirmes, ils les saisissoient d'abord & demandoient ensuite le prix. Le soldat ne faisoit guère attention au prix du vendeur, il les payoit ce qu'il jugeoit à propos, c'est-à-dire, une somme qui étoit à peine le quart de leur valeur. Si le pauvre campagnard s'avisoit de témoigner quelque mécontente-

ANN. 1767, Décembre.

Ann. 1767. Décembre.

ment, il le ſatisfaiſoit bientôt en tirant ſon grand ſabre & en eſpadonnant par-deſſus ſa tête. Cet expédient ſuffiſoit toujours pour appaiſer les plaintes & renvoyer tranquillement l'offenſé : enſuite le ſoldat vendoit ce qu'il avoit acquis quelquefois à plus de mille pour *cent* de profit. Ces procédés étoient ſi cruels envers les naturels du pays, & ſi injurieux à notre égard, que j'en fis des plaintes au Réſident, à le Cerf & au Secrétaire. Le Réſident réprimanda les ſoldats d'une manière convenable ; mais ſa harangue produiſit ſi peu d'effet, que je ne pus m'empêcher de ſoupçonner que le Cerf connivoit à ces pratiques & en partageoit les avantages. Je le ſoupçonnai auſſi de vendre de l'arrack à mes gens ; je m'en plaignis ſans recevoir de réparation. Je ſavois d'ailleurs que ſes eſclaves étoient occupés à acheter au marché des choſes que ſa femme nous vendoient enſuite deux fois plus qu'elles ne lui avoient coûté. Les ſoldats ſe rendirent coupables de pluſieurs autres délits : chacun d'eux, à ſon tour, devoit procurer des proviſions pour toute la garde, & il s'acquittoit ordinairement de cette fonction en allant dans la campagne avec ſon fuſil & un ſac. L'honnête pourvoyeur n'étoit pas toujours content de remplir ſon ſac ; un d'eux prit, ſans autre cérémonie,

un jeune buffle qui appartenoit à des payſans ; ſes camarades n'ayant pas du bois tout prêt pour le faire cuire, ils abattirent pour cela quelques-unes des paliſſades du fort. Lorſqu'on me rapporta cette nouvelle, je la regardai comme ſi extraordinaire, que j'allai à terre pour voir la brèche, & je trouvai les pauvres noirs occupés à la réparer.

ANN. 1767. Décembre.

LE 26, un ſloupe chargé de riz fut envoyé de *Bonhain* à *Macaſſar* pour y débarquer ſa cargaiſon ; mais, après avoir tenté le paſſage inutilement pendant trois jours, il fut obligé de s'en revenir. Le tems étoit alors extrêmement orageux, & toute eſpèce de navigation de l'Eſt à l'Oueſt fut impoſſible juſqu'au retour de la mouſſon d'Eſt. Le même jour, deux grands ſloupes, qui faiſoient voile à l'Eſt, mouillèrent ici, & le lendemain au matin, 27, un gros vaiſſeau, venant de *Batavia*, & qui avoit à bord des troupes pour les iſles de *Banda*, y mit auſſi à l'ancre ; mais on ne permit à aucun des hommes de ces équipages de parler à nos gens : la garde nous empêcha de nous aborder mutuellement. Comme cette défenſe étoit très-dure, nous priâmes M. Swellingrabel de nous acheter du grand vaiſſeau quelques viandes ſalées, & il eut la bonté de nous procurer quatre tonneaux de viandes d'Europe, deux de porc & deux de bœuf.

Ann. 1767. Décembre.

Le 28, une flotte de plus de cent petits bateaux du pays, appellé *Pros*, mouillèrent dans cette rade. Leur port est de douze à dix-huit & vingt tonneaux, & ils ont de seize à vingt hommes à bord. On me dit qu'ils faisoient une expédition autour de l'isle pour la pêche; qu'ils partoient avec une mousson & s'en revenoient avec l'autre, de manière à se tenir toujours sous le vent de terre. Ils envoyoient leur poisson au marché chinois, & j'observai que tous ces Pros portoient pavillon Hollandois.

1768. Janvier.

Il ne nous arriva rien jusqu'au 18 de Janvier qui soit digne d'être rapporté. J'appris alors par une lettre de *Macassar* que le *Dauphin* avoit été à *Batavia*. Le 28, le Secrétaire du Conseil, qui avoit été envoyé ici avec le Cerf, & que nous supposâmes être chargé de contrôler les opérations du Résident, fut rappellé à *Macassar*. Notre charpentier ayant à ce tems recouvré une partie de sa santé, examina l'état de notre vaisseau, &, à notre grand regret, il vit qu'il avoit un grand nombre de voies d'eau; il trouva en outre que notre grande vergue étoit fendue, pourrie & hors de service. Nous l'abattîmes & la raccommodâmes aussi-bien que nous pûmes, sans avoir ni forge ni fer. Nous espérions qu'elle nous serviroit jusqu'à *Batavia*, car

nous ne pouvions pas nous procurer ici du bois pour en faire une nouvelle. On ne put arrêter que très-peu de nos voies d'eau, & nous fûmes par conséquent réduits à compter entièrement sur nos pompes. ANN. 1768. Janvier.

LE 19 Février, le Cerf, Officier militaire, commandant les soldats qui avoient débarqué avec nous, fut rappellé afin d'entreprendre, à ce qu'on disoit, une expédition pour l'isle de Bally. Le 7 Mars, le plus grand de nos bateaux de garde, un sloupe d'environ quarante-cinq tonneaux, reçut ordre de retourner à *Macassar* avec une partie des soldats, & le 9 M. Swellingrabel, le Résident, reçut une lettre du Gouverneur de cette place, qui s'informoit quand je mettrois à la voile pour *Batavia*. Je dois avouer que je fus surpris du rappel de l'Officier & du bateau de garde; mais je le fus bien davantage en apprenant ce que contenoit la lettre du Gouverneur, puisqu'il savoit que la mousson d'Est ne commençant qu'au mois de Mai, il m'étoit impossible d'appareiller avant ce tems. Toutes les affaires restèrent cependant dans le même état jusques vers la fin du mois, quand quelques-uns de nos gens remarquèrent que depuis peu un petit canot étoit venu rôder plusieurs fois autour de nous, à différentes heures de la nuit, & qu'il s'étoit enfui dès que les gens

Février.

Mars.

ANN. 1768. Mars.

qu'il portoit à bord s'appercevoient que quelqu'un remuoit dans notre vaiſſeau. Le 29, tandis que cette matière étoit l'objet de nos ſpéculations, un de nos Officiers me rapporta de terre une lettre, qui, à ce qu'il me dit, lui avoit été remiſe par un noir. Elle étoit adreſſée « au Commandant du vaiſſeau » anglois à *Bonthain.* » Afin que le lecteur puiſſe entendre le ſens de la lettre, il eſt néceſſaire de lui apprendre que l'iſle des *Célèbes* eſt partagée en pluſieurs diſtricts qui ſont autant de ſouverainetés ſéparées, appartenantes aux Princes naturels du pays. La ville de *Macaſſar* eſt ſituée dans un diſtrict qui porte le même nom ou celui de *Bony.* Le Roi de ce canton eſt allié des Hollandois qui ont été repouſſés pluſieurs fois dans leurs entrepriſes pour ſubjuguer les autres parties de l'iſle, dont l'une eſt habitée par un peuple appellé *Buggueſes*, & dont un autre ſe nomme *Waggs* ou *Toſora.* La ville de *Toſora* eſt fortifiée avec du canon, car les naturels avoient des armes à feu d'Europe, long-tems avant que les Hollandois s'établiſſent à *Macaſſar* en place des Portugais.

La lettre m'avertiſſoit que les Hollandois, conjointement avec le Roi de *Bony*, avoient formé le projet de nous maſſacrer; que les Hollandois cependant ne paroîtroient point

dans l'attaque; que le complot feroit exécuté par un fils du Roi de *Bony*, qui, outre une fomme qu'il recevroit d'eux, devoit avoir le pillage de notre vaiffeau pour fa récompenfe; qu'il étoit alors à *Bonthain* avec huit cens hommes pour cette entreprife. La lettre ajoutoit que la liaifon que j'avois formée avec les *Bugguefes* & les autres peuples du pays qui étoient ennemis des Hollandois, & qui s'efforçoient de les chaffer de l'ifle, avoit excité la jaloufie & attiré fur moi ce danger; qu'on craignoit d'ailleurs qu'arrivé en Angleterre, mes compatriotes conçuffent quelque projet contre la Compagnie, d'après les inftructions que je devois leur donner, puifqu'on ne connoiffoit, ainfi que je l'ai déjà dit plus haut, aucun vaiffeau de guerre Anglois qui eût vifité l'ifle auparavant.

Cette lettre fut pour nous un nouveau fujet de furprife & de réflexion. Elle étoit extrêmement mal écrite, par rapport au ftyle & à la forme épiftolaire; cependant elle n'en méritoit pas moins d'attention. Je ne pouvois pas décider abfolument jufqu'où l'avis qu'elle me donnoit étoit vrai ou faux. Il étoit poffible que l'Ecrivain fe fût trompé; peut-être auffi vouloit-il me tromper moi-même. Le menfonge pouvoit lui procurer quelque petite récompenfe pour l'amitié &

ANN. 1768. Mars.

le zèle avec lesquels il me l'annonçoit, ou enfin lui donner une importance qui satisferoit du moins sa vanité. Il convenoit que je prisse les mêmes mesures que si j'avois été sûr de la réalité du projet. Je dois avouer que je n'étois pas trop tranquille lorsque je considérois qu'on avoit rappellé le Secrétaire du Grand-Conseil, le Cerf, le grand sloupe & une partie des soldats, qui, à ce qu'on disoit, n'avoient été envoyés à *Bonthain* que pour nous mettre à l'abri des insultes des naturels du pays. Mon inquiétude augmenta quand je pensai aux troupes qui s'assembloient à *Macassar* pour une expédition à *Bally*, un petit canot qu'on avoit vu rôder autour de nous pendant la nuit, & enfin à la lettre du Gouverneur qui s'informoit du tems où je quitterois l'isle. Soit que la nouvelle & nos conjectures fussent véritables ou fausses, nous nous mîmes sur-le-champ à l'ouvrage, nous funâmes le vaisseau, nous changeâmes les voiles, nous démarrâmes, nous mîmes des croupières sur nos cables, nous chargeâmes tous nos canons & nous bastinguâmes le pont. Chacun passa la nuit sous les armes, & le lendemain nous fîmes touer le vaisseau vers la côte orientale, en nous éloignant un peu du fonds de la baie, afin d'avoir plus de place; nous portâmes six pierriers sur

l'avant du tillac, & nous prîmes toutes les autres mesures nécessaires pour nous défendre. ANN. 1768. Mars.

LE Résident, M. Swellingrabel, étoit alors à vingt milles dans l'intérieur du pays pour les affaires de la Compagnie; mais il m'avoit dit qu'il viendroit sûrement le premier d'Avril. J'attendois ce jour avec d'autant plus d'impatience, qu'un vieil ivrogne de sergent étoit la personne la plus respectable du fort. Le soir du 31, il arriva un paquet de lettres pour lui, ce que je regardois comme un bon augure, & un gage de son retour au tems fixé. Je conçus des sentimens bien différens, lorsque j'appris qu'on les lui avoit envoyées. Je ne soupçonnois point qu'il fût complice du projet qu'on m'avoit annoncé dans la lettre; mais je ne pouvois m'empêcher de douter si on ne le retenoit point dans la campagne, afin qu'il fût absent lors de l'exécution du complot. Dans cet état d'incertitude & de soupçon, j'envoyai un message au fort afin de faire partir un exprès auprès de M. le Résident, pour l'avertir que je desirois le voir promtement & lui communiquer une affaire de grande importance & qui n'admettoit point de délai. Je ne puis pas dire s'il reçut ou non mon message; mais, après avoir attendu jusqu'au 4 Avril sans le voir & sans recevoir aucune réponse, je lui écrivis une lettre, Avril.

Ann. 1768. Avril.

par laquelle je lui demandois dans les termes les plus preſſans une conférence, & le lendemain il vint à bord. Quelques minutes de converſation me perſuadèrent qu'il ignoroit entièrement le projet dont on m'avoit fait redouter les effets; & même il penſoit que ce complot étoit une fable. Il dit, *il eſt vrai*, qu'un *Tomilaly*, un Conſeiller ou Miniſtre du *Bony*, lui avoit dernièrement rendu viſite & ne lui avoit pas trop bien expliqué pourquoi il étoit dans cette partie de l'iſle, & à ma prière, il entreprit de bon cœur de faire de nouvelles recherches ſur le *Tomilaly* & ſur ſes gens. Le Réſident & les perſonnes de ſa ſuite remarquèrent que le vaiſſeau étoit dans un état de défenſe, & que tout étoit prêt en cas d'attaque; il nous dit que les hommes qui étoient à terre l'avoient inſtruit, avant qu'il vînt à bord, de notre activité, & en particulier de l'exercice aux petites armes que nous avions fait faire chaque jour à l'équipage. Je l'informai qu'à tout évènement nous continuerions de nous tenir ſur nos gardes, ce qu'il parut fort approuver, & nous nous quittâmes avec des proteſtations mutuelles d'amitié & de bonne-foi. Quelques jours après, il m'écrivit qu'ayant recherché avec beaucoup de ſoin ſi quelques autres perſonnes dépendantes du Roi de *Bony* étoient

venues à *Bonthain*, il avoit appris, à ne pouvoir en douter, qu'un des Princes de ce royaume y étoit arrivé ſous un déguiſement; mais qu'il n'avoit rien découvert ſur les huit cens hommes qu'on diſoit être avec lui. J'étois donc ſûr qu'ils ne pouvoient pas être dans ce canton, à moins qu'ils ne formaſſent une armée déguiſée comme les troupes du Roi de *Brentford*. ANN. 1768. Avril.

LE 16 au matin, le Réſident me fit dire; que M. le Cerf étoit revenu de *Macaſſar* avec un autre Officier; qu'il viendroit à bord & qu'ils dîneroient avec moi. Lorſque le dîner fut fini, je demandai à M. Cerf, en parlant de choſes & d'autres, ce qu'étoit devenu ſon expédition à *Bally*; il me répondit ſeulement qu'on l'avoit abandonnée, ſans rien dire de plus. Le 23, il retourna par mer à *Macaſſar*, & l'autre Officier, qui étoit auſſi un enſeigne, reſta pour prendre le commandement des ſoldats qu'on laiſſoit toujours à *Bonthain*.

LA ſaiſon de naviguer à l'Oueſt approchoit alors, ce qui nous fit beaucoup de plaiſir; d'autant plus que les maladies putrides commençoient à ſe déclarer parmi nous & qu'une fièvre putride avoit enlevé un de nos hommes.

LE 7 Mai, le Réſident me remit une longue lettre du Gouverneur de *Macaſſar*, écrite en Mai.

ANN. 1768. Mai.

Hollandois, & qu'il me traduifit le mieux qu'il put. Elle contenoit en fubftance, qu'il avoit entendu parler d'une lettre que j'avois reçue, qui l'accufoit, conjointement avec le Roi de *Bony*, d'avoir formé le complot de nous maffacrer; il fe récrioit fur la fauffeté de cette imputation, & fe difculpoit lui-même avec les proteftations les plus folemnelles; il me prioit de lui délivrer la lettre, afin de punir, comme il le méritoit, celui qui l'avoit écrite. Il n'eft pas néceffaire de dire que je ne la lâchai point, parce que l'auteur auroit été puni avec une égale févérité, foit qu'il m'eût mandé des chofes véritables ou fauffes. Je fis au Gouverneur une réponfe polie, par laquelle je juftifiois les mefures que j'avois prifes, fans le charger ni lui ni fes alliés d'aucun mauvais deffein contre nous; & certainement j'ai les plus grandes raifons de croire que l'accufation énoncée dans la lettre n'étoit pas affez fondée, quoiqu'il ne foit pas auffi probable que l'auteur fût convaincu de la fauffeté du complot en me l'annonçant.

LE 22, à la pointe du jour, je fis voile de *Bonthain ;* je dirai peu de chofe de cette place, ainfi que de la ville de *Macaffar* & du pays adjacent, parce qu'il y a déjà plufieurs defcriptions de l'ifle des *Célèbes* & de fes habitans. La ville eft bâtie fur une efpèce

de pointe de terre & elle eſt arroſée par une rivière ou deux qui la traverſent ou qui coulent dans ſon voiſinage. Cette rivière paroît être grande, & un vaiſſeau peut la remonter juſqu'à une demi-portée de canon des murailles de la ville. Le terrein, dans les environs, eſt uni & d'une très-belle apparence; il y a beaucoup de plantations & de bois de cocotiers, entremêlés d'un grand nombre de maiſons qui font juger que le pays eſt bien peuplé. Le terrein, en s'éloignant de la côte, s'élève en collines fort hautes & devient hériſſé & montueux. La ville eſt ſituée au 5^{d} 10′ ou 12′ de latitude S., & ſuivant notre eſtime au 117^{d} 28′ de longitude E. de Londres. ANN. 1768. Mai.

BONTHAIN eſt une grande baie où les vaiſſeaux peuvent mouiller en toute ſûreté pendant les deux mouſſons; les ſondes y ſont bonnes & régulières & le fond de vaſe très-molle; en entrant, il n'y a d'autre danger à craindre qu'une bande de rochers qu'on voit au-deſſus de l'eau, & qui ſont une excellente baliſe pour mettre à l'ancre. La plus haute terre qu'on apperçoive, eſt appellée la montagne de *Bonthain*, & lorſqu'un vaiſſeau eſt au large à deux ou trois milles de diſtance de la terre, il doit porter juſqu'à ce que cette colline lui reſte N. ou N. $\frac{1}{4}$ O., & enſuite

ANN. 1768. Mai.

courir dans la baie & mouiller. Nous mîmes à l'ancre au-dessous de cette colline, à environ un mille de distance de la côte. Il y a dans cette baie plusieurs petites villes, celle qu'on nomme *Bonthain* est située dans la partie N. Est, & c'est-là que se trouve le fort palissadé dont nous avons déjà fait mention, & sur lequel sont montés huit canons de huit. Cette forteresse suffit seulement pour contenir dans la soumission le peuple du pays, elle n'a pas été construite à d'autre dessein; elle est bâtie sur le côté oriental d'une petite rivière dans laquelle un vaisseau peut naviguer jusqu'au pied du fort. Le Résident Hollandois a le commandement de la place, ainsi que de *Bullocomba*, autre ville située à environ vingt milles plus loin à l'Est, & où il y a aussi un fort & un petit nombre de soldats, qui, dans la saison, sont occupés à recueillir le riz, que le peuple paie aux Hollandois en forme d'impôt.

ON peut s'y procurer de l'eau & du bois en grande abondance; nous coupâmes notre bois près de la rivière, au-dessous de la montagne *Bonthain*; nous tirâmes notre eau en partie de cette rivière & en partie d'une autre; lorsque cette dernière nous servoit d'aiguade, notre bateau alloit au-dessus du fort avec les futailles qui devoient être remplies, & où il y a un bon chemin pour les déchar-

ger;

ger ; mais comme la rivière eſt petite & qu'elle a une barre, le bateau chargé ne pouvoit s'en revenir qu'à la marée haute. Il y a dans la baie pluſieurs autres petites rivières, qui peuvent au beſoin fournir de l'eau douce.

ANN. 1768, Mai.

PENDANT tout le tems que nous fûmes à *Bonthain*, nous y achetâmes, à un prix raiſonnable, une grande quantité de proviſions fraîches ; le bœuf eſt excellent, mais il ſeroit difficile d'y en trouver aſſez pour une eſcadre. On peut s'y procurer autant de riz, de volaille & de fruits qu'on le deſirera ; il y a auſſi dans les bois une grande abondance de cochons ſauvages, qu'il eſt facile d'avoir à bon marché, parce que les naturels du pays, qui ſont Mahométans, n'en mangent jamais. On peut y prendre du poiſſon à la ſeine, & les habitans de l'iſle nous fournirent des tortues dans la ſaiſon ; car la tortue, ainſi que le porc, eſt pour eux un aliment qu'ils ne mangent dans aucun tems.

CELEBES eſt la clef des *Moluques* ou des iſles à épiceries, qui ſont néceſſairement ſous la domination du peuple qui eſt maître de cette iſle ; la plupart des vaiſſeaux qui font voile aux *Moluques* ou à *Banda* y touchent, & dirigent toujours leur route entre cette iſle & celle de *Solayer*. Les petits bœufs des *Célèbes* ſont de la race de ceux qui ont une boſſe ſur

CHAPITRE XII.

Traverſée de la Baie de Bonthain *dans l'iſle de* Célèbes, *à* Batavia. *Ce que nous fîmes à* Batavia. *Paſſage de cette ville en Angleterre, en faiſant le tour du Cap de* Bonne-Eſpérance.

LORSQUE nous quittâmes la baie de *Bonthain*, nous nous tînmes le long de la côte, juſqu'au ſoir, à la diſtance de deux ou trois milles, & alors nous jettâmes l'ancre pendant la nuit, par ſept braſſes & demie, fond de vaſe molle, dans le paſſage qui eſt entre les deux iſles de *Célèbes* & de *Tonikaky*, qui, ſuivant mon eſtime, eſt ſitué au 5^{d} 31′ de latitude S. & au 117^{d} 17′ de longitude Eſt. La variation de l'aiguille étoit d'un degré Oueſt. Nous allâmes enſuite au Sud de *Tonikaky*, & nous portâmes à l'Oueſt. Sur les trois heures de l'après-midi, nous étions en travers de la plus orientale des iſles appellées *Iſles de Tonyn* dans les cartes hollandoiſes. Cette iſle nous reſtoit à-peu-près au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à quatre milles de diſtance, & nous appercevions les deux qui ſont les plus occiden- ANN. 1768. Mai.

ANN. 1768. Mai.

tales. Ces trois isles forment entr'elles une espèce de triangle rectangle ; la plus orientale est éloignée de la plus occidentale d'environ onze milles ; & elles gisent presque à l'Est & à l'Ouest l'une de l'autre. La distance entre les deux plus occidentales est également d'environ onze milles; & leur gisement relatif est S. $\frac{1}{4}$ S. E. & N. $\frac{1}{4}$ N. Ouest. Sur les six heures, en retirant la sonde sans rencontrer de fond, nous nous trouvâmes tout-à-coup sur un banc de sable fin où il n'y avoit pas 3 brasses de profondeur ; & l'eau étant claire & limpide, nous appercevions à notre fond de grandes pointes de rocher de corail. Sur-le-champ nous coëffâmes toutes les voiles, & heureusement nous gagnâmes le large sans être endommagés. Nous avions passé justement sur le bord le plus oriental de ce rocher qui est aussi escarpé qu'une muraille, car nous avions à peine reculé de deux encablures, que la sonde ne rapporta plus de fond. Les deux plus occidentales des isles de *Tonyn*, nous restoient alors au N. $\frac{1}{4}$ N. O. à la distance d'un peu plus de quatre milles de celle qui étoit la plus proche de nous. Ce bas-fond est très-dangereux, & il n'est marqué dans aucune des cartes que j'ai vues; il semble s'étendre au Sud & à l'Ouest tout autour des deux plus occidentales de ces trois isles dans un espace d'environ six milles; mais

il ne paroît pas y avoir de danger autour de l'isle la plus orientale ; il y a aussi un passage sûr entre cette isle & les deux autres. La latitude de la plus orientale & de la plus occidentale de ces isles est de 5^{d} 31′ Sud. La plus orientale est éloignée de trente-quatre milles précisément à l'Ouest de *Tonikaky*, & la plus occidentale gît dix milles plus loin. ANN. 1768. Mai.

L'APRÈS-MIDI du 25, nous nous apperçûmes que l'eau changeoit beaucoup de couleur ; sur quoi nous sondâmes & nous eûmes 35 brasses, fond de vase molle. Bientôt après nous passâmes sur la partie la plus septentrionale d'un bas-fond, & nous ne trouvâmes plus que 10 brasses même fond. L'eau étoit très-sale dans cet endroit où nous découvrîmes qu'elle avoit moins de profondeur ; elle sembloit être plus basse au Sud, mais à notre nord elle paroissoit claire. Nous ne fîmes point à ce jour d'observation pour déterminer la latitude ; mais je crois que nous étions sur la partie la plus septentrionale des bas-fonds qui gisent à l'Est de l'isle de *Madura*, & qui sont appellés dans le ***Pilote Anglois des Indes Orientales***, bancs de ***Bralleron***, les mêmes que ceux qu'on nomme *Kalcain's Eylandens* dans les cartes hollandoises. Suivant mon estime, la partie sur laquelle nous naviguâmes, gît au 5^{d} 50′ ou 52′ S. & 3^{d} 36′ à l'Ouest de l'isle de *Tonikaky*, ou S.

ANN. 1768. Mai.

84d 27′ O., à la diſtance de ſoixante-neuf lieues. A onze heures du ſoir, du même jour, nous apperçûmes au Nord la plus méridionale des iſles *Salombo*. J'eſtime qu'elle eſt ſituée au 5d 33′ de latitude S., & au 4d 4′ de longitude O. de *Tonikaky*, à la diſtance d'environ quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois lieues. Elle gît au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{3}{4}$ O. du dernier bas-fond, à-peu-près à quatorze lieues. Il faut remarquer qu'aux environs de la hauteur de l'iſle de *Madura*, les vents des mouſſons commencent ordinairement à ſouffler un mois plus tard qu'à *Célèbes*. La variation de l'aiguille n'étoit pas de plus d'un demi-degré à l'Oueſt, & nous trouvâmes que le courant, qui portoit auparavant au Sud, avoit alors ſa direction au N. Oueſt.

DANS l'après-midi du 26, nous découvrîmes de la grande hune l'iſle de *Luback*, & nous avions des ſondes de 35 à 40 braſſes, fond d'argile bleuâtre. Cette iſle eſt ſituée au 5d 43′ de latitude S., & au 5d 36′ de longitude O. de *Tonikaky*, dont elle eſt éloignée d'environ cent & douze lieues. Sa diſtance à l'Oueſt des iſles de *Salombo*, eſt de trente & une lieues. Nous allâmes au Nord de cette iſle, & nous trouvâmes un courant qui portoit à l'O. N. Oueſt.

LE ſoir du 29, nous vîmes le grouppe de

petites isles, appellées *Carimon-Java*. La plus orientale, qui est aussi la plus grande, gît au 5ᵈ 48′ de latitude Sud, & au 7ᵈ 52′ de longitude Ouest de *Tonikaky*. Elle est éloignée de cette isle d'environ 158 lieues, & de 45 de celle de *Luback*. ANN. 1768. Mai.

LE 2 Juin, nous rencontrâmes la terre de *Java*; nous reconnûmes ensuite que c'étoit la partie de l'isle qui forme la pointe la plus orientale de la baie de *Batavia*, appellée Pointe de *Carawawang*. Lorsque nous apperçûmes la terre pour la première fois, nos sondes avoient diminué par degrés de 40 à 28 brasses, fond de vase bleuâtre. Comme nous gouvernions le long de la côte vers *Batavia*, elles diminuèrent encore davantage jusqu'à 13 brasses. La nuit survenant, nous mîmes à l'ancre par cette profondeur, près des deux petites isles appellées *Leyden Alkmar* à la vue de *Batavia*; & l'après-midi du lendemain, 3, nous mouillâmes dans la rade qui est si bonne, qu'on peut la regarder comme un havre. Nous avions alors de grandes raisons de nous féliciter sur notre état; car, pendant toute notre traversée depuis les *Célèbes*, le vaisseau faisoit tant d'eau par ses voies, que nous eûmes beaucoup de peine de l'empêcher de couler à fond en employant continuellement deux pompes. Juin.

Après les premiers complimens, le Sabandar me dit qu'il étoit envoyé vers moi par le Gouverneur & le Conſeil, au ſujet d'une lettre que j'avois reçue lorſque j'étois à *Bonthain*, & qui m'avertiſſoit d'un complot formé pour maſſacrer notre équipage; que l'auteur de cette lettre m'avoit inſulté, ainſi que ſa Nation, dans la perſonne du Gouverneur de la place, & qu'il devoit être puni. J'avouai franchement que j'avois reçu cette nouvelle, mais je répondis que je n'avois dit à qui que ce ſoit que ce fût par une lettre. Le Sabandar me demanda alors ſi je voulois affirmer par ſerment que je n'avois point reçu la lettre ſur laquelle il étoit chargé de prendre des informations. Je lui répliquai que cette queſtion me ſurprenoit, & que ſi le Conſeil avoit à me faire des requiſitions ſi extraordinaires, je ſouhaitois qu'elles me fuſſent adreſſées par écrit, & qu'alors j'y donnerois la réponſe que je jugerois la plus convenable. Après une mûre délibération, je le priai enſuite de me dire ce qu'il avoit à répondre à ma lettre concernant le radoub de notre vaiſſeau. Sur quoi il m'apprit que le Conſeil étoit choqué de ce que j'avois employé le mot d'*eſpérer*, & de ce qu'elle n'étoit pas écrite en ſtyle de requête employé par tous les marchands dans de pareilles occaſions. Je lui répondis que je

ANN. 1768. Juin.

n'avois pas eu dessein de l'offenser, & que je m'étois servi des premiers mots qui s'étoient présentés à moi pour exprimer mon idée. Nous nous séparâmes ainsi, & je n'entendis plus parler de rien jusqu'au 9 dans l'après-midi, lorsque le Sabandar, suivi des mêmes personnes, vint me voir une seconde fois. Il me dit qu'il étoit chargé de la part du Conseil de demander un écrit signé de ma main, déclarant que je croyois le rapport d'un projet formé dans l'isle de *Célèbes*, de massacrer notre équipage, faux & malicieusement controuvé : il se flattoit, ajouta t-il, que j'avois trop bonne opinion de la Nation Hollandoise, pour supposer qu'elle fût capable de souffrir, sous son gouvernement, un forfait si exécrable. M. Garrison me lut alors un certificat qui avoit été dressé par ordre du Conseil afin que je le signasse. Quel que fût mon sentiment sur cette matière, je ne crus pas devoir signer cet acte, d'autant plus qu'on paroissoit l'exiger comme une condition sans laquelle on différeroit de m'accorder ce que je demandois. Je dis au Sabandar de me donner des marques de l'autorité en vertu de laquelle il m'adressoit cette requête. Il me répliqua qu'il ne pouvoit alléguer d'autre preuve que son titre connu d'Officier public, & l'assertion des deux personnes de sa suite

qui confirmoient qu'il agiſſoit en ceci par ordre exprès du Conſeil. Je lui répétai alors que le Conſeil me fît remettre par écrit ce qu'il demandoit de moi, afin que le ſens en fût déterminé & certain, & que je puſſe avoir du tems pour examiner la réponſe que j'aurois à y faire; mais il me fit entendre qu'il ne pouvoit pas ſouſcrire à ma demande ſans un ordre du Conſeil. Je refuſai alors abſolument de ſigner le certificat; en même-tems je lui demandai encore une fois une réponſe à ma lettre, & comme il n'étoit pas préparé à me la donner, nous nous ſéparâmes aſſez mécontens l'un de l'autre.

ANN. 1768. Juin.

J'ATTENDIS inutilement leur réſolution juſqu'au 15, quand les mêmes perſonnes revinrent pour la troiſième fois, & me dirent qu'elles étoient envoyées pour m'informer que le Conſeil avoit proteſté contre ma conduite à *Macaſſar*, & contre le refus de ſigner le certificat qu'on m'avoit préſenté, ce qu'il regardoit comme une inſulte que je lui faiſois, & un acte d'injuſtice envers ſa Nation. Je répliquai que je me rendois le témoignage de n'avoir agi dans aucun cas contre les traités qui ſubſiſtent entre les deux Puiſſances, & que je n'avois manqué en rien à mon caractère d'Officier honoré d'une commiſſion de Sa Majeſté Britannique, ni à la confiance qu'on

ON me fournit enſuite pour mon argent, ſans aucune nouvelle difficulté celles des proviſions de la Compagnie que je pouvois deſirer. ANN. 1768. Juin.

ON chargea un Pilote de me conduire, & le 22, nous mîmes à l'ancre à *Onruſt*, où, après avoir déchargé le *Swallow* & mis ſon équippement à bord du vaiſſeau de la compagnie, nous trouvâmes que ſont mât de beaupré & ſon chouquet, ainſi que la grande vergue, étoient pourris & entièrement incapables de ſervir. Le doublage étoit par-tout rongé des vers, & les planches de la fauſſe quille étoient ſi endommagées & ſi uſées, qu'il étoit néceſſaire de mettre le bâtiment à la bande, avant qu'on pût le radouber ſuffiſamment pour faire voile en Europe; mais comme il y avoit déjà d'autres vaiſſeaux en carène à *Onruſt*, & que les formes étoient occupées, les charpentiers ne purent commencer leur travail que le 24 Juillet. Juillet.

LE *Swallow* reſta entre les mains de ces ouvriers juſqu'au 16 Août. Lorſqu'ils examinèrent ſa quille, ils virent qu'elle étoit ſi mauvaiſe, qu'ils pensèrent unanimement qu'il falloit en faire une nouvelle. Je m'y oppoſai fortement; je ſavois que c'étoit un vieux bâtiment, & je craignois qu'en ouvrant la cale, on ne la trouvât plus mauvaiſe encore Août.

Ann. 1768. Août.

qu'on ne le croyoit, peut-être même qu'il ne fût si gâté, qu'on le condamnât ainsi que le *Falmouth*. Je demandai donc qu'on lui fît seulement un nouveau doublage par-dessus l'ancien; mais le *Bawse* ou maître charpentier ne voulut pas y consentir, à moins que je ne certifiasse par écrit que le radoub du *Swallow*, tel que je le proposois, avoit été exécuté suivant ma volonté & non pas la sienne. Il dit que cela étoit nécessaire pour sa justification, si après l'avoir caréné de la manière que je le desirois, il étoit hors d'état d'arriver à sa destination. Je crus que cette proposition étoit raisonnable & j'y souscrivis volontiers; mais comme je répondois alors du fort du vaisseau, je le visitai soigneusement avec mon charpentier, son aide & les Officiers de l'équipage. Les abouts des planches qui sont jointes à la poupe étoient si larguées, que la main d'un homme pouvoit y passer; sept cadenes de haut-bans étoient rompues & usées; la ferrure en général étoit dans un très-mauvais état; plusieurs des courbes étoient relâchées & quelques-unes brisées.

Pendant mon séjour à *Onrust*, deux vaisseaux de notre Compagnie des Indes abordèrent dans ce port, & nous y trouvâmes entr'autres vaisseaux particuliers de l'Inde, un du *Bengale* appelé le *Dudly*, si rempli de voies

d'eau, qu'il étoit impoſſible de le remettre à la mer. On s'étoit adreſſé au Gouverneur & au Conſeil pour demander permiſſion de le caréner, & ils l'avoient accordée; mais les formes avoient toujours été remplies, & il s'étoit écoulé plus de quatre mois ſans qu'il lui eût été poſſible d'entrer dans le chantier. Le Capitaine appréhendoit avec raiſon qu'on ne le retînt juſqu'à ce que les vers euſſent rongé la quille de ſon bâtiment; & ſachant que j'avois reçu des politeſſes particulières de l'Amiral Houting, il me pria d'intercéder en ſa faveur, ce que j'eus le bonheur de faire avec tant de ſuccès, qu'on lui accorda ſur-le-champ l'uſage d'une forme. M. Houting eſt un vieillard, Amiral au ſervice des Etats-Généraux, avec le titre de Commandant en chef de la Marine & des vaiſſeaux appartenans à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales. Il a puiſé ſes premières connoiſſances de la Marine, à bord d'un vaiſſeau de guerre anglois. Il parle parfaitement bien anglois & françois, & il fait honneur au ſervice par ſes talens & ſa politeſſe. Il eut la bonté de m'offrir ſa table tous les jours; en conſéquence je fus ſouvent avec lui, & c'eſt avec plaiſir que je ſaiſis cette occaſion de lui faire publiquement mes remerciemens, & de rendre ce témoignage à ſon mérite, tant comme homme en place

ANN. 1768.
Août.

quelques preſſées qu'elles ſoient d'ailleurs. Les Membres du Conſeil, appellés *Edele Heeren*, exigent auſſi un autre hommage de la même eſpece très-mortifiant : quiconque rencontre leur carroſſe eſt forcé d'arrêter le ſien, & quoiqu'il n'en deſcende pas, il doit s'y tenir debout & faire la révérence. Ces Edele Heeren ſont précédés par un Noir avec un bâton, & perſonne ne peut paſſer devant leur voiture, non plus que devant celle du Gouverneur. Les Capitaines de vaiſſeaux de l'Inde & des autres bâtimens marchands ſont ſoumis à ces cérémonies; mais comme j'étois honoré d'une commiſſion de Sa Majeſté, je ne crus pas être le maître de rendre à un Gouverneur Hollandois un hommage qu'on ne rend pas à mon propre Souverain. Cependant on l'exige conſtamment des Officiers du Roi; & deux ou trois jours après mon arrivée à *Batavia*, le propriétaire de l'hôtel où j'étois logé me dit que le Sabandar lui avoit ordonné de me faire ſavoir que ma voiture, ainſi que les autres, devoit s'arrêter ſi je rencontrois le Gouverneur ou quelque Membre du Conſeil. Je le priai d'avertir le Sabandar que je ne m'aſſujettirois point à une ſoumiſſion pareille. Il m'inſinua alors quelques mots ſur les Noirs & leurs bâtons, mais je lui répondis que ſi l'on me faiſoit des inſultes, je ſavois me dé-

ANN. 1768. Août.

ANN. 1768. Août.

fendre, & que j'aurois soin de me tenir sur mes gardes; je lui montrai en même-tems mes pistolets qui étoient alors par hasard sur la table; sur quoi il s'en alla, & il revint environ trois heures après me dire qu'il avoit ordre du Gouverneur de m'avertir que je pouvois faire ce qu'il me plairoit. L'hôtel où je fis ma résidence est autorisé par le Gouverneur & le Conseil, & tous les étrangers sont obligés d'y prendre leur demeure; il faut en excepter les Officiers au service de Sa Majesté, à qui on accorde des logemens particuliers, dont cependant je ne voulus pas profiter.

JE demeurai à *Batavia* trois ou quatre mois, & pendant tout ce tems, je n'ai eu que deux fois l'honneur de voir le Gouverneur; la première lors de mon arrivée, quand je lui rendis visite à une de ses maisons, située un peu dans l'intérieur du pays, & la seconde à la ville, où se promenant un jour devant son hôtel, je m'adressai à lui dans une circonstance particulière. Bientôt après, les nouvelles du mariage du Prince d'Orange étant arrivées, il donna un fête publique à laquelle j'eus l'honneur d'être invité; mais j'appris que le Commodore Tinker, dans une occasion pareille, trouvant qu'il devoit être placé au-dessous des Membres du Conseil

Hollandois, quitta brusquement l'assemblée & qu'il fut suivi par tous les Capitaines de son escadre. Comme je voulois éviter l'alternative désagréable de m'asseoir au-dessous du Conseil, ou de suivre l'exemple du Commodore, je m'adressai au Gouverneur avant d'accepter son invitation, pour connoître la place qui m'étoit destinée, & voyant qu'on ne vouloit pas me permettre de prendre celle des Conseillers, je refusai d'assister à la fête. Dans ces deux occasions, je parlai à son Excellence par un marchand anglois qui me servit d'interprète. La première fois il n'eut pas la politesse de m'offrir le moindre rafraîchissement, & la seconde, il ne m'invita pas même d'aller dans son hôtel.

ANN. 1768. Août.

LE *Swallow* fut enfin radoubé à ma grande satisfaction, & je crus qu'il pouvoit en sûreté retourner en Europe, quoique les charpentiers hollandois fussent d'un sentiment différent. La saison de mettre à la voile n'étoit pas encore arrivée, & mon digne ami, l'Amiral Houting, me représenta que si je m'embarquois avant le tems convenable, je trouverois à la hauteur du cap de *Bonne-Espérance* d'assez mauvais tems pour m'en faire repentir. Mais ma santé étant très-mauvaise & l'équipage malade, je pensai qu'il valoit mieux courir les risques de quelques gros vents à la hauteur

eûmes alors une briſe S. E. qui mit cette partie de l'iſle ſous le vent, & qui fut ſi fraîche que nous ne pûmes pas faire voile avant le 25, jour où devenant plus modérée, nous levâmes l'ancre & portâmes vers la côte de *Java*. Le ſoir, nous mouillâmes dans une baie, appellée par quelques-uns *Nouvelle-Baie*, par d'autres baie de *Canty*, & qui eſt formée par une iſle de même nom. Nous avions quatorze braſſes d'eau, fond de ſable fin. Le pic de l'iſle *du Prince* nous reſtoît N. 13^{d} O., & la pointe la plus occidentale de *New-Iſland* S. 82^{d} O., & nous avions au N. E. la pointe la plus orientale de *Java* que nous appercevions. Nous étions éloignés de la côte de *Java* d'environ un mille & un quart, & d'un mille & demi du lieu de l'aiguade. La nouvelle baie eſt le meilleur endroit de ces parages pour y faire du bois & de l'eau. L'eau eſt ſi pure, & ſi bonne, que pour y former notre proviſion, je fis vuider toute celle que nous avions priſe à *Batavia* & à l'iſle *du Prince*. On la trouve ſur la côte de *Java* dans un gros courant qui coule de la terre dans la mer. Au moyen d'un manche-à-eau, on peut en charger les bateaux & remplir les futailles ſans les débarquer, ce qui rend le travail prompt & facile. Il y a un petit récif de rochers en-dedans duquel les bateaux naviguent, & où

ANN. 1768. Septembre.

pourtant au ſervice de la Compagnie, car on ne permet pas aux habitans d'avoir aucun vaiſſeau. ANN. 1768. Novembre.

LA baie de *la Table* eſt un bon havre dans l'été, mais non pas dans l'hiver; de manière que les Hollandois ne ſouffrent point que leurs vaiſſeaux y reſtent au-delà du 15 Mai qui répond à notre mois de Novembre. Après ce tems, tous les bâtimens vont à *Falſe-Baye* qui eſt bien à l'abri des vents N. O. qui y ſoufflent avec beaucoup de violence.

NOUS reſpirâmes en cet endroit un air pur, nous eûmes une nourriture ſaine, & nous allâmes librement dans la campagne qui eſt très-agréable, de façon que je me crus déja en Europe. Les habitans furent à notre égard francs, hoſpitaliers & polis. J'ai reçu quelques honnêtetés de preſque tous les Officiers & les riches habitans de la place, & je mériterois mal les bontés qu'ils ont eues pour moi, ſi je ne faiſois pas ici une mention particulière du Gouverneur, du Vice-Gouverneur & du Fiſcal.

AFIN de laiſſer aux gens de mon équipage le tems de recouvrer leur ſanté, je fus obligé d'y reſter juſqu'au 6 Janvier 1769; le ſoir 1769. Janvier.
de ce jour je mis à la voile, & avant la nuit nous dépaſsâmes la terre.

LE 20, après un bon paſſage, nous arri-

qu'il ne fût pas aussi convenable que celui où nous étions & où il y avoit beaucoup de tortues. Le rivage est d'un fin sable blanc ; le lieu du débarquement se rencontre au pied de quelques rochers qui gisent vers le milieu de la baie, & qu'on peut reconnoître au moyen d'une échelle de cordes qui pend depuis le sommet en bas & qui sert à monter au-dessus. Le soir, je fis débarquer un petit nombre d'hommes pour retourner les tortues qui viendroient sur la côte pendant la nuit, & le matin ils n'en avoient pas pris moins de dix-huit, qui, pesant quatre à six cens livres chacune, remplissoient toute l'étendue du tillac. Comme cette isle n'est point habitée, les vaisseaux qui y touchent ont coutume de laisser dans une bouteille une lettre qui renferme leur nom, leur destination, la date de leur arrivée & quelques autres détails. Nous nous conformâmes à cet usage, & le soir, premier Février, nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile.

Février.

LE 19, nous découvrîmes à une distance considérable, sous le vent dans le rhumb S. O., un vaisseau qui portoit pavillon François ; nous le vîmes pendant tout le jour, & le lendemain au matin nous nous apperçûmes qu'il nous avoit devancé de beaucoup pendant la nuit. Il fit cependant une bordée afin de

ANN. 1769. Février.

gagner plus loin au-dessus du vent; & comme les vaisseaux n'ont pas coutume de tourner au-dessus du vent dans ces passages, il étoit évident qu'il avoit viré de bord afin de nous parler. A midi il étoit assez près de nous pour nous saluer, & à ma grande surprise il prononça mon nom & celui de mon bâtiment, en s'informant de ma santé, & me disant qu'après le retour du *Dauphin* en Angleterre, on avoit cru que nous avions fait naufrage dans le détroit de *Magellan*, & qu'on avoit envoyé deux vaisseaux nous chercher. Je demandai à mon tour quel étoit le bâtiment qui me connoissoit si bien ainsi que mon vaisseau, & qui étoit instruit des idées qu'on avoit formées en Europe sur notre compte, après le retour de notre compagnon de voyage, & comment il avoit acquis ces instructions. On répondit que le vaisseau qui nous heloit étoit au service de la Compagnie françoise des Indes Orientales & commandé par M. de Bougainville ; qu'il retournoit en Europe depuis l'isle-de-France ; qu'il avoit appris par la gazette de France au cap de *Bonne-Espérance*, ce qu'on pensoit du *Swallow* en Angleterre, & qu'il nous reconnoissoit pour ce vaisseau par la lettre qui avoit été trouvée dans la bouteille à l'isle de l'*Ascension*, peu de jours après notre départ de cette place. M. de

Bougainville m'offrit alors des rafraîchiſſemens ſi j'en avois beſoin, & de porter nos lettres en Europe ſi nous voulions y en envoyer quelques-unes. Je lui fis mes remerciemens pour l'offre de ſes rafraîchiſſemens qui n'étoit pourtant qu'une politeſſe verbale, puiſqu'il ſavoit que depuis peu j'avois mis à la voile de l'endroit où il s'en étoit fourni lui-même; mais j'ajoutai que quelques François m'avoient donné au Cap des lettres pour leur patrie, & que s'il vouloit envoyer ſon bateau à bord, je les remettrois à ſon meſſager. J'avois des raiſons de croire que M. de Bougainville, en nous parlant, avoit pour principal objet de venir à bord; je lui en fournis ainſi l'occaſion, & il envoya ſur-le-champ un bateau monté par un jeune Officier habillé en matelot. Je ne déciderai pas s'il étoit ainſi vêtu à deſſein; mais je m'apperçus bientôt que ſon rang étoit fort ſupérieur à ſon habillement. Il monta dans ma chambre, & après les complimens ordinaires, je lui demandai comment il arrivoit que le vaiſſeau françois retournât en France lorſque la ſaiſon étoit ſi peu avancée. Il me répondit qu'il y avoit eu quelque démêlé entre le Gouverneur & les habitans de l'iſle de *France*, & qu'on l'envoyoit en hâte dans ſa patrie avec des dépêches. Cette hiſtoire étoit d'autant plus plauſible que j'avois entendu

ANN. 1769. Février.

ANN. 1769. Février.

s'étendoit presque d'un pole à l'autre ; que, quoique la partie de cette mer, située entre les tropiques, puisse justement être appellée pacifique, à cause des vents alisés qui y soufflent toute l'année, cependant hors des tropiques de l'un & de l'autre côté, les vents sont variables & la mer très-grosse. Il souscrivit à tout ce que je lui disois, & trouvant qu'il ne pouvoit pas adroitement dans la conversation rien tirer de moi pour satisfaire sa curiosité, il commença à me proposer ses questions en termes plus directs, & il desira savoir de quel côté de l'équateur j'avois traversé les mers du Sud. Comme je ne jugeois pas à propos de répondre à cette question, & que je voulois en prévenir d'autres de la même espèce, je me levai assez brusquement, & à ce que je pense avec quelques marques de déplaisir. Il parut alors un peu déconcerté, & je crois qu'il se préparoit à faire l'apologie de sa curiosité ; mais je le prévins en le priant de faire mes complimens à son Capitaine, à qui j'envoyois, en retour de ces obligeantes civilités, une des flèches qui avoit blessé mes gens, & sur-le-champ je l'allai chercher dans ma chambre à coucher. Il me suivit en regardant autour de lui avec beaucoup d'attention, comme il avoit fait depuis le moment de son arrivée

à bord, & après avoir reçu la flèche il prit congé de moi.

ANN. 1769. Février.

APRÈS qu'il fut parti, & que nous eûmes fait voile, j'allai sur le tillac où mon Lieutenant me demanda si l'Officier, qui venoit de me rendre visite, m'avoit raconté l'histoire de son voyage. Ceci me conduisit à lui faire un exposé général de notre conversation, sur quoi il m'assura que le conte que j'avois entendu étoit une fable; car, ajoutoit-il, l'équipage du bateau n'a pas pu garder le secret aussi bien que l'Officier. Après avoir parlé quelque tems à un de nos gens qui étoit né à Québec, & qui parloit François, il me dit que M. de Bougainville avoit fait le voyage autour du monde aussi bien que nous. Cette nouvelle excita dans notre équipage une curiosité générale, & nous apprîmes avec très-peu de peine, qu'ils avoient fait voile d'Europe accompagnés d'un autre vaisseau qui, ayant besoin de quelque radoub, avoit été laissé à l'*Isle de France*; qu'ils avoient entrepris de passer la détroit de *Magellan* le premier été; mais que ne pouvant pas en venir à bout, ils avoient reculé en arrière, & qu'ils avoient passé l'hiver sur la rivière de la *Plata*, & que, l'été suivant, ils avoient été plus heureux & avoient traversé le détroit, & qu'ils restèrent ensuite deux mois à *Juan-*

ANN. 1769. Février.

Fernandès. Mon Lieutenant ajouta enfin qu'un mousse du bateau françois, dit avoir été deux ans dans cette isle, & que pendant ce tems une frégate angloise étoit entrée dans la rade sans mettre à l'ancre; qu'il fit mention de l'époque, autant qu'il put s'en souvenir, d'où il paroît que cette frégate étoit le *Swallow*. Lorsqu'on demanda au mousse comment il avoit resté si long-tems sur l'isle de *Juan-Fernandès*, il répondit qu'il avoit été pris dans un vaisseau interlope, sur les côtes de l'Espagne, dans les isles de l'*Amérique*, & que les Espagnols l'avoient envoyé là; mais que le bâtiment François, dans le bateau duquel il étoit à bord, ayant touché à *Juan-Fernandès*, il avoit recouvré sa liberté. Après que mon Lieutenant m'eut instruit de tous ces faits, il me fut facile d'expliquer pourquoi M. de Bougainville avoit attendu pour me parler, ainsi que la conversation & la conduite de l'Officier qui me rendit visite; mais alors les questions que ce dernier m'avoit faites, me causèrent encore plus de déplaisir qu'auparavant, car s'il ne croyoit pas devoir me raconter l'histoire de son voyage, j'avois également des raisons pour ne pas lui faire l'histoire du mien, & je pensai qu'il étoit contre l'honnêteté & la justice, d'employer de l'artifice pour m'arracher des aveux qui m'auroient

m'auroient fait tranſgreſſer l'obligation où j'étois de garder le ſecret, tandis qu'il m'en impoſoit pour ne pas violer le ſien. Comme ce que raconta l'équipage du bateau à mes gens, differe en pluſieurs points de la relation imprimée du Voyage de M. de Bougainville, je ne prétends pas déterminer juſqu'où les faits qu'il annonce ſont vrais; je fus très-fâché que mon Lieutenant ne m'eût pas communiqué ces particularités pendant que l'Officier François étoit à bord, j'avois grande envie de lui parler une ſeconde fois, mais cela étoit impoſſible : car, malgré que le vaiſſeau françois fût fatigué des ſuites d'un long voyage, & que nous vinſſions d'être réparés, il marchoit beaucoup plus vîte que nous, quoique nous euſſions un bon vent frais & que nous forçaſſions de voiles.

ANN. 1769. Février.

Mars.

LE 7 de Mars nous arrivâmes aux iſles *Hébrides*, & nous paſsâmes entre *Saint-Michel* & *Tercère*; nous trouvâmes alors que la variation de l'aiguille étoit de 16ᵈ 36′ Oueſt, & les vents commencèrent à ſouffler du S. Oueſt. Le vent augmenta à meſure que nous avancions à l'Oueſt, & le 11, ayant gagné l'O. N. Oueſt, il ſouffla très-fort avec une mer groſſe. Nous marchâmes devant lui avec la miſaine ſeulement, dont la ralingue s'étant rompue tout-à-coup, la voile fut déchirée

Ann. 1769. Mars.

en pièces avant que nous puissions abattre la vergue, quoique nous fîmes cette opération dans un instant. Cet événement nous obligea de mettre à la cape; mais, après avoir envergué une nouvelle misaine & redressé la vergue, nous continuâmes notre route; ce fut le dernier accident qui nous arriva pendant le voyage. Le 16, étant au 49^{d} 15′ de latitude Nord, nous trouvâmes fond. Le 18, je connus, par la profondeur de l'eau, que nous étions dans le canal; mais le vent étant au Nord, nous ne pûmes pas arriver à terre avant le lendemain, quand nous vîmes la pointe de *Start*; &, le 20, à notre grande joie, nous mîmes à l'ancre à *Spithead* après un très-bon passage & un bon vent pendant toute la traversée depuis le cap de *Bonne-Espérance*.



TABLE

De la variation de l'aiguille, ainsi qu'elle a été observée à bord du Swallow, *dans son voyage autour du Monde, dans les années* 1766, 1767, 1768 & 1769.

N. B. Les jours du mois ne sont pas énoncés dans cette Table suivant le calcul des Marins, comme c'est la coutume; mais on les a réduits au calcul ordinaire pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le premier. A. M. (*Ante meridiem*) dénote que l'observation a été faite dans la matinée, & P. M. (*Post meridiem*) dans l'après-dîner de ce jour, au midi duquel on a pris la latitude & la longitude du vaisseau.

Tems.	*Latitude.*		*Longitude.*		*Variat. de l'aig.*		*Remarques.*
	Nord.		Ouest.		Wert.		
1766 Août					*d.*	*m.*	
	Can. de la *Manc.*				22	30	
	d.	*m.*	*d.*	*m.*			
30 P. M.	45	22	13	17	20	2	Des *Dunes* à l'isle de *Madere.*
Sept. 3 P. M.	38	36	13	40	19	4	
4 A. M.	37	27	14	12	20	17	
Isle de *Madère.*	32	34	16	35	16	0	
17 A. M.	24	33	19	22	13	0	
21 A. M.	17	19	22	19	11	14	L'isle de *Sall* en vue au S. 1/4 S. O. à dix lieues.

Tems.	*Latitude.*		*Longitude.*		*Variat. de l'aig.*		*Remarques.*
1766.	Sud.		Oueſt.		Eſt.		
	d.	*m.*	*d.*	*m.*	*d.*	*m.*	
	45	0	59	34	....		53 braſſes, fond de ſable fin d'un brun léger.
Déc. 4 P. M.	47	0	60	51	20	20	60 braſſes, ſable fin brun.
	47	15	61	10	....		
5 A. M.	48	1	61	28	20	40	56 braſſes, même fond, & mêlé de grains de ſable brillant.
6 A. M.	47	35	62	50	20	34	
	47	30	63	8	....		45 braſſes d'eau, fond de ſable noir & de petites pierres; en allant à l'oueſt à environ dix milles, nous eûmes 52 braſſes, fond de vaſe molle.
7 A. M.	47	14	63	37	19	40	54 braſſes, fond de vaſe molle & de petites pierres. A ce tems nous voyions terre depuis la grande hune aux environs du *Cap Blanc*.
8 P. M.	48	54	64	14	20	30	
9 A. M.	49	12	65	31	20	35	
	51	15	66	2	....		53 braſſes, fond de ſable gris-brun & de petites pierres.
17 . .	Cap *de la Vierge Marie.* Entrée la plus orientale du Détroit.						Dans le détroit de *Magellan.*
Magellan....	52	23	68	2	22	50	
	Iſle *d'Eliſab.*				..	36	
	Port Famine						

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'aig.	Remarques.
1766.	Sud.	Oueſt.	Eſt.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
18 A. M.	35 37	49 49	14 30	Les ſondes donnoient 54 braſſes d'eau fond de beau ſable noir, & un peu vaſeux.
P. M.	....	....	15 45	Même profondeur & même fond.
20 P. M.	36 57	51 48	15 33	Même profondeur, fond de beau ſable, mais pas ſi noir, & de petites coquilles.
21 A. M.	37 40	51 5	15 52	Nous n'avions point de fond par 80 braſſes.
	38 53	53 12	....	Sonde de 70 braſſes.
	40 34	53 47	....	Point de fond à 90 braſſes.
	41 34	55 39	....	45 braſſes, fond de ſable brun foncé.
	41 57	56 6	....	42 braſſes, fond de ſable fin gris.
	41 6	57 18	....	46 braſſes, fond de beau ſable brun foncé.
28 A. M.	41 14	56 48	19 0	39 braſſes, même fond; nous prîmes ici de très-bons poiſſons à l'ameçon & à la ligne.
29 A. M.	42 8	58 41	19	32 braſſes, même fond.
P. M	....	....	19 45	33 braſſes.
	43 18	58 56	....	45 braſſes, même fond; nous eûmes ici calme, & nous pêchâmes du bon poiſſon.
	44 4	58 53	....	52 braſſes, même fond.

Tems.	*Latitude.*		*Longitude.*		*Variat. de l'aig.*		*Remarques.*
1767.	Sud.		Ouest.		Est.		
	d.	*m.*	*d.*	*m.*	*d.*	*m.*	
17 A. M.	28	4	112	37	1	51	En traversant la mer du Sud.
18 P. M.	28	7	113	55	2	0	
20 A. M.	28	4	116	29	2	9	
30 P. M.	26	0	130	55	2	32	
Juillet 2 P. M.	25	2	133	38	2	46	A la hauteur de l'isle de *Picairn.*
3	25	0	136	16	2	30	
4 A. M.	25	24	137	18	3	43	
5 A. M	24	56	137	23	5	24	
6 A. M.	24	32	138	31	4	16	
7 A M	24	10	139	5	5	12	
P. M	. . . . . .		. . . . . .		4	2	
8 A. M.	23	46	139	55	5	56	
10 P. M	21	38	141	36	4	20	Traversant la mer du Sud.
12 A. M.	20	36	145	39	4	40	
	20	38	146	0	5	0	
13 P. M.	21	7	147	44	5	46	
15 A. M.	21	46	150	50	6	23	
16 P. M.	22	2	151	9	6	34	
19 P. M.	19	50	153	59	6	8	
20 P. M.	[illegible]	8	156	15	7	[illegible]	
21 P. M.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	27	[illegible]	[illegible]	
23 P. M.	[illegible]	[illegible]	[illegible]	32	[illegible]	[illegible]	

Tems.	*Latitude.*		*Longitude.*		*Variat. de l'aig*		*Remarques.*
1767.	Sud.		Oueſt.		Eſt.		
	d.	*m.*	*d.*	*m.*	*d.*	*m.*	
24 P. M.	14	19	163	34 0	6	29	
25 A. M.	12	13	164	5	9	30	
P. M.	......		....		9	40	
26 A. M.	10	1	166	52	9	0	
28 A. M.	9	50	171	26	9	4	
30 A. M.	9	50	175	38	9	32	
P. M.	......		....		9	0	Traverſant la mer du Sud.
Août 1 A. M.	9	53	179	33	10	4	
			Eſt.				
2 A. M.	10	0	178	58	1	030	
4 A. M.	10	22	177	10	10	54	
5 A. M.	10	35	175	50	11	14	
P. M.	......		......		10	52	
7 P. M.	10	52	172	23	11	17	
8 P. M.	11	2	171	15	10	27	
9 A. M.	10	56	171	0	10	2	
11 P. M.	10	49	167	0	10	38	
Cap *Byron*...	10	40	164	49	11	0	Extrémité N. E. de l'Iſle d'*Egmont*, une des Iſles de la *Reine Charlotte*.
18 P. M.	9	58	162	57	8	30	
	8	52	160	41	8	30	
		53	158	56	8	31	A la hauteur des Iſles de *Carteret* & de *Gower*.
				56	8	20	

Tems.	Latitude.		Longitude.		Variat. de l'aig.		Remarques.
1767.	Sud.		Oueſt.		Eſt.		
	d.	m.	d.	m.	d.	m.	
17 A. M.	28	4	112	37	1	51	En traverſant la mer du Sud.
18 P. M.	28	7	113	55	2	0	
20 A. M.	28	4	116	29	2	9	
30 P. M.	26	0	130	55	2	32	
Juillet 2 P. M.	25	2	133	38	2	46	A la hauteur de l'iſle de *Picairn.*
3	25	0	136	16	2	30	Traverſant la mer du Sud.
4 A. M.	25	24	137	18	3	43	
5 A. M	24	56	137	23	5	24	
6 A. M.	24	32	138	31	4	16	
7 A M	24	10	139	5	5	12	
P. M	......		......		4	2	
8 A. M.	23	46	139	55	5	56	
10 P. M	21	38	141	36	4	20	
12 A. M.	20	36	145	39	4	40	
	20	38	146	0	5	0	
13 P. M.	21	7	147	44	5	46	
15 A. M.	21	46	150	50	6	23	
16 P. M.	22	2	151	9	6	34	
19 P. M.	19	50	153	59	6	8	
20 P. M.	19	8	156	15	7	9	
21 P. M.	18	43	58	27	7	38	
23 P. M	16	22	162	32	6	5	

Tems.	*Lati-tude.*		*Longi-tude.*		*Variat. de l'aig*		*Remarques.*
1767.	Sud.		Oueſt.		Eſt.		
	d.	*m.*	*d.*	*m.*	*d.*	*m.*	
24 P. M.	14	19	163	34 0	6	29	
25 A. M.	12	13	164	5	9	30	
P. M.	......		....		9	40	
26 A. M.	10	1	166	52	9	0	
28 A. M.	9	50	171	26	9	4	
30 A. M.	9	50	175	38	9	32	
P. M.	......		....		9	0	Traverſant la mer du Sud.
Août 1 A. M.	9	53	179	33	10	4	
			Eſt.				
2 A. M.	10	0	178	58	1	030	
4 A. M.	10	22	177	10	10	54	
5 A. M.	10	35	175	50	11	14	
P. M.	......		....		10	52	
7 P. M.	10	52	172	23	11	17	
8 P. M.	11	2	171	15	10	27	
9 A. M.	10	56	171	0	10	2	
11 P. M.	10	49	167	0	10	38	
ap *Byron...*	10	40	164	49	11	0	Extrémité N. E. de l'Iſle d'*Egmont*, une des Iſles de la *Reine Charlotte.*
18 P. M.	9	58	162	57	8	30	
19 P. M.	8	52	160	41	8	30	
20 A. M.	7	53	158	56	8	31	A la hauteur des Iſles de *Carteret* & de *Gower.*
		56;	158	56	8	20	

Tems.	*Latitude.*	*Longitude.*	*Variat. de l'aig.*	*Remarques.*
1767.	Sud.	Est.	Ouest.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
Isle de *Tonikaky*.	5 31	117 17	1 0	A la hauteur de l'extrémité S. E. de l'Isle de *Célèbes*.
1768. Mai 29 P. M.	5 29	110 20	0 56	
	A la hauteur de *Madura*.		0 30	Sur la partie N. E. de l'Isle de *Java*.
	Batavia.		0 25	
Sept. 30 P. M.	7 41	101 36	0 51	
Oct. 2 P. M.	10 37	97 19	2 6	
4 P. M.	12 13	93 56	3 12	
12 P. M.	19 50	76 40	3 30	
14 P. M.	21 47	72 47	6 26	
15 P. M.	22 53	70 47	8 9	Du détroit de *la Sonde* au Cap de *Bonne-Espérance*.
17 A. M.	24 23	68 2	9 36	
P. M.	......	......	11 20	
18 P. M.	25 8	67 21	11 50	
19 P. M.	25 8	67 8	12 49	
20 A. M.	24 59	66 35	12 54	
P. M.	......	......	11 48	
24 A. M.	23 21	64 31	12 54	
25 P. M.	23 23	63 35	12 39	
26 A. M.	23 32	62 43	13 42	
28 P. M.	24 52	60 14	16 10	
30 P. M.	25 40	56 50	18 18	
31 P. M.	26 49	54 49	18 24	

Tems.	*Latitude.*		*Longitude.*		*Variat. de l'aig.*		*Remarques.*
1768.	Sud.		Est.		Ouest.		
	d.	*m.*	*d.*	*m.*	*d.*	*m.*	
Nov. 1 A. M.	27	5	52	57	20	12	
P. M	......		......		20	20	
3 A. M	27	40	50	55	20	38	
P. M.	......		......		21	23	
4 P. M.	27	42	50	10	21	15	
5 P. M.	27	44	49	1	21	9	
6 P. M	28	58	46	23	22	38	
7 A. M	29	59	43	55	24	40	
P. M	......		......		24	55	
8 P. M	30	12	42	51	25	39	
9 A. M	30	19	41	37	25	50	Du détroit de la *Sonde* au Cap de *Bonne-Espérance.*
10 P. M	30	37	40	48	25	32	
11 A. M.	32	2	38	47	25	8	
12 P. M	32	35	37	17	25	2	
13 P. M.	33	21	34	27	25	5	
19 A. M.	35	17	28	38	22	32	
20 P. M.	35	42	27	22	22	46	
21 P. M	35	46	27	0	22	18	
22 P. M.	35	4	26	29	22	50	
23 P. M.	34	57	25	46	21	39	
24 P. M.	34	52	25		21	44	
Cap de *Bonne-Espérance.*	34	24	18	30	19	30	

Tems.	Latitude.	Longitude.	Variat. de l'aig	Remarques.
1769.	Sud.	Oueſt.	Oueſt.	
	d. m.	d. m.	d. m.	
Janv. 9 P. M.	30 37	13 8	19 20	
14 P. M.	22 16	4 52	16 19	
15 P. M.	21 4	3 54	16 31	Du Cap à l'Iſle *Sainte-Hélène.*
18 P. M.	17 5	0 10	14 38	
		Oueſt.		
19 P. M.	16 6	1 38	13 46	
25 P. M.	14 22	7 4	12 30	
26 P. M.	12 54	8 5	11 47	De l'Iſle *Sainte-Hélène* à l'Iſle de l'*Aſcenſion.*
27 P. M.	11 36	9 25	11 40	
28 P. M.	10 26	10 36	10 46	
Févr. 2 P. M.	6 45	14 42	9 34	
3 P. M.	5 4	15 45	9 4	
4 A. M	3 26	16 40	9 10	
5 P. M.	2 1	17 34	8 58	
6 P. M.	0 20	18 27	8 32	
	Nord.			
7 P. M.	0 58	19 24	8 37	De l'Iſle de l'*Aſcenſion* [illegible] *Angleterre.*
8 A. M.	1 56	20 16	8 25	
10 P. M.	2 39	28 58	7 2	
15 P. M.	6 38	32 40	4 35	
16 P. M.	8 3	24 18	6 9	
19 P. M.	12 6	24 34	6 48	
21 P. M	14 39	27 15	6 12	

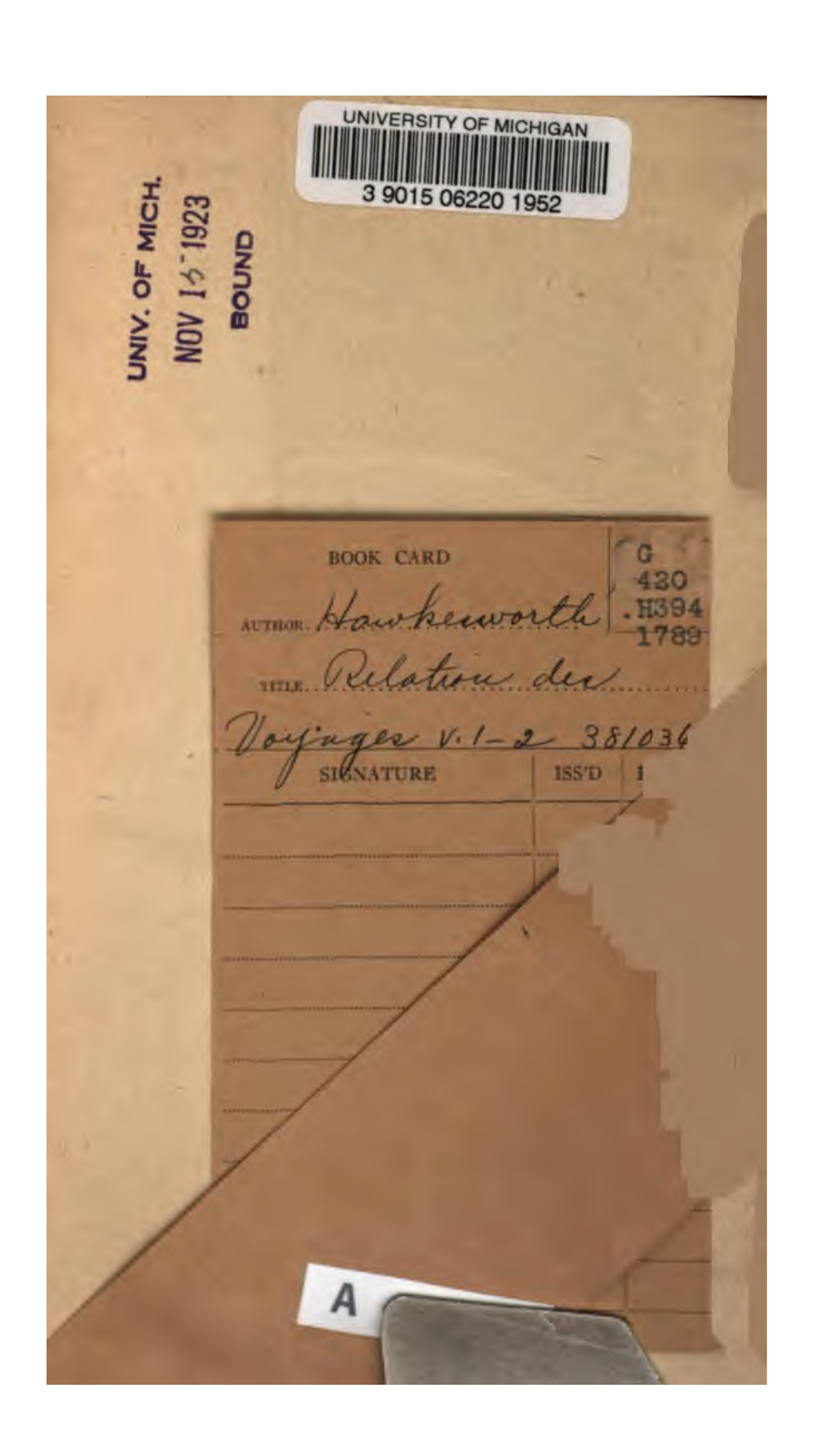
Tems.	Latitude.		Longitude.		Variat. de l'aig.		Remarques.
1769.	Nord.		Oueſt.		Oueſt.		
	d.	m.	d.	m.	d	m.	
26 A. M.	23	54	28	15	6	0	De l'Iſle de l'*Aſcenſion* en *Angleterre*.
Mars 3 P. M.	32	33	23	35	13	26	
4 A. M.	34	2	22	2	13	43	
5 P. M	35	30	21	56	14	53	
6 A. M.	36	46	21	23	15	15	
P. M.	......		......		14	58	
Entre les Iſles *Tercères* & *Saint-Michel*.					13	36	
28 P. M.	39	6	19	2	16	46	Depuis ce jour juſqu'à mon arrivée en *Angleterre*, le tems fut ſi mauvais, que nous n'avons pas eu occaſion de faire aucune obſervation ſur la variation de l'aiguille.

N. B. Le Swallow *étoit ſi mauvais voilier que je n'ai pas pu me procurer un nombre ſuffiſant de ſondes pour en faire une Table ſéparée.*

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE CARTERET.



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06220 1952
UNIV. OF MICH.
NOV 15 1923
BOUND
BOOK CARD
G
420
.H394
1789
AUTHOR Hawkesworth
TITLE Relation des
Voyages v. 1-2 381036
SIGNATURE
ISS'D
A



